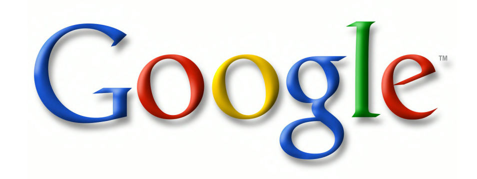
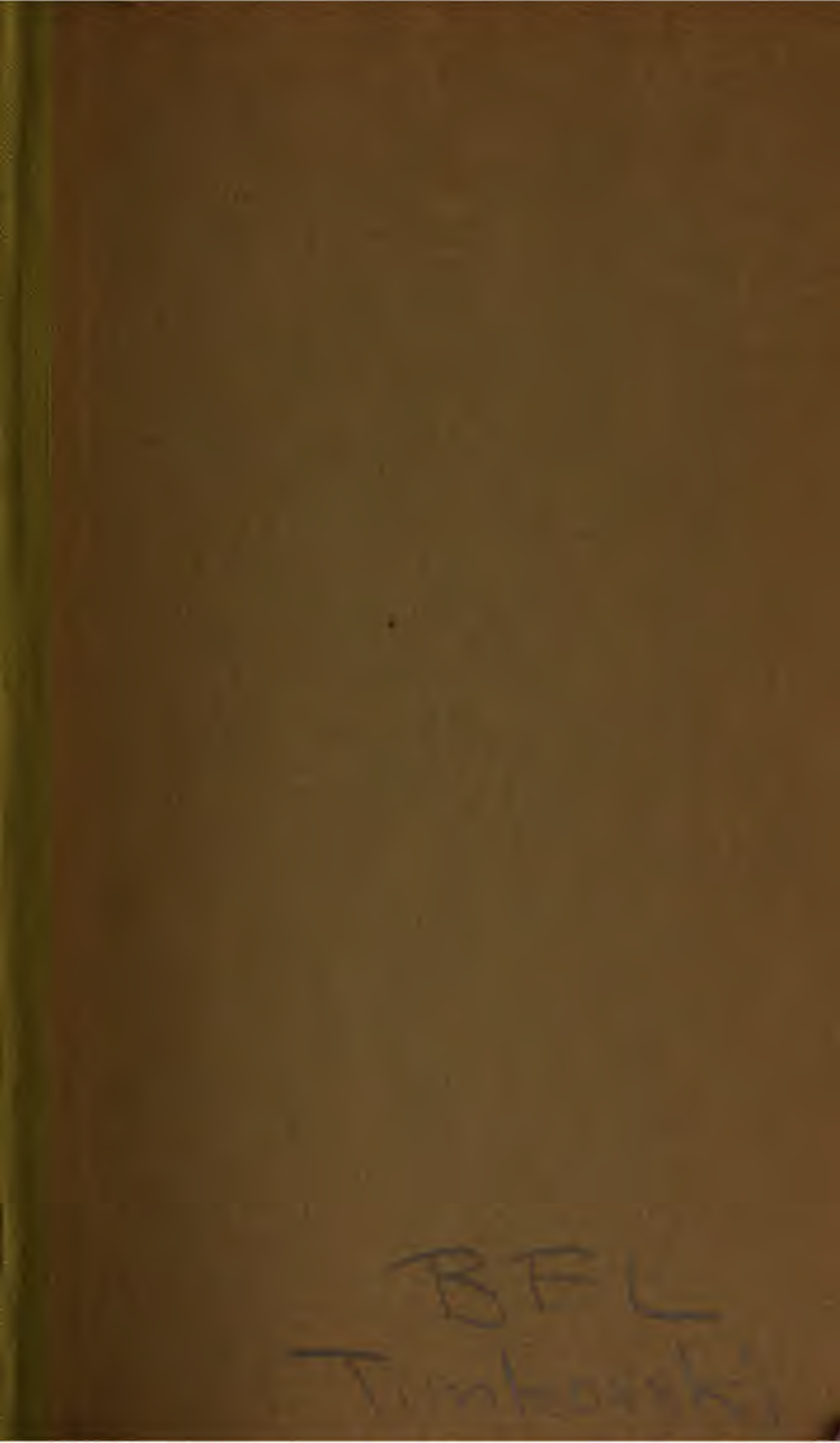





BFL

VOYAGE A PÉKING.

II.

VOYAGE A PÉKING,

A TRAVERS LA MONGOLIE,

EN 1820 ET 1821,

Par M. G. Timkovski;

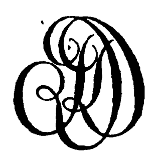
TRADUIT DU RUSSE PAR M. N*********, REVU PAR M. J.-B. EYRIÈS;

Publié, avec des Corrections et des Notes,

PAR M. J. KLAPROTH;

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS QUI CONTIENT TOUTES LES PLANCHES DE L'ORIGINAL, ET PLUSIEURS AUTRES INÉDITES.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMP.-LIB. ET MEMB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Et Lib. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent,

RUE RICHELIEU, No 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, No 46.

M DCCC XXVII.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

VOYAGE
A PÉKING
A TRAVERS
LA MONGOLIE.

CHAPITRE XIII.

Journal du séjour ultérieur à Péking. — Visite chez les missionnaires français. — Visite chez les lama tubétains. — Visite chez les missionnaires portugais. — Entrevue avec des Coréens, et notions sur la Corée.

Ier JANVIER 1825. — A l'occasion du nouvel an, un service divin fut solennellement célébré par l'archimandrite Pierre. Tout le monde soupa chez le père Hyacinthe. Bientôt après arriva *Tchhang lieou* (1), Mandchou appartenant au corps d'armée de service à Péking; il était depuis long-tems en relations amicales avec notre mis-

(1) *Tchhang* est son nom de famille, et *lieou* veut dire, en chinois, six; il était le sixième frère de sa famille.

sion. L'empereur venait de l'élever à la cinquième classe (rang de capitaine en Russie), et l'avait nommé en même têms commissaire à la frontière, qui sépare la province de Szu tchhouan du Tubet. Il portait à son bonnet une plume de paon avec un œil. Cette décoration, accordée à ceux qui se sont distingués au service, lui a été donnée par l'empereur défunt, pour avoir sauvé le bagage de l'armée pendant la poursuite des *Miao tsu.* Ces peuples indomptables, vivant dans les hautes montagnes qui séparent la partie méridionale du *Szu tchhouan* du *Yun nan*, font assez souvent des incursions dans ces provinces qu'ils pillent et ravagent.

Dans la guerre que l'on fit à ces montagnards, Tchhang lieou avait percé d'une flèche un des chefs de rebelles. Ce Mandchou était extrêmement poli et avait une conversation agréable; il parlait très-bien le chinois. La vue des uniformes brillans des officiers russes et des sabres des cosaques produisit sur lui une impression singulière, comme il l'avoua à l'archimandrite. Tchhang lieou était attaché auparavant à un beilé, prince de la troisième classe. Le fils du beilé, d'après les principes de la politique de ce pays, où les titres ne sont pas héréditaires, n'avait que la dignité de beisé; ayant reconnu que son père ne lui avait laissé qu'une fortune très-dérangée, il se décida à vivre simplement.

Tchhang lieou, après avoir été le premier employé du beilé, ne pouvait plus rester sous son fils, qui était d'un rang inférieur et n'avait pas le droit d'avoir à sa suite des gens d'un certain rang.

Ce beilé avait son hôtel, qui était assez vaste, à peu de distance de la cour russe. Étant riche, il vivait grandement; plusieurs fois il avait invité à des festins les membres de nos missions. Il descendait de l'empereur Khang hi, et avait épousé la fille de *Ho chin*, premier ministre de Khian loung.

Ho chin est connu en Chine sous le nom de *Ho tchoung thang;* il fut pendant vingt ans le favori de Khian loung, qui régna de 1735 à 1795. Il s'éleva rapidement, restant peu de temps dans les grades inférieurs, ce qui dans l'opinion publique n'était pas flatteur pour sa réputation. A l'âge de dix-huit ans, il avait gagné la bienveillance de Khian loung, par son extérieur agréable et par sa promptitude et sa sagacité à donner son avis sur les questions savantes qu'on lui proposait. Dans sa jeunesse il jouissait de l'honneur d'assister aux assemblées des vieillards. Khian loung ne pouvait se passer de lui, surtout dans sa vieillesse. Son pouvoir et sa fortune étaient sans bornes. Les plus proches parens de l'empereur recherchaient sa protection. A l'exception de quelques faiblesses, c'était un ministre doué de lumières et de sagacité. Cette opinion des

Chinois correspond parfaitement avec ce que Sir George Staunton (1) dit de Ho chin dans sa relation de l'ambassade de lord Macartney : « Le premier ministre de la Chine, qui jouissait presqu'exclusivement de la confiance de l'empereur était un Mandchou d'une naissance obscure, et tiré par hasard, depuis environ vingt ans, d'un emploi subalterne. Il était de garde à une des portes du palais, lorsque l'empereur passa et fut frappé de sa bonne mine. Ce prince trouvant ensuite qu'il avait reçu de l'éducation et possédait beaucoup de talens, l'éleva rapidement aux dignités. On peut dire qu'après l'empereur il était l'homme le plus puissant de l'empire. » Sir George Staunton ajoute plus loin : « Les manières de *Ho tchoung thang* étaient aussi agréables que son esprit était pénétrant et éclairé. Il semblait posséder les qualités d'un homme d'état consommé. Il avait été appelé aux emplois et revêtu de l'autorité par la seule faveur de l'empereur, comme cela arrive dans la plupart des monarchies ; mais il s'y maintenait par l'approbation de ces hommes qui par leur rang et leur élévation ont presque toujours de l'influence dans les gouvernemens absolus. Une fille de l'empereur était mariée au fils d'Ho tchoung

(1) *Voyage dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*, de lord Macartney ; III, 49 et 60

thang. Cette circonstance suffit pour alarmer quelques personnes de la famille impériale ainsi que plusieurs sujets loyaux, qui craignaient que l'ambition du favori n'aspirât à une plus grande élévation. »

La mort de Khian loung mit une fin à la grandeur et même à l'existence de *Ho chin*, malgré ses qualités extraordinaires et la grande autorité dont il jouissait. Khia khing, successeur de Khian loung, fit éclater son ressentiment contre le favori de son père. Ho chin fut trouvé coupable; on fit des recherches sévères sur sa conduite passée, et cet homme si puissant périt avec toute sa famille; le trésor impérial s'empara de ses richesses immenses. Après que la sentence de Ho chin eut été prononcée, Kia khing fit publier une proclamation qui contenait l'énumération de ses crimes; cette pièce est connue en Europe par la traduction que Sir G. Th. Staunton a mise à la suite de celle du code pénal de la Chine.

3 *janvier.* — Nous avons visité aujourd'hui les boutiques des marchands, situées en grande partie dans le faubourg chinois appelé Vai lo tchhing.

Au commencement de la rue de *Lieou li tchhang*, qui est très-courte et très-sale, il y a plusieurs boutiques de libraires; ils vendent des livres chinois et mandchous, tous reliés et bien rangés; mais en les examinant, on ne tarde pas à

reconnaître qu'il y en a beaucoup de défectueux. Les libraires chinois agissent d'après les mêmes principes que quelques-uns des nôtres : ils ont l'habitude de demander cinq fois plus que les livres ne valent; ils tâchent d'en vendre où il manque une quantité de feuilles : d'autres sont composés de feuilles de trois et quatre ouvrages différens. Il faut se bien tenir sur ses gardes pour ne pas être dupe de la friponnerie des libraires chinois; du reste cette défiance est également nécessaire quand on achète d'autres marchandises. Les meilleurs livres, et principalement les livres historiques, sortent de l'imprimerie impériale, où les libraires de Péking et des autres villes les achètent à un prix fixé par le gouvernement. Cette imprimerie publie également tous les deux jours à Péking une gazette contenant les événemens extraordinaires qui arrivent dans l'empire, les ordonnances, et surtout la liste des promotions, les grâces accordées par l'empereur, telles que des robes jaunes et des plumes de paon, ce qui équivaut aux ordres de chevalerie en Europe, la punition des mandarins qui ont malversé, etc.

Du reste, les princes et même les libraires possèdent des planches en cuivre et en bois gravées pour les ouvrages d'un moindre intérêt; on en tire le nombre d'exemplaires dont on a besoin; ces livres se vendent à un prix arbitraire. Des caractères bien nets et bien lisibles, imprimés sur

de beau papier, font le prix d'un ouvrage; les caractères mobiles ne peuvent pas servir pour la langue chinoise; le beau papier est fait de coton.

Plus loin, dans la même rue, on trouve des boutiques de bijouteries, où se vendent des tableaux et des objets sculptés en jaspe, en ivoire et en bois précieux, pour orner les appartemens: le travail en est bien fini; on y voit aussi de la verrerie, de la porcelaine vernissée, etc.; tout y est de la meilleure qualité. On y rencontre également une quantité de choses qui viennent du palais impérial: les eunuques ont l'adresse de les enlever, et les vendent à vil prix aux marchands; enfin nous y avons également observé assez souvent des marchandises anglaises arrivées par Canton.

A peu de distance est la fabrique de faïence et de verrerie colorée que l'on nomme *Lieou li tchhang;* cette fabrique est dirigée par un Mandchou et un Chinois. On y fait des tuiles vernissées de différentes couleurs. Les bâtimens de cette manufacture sont étroits, mais occupent un espace de deux li en longueur. L'entrée donne sur la grande place qui sert de promenade depuis le premier jusqu'au dix-septième jour du mois du nouvel an. C'est aussi là que s'établissent les marchands de jouets d'enfans, les saltinbanques et les bateleurs.

Près de chaque porte de la ville, entre la muraille du sud et le canal, on trouve des ânes

sellés pour le service du public. Les Chinois montent ces animaux pour aller d'une porte à une autre, la course se paie dix tchokhi, ou environ quatre copèques de cuivre ; on s'en sert également pour transporter les fardeaux peu pesans. En hiver, on passe aussi sur le canal, qui est alors pris par les glaces. Plusieurs personnes se placent sur une espèce de traîneau construit avec des planches et traîné par un homme. On dit que l'on peut même en été faire le voyage de Péking aux provinces du sud dans de petits chariots traînés par des hommes : triste résultat d'une population trop forte, qui manque des moyens de fournir à sa subsistance d'une manière plus convenable. La surface de la Chine n'est point en rapport avec le nombre de ses habitans, et d'ailleurs le terrain est épuisé par de fréquens labourages.

Les souterrains qui sont près des murs de la ville sont habités par des pauvres. Il est impossible de se faire une idée de l'aspect misérable et dégoûtant de ces malheureux : presque nus, et couverts de lambeaux de nattes, ils se traînent au milieu des boutiques du quartier commerçant pour demander l'aumône ; après avoir reçu quelques tchokhi il retournent se cacher dans leurs caves.

M. De Guignes, qui a long-tems demeuré en Chine, rapporte que les mendians se rassemblent le soir dans les faubourgs de Canton, et se pressent les uns contre les autres, pour se ga-

rantir du froid ; mais tous ne pouvant être également réchauffés, plusieurs meurent, et leurs corps restent exposés parmi les pièces de bois et les arbres qui couvrent les rives du *Ta ho*.

Personne ne put nous dire s'il existait à Péking des hospices ou d'autres établissemens de charité pour les pauvres. Il n'y a que la maison d'éducation, située dans le faubourg de Vai lo tchhing, près de la porte de Kouang kiu ; elle a été bâtie sous la dynastie actuelle, en 1662. Young tching y fit élever, en 1724, un monument en pierre ; il assigna un revenu annuel de mille lan en argent à cet établissement, qui est placé sous la direction d'hommes renommés par leur probité. On dit qu'en hiver on distribue au nom de l'empereur une jatte de gruau cuit à chaque pauvre, mais qu'un petit nombre seulement profite de ce bienfait. Tous les ans, depuis le quinzième jour de la dixième lune jusqu'au quinzième jour de la deuxième lune de l'année suivante, ou depuis novembre jusqu'en mars, c'est-à-dire pendant les quatre mois de la mauvaise saison, les bonzes donnent aux pauvres du gruau qui leur est fourni par les magasins établis pour recevoir la portion de l'impôt en nature ; la distribution a lieu au temple de Loung vang thang ou Tchhao yang, près de la muraille de la ville à Vai lo tchhing au-delà de la porte de la tour de l'est.

En revenant à notre logis, nous vîmes sur une

place, entre le mur du sud et le canal, un corps d'infanterie mandchoue, qui s'exerçait à tirer des flèches. Ces soldats n'étaient pas robustes; ils s'éforçaient, en tendant leur arc, de donner à leur corps une belle attitude, plutôt que de viser juste, et de lancer la flèche avec une vitesse égale à celle d'une balle.

Les Anglais (1) qui regardent l'empire chinois à travers un microscope, évaluent le nombre de ses soldats à un million d'hommes d'infanterie, et à huit cent mille de cavalerie; ils ajoutent non moins positivement que l'entretien de cette armée formidable coûte, annuellement, 87,400,000 lan en argent, ce qui ferait au moins 600 millions de roubles en argent. Chaque nation fait plus ou moins un secret de ses ressources financières, et de la force réelle de ses armées, et l'on sait que les étrangers ne peuvent apprendre des asiatiques rien de positif ni d'officiel à ce sujet. Ils sont donc obligés de s'en tenir aux notions éparses qu'ils peuvent acquérir. Comme, durant mon séjour à Péking, j'ai obtenu, sur l'armée chinoise, quelques détails qui me paraissent sûrs, je vais les communiquer aux lecteurs. L'armée de terre est partagée en quatre divisions, d'après le nombre des nations que renferme l'empire; la division composée de Mandchous occupe le premier rang, et

(1) Voyez mes remarques sur ce passage dans l'Atlas. Kl.

consiste en six cent soixante-dix-huit compagnies de cent hommes ; 67,800 hommes.

La deuxième division comprend les Mongols, entrés en Chine avec les Mandchous, à l'époque de la conquête ; ils forment deux cent onze compagnies : 211,000 hommes.

La troisième division, nommée Oudjentchookha, est composée des Chinois qui, vers la fin du règne de la dernière dynastie chinoise, se réunirent aux Mandchous ; on en compte deux cent soixante-dix compagnies : 27,000 hommes. Cette division comprend l'artillerie de campagne, consistant en quatre cent canons. Par conséquent, ces trois corps, ou l'armée mandchoue proprement dite, forme un total d'environ 116,000 hommes ; la plus grande partie est de la cavalerie ; chacun de ces corps est divisé en huit bannières ou drapeaux.

La quatrième et dernière division est composée d'autres chinois recrutés annuellement ; elle occupe les garnisons de l'intérieur ; elle est désignée par le nom du drapeau *verd*, et forte d'environ cinq cent mille hommes ; il y a de plus à peu près cent vingt-cinq mille hommes de troupes irrégulières ou de milice, ce qui donne un total de *six cent vingt-cinq mille hommes*, dont cent soixante-quinze mille, à peu près, de cavalerie. Le nombre d'hommes qui se trouve sous le commandement des Mandchous, s'élève, par

conséquent à 740,000. Ils ont aussi, à leur disposition, des troupes irrégulières, légères et mongoles : d'après leur position et leur service peu dispendieux, ces corps ressemblent à ceux des cosaques du Don, de l'Oural, etc.

Plusieurs personnes évaluent à cinq cent mille le nombre des cavaliers mongols, mais il est impossible de le connaître avec exactitude.

Les troupes chinoises sont cantonnées principalement :

1° Dans la capitale et dans ses environs ;

2° A l'est, dans le pays des Mandchous, et près des bords de l'Amour ;

3° A l'ouest, sur les rives de l'Ili, près des monts d'Altaï.

Le chef de ce dernier corps d'armée est en même tems gouverneur du Turkestân chinois. On compte douze mille soldats dans la citadelle de Khalgan, et jusqu'à quarante mille à Canton. Il y a également de dix à quarante mille hommes de garnison dans les autres provinces, suivant les besoins du service.

Les soldats chinois sont tous mariés ; leurs fils, au moment de leur naissance, sont inscrits sur les contrôles de l'armée ; lorsqu'ils ont atteint l'âge, ils occupent les places vacantes dans les compagnies.

Les soldats de la première, de la seconde et de la troisième division, reçoivent, outre leur

équipement, un cheval, le logement, du riz pour leur nourriture et une somme de 3 à 4 lan par mois; avec cet argent ils sont tenus de se fournir leurs uniformes et d'entretenir leur équipement militaire en bon état; cette mesure produit une grande bigarrure et beaucoup de défectuosités dans la tenue des soldats. On assigne aux soldats de la quatrième division des champs appartenant à la couronne, ils les cultivent pour subvenir à leur subsistance. Ces troupes sont complétées par des recrutemens volontaires; beaucoup de gens prennent ce poste pour échapper à l'indigence et à la faim.

Les soldats Chinois sont vêtus comme les autres habitans de l'empire, à l'exception de la camisole qu'ils portent en dessus; elle doit être de la même couleur que le drapeau, auquel le soldat appartient, c'est-à-dire, jaune, blanche, rouge, bleue, avec bordure ou sans bordure. Les soldats, rangés en ordre de bataille, forment un coup-d'œil assez imposant. En temps de guerre ils ont des casques en fer, des cuirasses piquées et ouatées, et des boucliers de bamboux entrelacés: moyens de défense trop faibles pour parer les coups de sabre d'un hussard ou d'un cuirassier, et, à plus forte raison, les coups de fusil et surtout les coups de canon.

Les soldats chinois et mandchous sont principalement exercés à tirer des flèches, soit à cheval,

soit à pied; le tir du fusil à mèche ne vient qu'en seconde ligne; le tir du canon en troisième.

Le soldat chinois n'acquiert de la supériorité dans aucun de ces exercices; naturellement peu robuste et accoutumé a une vie tranquille et oisive, il manque de la vigueur nécessaire pour tendre un arc un peu fort; souvent sa grande pauvreté l'empêche de se procurer un fusil, il faut qu'il emprunte cette arme à son voisin pour faire son service; d'ailleurs, ce mousquet n'a pas de baguette pour presser la charge. La poudre est faible, par conséquent le coup manque de force et de justesse; enfin, le soldat, craignant de perdre la balle, tient son fusil droit. L'artillerie qui, en Europe, décide les batailles, est dans un état pitoyable chez les Chinois; elle a été apportée par les Portugais; la plupart des canons et des mortiers ont été fondus, à Péking, sous la direction des jésuites. Ces pères ont long-tems dirigé l'artillerie de l'empire chinois.

Quoique les soldats de la première et de la deuxième division, c'est-à-dire les Mandchous et les Mongols, leurs alliés, composent pour ainsi dire l'élite de l'armée chinoise, et jouissent de grandes prérogatives; ils sont réellement si débiles qu'ils sont dignes plutôt de compassion que de louanges. Au théâtre on les tourne en ridicule; on les y représente comme des enfans gâtés, faibles de corps et d'esprit, ayant perdu l'an-

tique valeur qui les distinguait dans leur patrie et se souciant fort peu de faire des progrès dans la carrière de la civilisation. Il n'y a réellement que les troupes originaires du pays des Mandchous et de celui des Dakhour-Solon, près des rives de l'Amour, qui, par leur discipline sévère et par leur valeur méritent le nom de soldats. Après celles-ci, les meilleures troupes sont, dit-on, celles qui ont leur cantonnement dans la province d'Ili. La quatrième division, composée de recrues chinois, est la plus négligée : plus ils font de service, moins il leur est profitable. Les soldats chinois descendans de ceux qui s'allièrent avec les Mandchous et connus sous le nom de Oudjen-tchookha, sont également peu estimés en comparaison des deux premières divisions. La dynastie régnante ayant oublié qu'elle leur doit le trône, leur fait sentir qu'elle peut maintenant se passer d'eux : elle leur refuse les récompenses qui leur sont dûes, et les range en quelque sorte parmi la dernière classe du peuple. Ces mauvais traitemens ont jeté dans l'esprit de cette troupe des germes de mécontentement. . . . .

On dit que l'armée navale de la Chine est encore plus insignifiante que l'armée de terre; il y a peu de bâtimens de guerre : ils sont d'une fort mauvaise construction et très-mal armés.

Pour terminer cet article, je vais donner une

ordonnance impériale du dix-septième jour de la sixième lune de la cinquième année Kia khing (juillet 1800). M. Lipovtsov l'a traduite du mandchou; elle fait connaître le pitoyable état des soldats mandchous, qui depuis est encore empiré.

« On a reçu ces jours derniers de Lebao, gé-
» néral en chef, un rapport dans lequel il dit
» entr'autres choses, que les soldats et les officiers
» qu'on lui a envoyés, du soi-disant corps d'élite
» des mandchous, non-seulement ignorent com-
» plément ce qui concerne le service, mais sont
» même incapables de pouvoir supporter les fa-
» tigues et les dangers inséparables de l'état
» militaire. A ces causes, l'empereur a jugé qu'il
» était plus convenable de les renvoyer à Péking
» que de les laisser à l'armée, où ils ne seraient
» d'aucune utilité; leur entretien y coûterait trop,
» et ils n'y donneraient qu'un mauvais exemple.
» L'empereur ordonne donc, qu'aussitôt après
» leur arrivée dans la capitale, ils soient mis sous
» les ordres des principaux chefs du corps; il en
» joint à ceux-ci de tenir strictement la main à ce
» que ces soldats soient instruits à faire l'exercice
» militaire, qu'il leur est honteux d'ignorer. Quant
» aux soldats chinois, qui sont sous les ordres
» du général Eldembao, il les a trouvés parfaite-
» ment instruits et bien tenus; il leur donne des
» éloges. Ces soldats, nonobstant toutes les fa-
» tigues auxquelles ils ont été exposés presque

» journellement, ont montré dans plusieurs com-
» bats une valeur distinguée.

» Il résulte de ces renseignemens que nos Man-
» dchoux ne sont sous aucun rapport propres au
» service militaire. La cause en est due à ce qu'ils
» ne sont point exercés pendant la paix, et qu'ils
» sont entièrement abandonnés à eux-mêmes, ce
» qui les rend négligens, mous et fainéans.
» Dans le tems où nos soldats mandchoux, mé-
» prisant les dangers, que leur petit nombre leur
» faisait rencontrer presque à chaque pas, se
» montraient si courageux qu'ils battaient tou-
» jours un ennemi dix fois plus nombreux, et
» que la victoire suivait partout nos armes; nous
» avions le droit de dire que depuis les siècles
» les plus reculés jusqu'à nos jours on n'avait pas
» vu dans l'univers des soldats plus vaillans que
» les Mandchoux; et pourtant il n'y avait pas
» alors de corps régulièrement formés, comme
» à présent, où d'après leur institution, on ne
» doit recevoir que des soldats et des officiers
» d'élite pourvus de tout, afin qu'ils puissent
» s'occuper exclusivement de leur devoir mili-
» taire. Alors l'intérêt commun, le zèle inépui-
» sable, le désir de l'indépendance et l'amour
» ardent de la patrie animaient chaque Mandchou
» et le rendait invincible. Les soldats mandchoux
» actuels ne peuvent, malgré tous les efforts du
» gouvernement, sous aucun rapport se comparer

» à leurs ancêtres ; et même, à notre extrême re-
» gret, ils sont devenus plus faibles que les sol-
» dats chinois ; enfin ils ne sont bons à rien. Nous
» avions pris d'abord une assez bonne idée des
» troupes d'élite et du corps d'artillerie, mais
» actuellement nous voyons avec chagrin que
» c'est tout le contraire ; et si les soldats de ces
» corps sont si indisciplinés et si mous, quelle
» idée doit-on se faire de nos gardes et des
» autres soldats ? Ah ! Mandchoux ! êtes-vous
» réellement si dégénérés, que l'honneur ne vous
» touche plus, et que votre conscience ne vous
» adresse plus de reproches ? — Nous-mêmes, qui
» rédigeons cette ordonnance, nous éprouvons
» à chaque mot un sentiment de honte en son-
» geant à votre incapacité.

» Malgré cette conduite de nos soldats, qui
» mérite d'être punie, le général Fousemboo a
» l'audace de nous soumettre la demande in-
» sensée, d'accorder des récompenses particu-
» lières à tous les soldats mandchoux, afin d'ex-
» citer en eux plus de zèle pour le service. Mais
» cet officier maladroit a oublié que pendant tout
» notre règne impérial nos plus hauts bienfaits
» ont été continuellement répandus sur eux ; car,
» indépendamment de la paie fixe accordée seu-
» lement aux Mandchoux, et s'élevant par mois à
» plus de 320,000 lan, nous leur faisons encore
» compter à la fin de l'année le montant de la

» paie d'un mois, et annuellement des sommes
» assez considérables pour leur habillement, fa-
» veur qui s'étend même jusqu'aux jeunes gens
» qui courent sur des patins; si un Mandchou,
» homme ou femme se marie, il reçoit deux mois
» de paie ou 6 à 8 lan en argent, et le double
» de la solde est accordé pour l'enterrement d'un
» homme ou d'une femme. En considérant tous
» ces avantages extraordinaires, dus à notre
» extrême bienveillance envers les soldats, cha-
» cun doit avouer que notre munificence souve-
» raine répandue sur les Mandchoux est sans
» bornes. Accorder de plus des récompenses par-
» ticulières sans aucun motif légal, serait agir
» contrairement au bon sens et aux principes d'un
» gouvernement sage.

» Le bruit court que les soldats, dont l'inca-
» pacité a été reconnue par le général Lebao,
» n'ont pas été tirés de l'élite du corps, mais que
» l'on avait expédié sans distinction tous ceux
» qui avaient exprimé le désir de joindre l'armée.
» Nous ne pouvons nous empêcher de rire d'une
» idée qui doit contribuer plus à accuser qu'à
» excuser ceux qui l'ont conçue. Nous leur de-
» mandons à quoi bon envoyer des gens à l'ar-
» mée d'après leur désir? N'est-ce pas pour
» prouver à l'empereur et à leur pays qu'ils sont
» réellement des sujets fidèles et vrais enfans de
» la patrie, prêts à exposer leur vie et à marcher

» vaillamment contre l'ennemi qui ose troubler
» la paix générale, et à faire éclater par cette
» conduite les nobles sentimens de leur recon-
» naissance pour les très-hautes faveurs dont ils
» ont profité pendant les tems de paix et de
» tranquillité? Mais privés comme de vils esclaves,
» de tout sentiment généreux, et bien loin d'être
» animés du désir ardent de se distinguer par
» de hauts faits, ils se sont souillés par toute
» espèce de vices abominables et dignes de châ-
» timent; ils n'ont témoigné le désir de joindre
» l'armée que pour mieux satisfaire leurs incli-
» nations honteuses.

« Il est parvenu à notre connaissance, que
» pendant toute la durée de leur marche, ils ont
» exigé illégalement des mandarins des provinces
» qu'ils traversaient, des sommes considérables
» d'argent, et se sont emparés de force de tout
» ce qui excitait leur cupidité. Mais ce n'est pas
» encore tout ce qui fait leur déshonneur. Après
» avoir joint l'armée, ils ont allégué différens
» prétextes pour se soustraire aux combats, n'en
» ont pas moins reçu chaque mois leur paie,
» quoique passant tranquillement leur tems dans
» leurs quartiers. Peut-on compter sur des ser-
» vices réels de la part de soldats qui sont allés
» de la capitale à l'armée dans de si lâches dis-
» positions?

« Nous voulons que cette ordonnance soit no-

» tifiée à tous les généraux et officiers de service, » pour qu'ils s'occupent de suite, avec zèle et » sans avoir égard aux difficultés que cela pourra » occasioner, ni au tems que cela pourra exiger, » de faire exercer journellement les soldats sous » leurs ordres, afin de les rendre, en deux ou » trois ans au plus, en état de lancer parfaite- » ment une flèche; cela s'entend de l'infanterie » comme de la cavalerie. Les soldats devront » également être complétement instruits dans » toutes les autres parties de l'exercice militaire, » pour se rendre enfin dignes du nom célèbre » de Mandchou. Dans vingt-sept mois, nous pas- » serons personnellement les deux corps en » revue, sans faire connaître à l'avance le lieu ni » le tems; cette revue sera faite avec une atten- » tion scrupuleuse et avec la plus grande sévérité. » Dans le cas où, contre toute attente, il se trou- » verait alors des soldats inhabiles ou dégoûtés » de leur état, tous les chefs, depuis le premier » jusqu'au dernier officier, subiront sans aucune » miséricorde le plus sévère châtiment. Que cha- » cun donc profite de l'indulgence extrême que » nous accordons pour la dernière fois; que » chacun emploie avec zèle le tems qui lui est » donné pour réparer ses fautes et pour se rendre » digne de son état et de son rang. »

6 *janvier*. — C'était la fête de l'Epiphanie. Le service fut célébré par les membres ecclésiastiques

de la nouvelle mission, auquel assistèrent plusieurs albazinces.

7 *janvier.*—Un grand orage survenu pendant la nuit brisa les branches d'un gros cyprès situé près de l'église. A Péking l'hiver et le printems sont généralement accompagnés d'orages.

9 *janvier.*—Vers le soir et en ma présence, un soldat chinois du corps des Oudjén-tchookha de Péking, nommé Pierre Bourjoie, vint rendre sa visite au chef de la nouvelle mission.

Il était âgé d'environ quarante ans, fils d'un pauvre soldat, et élevé dans le couvent des jésuites français de cette ville; ceux-ci, qui le destinaient à l'état de prédicateur catholique romain dans les provinces intérieures de la Chine, voulaient préalablement l'envoyer en Europe pour se perfectionner dans ses études, comme on en avait usé avec son oncle, qui était devenu un prêtre distingué parmi ses compatriotes. Mais durant la dernière persécution contre les jésuites, Pierre Bourjoie, renonçant à son état de prêtre, crut qu'il était de son devoir de retourner à son régiment. Indépendamment du chinois, sa langue naturelle, cet homme spirituel et actif parle et écrit bien le latin et le français; il est d'ailleurs assez instruit. Il est assez singulier d'entendre un chinois, vêtu et armé comme on l'est dans son pays, parler couramment le français. Les étudians de la nouvelle mission, au moyen d'une gratifi-

cation très-modique, l'emploient comme maître particulier de chinois, par la seule raison qu'il parle bien le latin. Mais ce motif pourrait bien plutôt retarder que favoriser leurs progrès, parce que, fatigués des difficultés de la langue chinoise, ils ont recours au latin, qui leur est plus familier; du reste Bourjoie, ainsi qu'un grand nombre de jésuites, n'a pas une connaissance parfaite du chinois.

Afin de montrer combien les sciences et la langue latine sont familières à ce soldat, je joins ici copie d'une lettre qu'il a écrite à l'archimandrite Pierre, auquel il donne des conseils pour vivre long-tems. On n'a rien changé à l'orthographe.

Reçu le 8 janvier 1821.

Domine Pater reverendissime!

Alpha et Omeka inquiebat : « Venite et faciemus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, etc. »

Hoc textu scripturæ sacræ commonefacimur, ipsummet hominem ex ingenito præditum esse divinis dotibus, ut intelligentia, memoria de præterito, prævidentia de futuro, iis que innumerabilibus, esseque eum comparticipem divinæ naturæ. Natura autem Dei summe verax est; ex summa autem veracitate consequitur infinita consolitudo seu consolitum, seu spissum infinitum; indeque eummet Deum esse æternum, docent

sacra et profana, approbant que argumentationibus infallibilibus experientiisque Logica et Metaphysica.

Homo vero, quia comparticeps est divinæ naturæ, non potest quin naturaliter protendet aut desideret æternitatem vitæ. Quapropter traditione audimus, inter Romanos et Græcos quam plures et in diversis sæculis, multis modis et adinventionibus conati sunt, quibus diutius (aut uti volebant ipsimet) perpetuo vivere. Hinc Pythagoras, advertens ingenuinum hoc desiderium longiturnitatis vitæ esse in hominibus, incepit et promulgavit secundum ductum mentis suæ *metempsichosis* tractata, quamquæ falsa esse, philosophus posternus non ignorat.

Hinc in hoc nostro Imperio ab antiquissimo tempore fuere *Daa-s*, qui præter metempsichosin docent perpetuitatem vitæ, et quasdam pilullas à se compositas aut (ut jactant) divinitûs donatas; qui ad hunc finem immortalitatis subducunt se ab omni sollicitudine, et se coarctant in suis habitationibus, aut in speluncis montium, maxime que attemperant suum animum ita, ut numquam sinant se agitari affectionibus affectibus queisque; quorum insanie aliqui nostri Imperatores (ut prætermitto innumerabiles homines inter *Van-ye*, *Da-gin* et populum, tam pauperes quam divites, ad hanc usque diem) téntati, infructuose finie-

runt vitam suam, ut videre licet in Dhun-kien-kan-mu.

Itaque ego Petrus, fax hominum, a viginti annis legi libros nostros medicos et redegi illos in praxin usque nunc quindecim annis amplius. Verum est, quod libris illis multa admixta ridicula et imaginata dicta; lectores autem prudentes oportet colligere sibi fruges et relinquere herbas, herbas que inutiles, sylvestres et venenosas zizaniaque ipsamet. Hæc satis esse puto dicta, ut Honor suus assentiat, servum suum Petrum de *Dao-s* licet instructum, longe tamen esse ab eorum mente, et purè profiteri Medicinam, tam theoricè quam practicè, ab *Huan-ti* usque nunc de sæculo in sæculum traditam; ejusque et Doctorum medicorum nostrorum disciplinis addictus, media aliquot offero pro suamet quotidiana vivendi ratione; ut sint utilia suæ caniciei et proficua; indeque sequi debet (quibuscunque aliis occasionibus improvisis exceptis, aut ut logicè cæteris paribus) diuturnitas seu plenus cursus vitæ, id est, peractio aut impletio septuaginta aut octoginta annorum secundum communem mentem. Longe est, quod crederem æternitatem esse posse in hoc mundo.

Ecce, Domine serenissime mihique Benefactor, accipe, quæso, in Latina lingva.

Honoris sui adductissimus et obsequentissimus humillimusque *Petrus de Bourjoie*.

Principes de l'hygiène chinoise.

1. *Esuriens cibare; dum ob ætatem minuitur appetitus, non conturbare.*

Plerique seniores conati sunt plus cibum capere, putantes sibi esse proficuum; inde ob indigestionem exurgunt acrimoniæ, seu pilæ, aut flegmata, et ipsa accidentia; prolongetur neutiquam eorum numerus ætatis.

2. *Sapitum gustum caveto, ne citra justum accipias.*

Juniores et fortes apti ad digestionem sunt; seniores vero et debiles debent cavere.

3. *Inter quatuor tempora, hiemem censeas pretiosum et præcipuum pro sanitate seniorum ac debilium.*

Quia frigus est evitabilis in calefactis domibus, et illo tempore vires vitales recolliguntur sine dispersione; bonum pro senibus debilibusque tempus est.

4. *Lautio potest disperdere vires vitales.*

Convalescentes, seniores, debiles evitabunt eam; fortes autem accipiunt suo lubitu, sed verno tempore et in æstate raro.

5. *Pavimentum cubiculi non debet esse integre calefactum.*

Quando sub pedibus est calor nimius, tunc totius corporis humores descendunt, hinc homo cito debilitatur; sed oportet partem pavimenti calefactam et alteram frigidam, ut pedes alter-

natim et calefiant et refrigescant Ad hoc nititiùs explicandum, caret mihi terminis suis propriis.

6. *Valde nocet ira.*

Ira vehemens in fortibus causat suffocationem repentinam, in mediocriter fortibus sputum sanguinis, in adhuc minus fortibus dolores pectoris et subcostarum, in senibus et debilibus mortem subitaneam; experientiam plurimam habui.

7. *Profunda meditatio et ardua non debet esse prolongata.*

Si ob unicam ideam vivacem seu funditùs perinnovetam, palpitatio cordialis acceleretur, aut arctetur; tunc vita non durabit multo.

8. *In verno tempore, in loco paululum calefacto tranquillo animo vivito.*

Pro debilibus et senioribus incongruum est hoc tempus. Multi hominum patiuntur aliquam altercationem sanitatis in illo; vulgaris homo dat consilium, ut illi perpessi accipiant multam motionem sive exercitationem corporis; hoc autem consilium non procedit a fundo scientiæ medicinalis.

9. *In æstate, in refrigerio pacifice, id est, absque exercitatione corporis, vivito.*

In æstate, ob calorem et aërem humitosum (1)

---

(1) Les pluies, en Chine, sont périodiques. Il pleut continuelle-

vegetata crescunt, pleraque autem caro incommodatur; fortibus nihil est dicere; seniores et debiles debent caute transigere tempus istud.

10. *In autumno tempore cibos oleos, seu fluitos, seu humorosos cibos cape, et exercitare.*

Autumnus apud nos ordinario est siccatissimus; unde debet unusquisque illo tempore sua cibaria dilucita et quodam modo sorbilia, præter eos, qui cursu ventris laborabunt; insuper senes et debiles abstinebunt à fructibus, et minus fortes quandoque. Et eo tempore expetit senioribus et debilibus exercitatio aliqua corporis.

Hæ aliquæ recommendationes sunt, quas ego secundum inveterata docta, respectu injuriarum aeris hodierni, et pro climate, gradu punctoque in quæ nos vivimus, excogitavi. Easque a quindecim annis dum occurro senioribus aut debilibus, illis trado; verum retrorsis annis video illos adhuc superstites esse, et dicunt se non aliis modis præter has recommendationes, usos esse, quasque affirmant suo proprio experimento utilissimas esse. Eas ergo toto corde cum reverentia offero Honoris sui serenitati et discretioni, si digna videbuntur ad suam incolumitatem et exe-

---

ment depuis les derniers jours de juin jusqu'au mois d'août; l'air alors est si humide, que les meubles, les tapisseries, etc., se décollent; que le bois de construction se déjette, et que les pierres et les tuiles se couvrent de mousse.

quitionem, nec ne? — Haec est conversio meae linguæ Sinensis; ergo non redarguor de Latinitatis imperfectione.

De cætero adverti inter Europæos Patres, de quibus forsan Honor suus recordatur : *Amiot*, *Bernard*, *Poirot*, *Na* Germanus, *Ilman Pansi*, non aliis, quam istis familiaribus et simplicibus vivendi rationibus, pervenerunt, licet debiles, ad octoginta plus minusve annos. E contra Domini *Raux*, *Bourjoie*, *Guislain*, *Hanna* Anglus, *Antonius*, *Alexander* Episcopus, qui; his vulgaribus et minutissimis punctis neglectis, licet fortes omnes, intra terminum sexaginta et quinquaginta annorum finiverunt.

10 *janvier.* —Comme M. Razghildeïev Ier était connu des Mongols, qui habitent sur les frontières, près du poste de Tsouroukhaïtou, le jeune fils de l'oukhérida (commandant d'un régiment), des Bargou Bouriat, qui était venu à Péking pour solliciter le grade d'officier, nous rendit visite; il avait été présenté la veille à l'empereur, avec plusieurs de ses compatriotes. Quelques jours auparavant, je lui avait fait cadeau d'une paire de bons rasoirs; aujourd'hui, profitant de son offre, je lui remis pour M. de Speranski, gouverneur-général de la Sibérie, des dépêches pour notre ministère des affaires étrangères, à qui j'annonçais notre arrivée à Péking; le paquet était adressé à un officier cosaque, commandant cent

hommes à Tsouroukhaïtou, avec prière de le remettre au tribunal de la frontière, établi à Troïtskosavsk.

Aujourd'hui, à deux heures après-midi, l'archimandrite Pierre, le père Hyacinthe et moi, nous avons rendu visite au père Gau, de l'ordre des franciscains et évêque de Péking; il demeure au couvent du Nord, appelé, en chinois, *Pe tang*. Ce couvent était précédemment occupé par les missionnaires français; le dernier, nommé *Grammont*, avait été renvoyé récemment par ordre du gouvernement. Le couvent est situé dans un angle, au nord-ouest de la ville et du palais *Houang tchhing*. Dès que nous fûmes entrés dans la cour, des Chinois baptisés vinrent à notre rencontre pour nous conduire dans la salle de réception; bientôt après, arrivèrent l'évêque, et le chef du couvent.

Le P. Gau, âgé de trente-huit ans, est un insulaire portugais (1); il parle bien le latin, mais avec un accent singulier; il occupe la place de traducteur dans le *nei ko*, ou conseil d'état; on le dit très-versé dans la théologie, la polémique, la philosophie et les mathématiques. Il nous reçut avec assez d'affabilité; on parla du voyage que nous venions de terminer, des victoires des Russes,

(1) Dans l'original Португальскій островитянинъ. Kl.

en 1812, 1813 et 1814, et du fâcheux résultat de la dernière ambassade anglaise, à Péking. Il y a dans la salle deux grandes armoires remplies de livres, plusieurs portraits de rois de France, entr'autres de Louis XVI; le portrait du P. Parennin, connu par la part qu'il a prise à la fixation des frontières, entre la Russie et la Chine; enfin, les portraits de plusieurs autres jésuites français. Nous y vîmes aussi des gravures, représentant des batailles, entre les Chinois et les Dzoûngar, sous le règne de Khang hi (1). Ces combats avaient été gravés et imprimés à Paris, d'après les dessins des jésuites qui se trouvaient auprès de l'empereur régnant à cette époque; les gravures ont été envoyées en Chine, avec les planches; les dessins prouvent une imagination assez vive; et les gravures sont bien exécutées.

Après une demi-heure de conversation, le P. Gau nous conduisit à l'église du couvent, qui est bâtie en pierre, d'une architecture ordinaire, en forme de carré oblong; l'intérieur est orné d'assez bons tableaux, représentant des sujets de l'Histoire-Sainte. On dit que le couvent de Saint-Joseph, qui existait auparavant dans la partie orientale de Péking, et qui était occupé

(1) Ceci est une méprise de l'auteur. Les Batailles gravées à Paris, sont celles qui furent livrées par les troupes de Khian loung, vers le milieu du XVIIIe siècle. KL.

par les missionnaires italiens et allemands, offrait un modèle brillant du goût des Européens, pour les beaux-arts, presqu'inconnus chez les Chinois. Ce couvent fut détruit par une incendie; il n'en reste pas la moindre trace. L'église du couvent du Nord est la principale de Péking; notre clergé l'a choisie pour modèle de celle qu'il a fait construire aux frais de l'empereur Young tching. Dans l'église catholique-romaine, plusieurs rangs de tapis sont étendus en face de l'autel; les Chinois baptisés s'y asseyent pendant le service divin. L'église est entourée de cyprès et de genevriers, dont les branches sont taillées en différentes formes, selon l'ancien goût français et hollandais.

Etant retournés à la salle, le P. Gau nous présenta une collation à la chinoise, avec du vin de Madère et du café; on lui avait envoyé le café de Macao; ce qui lui fournit l'occasion de faire la remarque, inexacte, que les colonies anglaises ne produisent pas de café. Il se plaignait de n'avoir pas reçu, depuis long-tems, des journaux de l'Europe, ni du Brésil, et, par conséquent, d'ignorer ce qui se passait dans le monde.

Le couvent du nord est composé de quatre vastes cours, et d'une quantité de maisons, construites à la manière chinoise; elles doivent avoir été très-belles; mais actuellement elles tombent de vétusté et sont désertes. Tout annonce que les catholiques ne possèdent plus, en Chine, ces

richesses et cette apparence de grandeur, dont ils jouissaient sous les empereurs Khang hi et Khian loung.

C'est également dans ce couvent que réside l'évêque des chrétiens, des provinces méridionales, et principalement du Kiang nan; il est Portugais et s'appelle *Pius;* sa maladie nous empêcha de le voir aujourd'hui.

11 *janvier.* — Profitant de la permission que le Dou lama nous avait accordée, le 24 décembre, nous sommes allés aujourd'hui voir les temples Houang szu. On passa par la porte de *Ngan ting men.* Dans leur voisinage, il y a un grand nombre de puits, qui recoivent leur eau des montagnes; elle est excellente. A l'ouest de la capitale ils sont soignés par les habitans de la province de Chan toung, qui passent, à Péking, pour les meilleurs travailleurs; on les distingue, au premier coup-d'œil, des autres Chinois; ils sont plus grands et plus forts, très-lestes et très-agiles. Ils portent l'eau dans Péking, sur des chariots, qui peuvent contenir dix seaux, et en fournissent les maisons riches, ainsi que les *tchha kouan,* maisons publiques où l'on va prendre du thé. Plusieurs grandes maisons envoient chercher l'eau par leurs chariots, attelés de mules. La cour impériale la fait prendre à plus de quinze verst de Péking, aux sources situées dans les montagnes occidentales. L'eau des puits de la ville est mal-

propre et un peu salée; cependant elle n'est pas malsaine. L'eau dont on se sert à la cour russe, se tire, par ordre du gouvernement, d'un puits qui est dans la cour du tribunal des affaires étrangères; il passe, dans le voisinage, pour le meilleur.

A l'est du chemin, on aperçoit l'enceinte du temple de la Terre, où l'empereur, le jour du solstice d'été, vient offrir ses actions de grâces à l'Être-Suprême et demander une bonne récolte. Le temple est entouré d'un grand terrain, ceint d'une muraille; on n'y voit rien de remarquable. Après avoir passé par une grande plaine, où la cavalerie et l'infanterie des Mandchoux de la garde font l'exercice, nous sommes arrivés au temple central, au couvent des Hoparg szu; il est éloigné de deux verst de Péking. Un des lama de ce couvent vint au-devant de nous; c'était le portier du couvent; il nous servit de guide.

Le premier de ces couvens, celui de l'ouest, a été bâti aux frais de l'empereur de la Chine, et remis à la disposition des lama du Tangout; les deux autres, celui du centre et celui de l'est, ont été construits par des princes mongols, qui, unis aux Mandchoux pour la conquête de la Chine, dans le dix-septième siècle, avaient pénétré jusqu'à Péking. Ces deux derniers couvens ont été habités autrefois par des prêtres mongols. Mais depuis que les lama des steppes, par leur négli-

gence et par leur vie déréglée, ont dissipé les biens de ces maisons, etc., le couvent du milieu est occupé par des prêtres chinois, de la religion de Fos, et celui de l'est est seul resté aux Mongols.

Nous avons d'abord visité le temple, grand édifice en forme de parallèlogramme et à deux étages, contruit en briques; il est, conformément à l'usage de la religion bouddhique, dans la direction du sud au nord, et couvert en tuiles jaunes. Devant la façade, et dans l'intérieur, on voit de hautes colonnes de bois odoriférans, qui, à cause de leurs dimensions, dans tous les sens, et des frais occasionés pour leur transport, sont estimées à 10,000 roubles chacune. Sous le règne de Khian loung, le grand-prêtre tubétain, Bantchan-erdéni, habita et mourut dans ce temple, dans un des appartemens du second étage. On montre encore le lit sur lequel il expira de la petite-vérole; c'est un objet de vénération pour les Mongols.

Le Bantchan tient, dans la religion de Bouddha, le premier rang, après le Dalaï lama; il réside à *Djachi-loumbou*, ville et couvent du Tubet méridional, où il y a un temple magnifique; les Mongols l'appellent *Bogdo-lama* ou *Bogdo-Bantchan*. Autrefois, il était souverain du Tubét; mais l'admission des femmes (1), dans l'ordre

(1) Au sud-ouest du pays de H'lassa et des rives du *Yarou dzangbo*

des moines, causa des schismes; les lama du Tubet septentrional élurent un Dalaï lama, qu'ils nommèrent *Lama eremboutchi*, homme inspiré par Bouddha; celui-ci se mit en opposition avec le Bogdo lama, et parvint à recevoir les mêmes honneurs. Du reste, lorsque le Dalaï lama, après son décès, s'incarne de nouveau, le Bantchan lui envoie sa bénédiction. Le Dalai lama observe la même formalité, quand le Bantchan meurt; ces deux pontifes soutiennent de cette manière les dogmes de la *secte jaune*. En 1714, le *Bantchan* reçut le titre d'*erdéni* (précieux). Khian loung, soit par dévotion, soit pour s'attacher davantage les prêtres de Bouddha, qui exercent une grande influence sur les Mongols, invita le Bantchan-erdéni à fixer son séjour en Chine. Ce pontife qui était encore jeune, accepta cette invitation, en 1780, et établit son siége dans le temple central, de ceux que l'on appelle Houang szu, et qui appartiennent à sa secte. L'empereur, qui alors avait plus de soixante dix ans, alla le voir, suivi d'un magni-

---

tchoa, on trouve le lac *Yamdjo-youmtsò*, au milieu duquel s'élève, sur une montagne, le temple de *Dordzi-Balmougoûn*, remarquable par sa situation et par sa régularité; on y voit un couvent de femmes dont la supérieure porte le titre de *pagma* (truie), ou koutoukhtou féminine. Suivant la traduction, elle doit sa naissance à l'étoile polaire; et, métamorphosée en cochon, elle s'était enfuie pendant les troubles excités dans le Tubet, par *Teba Sandza*, à la fin du dix-septième siècle.

fique cortége, pour faire ses dévotions, et obtenir sa bénédiction; il le loua de son amour pour la justice, et le combla de présens. Mais bientôt le Bantchan changea de demeure et reparut sous forme humaine dans sa patrie, c'est-à-dire qu'il mourut, et fut remis une seconde fois sur le trône de Djachi-loumbou (1). Les habitans du Tubet occidental regardent le Bantchan comme une divinité; il est pour eux, ce que le Dalaï lama (2) est pour les habitans du grand Tubet. Les lama disent que le Bantchan, actuel, s'est régénéré plus de de dix fois; il maintient la tranquillité de l'ame, connaît la religion et tous les livres sacrés, et renonce à toutes les récréations terrestres. Tout lama, après avoir appris les Écritures, doit être consacré par le Bantchan. Le temple de ce dernier, à Djachi-loumbou, est superbe et majestueux, et rempli d'idoles en métaux précieux. Les fidèles sont persuadés que les prières que l'on y récite montent directement vers les habitans du ciel. L'odeur suave des parfums, et l'encens que l'on brûle dans ce temple, se répand au loin.

On conserve dans l'aile orientale du Houang

(1) Le bruit répandu par les Anglais, que Khian loung avait fait empoisonner le Bantchan-erdéni, paraît dénué de tout fondement. Kl.

(2) Voyez des détails précis sur ces deux incarnations divines, dans le second volume de mes *Mémoires sur l'Asie*, page 90. Kl.

szu, les modèles de plusieurs temples, travaillés avec goût, en bois rouge, nommé *houa li*. Du haut du balcon, on aperçoit les murs de Péking, et les environs de cette capitale. Des allées de cyprès entourent le temple, dont le toît sert d'habitation à quantité de pigeons. A l'ouest de deux murailles, s'élève un obélisque en marbre blanc. On dit qu'il a été érigé par l'empereur Khian loung, en mémoire du Bantchan-erdéni, mort en ce lieu; mais les sculptures des côtés, qui sont tirées de l'histoire de Bouddha ou Foe, font présumer que ce monument a été élevé à la gloire de ce prophète, dont la doctrine est suivie au Tubet, en Chine, en Mongólie, chez les Bouriates et chez les Kalmuks. L'obélisque est de la même construction que deux autres, que l'on voit à Péking; c'est une tour octogone, haute de quinze toises; elle est assez mince dans sa partie supérieure, et couverte d'une espèce de grande calotte, en or massif, qui ressemble au bonnet du Dalaï lama. Aux quatre côtés, il y a des colonnes sculptées en marbre. Cet obélisque, qui est d'un beau travail, a coûté des sommes considérables. La première fois que Khian loung le vit, il s'écria : Voilà un monument d'*or!* Ce qui veut dire qui coûte excessivement cher. Au nord, près de l'obélisque, est le petit château où l'empereur se repose ordinairement, quand il va porter ses offrandes au temple de la Terre.

Après avoir quitté l'obélisque, le portier qui nous avait conduit, nous invita à rendre visite à un Da lama, arrivé du Tubet occidental; il habitait dans une des maisons du couvent; il avait plus de soixante ans, et était entouré de Tubétains, venus avec lui, et de quelques lama de Péking. Il nous accueillit avec affabilité, et nous demanda, par son interprête, qui nous étions; si nous avions quitté notre patrie depuis long-tems; pourquoi nous avions fait le voyage de Péking; si nous comptions y rester long-tems, etc. Ensuite, il nous fit présenter à chacun une tasse de *zatouran*, ou de thé cuit avec de la farine et du beurre. Les Tubétains sont simples dans leurs manières, et ignorent le luxe; leur physionomie ressemble à celle de Bohémiens (*Tsingaris*) (1) : ils portent de longues robes, semblables à celles des russes; ils ne se rasent pas la tête, et tressent leurs cheveux en queue; ils ont des pendans d'oreilles en turquoises.

Nous vîmes ensuite la fonderie qui est dans la cour de ce couvent; on y fond et dore des idoles de différentes grandeurs, dont on fournit la Mongolie entière. Les idoles venues du Tubet,

---

(1) Cette observation correspond parfaitement avec la remarque de mon ami M. *Thomas Manning*, qui a visité H'lassa. Il m'a assuré qu'il y a une ressemblance très-grande entre la physionomie des Tubétains et celle des juifs, et que ce peuple n'a nullement la figure que nous sommes accoutumés d'appeler *mongole*. Kl.

qui est regardé comme le sanctuaire de la religion de Foe, sont payées très-cher par les Mongols et par les Chinois. Les petites idoles, fondues à Péking, se vendent à proportion de leur hauteur; on paie un liang pour chaque pouce; le fondeur refusa de nous en vendre une, sous prétexte que nous étions des infidèles.

Nous sommes retournés à la ville par un autre chemin; après avoir traversé des ravins et des ruelles étroites, nous sommes arrivés à l'angle nord-est de Péking, où est notre église de l'Assomption (ci-devant Saint-Nicolas); il y a aussi plusieurs petites maisons, appartenant au gouvernement, qui sont éparses dans la partie de la ville, nommée *Lo tchha* (démon), et *Houa phi tchhang* (place de l'écorce de bouleau).

Nous ne pûmes voir l'intérieur de l'église, parce que nous n'en n'avions pas la clé; elle est en très-mauvais état. Elle fut bâtie au tems de l'arrivée des Albazintses, avec les matériaux d'un temple d'idoles, qui se trouvait auparavant sur cette place. Une des petites maisons, au sud, et tout près de l'église, est habitée par un Mandchou, marié, qui est de la garde de l'empereur; il la loue 1,200 tchokhi, ou environ 8 francs par mois; il est obligé de garder l'église. Devant cette maison, il y a un grand fossé creusé, qui se remplit d'eau pendant la saison pluvieuse; cette eau n'ayant point d'écoulement, y croupit. En

général, ce quartier de Péking est très-pauvre, quoiqu'on y voie le château d'un prince, situé au sud-ouest de notre église. Les descendans des Albazintses demeurent actuellement dans la partie orientale de la ville, qui est assignée à la bannière des troupes mandchoues, à laquelle ils appartiennent. Ils ont perdu tout attachement pour leurs anciens compatriotes, les Russes; il y en a vingt-deux de baptisés; mais qui se sont tellement alliés aux Mandchoux par des mariages, qu'il est difficile de les en distinguer; ils parlent le chinois; ils s'habillent comme les Mandchoux et vivent entièrement à la manière des soldats de cette nation, pauvres, paresseux, et adonnés aux superstitions du chamanisme.

A mon retour, j'appris que pendant notre absence Khartsagaï, le terigoun khalka, arrivé de l'ourga avec le troisième fils du Young-vang, était venu pour nous voir. Ce jeune prince était appelé à Péking pour un mois, par l'époque de son service dans la garde impériale, comme *khia*, espèce d'aides-de-camp. Le terigoun avait vu, à Balgassoun, nos cosaques, et nous apportait un rapport de Zakharov, sotnik ou commandant de cent hommes.

Cet officier nous informait que douze chameaux, et treize chevaux de ceux que nous avions laissés à Balgassoun, pour y passer l'hiver,

étaient morts, et que plusieurs autres étaient très-malades; que la neige y était très-haute, et l'argal excessivement cher, enfin que nos animaux, à cause de leur faiblesse, ne pouvaient être conduits dans un autre endroit. Cette nouvelle nous fit beaucoup de peine; je chargeai l'étudiant Sipakov, de représenter au plutôt à M. Thò, inspecteur de notre cour, l'urgente nécessité d'expédier, au mois de mars, un de nos employés à Balgassoun, pour examiner l'état de ces animaux et pour changer les cosaques.

14 *janvier.* — L'hiéromonaque Benjamin, membre de la nouvelle mission, reçut de l'ancienne, les maisons qui appartiennent au gouvernement russe, et sont situées dans différens quartiers de Péking. On pensa qu'il serait plus avantageux de vendre les quatre petites maisons qui restaient, et, en ajoutant une certaine somme à celle que produirait la vente, d'acheter une grande maison, ou un magasin, dans le meilleur quartier de la ville, parce que cette propriété donnerait du revenu, comme celle des jésuites, et comme un terrain que possède la mission russe dans les environs de Péking.

L'hiéromonaque Séraphim, observa que depuis plus de trois ans, une grande maison, de beaux jardins, et un étang à l'ouest de Péking, ainsi qu'une auberge où l'on boit du thé, étaient à vendre; on en demandait environ 8,000 roubles

en argent. Les finances de nos missionnaires ne leur permirent pas de faire cette acquisition. Plus tard, ce bien a été acquis par un Chinois, pour 3,000 liangs, ou 6,000 roubles en argent.

16 *janvier*. — Aujourd'hui, le moukounni-da Alexis, vint à l'église; il descend des Albazintses, et il est leur doyen. Il amenait avec lui son petit-fils âgé de douze ans, pour le faire baptiser, et sa fille, mère de cet enfant; elle était mariée à un homme de la race impériale, mais pauvre et de la classe de ceux que l'on désigne par le nom d'*ouksoun*, et qui portent des *ceintures jaunes*. L'archimandrite exprima, relativement au jeune prince, la crainte que le gouvernement chinois, toujours ombrageux, ne mît terme au zèle de notre clergé, comme à celui des jésuites, pour propager la religion chrétienne.

20 *janvier*. — Le bochkou Osghentaï vint me voir, à l'occasion de l'approche du jour de l'an, et m'offrit, suivant l'usage de son pays, divers mets sur des plats. Je le récompensai de sa politesse par une demi-livre d'argent.

Dans la soirée, la curiosité amena chez moi plusieurs Coréens. Tous les ans, des ambassadeurs du roi de Corée apportent, dans cette saison, des présens de l'empereur de la Chine en signe de vasselage.

22 *janvier*. — Dans la nuit, le bruit sourd des timbales annonça, dans les temples, la nouvelle

année aux Chinois. Des bâtons d'odeur furent allumés dans celui qui se trouve situé dans la cour russe; un lama récita des prières, en battant sur un vase de cuivre. Vers minuit tous les princes du sang, et les personnages les plus distingués, se réunissent dans le palais. Au lever du soleil, ils suivent l'empereur au temple de ses ancêtres, situé dans le voisinage du tribunal des affaires étrangères. Le souverain y fait ses adorations, d'après les formes prescrites par le rituel; puis retourne ensuite au palais pour recevoir les félicitations des grands de l'empire, et des membres des tribunaux de Péking. A l'occasion du nouvel an, les tribunaux sont fermés, pendant un mois entier, dans toute l'étendue de la Chine, excepté pour les cas urgens. Le sceau de l'empire, dont tous les actes doivent être revêtus, reste enfermé pendant tout ce tems.

L'empereur rendit une ordonnance qui prohibait les jeux et les feux d'artifices, usités auparavant dans cette circonstance; les visites réciproques entre les Mandarins, furent également défendues. Les Chinois eurent la permission de se divertir; il n'en fut pas de même des Mandchoux; c'était afin de rendre plus solennel le deuil de Kia khing, décédé si récemment. Cette distinction blessa les Chinois, et fut défavorable à la dynastie mandchoue; elle prouve, chez celle-ci, une affection particulière pour le peuple

auquel elle appartient, puisque l'empereur témoigne ainsi publiquement le désir de les voir déplorer avec lui, pendant trois ans, la mort de son père.

A la naissance de la nouvelle lune, commence la nouvelle année, appelée également la première de l'ère de *Tao kouan* (*Doroi eldenghé*, en mandchou), règne illustre ; l'ère avait continué jusqu'à ce moment, sous le nom de Kia khing.

Les Mongols qui, pour faire leur commerce, s'étaient établis momentanément sur la place contigüe au couvent de la Purification, étaient depuis deux jours retournés à leur campement, en dehors de la Grande-Muraille, afin de célébrer le *mois blanc*, ou premier mois de la nouvelle année. Nos Bouriates observent le même usage ; si nous en avions eu à notre service, ils auraient célébré cette fête dans notre cour.

Un violent orage se fit sentir depuis le matin jusqu'à midi ; une grande quantité corbeaux vint se réfugier sous les toîts du couvent. Le corbeau est en grande considération chez les Chinois et les Mandchoux (1).

---

(1) C'est plutôt la *pie* (saksakha), qui est en grande vénération chez les Mandchoux. *Fan tchha kin*, un des premiers ancêtres de la dynastie impériale, poursuivi par des révoltés qui avaient exterminé sa famille, était sur le point de tomber entre leurs mains, quand une pie vint se reposer sur sa tête. Ceux qui le poursuivaient le prenant pour un arbre desséché, passèrent outre. Depuis cet événement, les

Les habitans de Péking les plus religieux, dressent dans leurs cours de hautes perches, sur lesquelles ils fixent de petites planches, avec de la nourriture pour ces oiseaux.

23 *janvier*. — D'après les calculs des astronomes chinois, le printems commence aujourd'hui.

A deux heures, je reçus la visite de Tchoung lao yé, maître d'école. En témoignage de ma considération, je lui fis présent de quatre gobelets taillés à facettes et garnis en or; il en parut extrêmement content.

25 *janvier*. — Vers midi, le terigoun, *Kahrtsagaï*, vint me voir; il me confirma les nouvelles fâcheuses que nous avions reçues, relativement à nos bêtes de charge, laissées à Balgassoun. En me quittant, il m'offrit de se charger de nos lettres pour Kiakhta; mais je refusai, sous prétexte de ne pas l'incommoder de nos commissions.

27 *janvier*. — Aujourd'hui, sixième jour de la première lune, on ouvre, à l'occasion des offrandes en *poissons*, les boutiques de Péking, qui étaient fermées depuis le premier jour. Tous les Chinois qui professent la religion de Foé, font cuire du poisson frais et le mangent, en mémoire

---

Mandchoux ont le plus grand respect pour les pies, et il est défendu chez eux de tuer cet oiseau. — M. Timkovski a défiguré cette histoire, que j'ai extraite des annales manuscrites de la dynastie mandchoue. J'ai donc jugé à propos de supprimer sa version, et d'en substituer une plus exacte. Kl.

de leurs ancêtres; les fêtes se prolongent jusqu'au 17 de cette lune.

29 *janvier.* — Ce matin, l'empereur alla au faubourg méridional, porter ses offrandes au temple du Ciel. Des éléphans chargés de vases sacrés y avaient été envoyés la veille.

4 *février.* — Des lama, qui desservent les temples *Houang sau*, nous ayant accordé la permission d'assister à leur service divin, célébré par un koutoukhtou; nous partîmes de chez nous à huit heures du soir.

On compte, à Péking, trois koutoukhtou, que les Chinois nomment *Foé;* le premier, celui qui devait présider au service, auquel nous désirions être présens, habite un vaste temple, situé près du palais, dans le Houang tchhing; le second demeure dans le temple *Young ho koung*, dans la partie septentrionale de Péking, où vivait l'empereur Young tching, avant son avénement au trône; le troisième koutoukhou occupe le temple central de ceux qu'on appelle *Houang sau.* Ce dernier est actuellement envoyé par l'empereur au Tubet, pour réciter des prières funèbres, en mémoire de son père, Kia khing, et pour y distribuer les grâces accordées à cette occasion.

A notre arrivée, le trésorier nous fit conduire au temple occidental, où l'adoration des idoles avait déjà commencé. Toutes les portes étaient

fermées pour empêcher l'affluence trop considérable du peuple ; de sorte que nous fûmes obligés de passer par les appartemens des lama, pour parvenir au temple principal. Les inspecteurs hésitaient à nous laisser approcher du koutoukhtou, surtout en voyant les sabres des cosaques ; mais ils cédèrent bientôt aux représentations des Chinois qui nous accompagnaient. Nous fûmes placés sur une terrasse en marbre blanc, qui était devant la porte sud du temple. Le koutoukhtou, assis sur un fauteuil colossal, avait le visage tourné vers cette porte ; il y avait devant lui une longue table, couverte d'étoffes de soie brodées, et chargée de vases sacrés, contenant du grain, de l'eau, etc. Dix lama, des Mongols orientaux, se tenaient debout de chaque côté de cet autel ; ils récitaient et chantaient des prières en langue tubétaine ; les basses étaient tres-sonores et fortes. Plus de deux cents lama, des temples de Péking, étaient assis les jambes croisées à droite et à gauche. De tems en tems, le koutoukhtou frappait sur des assiettes en argent, qui sont le signe distinctif des prêtres du premier rang, et marquent leur sainteté, leur inviolabilité et leur suprématie ; c'était pour donner aux lama le signal de chanter ou de faire entendre la musique. Le chœur des musiciens occupait une place séparée ; les instrumens adoptés pour le service divin, ressemblent à nos hautbois et à nos clarinettes.

Plusieurs sont de grandes conques marines, qui produisent un son éclatant; on frappait également sur des bassins en cuivre, de différentes dimensions; il y avait aussi des cimbales (1). Cette musique inspire plutôt l'effroi que des sentimens religieux et paisibles.

Les habits jaunes des lama, et leurs têtes rasées, nous parurent très-bizarres. Nous n'aperçûmes point de laïcs dans le temple. Le koutoukhtou, âgé d'environ trente-cinq ans, jeta de tems en tems ses regards sur nous; ses subalternes l'imitèrent.

Étant retournés chez le trésorier Dou lama, nous y vîmes arriver un grand nombre de lama, aussitôt que le service fut terminé. Le lama khoubilgan Tchhing, s'entretint fort long-tems avec nous; il était attaché à la personne du koutoukhtou. Tchhing, âgé de quarante ans, est né chez les Mongols orientaux, dans la tribu d'Oniout; après avoir achevé son éducation à Péking, il parcourut le Tubet entier, et visita les provinces septentrionales de l'Inde; il parle bien le chinois, le mongol, le tubétain, et comprend un peu l'indien et le mandchou. Il nous adressa beaucoup de questions sur notre voyage, sur

(1) La description détaillée des instrumens de musique des lama, se trouve dans *Pallas*, *Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften*, tome II, page 164 et suivantes.

la Russie, sur sa capitale, sur nos pays respectifs, etc. Il nous assura que l'empereur de la Chine exerçait une égale autorité sur les ecclésiastiques et sur les laïcs de son vaste empire; c'est d'après ses instructions que l'on procède à l'élection des khoubilgan et des koutoukhtou, et le choix même du Dalaï lama dépend entièrement de sa volonté. Les gens de la classe inférieure seulement, mais surtout les Tubétains et les mongols, déifient leurs grands-prêtres, sous les noms de koutoukhou ou ghéghén. Tchhing nous dit également que depuis cinq ans le Dalaï lama n'avait pas encore paru, ce qui signifiait qu'il n'était pas nommé. Les prêtres du Tubet auraient bien voulu le choisir parmi eux; mais l'empereur exigeait qu'on lui présentât trois candidats pris dans la province de Szu tchhouan.

Le Dou lama reçut la visite des Tubétains, qui habitaient le couvent; plusieurs de ceux-ci m'ayant aperçu s'écrièrent : « Cet homme ressemble beaucoup aux Indjili (Anglais), venus à H'lassa, et dans d'autres lieux du Tubet. Il a le visage et les cheveux de la même couleur, des habits et un sabre semblables aux leurs. » Cette observation fut confirmée par un marchand de Péking, qui était présent, et qui, natif du Tubet, était allé plusieurs fois au Bengal, et à Calcutta. —Nous apprîmes, par ces gens, que les Anglais font un commerce assez considérable au Tubet,

en échangeant du draps, des couteaux, des sabres et des fusils; contre de l'or, du musc, des turquoises, etc. (1).

5 *février*. — Pendant les jours de fête de la nouvelle année, qui se prolongent jusqu'à la moitié du premier mois, on montre une ancienne cloche d'une grandeur extraordinaire; elle est dans un couvent de *ho chang*, ou prêtres de Foe, à trois verst, au sud de Péking, et à huit environ de la cour russe.

Curieux de voir, autant que le permet à un étranger la situation gênée dans laquelle il est en Chine, tout ce qui était digne d'attention dans un pays si éloigné du nôtre, j'allai à ce couvent avec plusieurs de mes compatriotes. En faisant le tour des murs de la ville et du palais, au sud et à l'ouest, nous vîmes, près de l'angle du sud-ouest, une mosquée bâtie par Khian loung, pour les mahométans qui s'étaient établis à Péking, à l'époque de la conquête du Turkestân oriental. Quand on passe dans une rue voisine de la mosquée et des maisons des Turkestâni, on arrive à la muraille du grand jardin du palais; on y découvre les toîts des habitations et des pavillons, et la cime d'une colline factice, couverte de genevriers. Dans le jardin, s'élève vis-à-vis de la mos-

(1) C'est toutefois par un commerce indirect; car ce sont les Hindous qui portent les marchandises anglaises au Tubet. KL.

quée, un très-grand pavillon, construit par Khian loung, pour y recevoir sa troisième épouse, princesse du Turkestân, lorsqu'elle voulait faire ses prières. La politique de la cour mandchoue détermina ce mariage, afin de s'attacher pour toujours les nations subjuguées.

En tournant à droite, vers l'ouest de Houang tchhing, on voit le château d'un prince, frère aîné de Kia khing, et oncle de l'empereur régnant. L'attentat contre la vie de Kia khing, commis par un domestique de ce frère aîné, avait fait encourir à ce prince la disgrace de l'empereur.

Plus loin, dans la même rue, nous rencontrâmes le vang de la Corée (*Kao li vang*); il allait à la cour dans une simple voiture; une suite nombreuse l'accompagnait: ce vang descend d'un prince de Corée, arrivé à Péking avec les Mandchoux, à l'époque de la conquête de la Chine, en 1664. Son oncle avait été privé, par Kia khing, de sa dignité de prince, à cause de sa fierté. Il avait exigé que les officiers de sa suite lui fissent leurs rapports ainsi qu'il est d'usage de les faire à l'empereur, et avec les mêmes cérémonies. Il était, d'ailleurs, d'une cruauté extraordinaire, qui lui était naturelle, et il faisait subir à ses gens les tortures les plus affreuses. Le château du vang, avec ses vastes jardins, est près de la porte occidentale de Houang tchhing.

Aujourd'hui, à la pointe du jour, l'empereur est revenu du château de Yuan ming yuan, situé au nord-ouest de Péking. Conformément à l'usage, toutes les rues qui aboutissent à la grande rue par laquelle passe le souverain, sont tendues de draperies en coton ordinaire, ou bleu, pour le cacher à la vue des habitans; nous vîmes de ces tentures qui étaient encore suspendues à des cordes. Cette coutume prouve qu'il n'est pas permis à tous les Chinois, même à ceux de Péking, de chercher à voir leur empereur, bien qu'il soit entouré d'une foule de courtisans dans ses voyages. Quand il traverse les campagnes, ses sujets, prosternés à terre, peuvent jeter, à la dérobée, un regard sur sa personne.

En approchant de la porte *Si tchy men*, nous remarquâmes que l'on n'y laissait passer personne; nous y étant arrêtés, nous apprîmes que le fils de l'empereur, qui revenait aussi du château de Ming yuan, allait arriver. Plusieurs hommes à cheval et vêtus d'habits de cour, galopaient en avant; bientôt parut le jeune prince, monté sur un cheval *blanc* : c'est la couleur la plus estimée en Chine; il était entouré d'un grand nombre d'eunuques, aussi en habits de cour et avec des *phou tsa*(1),

(1) On sait que les officiers militaires ou civils, du gouvernement chinois, portent sur leurs bonnets, comme marque distinctive, des boutons de différentes couleurs, suivant le rang qu'ils occupent. Le

et des plumes de paon sur les bonnets; ce qui produit une bigarrure singulière. Des soldats de police ordonnaient aux particuliers de descendre de voiture; nous suivîmes l'exemple des Chinois, et nous pûmes voir le prince de très-près; il était maigre et pâle, et paraissait âgé de quatorze ans. Nos vêtemens européens et nos uniformes, attirèrent ses regards. « Quels sont ces gens-là, » demanda-t-il à quelqu'un de sa suite? » Des *étrangers*, répondit l'eunuque. Le prince, après nous avoir regardés avec beaucoup d'attention, poursuivit son chemin. Un jeune homme de quinze ans, entouré de personnes d'un rang inférieur, venait après lui; c'était probablement un officier qui lui était intimement attaché.

Ayant passé la porte, nous vîmes à notre gauche, près d'un petit pont, un temple où le jeune prince s'était arrêté pour prendre du thé. L'em-

---

bouton rouge, ou en corail, est affecté à un général, et le bleu transparent à un colonel, etc. Le bonnet de l'empereur est orné d'une perle d'un grand prix; mais indépendamment de ces boutons, les *phou tsa* sont également des marques de distinction; ce sont de petits morceaux carrés de satin, cousus sur la poitrine et sur le dos de la robe de dessus. Le phou tsa des Mandarins civils porte un oiseau en broderie; celui des Mandarins militaires, une bête féroce; un officier militaire du deuxième rang, ou un général, a un *lion*, et celui d'un Mandarin civil, du troisième rang (analogue à celui d'un conseiller d'état en Russie), un *paon*, etc. Les robes avec des phou tsa bleus ne se portent qu'à la cour ou dans les occasions solennelles; alors on ajoute encore à ces décorations, des chapelets qui pendent jusqu'à la ceinture.

pereur même et son épouse, en revenant de Yuan ming yuan à Péking, se reposent dans ce temple. Actuellement, l'empereur ne peut, à cause du deuil, habiter son château de plaisance, qu'après un intervalle de vingt-sept mois.

Ayant parcouru un verst et demi sur la route de Ming yuan, qui est pavée, nous prîmes à droite, et, après un autre verst et demi, nous arrivâmes au temple des ho chang, près duquel on voit un des cimetières, dont Péking est entouré. Les tombeaux des Chinois riches, sont ceints de murs dans l'intérieur desquels il y a des temples et des plantations de cyprès et de thuya. Les pauvres sont enterrés dans les champs; mais leurs sépultures sont également ornées d'arbres, conformément aux préceptes Khoung tsu (Confucius), qui conseille de dépenser à l'enterrement de ses parens, jusqu'à la moitié de ses biens. L'empereur actuel, plus sage que Confucius, a, entr'autres mesures pour le bien commun, mis des bornes à ces sacrifices inutiles. Souvent un fils, pour honorer son père, avait ruiné sa famille.

L'extérieur du temple des ho chang n'a rien de remarquable. Un grand nombre d'hommes et de femmes, de Péking, y viennent, à cause de la fête. La foule des curieux nous pressait de tous côtés. Heureusement des soldats de police nous firent, à l'aide de coups de fouets, ouvrir le chemin; après avoir passé la première cour, nous

vîmes un cèdre assez bas, dont les branches étaient très-étendues ; il y avait plus loin un bâtiment à deux étages, contenant le réfectoire et le dortoir ; les appartemens sont peu élevés. Les prêtres, ou moines chinois, jeûnent très-rigoureusement ; ils ne font usage ni de lait, ni de poisson ; ils dorment assis ; ils sont maigres et pâles ; ils nous regardèrent avec beaucoup d'étonnement.

Au-delà de ce bâtiment, s'élève un clocher dans lequel est la cloche si renommée en Chine. Elle est en cuivre et toute noircie par le tems ; sa hauteur est de plus de deux toises ; sa largeur, en bas, d'environ quatre archines, et de deux archines à ses anses ; elle a par conséquent la forme d'un cône ; elle est couverte de caractères chinois ; son poids n'excède probablement pas trois mille poud, ou plus de cent mille livres (1) ; on monte par un petit escalier roide et sombre pour arriver à ses anses ; il y a là une petite ouverture, à travers laquelle les dévots jettent des monnaies de cuivre ; celui qui réussit à les

(1) On dit qu'à Nanking, il y a une cloche qui pèse douze cent cinquante poud, et qui, par conséquent, suivant le témoignage de M. l'abbé Grosier, est plus grande que la fameuse cloche de Rouen, connue sous le nom de *George d'Amboise* (*Description de la Chine*, VII, 158) ; celle-ci a été fondue depuis la fin du XVIII[e] siècle. Plusieurs villes de Russie ont des cloches beaucoup plus grandes ; à Kiev et à Moscou, le poids de celle du grand Ivan, est, dit-on de douze mille poud.

faire passer par ce trou, en tire un présage heureux. Toutes ces pièces tombent sur le plancher, au-dessous de la cloche, et rapportent, pendant les jours de fête, une somme assez considérable (1). On voit près de la tour la demeure du supérieur du couvent.

La foule nous empêcha de rester long-tems dans le temple; en revenant à la porte de la ville, nous passâmes devant un ancien rempart, qui formait l'enceinte de Péking, sous la dynastie de Yuan ou des Mongols. La capitale fut alors étendue pour la troisième fois vers l'est, afin que les habitans fussent plus aisément pourvus d'eau. Nous marchâmes ensuite au sud, le long de la muraille de la ville, ayant à notre droite le canal qui l'entoure, et au-delà duquel sont les casernes des soldats les plus pauvres du corps des militaires

---

(1) Le véritable nom de ce temple est *Van cheou szu*, c'est-à-dire *temple de dix mille âges*. Il est situé à vingt pas à l'ouest de l'écluse *Kouang yuan tcha*; sa fondation date de 1577; on construisit alors le clocher pour y placer la grande cloche qui avait été fondue dans les années *Young lo* (1403 à 1424). Elle a deux toises chinoises de hauteur; extérieurement et intérieurement elle est couverte d'inscriptions très-bien sculptées, qui contiennent le texte d'un des livres sacrés des Bouddhistes intitulé: *Fo choue Mi tho fa houa tchu phin king*. Elle est suspendue par un cercle d'airain, également chargé de caractères qui forment le *Leng kia king*. Le nom de cette cloche est *Houa yan tchoung*; son bruit se fait entendre à plusieurs dixaines de li. L'empereur Khian loung fit déplacer le clocher en 1751, et le fit reculer plus au nord; dans son voisinage on éleva alors une inscription en mandchou, en chinois, en mongol et en tubétain. KL.

de Péking ; les autres sont casernés dans l'intérieur de ville.

Étant entrés par la porte Feou tchhing men ou Phing tse men, nous suivîmes un fossé peu profond, qui va du nord au sud ; c'est le *Tchheou keou*, ou le canal puant. L'ayant quitté à la cour impériale des éléphans, située près la porte *Chun tchi*, cinq cents pièces de cuivre, données aux sentinelles, nous aidèrent à poursuivre notre chemin sans attendre. La cour est très-grande ; elle renferme un temple, un puits, quatre grandes remises en mauvais état, pour les éléphans, et plusieurs autres bâtimens habités par les employés de cet établissement. Il n'y avait alors que dix-huit éléphans ; autrefois, ils étaient beaucoup plus nombreux. Les remises sont chauffées par des poëles. Les éléphans ont la tête tournée vers les portes ; on les nourrit de riz, mêlé avec de la paille ; mais ces pauvres animaux reçoivent à peine le tiers de leur ration ; le reste passe dans les mains des employés, et, tout comme ailleurs, (*sicuti alibi*) se métamorphose en jolies maisons, en équipages, etc. (1).

Les éléphans sont employés à transporter les vases dont l'empereur se sert pour les sacrifices ; ces vases sont placés sur de très-grands brancards, construits à cet effet. Quatre éléphans sont aussi

---

(1) Il n'y a donc plus de censeurs à Saint-Pétersbourg ?

conduits journellement à la cour. Un de ces éléphans, obéissant à la voix de son cornac, frappa avec sa trompe sur le plancher, autant de fois qu'il en reçut l'ordre ; un autre poussa des rugissemens semblables aux sons étouffés d'un tambour, et fit entendre des cris extrêmement perçans. La plupart de ces animaux sont âgés et faibles ; plusieurs sont si doux, qu'ils se promènent paisiblement dans la cour. Les éléphans de Péking sont ordinairement amenés, à grands frais, du royaume des Birmans. On lit dans le *Voyage de lord Macartney* (1) que les éléphans mâles et femelles de Péking viennent des environs de l'équateur, et quelques-uns, de contrées situées au nord du tropique ; mais il me semble que si ces animaux vivaient sur les frontières de la Chine, on trouverait facilement des moyens d'en entretenir, dans la capitale, un plus grand nombre, et de les remplacer souvent par de plus jeunes.

Nous passâmes ensuite devant le couvent portugais, nommé temple du Midi, parce qu'il est voisin de la muraille méridionale de la partie impériale de la ville. Cet édifice est le plus imposant de tous ceux que nous avons vus à Péking. Un corps-de-garde chinois est placé près du couvent ; l'on

---

(1) *Voyage en Chine*, tome III, page 148.

n'entre plus dans la ville, de ce côté, depuis l'émeute de 1813.

10. *février.* — L'intendant Tho lao yé vint me voir à deux heures après-midi; il s'agissait de changer nos cosaques, qui étaient à Balgassoun. Tho lao yé se rendit d'abord à ma demande, et lorsque je lui dis qu'un changement semblable s'était effectué auparavant, il répondit que, sans se guider sur des antécédens, le gouvernement chinois serait toujours disposé à condescendre à toutes les demandes des Russes, lorsqu'elles seraient justes; il me conseilla de présenter une requête, à ce sujet, au tribunal des affaires étrangères. Il donna de grands éloges à M. *Goliakhovski*, et me dit qu'il espérait retourner encore une fois au service de ce poste (1).

Nous fûmes interrompus par le bitkhéchi *Tchhing*. Il m'adressa très-mal à propos, et avec beaucoup d'ostentation, en présence de Tho lao yé de grands complimens, notamment sur la complaisance que j'avais eue, en lui cédant ma voiture, en Mongolie, pendant une route que les tempêtes et le froid avaient rendue si pénible.

12 *février.* — J'ai expédié aujourd'hui, au tribunal des affaires étrangères, ma supplique,

---

(1) M. *Goliakhovski* a su gagner l'affection des employés chinois, en leur faisant faire connaissance avec le vin de Champagne.
KL.

écrite en langue russe et mandchoue; je demandais la permission d'envoyer l'inspecteur des bagages avec dix cosaques à Balgassoun, pour changer les hommes que nous y avions laissés, et pour faire l'inspection des bestiaux. M. Rasghildéiev Ier et l'interprète Frolov, accompagnés de l'étudiant Sipakov, et de deux cosaques, portèrent ma requête au tribunal. Les Mandarins, parmi lesquels se trouvait Tho lao yé, la reçurent avec beaucoup de politesse, et promirent que ma demande serait favorablement accueillie.

Les archimandrites, Hyacinthe et Pierre, allèrent, en voiture, rendre visite aux missionnaires portugais, du couvent du Midi. Je les accompagnai avec six cosaques, précédés de deux de leurs officiers; nous étions tous à cheval. Des Chinois, baptisés, vinrent nous recevoir à la porte du couvent, et nous conduisirent par la bibliothèque, dans l'église, qui est remarquable par sa grandeur imposante. Cet édifice a la forme d'un parallélogramme.

Le P. Ribeira, supérieur du couvent, membre de l'Académie d'Astronomie de Péking, arriva bientôt; il avait sur son bonnet un bouton blanc opaque, marque de la sixième classe des Mandarins. Le P. Pius, évêque, de l'ordre des franciscains le suivait; celui-ci, âgé de cinquante-cinq ans, ressemblait beaucoup à un Russe, par sa figure et par ses cheveux blonds. Ces deux religieux

nous accueillirent avec une affabilité extrême ; ils parlaient latin. On nous conduisit par la porte orientale de l'église, dans une chapelle construite pour le service divin, lorsque le tremblement de terre, qui arriva sous le règne de Young tching, força de faire des réparations au grand temple ; cette chapelle est ornée de plusieurs lustres ; on voit, vis-à-vis de l'entrée, l'image de la Sainte-Vierge, avec cette inscription en chinois : « Elle prie pour l'univers entier. » Il y a auprès un autre tableau, dont le sujet est tiré de l'Évangile. Il représente Jésus-Christ recevant les dons d'un enfant, vêtu en habit chinois d'été. Dans la foule des Israélites, on distingue plusieurs Chinois qui regardent avec ravissement cet acte de bienveillance. A droite de la Vierge est *Saint Ignace de Loyola*, fondateur de l'ordre des jésuites, bénissant saint François-Xavier, qui part pour prêcher l'Évangile en Chine. Ce dernier est peint vis-à-vis de saint Ignace, revêtu de ses habits sacerdotaux, et faisant entendre la parole de Dieu à des Chinois qui l'entourent.

Nous retournâmes à l'église, où le P. Ribeira nous invita à passer dans la salle de réception ; nous suivîmes un corridor, le long duquel sont les cellules ; leur forme est carrée ; elles paraissaient être en très-mauvais état. La salle de réception est assez grande, bien meublée et ornée de tableaux ; l'un représente l'apparition de la

croix, à Constantin; la muraille, à droite et à gauche de l'entrée, offre des vues d'intérieurs d'appartemens, en perspective, parfaitement bien exécutées.

A peine étions nous entrés, qu'un officier de police mandchou, accourut en poussant des cris épouvantables: sans attendre l'invitation du supérieur, il s'assit, et s'adressant à l'évêque, il lui fit de vifs reproches d'avoir reçu des visites, quoiqu'il sût bien que l'accès du couvent fût défendu aux étrangers. L'évêque ayant répondu que cela ne le regardait pas, l'officier, qui n'était pas à jeûn, blama le supérieur de ce qu'il l'exposait à perdre sa place, parce que le peuple, curieux de voir les Russes, s'était rassemblé devant le couvent: la foule était devenue si nombreuse, que l'on ne pouvait passer dans la rue; on devait craindre qu'il n'en résultât des suites fâcheuses si l'un des procureurs-généraux de l'empire en était instruit. Ribeira, honteux de se voir traité de la sorte, en notre présence, lui qui nous avait invités, en quelque sorte, pour faire voir aux habitans de Péking combien les Portugais sont estimés par les autres Européens, essaya de calmer l'officier, mais sans succès. Le Mandchou saisit un moine franciscain, et l'emmena à la police pour répondre du désordre dont notre visite avait été la cause. Voyant l'effronterie au-

dacieuse du Mandchou, et le peu de crédit des catholiques, en Chine, nous nous levâmes en demandant la permission de nous retirer, et de revenir dans un moment plus opportun; mais l'évêque nous pria de rester, en disant que le Mandchou était ivre, et que de telles vexations, de la part des Chinois, arrivaient fréquemment.

Il nous conduisit alors dans des appartemens autrefois habités par des évêques portugais résidant à Péking. Nous y fûmes reçus par le P. *Féreira*, aussi missionnaire, et demeurant dans ce couvent. Le P. Ribeira nous rejoignit bientôt, amenant avec lui l'officier mandchou, après avoir trouvé le vrai moyen de l'apaiser : on nous présenta du thé et des fruits secs. L'évêque s'informa, en détail, de mon service et de mon grade, et me demanda si j'avais été à Paris avec l'armée russe.

Les Portugais nous dirent que l'empereur défunt avait commencé à les vexer, et même à les persécuter, parce qu'il appréhendait, de la part des missionnaires, des machinations contre sa personne ; il ajouta qu'ils avaient l'espoir d'être protégés sous l'empereur actuel, qui est d'un caractère ferme et généreux ; on assure qu'il ne craint pas ses voisins; qu'il est sincèrement disposé à conserver la paix, mais, en même tems, préparé à la guerre. On ajoute qu'il a contremandé toutes les mesures de précaution ordonnées sur la fron-

tière russe, par son père; celui-ci avait donné des preuves nombreuses de son caractère pusillanime et soupçonneux.

L'évêque ayant demandé à l'archimandrite Pierre, pourquoi des missionnaires anglais s'étaient établis à Sélenghinsk? celui-ci répondit que c'était pour apprendre la langue mongole; mais l'évêque répliqua qu'il supposait aux missionnaires anglais d'autres desseins. Les Portugais firent l'observation que les savans de l'Europe, et surtout ceux de la France, s'empressaient de publier des ouvrages sur la Chine, et sur les langues chinoises et mandchoues, sans être assez instruits dans les sujets qu'ils traitent; il cita nommément MM. *Deguignes fils* et *Klaproth* (1). Les

---

(1) Je suis infiniment reconnaissant au révérendissime archevêque de Péking, de l'honneur qu'il me fait de me placer à côté de M. Deguignes fils. Quant à son observation sur mon ignorance en chinois et en mandchou, j'aurais désiré qu'il accompagnât son assertion de de quelques preuves. M. Timkovski nous a déjà appris (vol. I, pag, 379), que les missionnaires portugais, à Péking, parlaient très-mal le chinois et avec un dialecte presqu'inintelligible. Il paraît aussi que le discours de l'archevêque a produit peu d'impression sur l'esprit de ce voyageur éclairé, qui m'a honoré des deux lettres suivantes, accompagnant l'envoi de son ouvrage.

« Monsieur,

» J'avais trente ans lorsqu'il plut à ma destinée de me conduire sur vos traces jusqu'à Kiakhta; là, je me vis, à mon grand regret, privé de mon guide éclairé, et abandonné à moi-même pour le reste de mon voyage, jusqu'à la capitale de la Chine. Seul, je n'ai pu voir tous les objets dans leur vrai jour.... Mais j'ai vu la Chine!

» Tout en me défiant du mérite de ma relation, je prends la

Européens prononcent différemment les mots chinois; les Anglais d'une manière peu exacte; les

liberté de vous prier, Monsieur, de vouloir bien agréer les deux premiers volumes que j'ai l'honneur de vous présenter ci-près. Le troisième volume (qui sera le dernier), se trouve sous presse ; il ne paraîtra que l'année prochaine, et je me ferai un devoir de vous le transmettre également.

» Je suis loin de penser que ma narration puisse vous offrir quelque résultat nouveau. A mon grand regret, j'ai été obligé de la faire paraître en 1823, et à renoncer ainsi à l'avantage d'avoir une idée préalable de vos notions sur la Chine, lesquelles, comme je l'ai appris, s'impriment en anglais, et que l'on attend avec une juste impatience.

» Si, néanmoins, mon journal était honoré de votre attention, je croirais ne pas avoir travaillé en vain. Votre approbation, Monsieur, serait ma plus belle récompense, et vos observations, si vous voulez bien me les communiquer, seraient reçues par moi avec reconnaissance; car je suis persuadé qu'elles ne sauraient être qu'utiles. C'est ainsi que j'ai profité de votre *Asia polyglotta*, ouvrage d'un intérêt essentiel, où j'ai puisé, pour donner plus d'autorité à ma relation, aux yeux de ceux de mes compatriotes qui ne sont pas à même de jouir de la lecture de livres étrangers.

» Daignez agréer, etc. *Signé* George de TIMKOVSKI,

Chef de section du département asiatique du ministère impérial des affaires étrangères.

Le 1/12 décembre 1824, Saint-Pétersbourg.

« Monsieur,

» A la fin de l'année passée, j'ai rempli le devoir agréable de vous envoyer le premier et le second volume de mon *Voyage en Chine à travers la Mongolie.* Permettez-moi à présent de vous présenter la troisième et dernière partie de cette publication.

» Recevez, Monsieur, cette faible production comme un témoignage de mon estime particulière, de services que vous avez rendus aux sciences. Je le regarderai comme un honneur spécial et comme un service, si vous vouliez me communiquer votre véritable opinion; même si ce n'était que sur quelques passages de mon livre, et principalement sur la seconde partie du troisième volume, où j'ai placé un court

Français, les Allemands et même les Portugais, chacun d'une façon dissemblable. Au reste, il en est de même des autres langues de l'Asie.

Une demi-heure après, un Chinois baptisé, nommé Mathieu, soldat de la bannière verte, vint annoncer aux Portugais, qu'il était tems de se séparer de leurs hôtes, s'ils ne voulaient pas éprouver de nouveaux désagrémens de la part des Mandchoux. L'évêque Pius, le P. Féreira et le P. Ribeira, nous accompagnèrent jusqu'à la porte du couvent, où nous trouvâmes, en effet, plus de mille curieux, rassemblés autour de nos cosaques, qui étaient restés dehors, près de leurs chevaux. Les gardes, avec leurs longs fouets, avaient beaucoup de peine à empêcher la foule de forcer l'entrée du monastère; elle nous fit place, en apercevant nos sabres.

Afin de voir un peu la capitale, nous revînmes par la rue d'ouest, *Si szu thai lo*, qui est dans la partie septentrionale de la ville; nous passâmes sur un pont en marbre. Sur une île, à notre gauche, s'élevait un obélisque, également de marbre blanc, placé sur un cippe, construit en belles

---

aperçu de la Mongolie. Vos corrections, additions et remarques, sur cet objet, me seront d'une grande utilité. Pour la même raison, j'attends aussi avec impatience la publication de votre *Description de l'Empire chinois*, qui s'imprime en anglais, etc

» *Signé* George de TIMKOVSKI. »

25 mars 1825, Saint-Pétersbourg

pierres, envoyées des provinces méridionales de la Chine, dans les tems de la dynastie des Yuan (de 1280 à 1367), par les Mongols, qui les occupaient alors. Le grand lac des nenuphar, *Lian houa* (1), entouré d'une balustrade en marbre était pris par les glaces ; en été, quand ces plantes sont en fleurs, leur éclat et leur parfum donnent un charme particulier à ces lieux. Là, s'élève le *King chan*, montagne dont la cime majestueuse est ornée de cinq pavillons ; elle renferme des mines de houille. Dans une maison, bâtie au-delà du lac, l'impératrice élève des vers à soie. Ensuite nous avons passé successivement devant l'école des eunuques, la demeure des acteurs, un temple, dans lequel sont déposés provisoirement les restes de l'empereur défunt ; enfin les casernes malpropres de la garde impériale ; nous sommes sortis du palais, par la porte septentrionale de la ville, et nous sommes arrivés près de deux tours, auxquelles sont suspendus des gong et des cloches ; les sentinelles, en descendant la garde, frappent sur les dernières. Les tours n'ont point de portes ; on y monte par de grands escaliers ; nous avons ensuite pris à droite, jusqu'à la porte appelée

---

(1) Les graines et la racine de cette plante composent des plats nombreux qu'on présente, en Chine, avant le repas. Staunton dit que pendant le déjeûner, donné par les mandarins chinois à l'ambassadeur, on lui offrit à plusieurs reprises, ainsi qu'à sa suite, du *lian houa*.

Ngan ting men, et de là, nous sommes retournés chez nous, par le même chemin que nous avions suivi le jour de notre arrivée dans la capitale.

Nous vîmes dans les rues, sur notre passage, un grand nombre de gens désœuvrés. Ici, un joueur de gobelets attirait les curieux; là, un homme racontait des histoires merveilleuses; de ce côté, des gens crédules se faisaient dire la bonne aventure par des devins, qui, en traçant sur la terre, avec de la craie, les *koua* ou caractère de *Fou hi*, leur révélaient le passé, le présent et l'avenir; il n'en coûte pour chacun de ces divertissemens, que la somme modique de dix pièces de cuivre.

13. *février*. — Les missionnaires portugais, ayant appris que la bibliothèque de la mission russe possédait le journal de l'ambassade de lord Amherst, en Chine, en 1816 (1), le firent demander à l'archimandrite Pierre. Ce livre contient des notices inexactes sur notre mission à Péking. Deux Russes et un Français (2), *au service de la*

(1) *Voyage en Chine*, ou *Journal de la dernière ambassade anglaise à la cour de Péking*, par M. Ellis. Paris, 1818.

(2) C'était l'archimandrite Hyacinthe, qui parle le français; il était accompagné de l'hiéromonaque Séraphin et de l'étudiant Sipakov. Du reste, le récit est exact; mais la remarque de l'auteur est assez singulière, la voici: « Les Russes ont, à Péking, un établissement pour l'enseignement d'un certain nombre de gens destinés à servir d'interprètes sur les frontières. Le *sénat de Tobolsk* a des relations immédiates avec les tribunaux de Péking. » Ignorait-on en Europe, en

Russie, dit l'auteur, se montrèrent depuis trois jours dans les environs de notre demeure, à *Thoung tchéou*. Le Français s'adressa le premier jour au tambour de notre corps de musique, et lui dit qu'ils désiraient présenter leur respect à l'ambassadeur ; la garde chinoise, qui n'admet dans les lieux occupés par l'ambassade que des mandarins, le renvoya ; le Français ajouta qu'il était depuis huit ans en Chine. Lord Amherst donna l'ordre de n'avoir aucune communication avec ces gens; de sorte que nous n'en entendîmes plus parler ; ils étaient entièrement vêtus à la chinoise.

14. *février*. — Il tomba beaucoup de neige ; vers midi, le brouillard fut très-épais.

17. *février*. — *I sian seng*, Mandchou fort âgé et maître particulier de nos étudians, parlait franchement de ses compatriotes ; il nous dit que l'empereur actuel avait éloigné de la cour, à cause de ses intrigues, son oncle *Khochitai*, frère cadet de l'impératrice douairière, et l'avait

---

1816 et 1818, que le sénat russe résida à Saint-Pétersbourg, et non à Tobolsk ?

Nos communications avec la Chine ont eu lieu par Tobolsk, jusqu'au traité, conclu en 1728 ; depuis cette époque, la correspondance avec l'empire chinois se fait par le ministère des affaires étrangères, au nom du sénat. Un Européen instruit peut-il ignorer que le ministère et le sénat, comme les premiers tribunaux de l'administration, se trouvent et se sont toujours trouvés dans la capitale des empires respectifs ? T.

nommé gouverneur-général d'une province de l'intérieur. Ce même Khochitai étant gouverneur-général de Canton, déjoua les projets de l'ambassade anglaise, envoyée pour réaliser le dessein formé depuis long-tems par la Compagnie des Indes, sur les *Hang* (Hong), où la Compagnie des négocians chinois de Canton.

10 février. — Ce jour, le premier de la deuxième lune, d'après le calendrier chinois, à trois heures après-midi, moment où le soleil entrait à la brebis (1) (*wei tching*), fut remarquable à Péking par une éclipse de la partie orientale du soleil, qui dura une heure trente-cinq minutes. Quatre jours avant cet événement, le tribunal astronomique avait fait publier, en chinois et en man-

(1) Pour compter les années, les mois et les heures, les Chinois se servent des douze signes du Zodiaque suivans :

Heures après minuit.

Souris.	Bœuf.	Tigre.	Lièvre.	Dragon.	Serpent.
12 . 1	2 . 3	4 . 5	6 . 7	8 . 9	10 . 11

Heures après midi.

Cheval.	Brebis.	Singe.	Poule.	Chien.	Porc.
12 . 1	2 . 3	4 . 5	6 . 7	8 . 9	10 . 11

dchou, des tablettes indiquant cette éclipse ; elles avaient été rédigées par les Portugais, et furent distribuées dans les villes principales de la Chine et de la Corée. Pendant la durée de l'éclipse tous les mandarins, en habit de cérémonie, doivent se trouver à leurs postes. Le son des timbales et des cloches retentissait dans tous les temples, et le peuple adressait des prières au ciel pour obtenir la grâce de l'empereur dans le cas où, par quelque faute, il aurait été la cause de ce phénomène céleste.

Le 30 avril 1819, un ouragan du sud-est fit voler, des bords de la mer, dans la capitale, des quantités prodigieuses de sable. L'atmosphère entière présentait une masse jaunâtre et épaisse, en même tems un nuage obscurcit le soleil; de sorte que tout-à-coup Péking fut enveloppé de ténèbres; il était impossible de distinguer les objets à quelques pas de distance.

La philosophie des Chinois, basée sur leurs livres classiques, leur enseigne que tout phénomène est un présage par lequel le Ciel annonce que les mœurs sont corrompues, et que l'empereur et ses agens doivent employer tous leurs soins pour leur rendre leur pureté. Kia khing voulant prouver son repentir et calmer les craintes superstitieuses du peuple chinois, qui pouvaient troubler le repos public, fit paraître, le neuvième jour de la quatrième lune, de la vingt-

cinquième année de son règne, ou le 11 mai 1819, l'ordonnance suivante; elle a été traduite sur le texte mandchou.

« Hier, à cinq heures trois quarts après midi, » il s'éleva inopinément un vent de sud-est; en » quelques minutes l'air et l'intérieur des mai- » sons furent tellement remplis de poussière, qu'il » devint impossible de distinguer les objets sans » le secours du feu; cet événement est très-ex- » traordinaire. Saisi d'effroi au fond de mon cœur, » j'ai passé la nuit sans dormir, cherchant à » deviner la cause de la colère céleste. D'après » les signes détaillés dans le Grand-Modèle, pour » connaître la perversité, *un vent de longue du-* » *rée indique l'aveuglement*. La cause vient de » moi, qui n'aurai pas apporté assez de surveil- » lance dans les actes de mon règne, et qui » aurai confié les affaires de l'empire à des mains » inhabiles; peut-être l'insouciance des manda- » rins négligens a empêché les plaintes de la » nation de parvenir jusqu'au trône, et les ré- » sultats d'une administration vicieuse ne m'ont » pas permis de remédier aux maux du peuple. » Peut-être aussi se trouve-t-il, parmi les man- » darins de Péking, et des autres villes de la » Chine, des hommes méchans et injustes, dont » la mauvaise conduite ne m'a pas été connue. » Il est du devoir des procureurs - généraux » qui me représentent, de partager mon effroi,

» causé par le courroux du ciel. Chacun d'eux
» est obligé, uniquement par zèle et non par
» intérêt, de m'informer de tout ce qui se passe.
» S'il existe des vices dans l'administration, s'il
» est nécessaire d'y introduire des améliorations,
» ou d'y apporter des changemens, c'est à eux
» à les signaler avec dévouement et impartialité.
» Si quelqu'un de mes sujets souffre innocem-
» ment, ses plaintes doivent être mises sous mes
» yeux, afin que je puisse lui rendre une jus-
» tice éclatante. Quant aux mandarins, dont l'ad-
» ministration criminelle est préjudiciable au
» bien de l'empire et qui oppriment le peuple;
» qui, ayant recours à la ruse et aux artifices,
» exécutent une chose et négligent l'autre; qui,
» en s'éloignant de la marche prescrite pour les
» affaires, n'agissent que d'après les circonstan-
» ces; je veux que l'on me soumette, contre ces
» hommes prévaricateurs, un rapport détaillé
» de leurs méfaits. De telles représentations se-
» ront la preuve d'un zèle véritable pour le
» trône, et j'en tirerai, pour l'empire, tous les
» avantages qui s'accordent avec les comman-
» demens du Ciel. Mais si l'on profitait de cette
» circonstance pour servir des haines ou des in-
» térêts particuliers, ou pour porter de fausses
» accusations, par un esprit de vengeance et
» d'animosité personnelle; alors, au contraire,
» le blanc se changerait en noir, la vérité se mê-

» serait avec le mensonge, et les ordres que je
» donne deviendraient non-seulement inutiles;
» mais ils augmenteraient encore l'aveuglement
» des méchans. De nos jours, le cœur humain est
» pervers et corrompu; des délations sourdes et
» anonymes paraissent contre les hommes hon-
» nêtes, et causent souvent leur ruine; ce qui
» suffit pour attirer la colère du Ciel. Le vent s'est
» élevé du sud-est; il faut donc croire que c'est
» vers le sud-est que se trouvent cachés des re-
» belles inconnus à l'autorité, et que leur impu-
» nité est la cause d'un dérangement dans l'har-
» monie céleste.

» Saisi de crainte et d'épouvante, je réfléchis
» sur moi-même, et je cherche à me corriger; je
» m'informe sincèrement de tout; je questionne
» chacun. Les mandarins supérieurs et inférieurs
» de Péking, ainsi que ceux qui sont hors de la
» capitale, sont tenus de faire un examen sévère
» de leurs actions, et de remplir avec zèle les
» charges qui leur sont confiées; en secondant
» mes intentions, ils parviendront à raffermir leur
» propre vertu, et à garantir, à l'avenir, la nation
» des malheurs qui nous sont prédits. »

25 février. — Tchhing lama khoubilgan, attaché au Foe vivant, à qui nous avions rendu visite, et habitant le temple de la ville mandchoue, vint me voir. Ce prêtre connait bien la théologie lamaïque, ainsi que la philosophie et la géographie de la

Chine. Une instruction rare parmi les Chinois, rend sa conversation très-agréable; il possède parfaitement l'art d'escrimer à l'indienne. Il aime beaucoup les produits des arts européens; en voyant, entr'autres, les gravures des *Voyages en Chine* de Macartney, Holmes, Amherst et d'autres, il apprécia très-bien la supériorité des Européens dans l'art de graver. Il enseigne aux prêtres de son temple la langue tubétaine, qu'il possède parfaitement. Un des membres de notre mission la pourrait apprendre chez ce lama; car il est très-difficile de trouver, à Péking, un bon maître de tubétain. Tchhing lama ayant une certaine notion des langues parlées dans le Nord de l'Inde, est par conséquent initié dans l'esprit de la religion de Foé.

Le P. Hyacinthe a souvent profité du savoir de ce lama khoubilgan, en traduisant des ouvrages chinois sur le Tubet.

Tchhing lama pourrait aussi rendre de grands services à celui de nos étudians qui s'occupe de la médecine. Les prêtres de Foé, en général, savent préparer plusieurs médicamens très-salutaires, tirés de simples productions de la nature. Les lama qui vivent en Russie, ont assez souvent opéré des cures très-heureuses; mais les lama du Tubet sont les plus habiles dans l'art de guérir.

Tchhing lama me dit qu'à la quatrième lune

son Foé ou koutoukhtou irait à Dolon noor (1), ville peu éloignée de Khalgan, afin d'éviter au milieu des steppes de la Mongolie, la chaleur qui est insupportable à Péking, pendant l'été; il recevra en même tems les nombreuses offrandes en argent, que les Mongols orientaux lui apporteront. Ils accourent, à cette époque, aux temples de Dolon noor pour faire leurs dévotions. Tchhing lama nous dit encore qu'il accompagnerait volontiers le grand-prêtre; mais qu'il n'avait pas les moyens de faire le voyage d'une manière convenable à son rang, et avait inutilement essayé d'emprunter 200 roubles en argent. Il nous apprit que la dépouille mortelle de Kia khing, déposée jusqu'alors à Péking, allait être transportée au cimetière occidental, le onzième jour de la troisième lune (31 mars prochain). L'empereur, conformément à l'usage, se prosternait tous les jours devant le tombeau de son père; il ne lui était pas permis d'entrer dans les appartemens du palais, avant que les restes de son père fussent confiés à la terre; il travaillait aux affaires publiques dans une maison particulière qu'il habitait.

1[er] *mars*. — Ayant reçu aujourd'hui la réponse du tribunal des affaires étrangères, à ma requête

(1) Voyez volume I, pag. 210.

du 12 février, tendante à expédier des cosaques à Balgassoun, je me mis en mesure d'effectuer ce dessein. Un turkestâni, nommé *Abdulla*, qui venait souvent chez nous pour y commercer, nous amena Lieou ssu bai, marchand de Péking; celui-ci prit l'engagement de conduire les cosaques, de la capitale à la grande-muraille et au pays des Mongols Tsakhar, où étaient nos bestiaux, et de revenir au bout de deux jours. D'abord il demanda 100 liang en argent pour nous louer deux chevaux de selle, et grands chariots, destinés à transporter neuf cosaques; après avoir long-tems marchandé, il se contenta de 60 liang au poids d'Ierliampin, ce qui revient à 5 livres 16 zolotnik russes. On lui accorda un à-compte d'une demi-livre en argent, et on lui en promit un autre de 4 livres, lorsqu'il remettrait le contrat rédigé en langue chinoise; le reste devait lui être payé au retour de l'inspecteur des bagages à Péking.

A quatre heures après-midi, Ourghentaï vint m'annoncer qu'il était nommé, par le tribunal des affaires étrangères, pour accompagner nos gens dans cette excursion. Il commença, suivant son usage, par dire que le tribunal ne lui avait pas fourni les moyens d'effectuer ce voyage, et qu'il se ruinait, étant obligé de l'entreprendre pour nos intérêts, etc.

Je lui fis répondre par notre interprète, que ce n'était pas à moi de juger des actions du gouvernement chinois, et que le nôtre n'était nullement obligé à entretenir à ses frais les agens étrangers chargés par leur gouvernement et par leurs fonctions de s'occuper de nos affaires. Le bochko, avec son adresse ordinaire, fit mine de ne pas comprendre ces paroles; il s'imaginait que nous lui donnerions 10 liang au moins. Sur ces entrefaites l'étudiant Sipakou étant entré, je l'invitai à représenter au bochko, en langue chinoise, et sans ménagement, toute la bassesse de sa conduite et les suites désagréables qui pourraient en résulter pour lui, si nous voulions nous plaindre au tribunal de son importunité et des vexations qu'il nous avait fait éprouver durant notre voyage. Cet effronté rabattit alors de ses prétentions et promit de faire ses efforts pour mériter à l'avenir, par son zèle et sa complaisance, des effets de notre reconnaissance et de notre libéralité. Du reste, le bochko mentait impudemment lorsqu'il disait que le tribunal refusait de l'indemniser de ses dépenses pendant son voyage; car chaque courrier chinois, expédié pour les affaires du gouvernement, reçoit journellement sa nourriture, qui est estimée à 1 liang en argent; mais les courriers qui savent bien calculer, aiment

mieux recevoir de l'argent et payer leur dépense.

3 *mars*. — Le mois de mars s'annonça par un tems très-doux. Aujourd'hui, à midi, le thermomètre, à l'ombre, marquait 10 degrés au-dessus de zéro, et l'après-midi 13. Les arbres bourgeonnaient, d'autres étaient en fleur; la verdure commençait à paraître.

4 *mars*. — A neuf heures du matin, nos gens, accompagnés d'Ourghentaï, partirent pour Balgassoun, après avoir reçu mes instructions et l'argent nécessaire, etc.

A cinq heures du soir, il tomba une pluie assez forte; c'était la première fois de ce printems; trois heures après, il s'éleva une tempête violente qui continua toute la nuit.

8 *mars*. — Depuis le 4, le tems avait été couvert et froid; aujourd'hui, à cinq heures du soir, il tomba de la neige mêlée de pluie.

10 *mars*. — A deux heures après midi, l'évêque *Pius* rendit visite à nos archimandrites, et ensuite il me fit le même honneur. En entrant dans la maison de l'ambassade, il s'écria ironiquement: *Domus spatiosa, domus maximi imperatoris sinensis!*.... Voulant faire entendre par là, que la maison était grande, mais que l'ameublement était loin de répondre à la grandeur de l'empereur de la Chine. Il s'entretint long-tems avec nous

des particularités de notre voyage jusqu'à Péking; ensuite il s'informa si les bestiaux dont nous avions eu besoin pendant notre route, nous avaient été donnés par l'empereur de la Chine. Quand il apprit que notre gouvernement les avait payés, il observa qu'il avait entendu dire le contraire par un Mandarin; il ajouta que par ordre de l'empereur, les bestiaux devaient être fournis aux missionnaires catholiques, chaque fois qu'ils font le voyage de Canton à Péking; mais que cependant les Européens sont toujours obligés de se les procurer à leurs frais. Les Chinois s'emparent des sommes que le gouvernement alloue pour cet objet; du reste, ce sont encore les moindres abus dont ils se rendent coupables dans le maniement des fonds de l'état.

16 *mars*.—Il tomba de la neige pendant toute la journée; elle s'élevait à près de cinq pouces.

17 *mars*.—Le matin, le vent fut froid. A midi, la neige était presqu'entièrement fondue, et le tems fut clair et doux.

18 *mars*.—Tems sec; un vent du nord très-piquant éleva des tourbillons de poussière. Notre interprète, qui était allé faire des emplettes aux boutiques, y rencontra un Mongol de la tribu d'Ordos, qui habite au sud du coude septentrional du *Hôuang ho*, au-dessus de la province de Chen si. Cet homme, extrêmement surpris d'entendre un Russe parler si bien le mongol, lui

dit : « Se peut-il que le mongol soit aussi le lan-» gage des Russes ? » L'interprète apprit, par ce Mongol, que la tribu d'Ordos était divisée en sept khochoun ; elle a un kiun vang (prince administrateur de la deuxième classe), trois beilé et quatre beissé. La garde du sceau de l'empire et l'administration des affaires de la tribu sont confiées au plus ancien beilé, comme ayant joui d'une grande considération, auprès du dernier empereur. Une fois par an, une assemblée, composée des principaux propriétaires ou des chefs militaires, se réunit pour délibérer sur les affaires les plus importantes de la tribu.

20 *mars*. — Le chrétien chinois, *Pierre Bourjoie*, m'apprit que le procureur-général, d'une province du midi, avait envoyé à l'empereur un rapport, sur plusieurs chinois condamnés pour avoir embrassé la religion chrétienne. L'empereur demanda en quoi consistait leur crime ? Le Mandarin répondit qu'ils avaient abandonné la foi de leurs pères, pour suivre une doctrine étrangère. L'empereur ne trouvant rien dans cette action, qui pût troubler la tranquillité de l'empire, ordonna de les renvoyer chez eux aux frais du gouvernement.

Toutes les religions sont tolérées en Chine. La politique de la cour mandchoue a adopté entièrement la maxime d'accorder à chaque homme la liberté de croire ce qu'il veut. Cette tolé-

rance consolide le pouvoir de l'empereur sur les différentes nations qui vivent sous sa domination. Le Mandchou qui a une croyance aveugle dans ses chaman; le Chinois, qui obéit à la loi de Confucius et de Lao tsu; le Mongol, bouddhiste zélé; le Turkestâni, disciple de Mahomet, tous jouissent également de la protection des lois, et ont entr'eux des relations amicales. L'ancienneté d'origine, une puissance antérieure, les différens degrés de civilisation, sont les seuls caractères qui distinguent ces nations.

Le gouvernement de la Chine reconnaît trois religions. La première est celle de Confucius, fondée sur la loi naturelle; elle adore le ciel. Elle enseigne des préceptes moraux, et prescrit plusieurs usages auxquels chaque homme, sans exception, doit se soumettre, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets. Les livres de cette religion abondent en raisonnemens obscurs, et sont remplis de grandes contradictions. Les king ou livres classiques de l'empire, contiennent les maximes de Confucius.

La religion de Tao szu, dont Lao tsu, homme très-savant et contemporain de Confucius, fut le fondateur, est regardée comme la deuxième. Lao tsu n'a publié qu'un petit livre sur la création de l'univers; le style en est obscur et laconique; il l'écrivit pour satisfaire aux instances d'un gouverneur, son ami intime; il mourut dans la

solitude; après sa mort, son livre fut commenté, et devint la base fondamentale d'une nouvelle religion, dont l'objet est de vaincre ses passions.

La troisième religion est la bouddhique; elle a pris naissance dans l'Inde, nommée Hian tou ou Thian tchu. Son fondateur fut le prince *Foe*, élevé dans les montagnes de son pays, par des ermites; il publia un grand nombre de livres, et s'annonça comme une Divinité. Quand les Mandchoux furent devenus maîtres de la Chine, une quatrième religion fut introduite dans cet empire. Le chamanisme qui se borne à l'invocation des esprits ou des ombres des ancêtres, est la religion particulière des Mandchoux (1).

21 *mars*. — Aujourd'hui, premier jour de la troisième lune, d'après le calendrier chinois; le tems fut très-mauvais. Le printems, à Péking, est accompagné de vents impétueux; on nous assura que l'hiver qui venait de finir et le printems qui commençait étaient réellement extraordinaires. L'hiver a été extrêmement froid pour ce climat; il tomba beaucoup de neige et de pluie pendant le printems; ce qui humecta les terres et les champs. L'air fut assez humide, et pendant

(1) Cette exposition des religions chinoises n'est pas très-exacte. Il est inutile de la refaire puisque ces croyances sont assez bien connues en Europe, grâces aux travaux des missionnaires français, de Deguignes père et de Deshautérayes. Kl.

notre séjour, on n'éprouva pas de ces tempêtes qui, dans cette saison, causent parfois de funestes ravages.

La négligence de la police, à tenir la ville propre, occasione de grands inconvéniens, et nuit aussi à la santé des habitans. On jette, dans les rues, toutes sortes d'eaux sales, pour abattre la poussière. Depuis la moitié de la deuxième jusqu'à la moitié de la troisième lune (mois de mars), on ouvre et on nettoye les égouts. Toutes les ordures qui s'y sont amassées, depuis un an, sont alors amoncelées dans les rues, qu'elles remplissent d'émanations fétides. Les habitans portent, dans cette occasion, par-dessus leurs robes, des colliers parfumés, qui leur pendent sur la poitrine; et qui consistent principalement en musc, dont les Chinois aiment beaucoup l'odeur.

Vers minuit, il s'éleva une tempête du nord-ouest. La neige, pendant l'hiver, et les orages violens de l'été, viennent de ce côté de l'horizon. Le vent d'est, qui arrive de la mer jaune, amène la pluie; le vent du sud est assez doux.

23 *mars*. — Le chef de la mission avait chargé l'hiéromonaque Benjamin, et l'interprète, de remettre au tribunal des affaires étrangères, une note, dans laquelle il demandait si la mission actuelle recevrait les appointemens et les provisions accordés par l'empereur, à la mission pré-

cédente, depuis son arrivée à Péking, en 1818. Le bochko, qui commandait la garde de l'entrée, dit aux députés qu'il n'y avait personne au tribunal.

24 *mars*. — C'était le premier jour de la fête du printems, chez les Chinois. Un grand concours de dévots se réunit dans le temple, qui est à Lieé li tchang, près de la verrerie. Les ho chang, transportent leurs idoles aux places qui leur sont réservées, et brûlent devant elles des parfums, en récitant des prières analogues à la cérémonie. Les laïques se parent de riches vêtemens, d'une coupe particulière, et ornent leur tête de fleurs; ils mettent du rouge, etc.

Dans cette journée, les Chinois accomplissent les vœux qu'ils ont formés pour se garantir des accidens fâcheux, dont ils étaient menacés. Ils se chargent de chaînes de fer, et parcourent un verst et plus, en se prosternant par terre à chaque cinquième ou dixième pas, etc.

Les dévots, des deux sexes, ont un grand nombre de pratiques semblables. Ils parcourent assez souvent plus de cent verst à pied (1), pour aller à un temple renommé par sa sainteté. Ils observent très-sévèrement les jeûnes, s'abstenant même

(1) On conçoit combien ce pieux pélérinage doit être fatigant pour les femmes chinoises de toutes les conditions, dont le pied est estropié par un effet de la mode et de l'habitude.

de manger du poisson, ou certaines plantes cuites, tels que l'ail, les oignons, etc.

A sept heures du soir notre inspecteur des bagages revint de Balgassoun, ramenant les cosaques qui y avaient passé l'hiver, avec notre haras.

26 *mars*. — A la pointe du jour, un incendie éclata chez l'un des ecclésiastiques, dont j'avais d'abord habité l'appartement; heureusement on ne tarda pas à l'éteindre. Le feu avait pris dans la cuisine; elle touchait à l'appartement où le lou tsu (le foyer), n'était pas éloigné de plus de quatre pouces d'un pilier en bois, qui, d'après l'architecture chinoise, sert ordinairement de point de jonction dans les constructions en pierre. Des papiers et des livres furent brûlés.

Ourghentaï vint m'annoncer l'heureuse issue de sa mission. Le témoignage favorable de l'inspecteur lui valut un cadeau de quelques archines de drap et de casimir, et de deux zibelines; son domestique reçut une peau de maroquin rouge et un couteau commun.

L'entrepreneur, qui s'était très-bien conduit en route, eut, en récompense, un sabre cosaque et la promesse de ne pas l'oublier quand nous partirions pour retourner en Russie.

Nous avions perdu, à Balgassoun, depuis le 16 novembre jusqu'au 14 mars, ainsi, à peu près, en quatre mois, trente-cinq chameaux et vingt-neuf chevaux. Il nous restait vingt-huit des uns

et cent sept des autres. Une perte si considérable, mais inévitable, avait été causée par la grande quantité de neige tombée pendant cet hiver, remarquable par sa rigueur: il occasiona des pertes immenses aux habitans de la Mongolie. Si le gouvernement chinois avait consenti à nous laisser partir plutôt de Kiakhta, nous n'aurions certainement pas essuyé un si grand dommage; car arrivés à Khalgan, en automne, les animaux auraient pu se préparer, d'autant plus aisément, à supporter l'hiver humide qui les attendait, que les bestiaux des Bouriates sont habitués à se nourrir de foin, pendant l'année entière. L'événement qui venait de nous arriver doit faire insister, auprès du tribunal des affaires étrangères de Péking, pour que nos missions aient la permission de passer la frontière de la Chine, avant le premier août.

31 *mars*. — Aujourd'hui, onzième jour de la troisième lune, d'après le calendrier chinois, les restes de l'empereur défunt furent transportés au milieu d'une grande multitude. Plusieurs membres de la nouvelle mission et de la précédente, vêtus en Chinois, allèrent à la ville pour voir la cérémonie; mes subordonnés et moi nous ne pûmes les suivre, parce que nos habits russes nous auraient exposés à la curiosité importune du peuple. D'ailleurs nous aurions été obligés d'en demander la permission à l'autorité suprême,

qui ne nous l'aurait accordée qu'avec beaucoup de difficultés.

Le cercueil fut transporté par des porteurs ordinaires, sur un brancard couvert de drap rouge; il était entouré de plusieurs soldats, avec des drapeaux de cérémonie, et d'officiers subalternes avec leurs domestiques. La cérémonie funèbre d'un empereur de la Chine n'est pas plus fastueuse; d'ailleurs il y avait peu d'ordre dans le cortége. Les ministres et les officiers supérieurs étaient allés, avec le nouvel empereur, à la prochaine station, afin de venir à la rencontre du cercueil, devant lequel on se prosterna continuellement jusqu'au cimetière de l'ouest, qui est à cent cinquante verst de Péking. Khian loung avait été enterré au cimetière impérial de l'est, à peu près à la même distance de la capitale, sur la route qui conduit au château de plaisance de *Je hô*; on observe strictement, pour les empereurs de la dynastie de Ta thsing, l'usage d'alterner les lieux de sépulture; Kia khing a été porté au cimetière de l'ouest, parce que son prédécesseur avait été enterré dans celui de l'est, etc.

On dit que les funérailles de Kia khing n'ont été si simples, que parce que son fils et successeur désire que les Chinois, se conformant à son exemple, ne fassent pas des dépenses excessives à l'enterrement de leurs parens.

2 *avril.* — A la pointe du jour, des coups de

canon et des salves de mousqueterie se firent entendre pendant long-tems. Au printems, les régimens cantonnés à Péking font leurs exercices dans le *hai tsu*, ou parc, situé à sept verst au sud de la capitale. L'exercice de la cavalerie et des archers n'a lieu que rarement, dans une plaine hors de la porte *Ngan ting men*, voisine du cimetière russe. Les étrangers ne peuvent, sous aucun prétexte, assister aux évolutions militaires des Mandchoux.

Invité, l'après-midi, chez le P. Hyacinthe, j'y rencontrai *Tchoung lao yé*, le maître de langue mandchoue, engagé par le gouvernement; il adressa de grands éloges au nouvel étudiant, M. Léontiev, sur ses progrès rapides dans le mandchou, qui égalaient ceux de M. Voitsékhovski dans le chinois.

3 *avril*. — L'après-midi, je reçus la visite d'un interprète de la Corée, nommé *Vang*; il était attaché aux généraux envoyés à Péking, par leur souverain, pour assister aux funérailles du dernier empereur; je lui donnai un petit miroir.

4 *avril*. — *Vang* est revenu ce matin, avec *Tchhe*, interprète en chef des généraux coréens; ils m'adressèrent, en chinois, par l'entremise de l'étudiant Zimailov, diverses demandes sur la situation et l'étendue de la Russie; sur la manière dont nos maisons, nos villes étaient bâties, etc. Tchhe avait quelques notions de la Russie; il

pensait qu'elle était au nord de la Corée. Il savait que des Russes avaient été au Japon (1); il con-

(1) En chinois, *Jy pen;* l'Histoire de la Chine, dit que dans le tems où la Chine était divisée en plusieurs principautés, plus de 450 ans avant notre ère, le prince de *Hang tcheou*, déclara la guerre au prince de *Chao hing*, qui était moins puissant que lui; le battit, le fit prisonnier, et le tint en prison pendant trois ans. Cependant le ministre de Chao hing ayant, avec un des chefs militaires de cette principauté, secrétement rassemblé et exercé une armée, parvint à fournir à leur prince le moyen de s'évader de Hang tcheou.

De retour dans sa patrie, le prince de Chao hing, trouvant une armée prête, alla avec une flotte devant Hang tcheou et tint longtems cette ville assiégée; de sorte que le prince de Hang tcheou fut obligé de se sauver par mer avec toute sa famille. Les vents le portèrent dans l'île de *Nifon*. Le prince fugitif y apporta la langue et les arts de la Chine. Les Chinois donnent à cette île le nom de *Jy pen* (de *Jy*, soleil; *pen*, origine); c'est-à-dire île orientale. Les Japonais eux-mêmes prononcent ce nom *Ni pon*, de là vient celui de *Nifon*, usité par les Européens, comme *Japon* vient de *Jy pen*. T.

J'ai cru pouvoir supposer, avec quelque raison (*Asia polyglotta*, page 326), que les anciens habitans barbares du Japon avaient été policés par des colonies, qui avaient quitté la Chine pendant les troubles qui déchiraient ce pays, sous la dynastie de *Tcheou*. Je ne peux pourtant admettre le récit précédent que M. Timkovski croit être extrait des annales chinoises, et que j'y ai cherché vainement. *Hang tcheou* (appelé anciennement *Hoei ki*), et *Chao hing*, sont deux villes de la province de Tche kiang, qui, en 450 avant notre ère, appartenaient au roi de *Yue*, qui résidait dans la première, et se nommait, à cette époque, *Ouang pou cheou*. Il eut pour successeur son fils *Ouang oung*, ou *Ouang tchu keou*, qui, d'après le *Szu ki* de *Szu ma thsian*, régna pendant trente-sept ans. Il paraît que M. Timkovski a voulu parler des guerres qui ont eu lieu entre les rois de *Yue*, qu'il appelle princes de Hang tcheou, et ceux de *Thsou*; mais ses derniers n'étaient pas possesseur de *Chao hing*; et ce furent eux qui succombèrent dans cette lutte. Le royaume de *Ou* comprenait le territoire de la ville actuelle de *Sou tcheou fou*, dans le Kiang nan. En 496 avant J.-C., *Ho liu*, roi de Ou, attaqua les Yue; il fut

naissait Kiakhta, et n'ignorait pas que nous avons de très-belles peaux de zibeline, de renard, d'écureuil et de castor.

6 *avril*. — A trois heures après-midi, je reçus la visite de trois mandarins, du tribunal des affaires étrangères, chargés des affaires de notre mission. Je parlai à M. Tho, et à ses compagnons, de la perte considérable que la rigueur de l'hiver nous avait causée, et le priai de demander au tribunal qu'il voulût bien donner l'ordre à l'officier qui nous accompagnerait à notre retour, de nous procurer des animaux vigoureux qui pussent transporter nos effets, comme cela avait eu lieu en 1808, et qu'il fût possible d'échanger les animaux fatigués. Les dzanghiun promirent qu'on nous accorderait l'objet de notre requête, et nous assurèrent de leur zèle, pour les intérêts de notre gouvernement. Nous convînmes que j'irais en personne au

---

blessé dans le combat et mourut ; son fils, *Fou tso*, lui succéda. Pour venger la mort de son père, il marcha contre les Yue, et les défit. Dans la suite, *Keou thsian*, roi de ces derniers, battit, en plusieurs rencontres, Fou tso ; celui-ci se tua de désespoir, en 473, et sa famille fut détruite.

Je dois aussi observer, que ni les annales de la Chine, ni les grandes encyclopédies *Thoung tchi*, *Wen hian thoung khao* et *Yuan kian loui han*, ni les géographies impériales des dynasties *Ming* et *Thai thsing*, ne font mention de la colonisation du Japon, que M. Timkovski suppose avoir eu lieu 450 ans avant J.-C. Son récit me paraît puisé dans un des romans historiques, qui racontent les événemens arrivés pendant les guerres civiles, du tems des Tcheou, et qui dénaturent les faits en les embellissant. KL.

tribunal, pour y exposer ma demande. « Cette » démarche, ajouta Tho lao yé, nous donnera » les moyens d'obtempérer à ce que vous dé» sirez, et vous donnera la certitude de ne ren» contrer aucun obstacle dans votre voyage. »

Les dzanghiun nous conseillèrent pourtant de ne pas trop nous hâter de présenter notre supplique, parce que l'empereur et les ministres ne reviendraient pas du cimetière avant le vingthuitième jour de la troisième lune, ou le 19 avril. Ils approuvèrent ma résolution de vouloir quitter Péking, au plus tard, le vingt-cinquième ou le vingt-sixième jour de quatrième lune (14 ou 15 mai); la mission, sous l'archimandrite Gribovsky, était partie de Péking, le 11 mai 1808. On ne peut pas espérer de trouver des vivres avant cette époque, dans les steppes des mongols.

Dans la soirée, trois officiers coréens me rendirent visite; ils étaient venus à Péking avec leurs généraux; je les régalai convenablement. Le plus âgé d'entr'eux, qui avait soixante ans environ, examina, avec beaucoup d'attention, nos vêtemens et tous nos effets, etc. Nos sabres et nos pistolets excitèrent surtout la curiosité de ces hommes, habitant un pays si éloigné de la Russie; je fis présent, à l'un d'eux, d'un bon couteau à resssort; aux deux autres, d'un service à thé avec son étui, et à chacun, d'une tasse de la plus belle porcelaine de la fabrique impériale de Saint-Pé-

tersbourg, et de plusieurs feuilles de papier à écrire de la fabrique de Péterhoff. Ils reçurent ces dons, et surtout le papier, avec l'expression de la satisfaction la plus vive. Après une heure de conversation, ces Coréens me dirent adieu, en m'adressant des protestations réitérées d'amitié et de dévouement.

De même que les Japonais, les Coréens, ressemblent aux Chinois, pour la physionomie, mais leur langue diffère totalement de la chinoise. Les deux nations usant des mêmes caractères idéographiques, peuvent s'entendre parfaitement bien par écrit. Les habitans de la Corée surpassent même les Chinois dans l'élégance de l'écriture. En Chine, même la langue parlée dans le nord, diffère considérablement de celle des provinces méridionales; dissemblance qui oblige souvent les Chinois de recourir à des interprètes pour se comprendre mutuellement.

Les Coréens sont d'une taille moyenne et assez robuste; ils ont le teint basané, les cheveux noirs, et l'air martial. Ils sont habillés comme les Chinois l'étaient avant la conquête de leur pays, par les Mandchoux. Les manches de leurs robes sont longues et extrêmement larges, leurs vêtemens sont en *daba* (étoffe de coton). Leurs chapeaux pointus sont en bambous tressés; ils ont des bords très-amples. Ces Coréens avaient l'air commun, et je trouvai même leurs manières peu conformes

aux règles de la bienséance. Les Chinois les nomment *Kao li* ou *Tchhao sion.*

Les officiers que je venais de recevoir, m'avaient avoué que leurs compatriotes étaient continuellement disposés à se révolter contre la dynastie régnante. Le roi n'ose pas sortir, sans être accompagné de sa garde, qui est composée principalement de cavalerie.

Le souverain de la Corée est confirmé dans cette dignité, par l'empereur de la Chine. A l'avénement d'un nouveau roi au trône, la cour de Péking lui expédie le brevet qui lui confère le titre de roi; il est porté par un grand mandarin, qui doit assister au couronnement. Au commencement de chaque année, le roi de Corée envoie à l'empereur de la Chine des présens, comme gage de sa fidélité, et en reçoit réciproquement, mais d'une valeur beaucoup inférieure. La population peu nombreuse de la Corée, et le caractère pacifique de ses habitans sont cause que le gouvernement chinois les traite avec une dureté extrême. Cette rigueur se fait surtout sentir par les vexations des mandarins chinois, envers les Coréens qui vont à Peking; ce peuple paie également un tribut en or aux Japonais. Je n'ai pu apprendre l'origine de cette dernière obligation, qui est très-onéreuse à la Corée, parce que le gouverment japonais veille très-sévèrement à ce qu'ils n'aient pas la moindre communication avec des

étrangers, les Chinois exceptés. Les Coréens venus à Péking, connaissaient déjà les Russes. Ils ont bonne opinion de leur affabilité; ils sont informés de la situation géographique et de la grandeur de la Russie. Plusieurs d'entr'eux ont reçu probablement par des marchands chinois des renseignemens sur l'étendue du commerce de Kiakhta, et sur la nature des marchandises qui en sont l'objet. Notre Compagne américaine pourrait profiter de circonstances favorables, pour former des liaisons de commerce avec la Corée, en établissant un nouvel entrepôt dans les mers de l'Asie orientale.

Le coton et les cotonnades sont les principales productions de la Corée. Les marchands de cette contrée, qui viennent tous les ans à Péking avec les ambassadeurs de leur roi, y apportent du coton, des étoffes de coton, du papier à écrire, fort comme de la toile; de la soie, des étoffes de soie communes, et du tabac à fumer; ils amènent aussi des chevaux. Ce que les Chinois estiment le plus, ce sont : l'étoffe de coton, connue sous le nom de *daba coréenne*, le papier à écrire; et les chevaux, à cause de leur petite taille et de leur vigueur. On prend en échange des étoffes de soie d'une qualité supérieure, différens objets en métal, de la porcelaine, etc.

8 *avril*. — Vers midi, le P. Hyacinthe reçut la visite d'un vieux général, de la suite des ambas-

sadeurs de Corée ; ceux-ci ne devaient partir que vers le milieu du mois de mai. Je fus invité à cette entrevue ; le général, nommé *Li yu hou*, âgé de soixante-quatre ans, avait l'air noble et modeste, en comparaison des Mandchoux. Le P. Hyacinthe était déjà très-lié avec son fils, qui demeurait à Péking, depuis plus de cinq ans. Le général nous parla par écrit; nos questions lui furent expliquées par un jeune Chinois, chargé de donner des leçons aux membres ecclésiastiques de la nouvelle mission. Li yu hou demanda quel âge j'avais (politesse chinoise ordinaire entre des gens qui se voient pour la première fois); depuis quand j'étais arrivé, etc.? Nous lui montrâmes, sur la carte, la distance qui sépare la Corée de Saint-Pétersbourg. Il fut extrêmement étonné de l'immense éloignement qu'il y a de Péking à notre capitale, et qui est à peu près de dix mille verst; mais surtout des fatigues d'un si long voyage. Le général visita notre église, le jardin du couvent, la bibliothèque de la mission, et alla chez l'archimandrite Pierre, qui le reçut avec la plus grande cordialité; ensuite il demanda la permission de voir mon appartement; il y examina avec plaisir l'habillement des Cosaques, et plusieurs de nos effets, nos fusils, des pistolets, des sabres, etc.

Voici un fragment de mon entretien par écrit avec Li yu hou :

Demande. Permettez-moi de demander à quelle distance de Péking est la capitale de la Corée, et quel est son nom...

Réponse. Elle s'appelle *Han yang* (1), et est éloignée de trois mille li de Péking.

D. En combien de provinces la Corée est-elle divisée, et comment les appelle-t-on?

R. Notre royaume n'est pas grand; de l'est à l'ouest, il a mille li, et du nord au sud quatre mille li. Nos provinces portent le nom de *tao*, qui signifie, en chinois, *routes*. Il y a huit tao; savoir: *King ki*, ou la province de la cour; la province contiguë au sud est nommée *Tchoung thsing*; une autre, plus au sud, *Thsiuan lo*; celle de l'est, *Kiang yuan*; celle du sud-est, *Khing chang*; celle de l'ouest, *Houang hai*; celle qui est plus à l'ouest, *Phing yang*, et celle du nord, *Hian khing*. Les noms de quelques-unes de ces provinces sont composés de ceux de leurs villes principales; par exemple, *Tchoung thsing* dérive son nom des villes de *Tchoung tchéou* et *Thsing tchéou*; *Thsiuan lo*, de *Thsiuan tchéou* et *Lo*

(1) Ou *Han tchhing*. Ce nom se trouve dans les originaux des cartes des Jésuites, envoyées de Péking au P. Du Halde; mais par une méprise du traducteur, ou de l'éditeur de ces cartes, le nom de *King ki tao* ou de la province de la cour, fut appliqué à la capitale de la Corée. Le célèbre d'Anville a essayé, dans sa carte générale de la Tartarie, insérée dans l'ouvrage du P. Duhalde, de marquer la division des *tao*, ou province de la Corée; mais ses indications ne sont pas tout-à-fait exactes. KL.

tchéou. On compte plus de trois cent soixante subdivisions; les provinces renferment des administrations partagées en départemens, contenant des districts; tous sont régis par des administrateurs.

D. Y a-t-il de grandes rivières et de grands lacs en Corée?

R. Il y a un grand nombre de montagnes, hautes et inaccessibles, mais peu de plaines; les eaux sont abondantes et forment de grands lacs, et des rivières considérables, qui, après un cours très-sinueux se jettent dans la mer; leur nombre monte à plusieurs dixaines.— *Permettez-moi de me retirer chez moi.*

Lorsque le général nous quitta, je lui fis présent d'un sabre d'officier, de la fabrique de Zlatooustovsk, en Sibérie; il en fut ravi. Je lui assurai qu'il nous serait extrêmement agréable que ce faible produit de nos fabriques pût lui rappeler dans sa patrie le souvenir de la Russie. Le général me remercia avec une satisfaction visible. En partant, il recommanda à son interprète de cacher soigneusement le sabre, afin que les sentinelles de notre cour et de celle de l'ambassade de la Corée ne pussent l'apercevoir; car peut-être elles le saisiraient. Les bochko mandchoux avaient déjà représenté aux Coréens qu'ils venaient trop souvent chez nous.

Le général se servait d'une voiture chinoise,

couverte ; il était accompagné de son secrétaire, vieillard de quatre-vingts ans, qui portait des lunettes, et avait une plume de paon sur son bonnet ; des interprètes et deux domestiques le suivaient.

7 *avril.* — Aujourd'hui, veille de Pâques, les missionnaires portugais Gau et Ribeira vinrent chez nos archimandrites, pour leur présenter leur félicitation, et les inviter en même tems à venir les voir pendant les fêtes ; nous avions observé très-strictement le grand carême.

10 *avril.* — Fêtes de Pâques. De tous les Albazintses baptisés, il ne vint à l'église du couvent qu'Alexis avec ses deux parens ; ils furent très-bien accueillis.

Suivant l'usage asiatique, le général coréen m'envoya en présent deux éventails, une pipe, une livre de tabac et plusieurs pastilles rafraîchissantes. L'interprète qui les porta reçut pour sa peine un couteau de poche, et le domestique 1,000 pièces de cuivre.

12 *avril.* — Le matin, toute la mission alla, en procession, à l'église de l'Assomption de Notre-Dame ; cette cérémonie fut un peu dérangée par une forte pluie, qui tomba vers midi. Les Chinois qui étaient dans l'église paraissaient très-édifiés de notre service divin, et des prières ferventes que de fidèles sujets récitaient au-delà de la grande-Muraille, pour la prospérité du Tsar blanc.

Alexis fut le seul des Albazintses baptisés qui assista à cette fête; il était leur *moukouni da*, ou chef, et appartenait à la compagnie russe qui est incorporée dans la garde (1) impériale.

Il nous montra un tableau du Sauveur, assis dans sa prison, avec une couronne d'épines; ce tableau avait été apporté par ses ancêtres. La peinture en était encore assez bonne, mais dans le goût de son tems; l'effet des années l'avait terni.

L'église était dans un tel état de délabrement, qu'elle menaçait de s'écrouler.

Nous suivîmes, en revenant, la muraille extérieure de l'est, en longeant le canal, par lequel arrivent les grains qui viennent des provinces du sud; ils font une partie des contributions que les paysans paient au gouvernement; le canal est bordé de magasins de riz, appartenant à l'Etat; un observatoire, qui a la forme d'un petit pavillon, s'élève sur une des tours de cette muraille de l'est; il a été construit par les jésuites. On voit sur la plate-forme d'en haut plusieurs instrumens astronomiques, non couverts, qui y sont placés, probablement pour attirer les regards du peuple. Dans le nombre, sont ceux que le roi d'Angleterre avait fait présenter à Khian loung, par lord Macartney; les autres étaient venus

(1) En mandchou, *Oros nirou*. Kl.

d'Europe, sous le règne de Khang hi, monarque très-éclairé, et celui de la dynastie actuelle qui s'est le plus illustré par ses entreprises utiles.

15 *avril.* — A neuf heures, je sortis par la porte orientale de Péking, pour voir une écluse qui est dans le voisinage. Je ne pus complétement satisfaire ma curiosité, parce que le bochko nous accompagnait, sous prétexte de nous protéger. Arrivés du sud au faubourg *Tchhoung ven men*, plus connue sous le nom de *Ha ta men*, nous passâmes par la porte du côté *Toung pian men*; ensuite nous parcourûmes trois verst, à cheval, jusqu'à la première écluse, en longeant le canal des Grains : il est très-ancien ; ses bords, revêtus en argile, sont élevés d'environ deux toises au-dessus du niveau de l'eau. L'écluse n'est qu'une digue grossièrement construite en pierres brutes ; elle s'élève à quatre sagènes au-dessus de l'eau.

On vend du thé aux passans, dans une auberge bâtie sur cette digue. Les bâtimens chargés de grains, de thé et de diverses marchandises, qui viennent des provinces du sud par le grand canal, s'arrêtent à Thoung tchéou (1), ville située à vingt-cinq verst, à l'est de Péking. C'est un

(1) On trouve plusieurs détails sur cette ville dans le *Voyage de lord Macartney*, tome II, page 226, ainsi que dans le *Voyage en Chine*, du lord Amherst, tome I, page 227.

entrepôt considérable; on y trouve de vastes magasins de riz, qui appartiennent à l'empereur. De Thoung tchéou, le grain est transporté dans le canal qui entoure Péking, par de petits bateaux, à peu près de la grandeur de nos bateaux de Tikhvin; ils sont tirés par des hommes d'une écluse à l'autre. A chaque digue, on transporte la cargaison dans d'autres bateaux, placés au côté opposé. La plus grande partie de ces grains consiste en riz, mis en sacs, étalés sur le tillac.

De ce côté de la ville, et en général jusqu'à la distance de cinq verst, tout à l'entour on trouve, à chaque pas, des cimetières, coupés par des champs cultivés; les tiges des plantes avaient déjà plus d'une archine de hauteur.

Nous allâmes voir un tronc de hêtre (*houang yan mou*), très-révéré des habitans de Péking; il a plus de douze toises de long, et, près de sa racine, à peu près cinq pieds de diamètre; on le conserve dans une remise; le peuple croit qu'il a été vomi par la mer, sous la dynastie de Ming, il y a plus de deux cents ans. Un eunuque, poussé par sa dévotion, le transporta dans ces lieux, l'abrita d'un toît et érigea une petite chapelle dans son voisinage; d'autres nous assurèrent, au contraire, que cet arbre avait existé dans ces lieux et qu'il avait long-tems embelli les environs de Péking; les habitans de cette capitale le respectaient, à cause de sa dimension colossale;

enfin, ayant été déraciné par une tempête, l'empereur Khian loung, qui admirait tout ce qui était remarquable, et surtout les monumens de la piété, ordonna, il y a cinquante ans, de bâtir, sur la place, occupée auparavant par le hêtre, un temple et un pavillon, où l'histoire de cet arbre est inscrite, en caractères taillés sur deux tables de marbre.

Cette inscription a été copiée sur l'original, écrit par Khian loung, qui excellait dans l'art de bien écrire, et qui possédait une connaissance parfaite des langues mandchoue et chinoise ; du reste, il est difficile de décider avec précision à quelle espèce cet arbre appartient; sa vétusté et l'action destructive de l'air ont singulièrement altéré son extérieur; pendant la nuit, la cavité de cet arbre sert d'abri aux pauvres gens de la vallée.

Nous avons continué notre route vers l'ouest, jusqu'au cimetière de *Sou thsing vang*, prince du premier rang, l'un des huit princes mandchoux qui s'établirent à Péking, à l'époque de la conquête de la Chine. Chun tchi, père de Khang hi, premier empereur de la dynastie de Ta thsing, a fait construire ce cimetière, qui renferme des maisons, des temples, etc., pour rendre hommage aux talens militaires de *Sou thsing vang*. Le monument, proprement dit, est dans un pavillon; deux grandes tablettes en marbre

blanc y sont fixées sur le dos de tortues, également en marbre blanc. Les inscriptions, taillées sur ces tablettes, en caractères mandchoux, chinois et mongols, attestent à la postérité les exploits de ce général, qui se signala dans plusieurs combats livrés à différentes tribus mongoles; on a établi, sous les branches d'un cèdre planté dans la cour, des passages, ou allées étroites, divisées par des colonnes de bois; ils ont environ six toises de large, à compter de la racine. Un grand nombre de cyprès et de genevriers entourent ce cimetière.

En longeant la muraille méridionale du faubourg de Péking, nous avons passé devant plusieurs petites maisons de campagne. Parvenus à la porte de *Young ting men*, nous avons tourné au sud par la route qui conduit au parc, situé à trois verst de la ville, à droite du chemin. Au sud, parmi plusieurs monumens, on en remarque un bien extraordinaire. Deux tortues supportent deux tables, dont les inscriptions sont effacées par le tems; de chaque côté, s'élèvent des statues; à gauche, place d'honneur chez les Chinois, est celle d'un mandarin civil, et à droite, celle d'un guerrier armé; il y a aussi deux chevaux, et plus près du chemin, deux moutons: tout est en marbre blanc; mais ce monument est prêt à s'écrouler, à cause du délabrement de la fortune des descendans de ceux qui l'avaient érigé. De tels

monumens abandonnés sont assez communs dans les environs de Péking.

Par obéissance aux maximes de Confucius, qui sont conformes à l'ancien usage chinois, de ne rien épargner pour prouver son amour filial, le plus puissant appui de l'ordre social, on s'est attaché à embellir les cimetières aux environs de Péking de monumens et de grands bocages de cèdres, de cyprès, et de genevriers. Ces arbres contribuent beaucoup, par leurs émanations résineuses, à purifier l'air des cimetières. L'empereur actuel, comme je l'ai déjà remarqué, ayant mis un terme à ce luxe de piété filiale, nous vîmes aujourd'hui plusieurs enterremens assez simples, quoiqu'une foule de parens accompagnât le convoi.

Des cimetières bordent la route jusqu'au parc; quand on en approche, on passe sur un pont de marbre, construit sur une petite rivière, qui, pendant les pluies de l'été, déborde et cause assez souvent de grands ravages. Le parc a quatre-vingts verst à peu près de circonférence; il est entouré d'une muraille haute d'environ trois sagènes, ou vingt-un pieds; les tourbillons de vents du nord-ouest y ont formé de grands amas de sable. Quoique la grande route le traverse, les sentinelles de la porte nous en défendirent l'entrée, parce que nous étions étrangers; ils nous dirent d'en demander la permission à leurs officiers; mais y entrevoyant quelques dif-

ficultés, nous jugeâmes à propos de retourner sur nos pas : du reste, ce parc ne renferme rien qui mérite une attention particulière. On y voit des arbrisseaux, de petits bocages, dans lesquels courent des cerfs, des chèvres sauvages et d'autres animaux ; l'empereur y fait rarement manœuvrer les troupes ; quelquefois il y chasse les bêtes sauvages. Du haut d'une colline artificielle, située en-deça du pont, et élevée par l'art, on aperçoit l'intérieur du parc et la vallée qui y aboutit. On découvre, dans le coin, la cime bleuâtre des montagnes qui bornent, à l'ouest, la vaste plaine du *Tchy li* (1), et qui s'étendent au sud, presque jusqu'aux rives du Houang ho.

Nous revînmes à la ville par le même chemin, en traversant le faubourg du midi, ou *Vai lo tchhing*. Nous passâmes devant les temples érigés en l'honneur du ciel et des inventeurs de l'agriculture, mais nous ne pûmes voir les bâtimens qui sont au-delà des enceintes. Près des temples, construits en pierres brutes, aux deux côtes de la route, on pouvait remarquer les traces de grands étangs, qui s'y trouvaient autrefois. L'empereur défunt,

---

(1) *Tchy li* signifie province de la cour. Sous la dynastie des Ming, il y avait, en Chine, deux capitales ou cours, *Pé king* et *Nan king*. La province de Pé king portait alors le nom de *Pe tchy li*, province de la cour septentrionale, et celle de Nanking, celui de *Nan tchy li*, ou province de la cour méridionale. Actuellement, les Mandchoux n'ont qu'une capitale, qui est Péking ; la province dans laquelle cette ville est située, porte simplement le nom de *Tchy li*. Kl.

après la conspiration qui éclata en 1813 (1), ordonna de les combler, afin que lorsqu'il irait aux temples, des assassins ne pussent pas se cacher dans les roseaux; précaution inutile pour un empereur qui ne trouve point de sûreté dans l'amour de son peuple.

17 *avril.* — Le P. Féreira vint nous voir dans la matinée, pour nous inviter, les archimandrites et moi, à dîner le lendemain, au couvent du Midi; il me qualifia de centurion.

18 *avril.* — A neuf heures du matin, le bitkhéchi *Fousangghe*, de la septième classe, nommé par le tribunal pour être conducteur de la mission, se présenta chez moi; il était accompagné du bochko Ourghentaï et du vieux nerbe, ci-devant au service de Tchhing lao yé, qui avait accompagné la nouvelle mission: celui-ci est actuellement attaché à Fousangghe, comme ayant déjà été en Mongolie, et *connaissant les affaires de ce pays.* Il était très-fâcheux que ce nouveau conducteur, de même que l'ancien, ne parlât que le chinois, et ne sût ni le mongol, ni le mandchou, et que d'ailleurs il ne fût jamais allé au-delà de *Tchang kia khéou* ou *Khalgan.* Ainsi nous pouvions supposer que le bochko et le nerbe seraient les per-

(1) La révolte commença par des Chinois, parmi lesquels il y avait des descendans de la dynastie de Ming; leur projet était d'exterminer les Mandchoux: l'inimitié contre les conquérans couve dans tous les cœurs chinois. T.

sonnages les plus importans pendant la route. Fousangghe me conseilla de m'adresser, par écrit, au tribunal pour le départ de la mission, sans en fixer le jour, et de lui exposer en même tems que nous avions besoin de bestiaux pour nôtre voyage, afin qu'il pût d'avance donner l'ordre de nous en fournir la quantité nécessaire à chaque relai. Je répondis à Fousangghe que, malgré la grande perte que nous avions essuyée, il ne nous fallait d'abord que dix chameaux, et que nous étions prêts à en louer comme nous l'avions fait auparavant.

Je fis cadeau à Fousangghe de sept archines de casimir noir, pour un *aliandaï*, ou robe de dessus, de trois demi archines de drap noir pour une robe, et d'une paire de peaux de la plus belle zibéline; son domestique reçut une peau de maroquin rouge.

A onze heures, arrivèrent quatre équipages chinois, envoyés par les missionnaires portugais, pour prendre les deux archimandrites, M. Rasghildejev Ier et moi : ces bons pères auraient désiré de recevoir tous les membres de la mission; mais M. Voitsékhovski fut le seul étudiant qui profita de leur invitation. Nous ignorions qu'ils avaient exprimé depuis long-tems leur envie de régaler tous les Russes, même les Cosaques. Nous apprîmes plus tard que pour effacer l'humiliation qu'ils avaient éprouvée sous nos yeux de la part

d'un officier chinois, ils avaient demandé expressément au directeur de la police de Péking la permission de recevoir les Russes comme des compatriotes; ce qui leur avait été accordé avec beaucoup de grâce.

L'évêque Pius, les PP. Ribeira et Féreira, nous accueillirent avec la cordialité la plus franche, et nous témoignèrent leurs regrets de ce que tous les Russes ne leur avaient pas fait l'honneur de se rendre à leur invitation. L'évêque s'entretint long-tems avec moi sur le nombre de nos armées, sur leurs armes, leurs uniformes, et principalement sur les Cosaques du Don, qui paraissaient l'intéresser le plus. Il prit beaucoup de part à la perte de nos bestiaux, et me demanda pourquoi les Russes ne venaient pas de Saint-Pétersbourg en Chine par mer, comme le font les autres Européens. Je lui répondis que le voyage à Péking, par terre, était pour nous plus sûr et plus court.

Les Portugais burent à la santé de notre empereur, et nous en fîmes de même à l'égard du roi de Portugal : à trois heures après-midi, nous revînmes chez nous.

L'archimandrite Pierre envoya, par l'étudiant Sipakov, au tribunal des affaires étrangères sa supplique pour demander la permission d'envoyer en Russie l'hiérodiacre Israël, et de le remplacer par l'interprète Frolov, sous le titre d'étudiant de la mission russe à Péking. M. Sipakov nous dit à son

retour que la requête avait été accueillie par les membres du conseil; mais qu'ils avaient élevé quelques difficultés sur le remplacement de l'hiérodiacre par un laïque, en observant qu'un prêtre ne devait être remplacé que par un autre ecclésiastique.

21 *avril.* — A l'aube du jour, il s'éleva une tempête violente, accompagnée d'un grand bruit dans l'air, et d'une poussière épaisse; cette tourmente dura jusqu'à midi.

23 *avril.* — D'après le calendrier chinois, c'était le quatrième jour de la quatrième lune. A onze heures du matin, *Lieou szu hai* et son associé arrivèrent chez moi pour traiter de notre voyage à Balgassoun; je lui dis que nous ne quitterions pas Péking, avec tous nos bagages, avant le 25 ou 26 de cette lune, c'est-à-dire vers le milieu de notre mois de mai. Quant au transport de nos personnes, il nous fallait un palanquin pour le chef de la mission précédente, deux palanquins, à deux mules chacun, pour les hiéromonaques Séraphin et Arcadius, qui se plaignaient de la faiblesse de leur santé; deux grands chariots pour dix cosaques, seize chevaux et mulets de selle, pour moi, pour l'inspecteur des bagages, pour le plus ancien des cosaques, pour l'interprète, ou l'hiérodiacre, pour MM. Sipakov et Zimailov, étudians de la mission précédente, pour le bedeau Yafistsky, et pour neuf Cosaques,

qui devaient escorter les brancards et les effets. Le poids du bagage fut provisoirement estimé à dix mille kin, ou livres chinoises.

Les entrepreneurs exigeaient 30 lan en argent (60 roubles en argent), pour chaque brancard, 20 lan pour un chariot, 6 lan pour un mulet ou cheval, et 6 lan pour cent kin de poids de bagage; c'était énorme. Je leur offris de mon côté une somme un peu plus forte que celle que nous avait coûté le voyage de Khalgan à Péking; mais les entrepreneurs ne me firent pas une réponse décisive, et promirent de revenir dans deux jours.

Les hiéromonaques Séraphin et Daniel, et l'étudiant Voitsékhovsky, revinrent aujourd'hui, après une absence de trois jours; ils étaient allés aux eaux chaudes (1), situées au pied des montagnes, à trente-cinq verst nord-est de Péking, dans le voisinage de *Tchhang phing tchéou*. Il y a, près de la source chaude, un petit château entouré d'un parc et d'un beau jardin; c'est un pied à terre de l'empereur.

Le docteur Voitsékovsky, qui avait des connaissances en chimie, profita de cette occasion

(1) Le *Voyage* du lord Macartney fait mention de ces eaux chaudes (tome III, pag. 7). « Près de ces montagnes, il y a des eaux minérales, qu'on appelle les bains de l'empereur, soit parce qu'il les a fait arranger à ses dépens, soit parce que quelqu'un de la famille impériale en a fait usage, ou parce que c'est à lui qu'est censé appartenir tout ce qui n'est point propriété particulière. » T.

pour faire des observations sur la nature de ces eaux. Leurs effets sont très-prompts et fort salutaires ; mais les habitans de Péking n'en profitent guère ; les lama sont à peu près les seuls qui en fassent usage. Les soixante-quinze jours environ que j'avais passés en plein air, et au milieu des neiges et de la poussière des steppes mongoles, avaient influé d'une manière fâcheuse sur ma santé. La nécessité m'obligea de recourir également aux eaux chaudes de Péking. Les djanghin du tribunal, instruits de mon dessein, s'y opposèrent, en alléguant que le tribunal, jaloux de veiller à la tranquillité et aux jours des envoyés russes qui venaient en Chine, ne pouvaient se résoudre à me permettre de m'absenter pour trois jours de Péking, qu'en me plaçant sous la sauve-garde d'un bitkhéchi, et en se chargeant de tous les frais de mon entretien et des autres dépenses ; que du reste, je devais présenter une supplique à l'empereur, pour obtenir ce que je désirais. Alors j'oubliai l'intérêt de ma santé, pour ne pas exposer les honorables djanghin à tant d'embarras.

24 avril. — Aujourd'hui, cinquième jour de la quatrième lune, l'empereur est venu présenter ses offrandes au temple du Ciel ; ensuite, il a ouvert les premiers sillons dans le champ qui est près de l'autel, érigé en l'honneur de l'inventeur

de l'agriculture. Cet usage, établi pour encourager le premier des arts, est observé le même jour dans tout l'empire, par le premier mandarin de chaque lieu. En revenant du cimetière de l'ouest, l'empereur avait visité pendant six jours consécutifs les temples les plus célèbres de Péking. Ce prince, qui avait observé un jeûne sévère, adressa ses prières à l'Esprit Suprême, pour le repos de son père défunt. Cet exemple est suivi par tous les mandarins de toutes les villes de l'empire. Dans les tribunaux, on expose, la veille du jour où les offrandes se font et avant les éclipses de soleil et de lune, une planche rouge, avec cette inscription, en caractères d'or, et dans les deux langues :

« Abstenez-vous et purifiez-vous! » En chinois, *tsing tchaï*, et en mandchou, *bolgòmi, torgà*.

25 *avril.* — J'envoyai, à deux heures après-midi, au tribunal des affaires étrangères, la supplique relative à notre départ de Péking; nous l'avions fixé, au plus tard, au vingt-sixième jour de la quatrième lune (15 mai); j'y mentionnais également le besoin que nous avions de bestiaux. A l'exemple de M. Pervouchin, qui avait accompagné la mission en 1807 et 1808, j'offrais de payer les prix fixés pour le louage des chameaux et des chevaux; c'était afin d'attirer sur ce point l'attention du tribunal, et de mettre nos

conducteurs chinois dans l'impuissance de hausser arbitrairement ces prix, comme ils l'avaient fait dans les voyages précédens; du reste, je désirais convaincre le tribunal que notre gouvernement ne prétendait nullement que ses sujets, pendant leurs voyages sur le territoire des autres états, leur fussent à charge, pour les choses qui leur étaient nécessaires en route, et je voulais prouver que le moindre service qui nous était rendu, serait toujours payé généreusement.

La supplique fut portée par l'inspecteur des bagages et l'interprète, accompagnés de M. Sipakov et de deux cosaques; elle fut reçue gracieusement par les membres du tribunal, qui promirent une décision prompte et favorable; mais une espèce de malentendu s'éleva dans cette occasion. Tho lao yé, le principal mandarin près la cour russe, pria l'inspecteur des bagages de m'informer que le tribunal était obligé de soumettre notre affaire à l'empereur, mais il n'osait lui avouer que les Russes, sujets du plus puissant des empires voisins de la Chine, avaient été obligés de payer les frais de leur voyage, dans les états chinois. Tho lao yé annonça que le gouvernement aurait été disposé pour prouver son amitié envers la Russie, à supporter toutes les dépenses de la mission jusqu'à Péking; mais il aurait fallu pour cela que nous eussions perdu tous nos che-

vaux et nos chameaux; il ajouta que le bitkhéchi qui accompagna la mission en 1807 et 1808, avait, suivant l'usage pratiqué à l'égard des Russes qui vont en Chine, comme à l'égard de ceux qui retournent en Russie, reçu l'ordre de leur donner secours et protection. Si le bitkhéchi, pourvu de tous les moyens nécessaires, avait occasioné des dépenses extraordinaires aux Russes, ce qui avait été confirmé par M. Rasghildeïev, qui accompagna la mission avec un détachement de cosaques, il avait agi contre ses instructions; mais ce fait n'était pas parvenu à la connaissance du tribunal, et on ne pensait pas que nous eussions l'intention d'entamer actuellement un procès contre lui. S'appuyant sur ces observations, Tho lao yé nous sollicitait instamment de changer dans notre supplique le passage où nous disions « que notre inspecteur avait été obligé de se procurer, à force d'argent, les bestiaux que nous avions perdus pendant que nous traversions la Mongolie. » Voulant conserver la bonne intelligence avec les autorités chinoises, et ne pas montrer une rigueur déplacées, nous consentîmes à corriger la requête, suivant le désir de Tho lao yé.

Le soir, il tomba beaucoup de pluie.

26 *avril*. — Pendant la nuit et la matinée, il fit une tempête violente.

A trois heures après-midi, je remis au tribunal

des affaires étrangères la nouvelle supplique. Elle fut accueillie par les djanghin; mais un des membres du tribunal suscita une difficulté. J'avais dans cette pièce sollicité l'assistance du gouvernement chinois, en m'appuyant sur le *Traité d'amitié*, qui existe entre les deux empires : le djanghin craignant probablement que nous ne voulussions nous appuyer sur ce traité, pour élever des prétentions plus fortes, insista pour que le mot *traité* fût remplacé par le mot *convention*, ce qui fut fait au tribunal même, par M. Sipakov, sur la traduction mongole : le texte russe resta tel qu'il était. L'absence de Tho lao yé, qui connaissait parfaitement la marche des affaires, produisit une nouvelle difficulté, qui, du reste, était dénuée de fondement. Nous avions demandé que le gouvernement chinois nous fournît les moyens de nous défendre, ou pour mieux dire, nous protégeât contre les difficultés que nos conducteurs pourraient nous opposer, lorsque nous voudrions louer et échanger en route, chez les Mongols, les bestiaux dont nous pourrions avoir besoin; cette réclamation était basée sur le quatrième article du traité, qui s'exprime ainsi : « Si les marchands (il n'est pas question des missions), désirent acheter, en route, des chameaux, des chevaux et du fourrage, ou louer des ouvriers à leur dépens, il leur est permis d'acheter et de

louer. » Or, s'il est permis à des marchands, qui voyagent pour affaires de commerce, de se procurer à leurs frais tout ce dont ils ont besoin, il n'est que trop juste, d'après le sens du traité, d'accorder la même faculté à des ecclésiastiques et des étudians, envoyés par le gouvernement russe à Péking, et qui peuvent être regardés comme des gages de paix et d'amitié entre les deux nations, dans la capitale de la Chine, et qui, d'ailleurs, durant leur séjour, sont entretenus aux frais du souverain de cet empire.

4 *avril.* — Après en avoir reçu la permission, nous prîmes tous congé de Tchhing lama.

Tchhing lama habite les grands temples au nord-ouest, près du palais; nous vîmes en y allant, à la porte de l'est du palais impérial, un grand nombre de brancards, de calèches et de chevaux de selle, appartenant à des gens de la cour et à des mandarins. L'école de langue russe est dans le voisinage.

Les temples sont peints en rouge; ils sont vastes, majestueux et très-bien entretenus. C'est là que séjourne le Foe vivant, ou koutoukhtou, que nous avions vu au service divin, du 4 février; depuis il s'était retiré dans son temple de Dolon noor, pour y passer l'été. On nous fit voir les appartemens habités par ce pontife; ils étaient très-richement ornés, et meublés avec beaucoup de goût et de

recherche ; les cloisons de l'intérieur étaient en bois précieux et odoriférans ; des portes tenaient lieu de rideaux ; plusieurs pièces de feutres couvertes de beaux tapis étaient étalées sur le plancher ; de sorte que l'on y marchait mollement et sans faire le moindre bruit. Les murs étaient décorés de tableaux tubétains et chinois ; dans deux appartemens nous vîmes des pendules anglaises. Ces temples sont principalement habités par des lama des aïmak orientaux de la Mongolie ; le koutoukhtou de ces contrées préside à tout ce qui concerne le culte. Ces lama furent très-satisfaits d'avoir une occasion de parler le mongol avec l'inspecteur des bagages et l'interprète.

Tchhing lama nous accueillit et nous traita de la manière la plus amicale ; il nous conduisit lui-même dans les temples. Après y avoir passé cinq heures environ, nous le quittâmes en lui exprimant notre sincère désir, qu'il conservât ses dispositions favorables envers nos compatriotes qui restaient à Péking.

Nous fîmes enfin notre dernière visite aux lama, qui habitaient les couvens rouges de *Houang ssu*. A l'approche du printems, ces lieux s'étaient embellis d'une verdure tendre qui ornait les cours et les environs.

Il tomba de la pluie depuis le matin jusqu'à cinq heures après-midi, et la soirée fut sombre.

5 *mai.* — *Chou ming*, maître de l'école russe de Péking, vint chez M. Sipakov, pour le prier de traduire en russe le message en langue mongole, adressé par le tribunal des affaires étrangères, au sénat russe, sur le changement de la mission de Péking. Ce document avait été traduit en latin par le P. Gau. Je pris une copie de la traduction de M. Sipakov, pour la présenter à l'autorité suprême. Les membres des missions qui conservent des relations avec l'école de langue russe, en pourront profiter.

6 *mai.* — Un vent d'ouest assez fort souffla pendant toute la journée, et éleva des nuages de poussière.

10 *mai.* — L'entrepreneur *Li lian ting* pesa, en notre présence, avec le poids chinois, nos effets, ainsi que les livres achetés pour la bibliothèque du département asiatique, pour celle de l'école de langues asiatiques d'Irkoutsk et pour celle de l'empereur à Saint-Pétersbourg. La plus grand partie de notre bagage était composée de ces livres, de ceux de l'archimandrite Hyacinthe, et de ceux des autres membres de la mission; ils composaient la charge de quinze chameaux. On peut dire, sans exagération, que des huit missions russes venues de la Chine depuis cent ans, la nôtre avait emporté le plus de livres.

Tous nos effets pesaient onze mille kin, ou en poids russe environ quatre cents poud, en comp-

tant cent kin pour trois poud, vingt-cinq livres et quatre-vingt solotnik; il revenait donc à l'entrepreneur, en argent:

		L.	T.
A.	Pour trois brancards à 10 liang chacun.	30	»
B.	Pour dix-sept chevaux et mulets de selle, à 2 liang 8 thsian chacun....	47	6
C.	Pour deux grands chariots, pour dix cosaques, à 10 liang chacun......	20	»
D.	Pour le transport de onze mille kin d'effets par des chameaux, à 2 liang 3 thsian pour cent kin............	253	»
	Total........	350	6

Ou, d'après le poids d'Ierliampin, 750 roubles en argent.

Pour satisfaire à la demande de l'entrepreneur, il lui fut payé en à-compte de 116 liang en argent.

[illegible] *mai.* — Une tempête violente dura toute la journée.

A quatre heures après-midi, Chou ming, maître de l'école russe, vint prendre congé de nous. Vers le soir, le P. Gao rendit visite à l'archimandrite Pierre pour lui demander des renseignemens sur le départ de l'hiérodiacre Israël, qui devait avoir lieu avant l'époque fixée.

[illegible] *mai.* — A deux heures, après en avoir reçu la permission du tribunal des affaires étrangères, j'envoyai aux membres qui le composent l'ins-

pecteur des bagages et l'interprète, accompagnés de M. Sipakov. On leur remit l'écrit adressé à notre sénat dirigeant ; il était daté du dix-huitième jour de la quatrième lune de la première année de Tao kouang, et en même tems je fus prié de me charger de le délivrer au sénat.

13 *mai.* — Le turkestâni Li lian ting me rendit le contrat relatif au transport de la mission jusqu'à Balgassoun, qui était écrit en langue chinoise. Notre départ fut fixé au vingt-sixième jour de cette quatrième lune (15 mai 1821), jour très-heureux pour se mettre en route, d'après l'astrologie chinoise.

L'entrepreneur reçut encore une somme pareille à celle qui lui avait déjà été comptée, et de plus un liang par cheval, pour huit chevaux de selle destinés à huit des cosaques qui devaient aller dans les chariots. J'avais choisi ces cosaques pour former, avec les autres, une escorte de parade, pour aller de Péking à Thsing ho, premier relai.

A midi, Tho lao yé, commissaire de la cour, vint avec ses confrères nous dire adieu, au P. Hyacinthe et à moi; ils nous apprirent que l'empereur avait envoyé des ordres au goussaï-amban de Khalgan, au vang et à l'amban de l'ourga, de nous aider de tout leur pouvoir à nous procurer des bestiaux, et de nous donner l'assistance dont nous pourrions avoir besoin

pendant notre voyage. Je leur témoignai ma vive reconnaissance de cette mesure, et de l'accueil amical dont nous avions eu à nous louer pendant notre séjour à Péking, en les priant de conserver les mêmes dispositions obligeantes envers ceux des nôtres qui restaient dans la capitale. Nous nous séparâmes bientôt de nos protecteurs, qui nous avaient donné, et Tho lao yé surtout, des preuves véritables de leur affection sincère.

Vers le soir, Ourghentaï, qui devait nous accompagner, arriva chez moi pour me demander si nous étions prêts à partir; il ne négligea pas cette occasion de nous faire un portrait désavantageux du bitkhechi, Fousanggke, notre conducteur; qui, nous dit-il, ne savait ni le mongol, ni le mandchou, et avait pris à son service le nerbe, dont nous avions eu déjà l'occasion de nous plaindre. Le bochkò nous fit cette confidence pour prouver, au moins par des paroles, son attachement pour les Russes; mais nous étions déjà à même d'apprécier la valeur de ses avis, et nous ne fûmes surpris que de l'esprit de jalousie des officiers mandchoux, qui n'ont point de honte de révéler les faiblesses de leurs camarades, même devant des étrangers.

14 *mai.* — Nous fûmes entièrement occupés des derniers préparatifs de notre départ; nous avions passé cinq mois et demi dans la capitale de l'empire chinois.

CHAPITRE XIV.

Description abrégée de Péking (1).

1. *Observations générales sur Péking.*

PÉKING signifie cour du nord; le nom de cette ville est proprement *Chun thian fou*, ou *ville du premier ordre obéissante au ciel.* Elle n'a pas toujours été la capitale de l'empire; les fondateurs des différentes dynasties qui ont régné

(1) Cette description de Péking est presqu'entièrement extraite de celle du P. *Gaubil*, publiée à Paris en 1765, par MM. de l'Isle et Pingré. Une traduction russe de cet ouvrage du P. Gaubil a été insérée par Stritter dans l'Almanach historique et géographique de Saint-Pétersbourg, pour l'année 1781. *Pallas* en a fait une version allemande, sur le manuscrit russe de Stritter; il l'a imprimée dans le second volume de ses *Neue Nordische Beitrœge* (Saint-Pétersbourg, 1781, 8°, pag. 208 et suivantes). M. *Malte-Brun* s'est trompé, en attribuant cette description de Péking à des *Russes* ou à *Lange* (*Précis de la Géogra.*, III, pag. 529). Si ce chapitre ne faisait pas une partie intégrante du *Voyage* de M. Timkovski, je l'aurais volontiers supprimé. Il me paraissait cependant naturel que le lecteur trouvât dans un voyage à Péking la description de cette capitale; même l'auteur ayant préféré de la traduire plutôt que de l'écrire lui-même, M. Timkovski, qui cite si régulièrement les auteurs auxquels il emprunte quelque chose, a oublié, en cette occasion, de nommer le P. Gaubil : j'ai cru devoir réparer cette négligence. Kl.

en Chine, choisissaient pour leur résidence les villes qui leur plaisaient le plus, et dont les habitans leur étaient le plus dévoués. C'est ainsi que depuis le troisième siècle avant notre ère, les villes de *Tchhang ngan*, actuellement Si ngan fou, capitale du Chen si, et de Lo yang, dans le Ho nan, furent alternativement, pendant onze cents ans, les capitales de la Chine. Les empereurs des dynasties postérieures jugèrent qu'il convenait mieux d'établir leur cour dans le nord de la Chine, à Pé kig (1)

Suivant l'Histoire de la Chine, un des premiers empereurs de la dynastie de Tcheou (qui régna de 1122 à 256, avant J.-C.) bâtit une ville considérable, à peu de distance du lieu où est maintenant Péking. Khoubilaï, petit-fils de Tchinghiz khan, fonda la ville actuelle de Péking, et lui donna le nom de *Ta tou* (grande capitale); elle fut aussi appelée *King tchhing* ou *résidence du prince*. Elle avait une circonférence de soixante li ou plus de trente verst russes.

Les descendans de Tchinghiz, qui régnèrent en Chine sous le nom de Yuan (1280-1367 après J.-C.), paraissent y avoir toujours résidé.

Le premier Européen qui visita la Chine, Marco Polo, y voyagea dans le XIII[e] siècle, et resta pendant plus de trois ans au service de

(1) Ce nom est prononcé à Péking même *Be dsing*.

Khoubilaï. Il nous a laissé la description suivante de la capitale de son maître.

« La ville de *Cambalou* est située en Chine,
» sur les bords d'une rivière; elle est très-an-
» cienne et depuis des tems reculés sert de ca-
» pitale. Le nom de Cambalou signifie, dans la
» langue du pays, ville impériale; en mongol
» *Cam*, empereur, et *balig*, ville. Le grand
» khan la porta à un autre endroit sur la même
» rivière, ayant été informé, par les astrologues,
» que l'empire était menacé d'une conspiration.
» Cette ville, bâtie en forme de carré, occupe
» une surface d'environ vingt-quatre milles,
» ayant de chaque côté une longueur d'environ
» six milles. Ses murailles, qui sont bâties en
» pentes douces, et peintes en blanc, ont vingt
» pieds de haut et dix de large. Chaque côté de
» ces murailles à trois portes principales; il y en à
» douze en tout. Auprès de chaque porte, se
» trouve une salle magnifique, et à chaque coin
» de la muraille, de beaux édifices, où l'on
» conserve les armes de la ville. Les rues et les
» places sont alignées, de manière que l'on peut
» de chaque endroit voir l'étendue de la ville,
» d'une porte à l'autre. Les rues sont garnies de
» chaque côté de belles maisons; au milieu de la
» ville, on voit un édifice avec une cloche colos-
» sale, qui y est suspendue; on la sonne chaque
» soir, par trois fois; ce signal entendu, il est dé-

» fendu, excepté pour avertir un médecin ou
» une sage-femme, de sortir de chez soi jusqu'au
» lendemain, et alors on doit être pourvu d'une
» lanterne. Mille soldats sont postés à chaque
» porte, moins dans la crainte d'une attaque de
» l'ennemi, que pour poursuivre les voleurs et
» les brigands; car l'empereur prend les plus
» grands soins d'extirper ces gens dangereux. »

Le mont *King chan*, de grands étangs et des canaux, sont autant de monumens de cette époque. Le troisième empereur des Ming, connu en Europe sous le nom de *Young lo* (qui n'est que le titre honorifique des années de son règne), abandonna, en 1421, Nan king, la capitale du sud, et vint établir sa cour à Péking. Depuis ce tems, Péking a toujours été le séjour des empereurs et la capitale de toute la Chine. Son nom précédent de *Pe phing fou* fut depuis changé en celui de *Chun thian;* Young lo la fit rebâtir, l'embellit de nouveaux édifices, et l'entoura d'une muraille nouvelle. Depuis ce tems, l'étendue et la distribution de Péking n'ont pas beaucoup changé. Après la conquête de la Chine, par les Mandchoux (1644), leurs empereurs, qui donnent à leur dynastie la dénomination de *Ta thsing*, établirent également leur séjour à Péking. *Chun thian*, le premier de ces princes, ne toucha point aux lois et aux coutumes chinoises, et transféra à Péking toute la juridiction souve-

raine de l'empire. Les Mandchoux, conquérans de la Chine, ainsi que les Mongols et les Chinois, qui avaient pris leur parti, formèrent la population de Péking.

D'après les observations astronomiques faites à Péking par les jésuites, la latitude de cette ville a été déterminée à 39° 42' 15" nord, et sa latitude à 7 h. 36' 22", ou 114° à l'est du méridien de Paris.

Péking est situé dans la partie septentrionale de la province de Tchy li, dont la seconde capitale est *Pao ting fou*. Péking est à peu près à deux cents verst au sud de la grande-muraille, dans une plaine sablonneuse et nue. A quinze verst, à l'ouest, s'élève une chaîne de hautes montagnes, qui se dirigent du nord au sud-ouest, et d'où sortent de petites rivières, qui arrosent une partie de la plaine; l'une d'elles entre dans le King tchhing par sa partie septentrionale, se sépare en plusieurs bras, environne le palais impérial, forme plusieurs lacs auxquels il paraît que la nature n'a pas seule travaillé, entoure toute la ville chinoise (1), et réunie en un seul bras, sous le

(1) Voyez le plan de Péking qui est dans l'Atlas de ce voyage. On a observé l'exactitude la plus scrupuleuse dans ce plan; tous les objets dignes de l'attention des étrangers y sont fidèlement marqués. Les petites rues, les passages, etc., n'ont pu y trouver place. Il y a actuellement au dépôt des cartes de l'état-major, à Saint-Petersbourg, un nouveau plan de Péking, dessiné sur les lieux, sur une grande échelle et avec tous les détails.

nom de *Yun ho* (canal de transport); elle se jette dans le *Pe ho*, près de Thoung tchéou, à plus de vingt-cinq versts à l'est de Péking.

L'air de Péking est sain, même pour les étrangers. Les maladies épidémiques y sont rares, et les ravages de la peste n'y sont pas connus; tous les ans, les eaux sont prises par les glaces, depuis la mi-décembre jusqu'en mars, quelquefois moins long-tems; mais le froid n'y est jamais très-rigoureux. Lorsque le thermomètre marque 10 à 12 degrés, on souffre moins qu'à Saint-Pétersbourg, par la même température. Le printems est la saison des coups de vent; les chaleurs de l'été sont accablantes, principalement dans les mois de juin et juillet; ces chaleurs sont accompagnées de pluies abondantes, qui humectent le sol, composé d'argile et de sable; quelquefois les eaux, en se précipitant des montagnes, détruisent des villages et causent de grands ravages. L'automne est la saison la plus agréable, surtout dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre; alors l'air est doux, le ciel serein, le tems calme.

Péking est divisé en deux parties séparées l'une de l'autre par une haute muraille. Celle qui est au nord forme presque un carré parfait (1), et se

(1) Quelques voyageurs pensent que la muraille du sud de King tchhing occupe un espace de onze li et un tiers de l'est à l'ouest, et celle de l'est neuf li et quelques pas du nord au sud (Lange, *Tagebuch zweier*

nomme *King tchhing* (ville de la cour). La ville du sud, ou chinoise, a la figure d'un carré long; on la nomme *Vaï tchhing* ou *Vaï lo tchhing* (ville extérieure, ou simplement faubourg du sud); elle est moins large, du nord au sud, que la ville mandchoue; mais, de l'est à l'ouest, elle est beaucoup plus longue.

Le circuit des murs des deux villes, prises ensemble, est très-différemment évalué par les géographes européens. Suivant la description de Péking, traduite du chinois par le P. Hyacinthe, l'enceinte du King tchhing seul est de quarante li, et les murs du Vaï lo tchhing occupent une longueur de vingt-huit li; ainsi la circonférence totale de Péking est entre 43 et 44 li, ce qui fait à peu près 22 versts (1); ces murs, garnis de créneaux, sont de briques, hauts de quarante pieds ou d'environ six toises, en comptant les créneaux qui ont cinq pieds cinq pouces de hauteur. L'épaisseur des murs est de vingt-un pieds; de sorte que l'on peut s'y promener à cheval. Pour

---

Reisen nach Péking, pag. 143. Dans Pallas, *Neue Nordische Beytræge.*) Vol. I, pag. 223.

(1) M. Orlov dit que chaque côté de la muraille du King tchhing est de six versts, et le circuit entier de vingt-quatre; les trois côtés du rempart du Vaï lo tchhing, à l'exception de celui du nord, occupent un espace d'environ seize versts et quatre cents sagènes; ainsi la circonférence de Péking, sans les faubourgs, serait de quarante versts et quatre cents sagènes (*Description de l'Empire de la Chine;* Moscou, 1820, tome II, pag. 62 et 66).

cela, on a pratiqué, d'espace en espace, des rampes, ou talus, qui se prennent de fort loin, et forment une pente assez douce pour permettre à la cavalerie de monter au haut des murailles. Au reste, ce que nous disons ici ne doit s'entendre que des murs du King tchhing; ceux du Vaï lo tchhing sont plus petits et plus simples; ils ne diffèrent point de ceux des autres villes de la Chine.

Les portes de Péking sont au nombre de seize; neuf appartiennent à la ville impériale; les sept autres à la ville chinoise. Voici les noms de ces portes:

Dans le King tchhing.

1° Porte appelée par le peuple *Thsian men*, quoique son vrai nom, gravé en caractères chinois, soit *Tching yang men*, c'est-à-dire porte directement tournée au soleil de midi;

2° A l'est, *Tchhoung ven men* (porte de la vénérable sagesse), vulgairement appelée *Khata;*

3° Porte du sud-est, *Tchhao yang men*, ou du soleil levant, vulgairement *Thsi khoua;*

4° *Toung tchy men*, directe d'orient;

5° Au nord, *Ngan ting men*, porte de la paix stable.

6° Au nord-ouest, *Te ching men*, porte de l'exaltation de la vertu; elle est destinée à l'entrée des troupes victorieuses;

7° A l'ouest, *Si tchy men*, porte directe d'occident;

8° *Feou tchhing men*, porte du rempart, vulgairement *Phindzi;*

9° Au sud, il y a encore *Siuan wou men*, porte de la gloire militaire, vulgairement *Chun tchhing;*

Dans le Vaï lo tchhing.

10° A l'angle nord-est, *Toung pian men*, porte de l'angle oriental;

11° *Kouang kin men*, porte du grand canal, vulgairement *Cha ho;*

12° Au sud, *Tso ngan men*, porte gauche de la paix.

13° *Young ting men*, porte de la constance éternelle;

14° *Yeou ngan men*, porte droite de la paix;

15° A l'ouest, *Kouang ning men*, porte du parfait repos;

16° *Si pian men*, porte de l'angle occidental.

Les portes du King tchhing sont hautes et bien voûtées; elle portent des pavillons de neuf étages, percés d'embrasures. Dans l'étage d'en bas, il y a de grandes salles, ou corps-de-garde, dans lesquelles se rassemblent les officiers et les soldats qui vont monter la garde. Au-devant de chaque porte est un espace de plus de trois cent soixante pieds, formant comme une place d'armes, et

renfermé par un avant-mur circulaire, de même construction que les murs de la ville. Cet avant-mur est défendu par un pavillon semblable au premier, et tandis que le canon du pavillon intérieur peut contenir ceux qui sont en-dedans de l'enceinte, celui du pavillon extérieur peut battre toute la campagne voisine et les faubourgs. Les murailles sont d'ailleurs flanquées de petites tours carrées dont la distance est d'environ vingt toises ; il y a d'espace en espace des tours plus considérables surtout aux angles de la ville.

Les rues de Péking sont grandes, larges et tirées au cordeau ; elles ne sont point pavées ; mais le terrain en est ferme. Les principales ont environ vingt toises de largeur ; la rue nommée *Tchhang ngan kiai*, ou la large rue de la Tranquillité, a bien trente toises de large. C'est la plus belle de Péking ; elle va de l'est à l'ouest, elle est bordée au nord en partie par les murs du palais impérial ; au sud, par plusieurs palais et tribunaux.

Les maisons de la ville sont très-basses ; il n'y a souvent qu'un rez-de-chaussée ; elles sont de briques, et couvertes de tuiles grises. Les tribunaux et les palais des princes sont élevés sur un soubassement, et ont de belles portes ; les palais ont des toits couverts de tuiles vertes, vernissées. Les plus beaux édifices de Péking sont les temples ; ils sont grands et magnifiques, ornés de

colonnes et couverts de toits superbes en marbre blanc. Les rues sont bordées de boutiques, joliment décorées ; l'éclat et la diversité des marchandises exposées aux yeux du public présentent, dans plusieurs quartiers de la ville, un coup-d'œil très-agréable.

Les rues et les maisons de la ville chinoise sont fort inférieures à celles du King tchhing.

Outre ces deux villes, Péking a douze grands faubourgs, de deux versts ou même de trois versts de longueur.

Il n'y a point de faubourgs vis-à-vis des trois portes méridionales du King tchhing; la ville chinoise y met obstacle. Il n'y en a point non plus hors de la porte *Young ting men*, qui est au milieu du mur méridional de la ville chinoise; toutes les autres portes des deux villes ont leurs faubourgs correspondans.

La ville mandchoue, la ville chinoise et les douze faubourgs, pris ensemble, forment certainement une très-grande ville ; en conclurons-nous, comme l'ont fait plusieurs auteurs, que Péking renferme 20, 15, 10, 8, ou du moins 4 millions d'habitans(1)? ce serait, dit le P. Gaubil, une grande exagération. Premièrement, la moitié de

(1) Staunton dit que, d'après les meilleurs renseignemens parvenus à l'ambassadeur anglais, la population de Péking s'élevait à environ trois millions d'ames. *Voyage de lord Macartney*, tome II, pag. 285.

la ville chinoise est déserte; outre les vastes enclos du *Sian noung than*, temple érigé à l'honneur de l'inventeur de l'agriculture et du *Thian than*, ou temple du Ciel, il y a des champs, des jardins et des sépultures. Dans le King tchhing, ou la ville mandchoue, outre le palais impérial, qui est très-vaste, il y a un nombre considérable d'autres palais, de magasins, de lieux publics, de tribunaux, de lacs et de miao, ou temples; ces lieux font plus de la moitié du King tchhing. D'ailleurs, les rues du King tchhing sont très-larges, et les maisons des deux villes sont fort basses. Le P. Gaubil conclut de tout cela qu'il n'y a pas tant de logement dans le King tchhing, dans la ville chinoise et dans les faubourgs de l'une et de l'autre, qu'il y en a dans Paris et ses faubourgs. Il est vrai que la partie de Péking, qui est habitée, l'est beaucoup plus à proportion qu'une partie semblable de Paris ou de Saint-Pétersbourg. Les Chinois ne cherchent point à être au large dans de vastes appartemens; une chambre suffit souvent à plusieurs; vingt Chinois se trouveront fort à l'aise où dix Européens se croiraient extrêmement resserrés. Le P. Gaubil est en conséquence persuadé qu'il y a au plus deux millions d'ames dans les villes de Péking et dans les faubourgs: *ce n'est*, dit-il, *qu'une estime; je crois*, ajoute-t-il, *qu'il n'y a pas grande erreur*.

Il est très-difficile, et presqu'impossible à un

étranger de savoir quelque chose de positif sur la population de la capitale de la Chine, ou sur celle de l'empire, parce que le gouvernement ne tient pas, comme en Europe, des listes exactes des naissances et des décès, et ainsi n'a pas des renseignemens précis; quoi qu'il en soit, en ne jugeant que d'après ce que j'ai exposé plus haut, et d'après mes propres observations, on peut estimer la population de Péking à deux millions d'ames.

Les Européens sont frappés du grand nombre d'habitans qu'on rencontre perpétuellement dans quelques rues du King tchhing, dans toutes celles de la ville chinoise, et dans les faubourgs; ce nombre est si grand que les personnes de distinction sont obligées de se faire précéder par des cavaliers, pour écarter la foule et s'ouvrir un passage. On ne voit que très-rarement les femmes dans les rues; elles ont, comme les femmes mahométanes, le visage couvert. Les hommes, attirés dans les rues par le commerce, mais encore plus par la curiosité, s'assemblent en pelotons pour écouter les diseurs de bonne aventure, pour admirer des joueurs de gobelets, pour prêter l'oreille à des historiettes, ou à des chansons du jour, pour apprendre les effets admirables des nouveaux remèdes que les charlatans débitent.

Les Chinois sont, en général, d'une taille moyenne : on en voit beaucoup de petits; ils ont les mains et les pieds petits, la peau jaunâtre ou

basanée, selon les lieux qu'ils habitent, et leur manière de vivre. Ceux des provinces septentrionales sont plus blancs et plus grands que ceux du Kiang si, et du Kouang toung. Les *kouli* (porteurs) étant continuellement exposés à l'action de l'air, sont plus basanés que les *kouan* (mandarins), et beaucoup plus bruns que les femmes, qui vivent renfermées dans des harems; le visage un peu aplati, avec les pommettes des joues très-saillantes, le nez petit et retroussé, des yeux saillans et fendus obliquement, la couleur de la peau, les cheveux noirs et durs, les moustaches et la barbe, peu fournies, indiquent le mélange des Chinois avec les Mongols; il remonte principalement au tems de la conquête de la Chine, par les Mongols. La différence entre les Chinois et les Mandchoux est presqu'insensible; ces derniers sont pourtant plus gras, plus forts et plus robustes. Plusieurs auteurs prétendent que les Chinois se distinguent des Mandchoux par la facilité d'engraisser très-vite, en faisant bonne chère, et en menant une vie oisive. Cette observation n'est pas sans fondement; quoique j'aie eu l'occasion de voir beaucoup de Mandchoux très-gras, tandis qu'on n'en pourrait pas dire autant des Mongols.

Quoique la physionomie des femmes soit plus agréable que celle des hommes, elle est pourtant bien éloignée du beau idéal qu'on admire dans

les Géorgiennes. On rencontre, en Chine, des femmes, surtout parmi les Mandchoux, qui ont le teint aussi frais que les plus belles filles de l'Europe, sans recourir au fard, ni au rouge (dont plusieurs font un usage excessif); mais d'un autre côté, leurs petits yeux, quoique noirs et brillans, n'ont point cette expression qui donne tant de charmes aux grands yeux bleus et noirs des Européennes. Les femmes mandchoues ont le visage presqu'entièrement semblable à celui des hommes.

Des pieds extraordinairement petits passent, en Chine plus qu'ailleurs, pour une grande beauté. La dimension des pieds fait le prix de la femme que l'on a le dessein d'épouser. Aussitôt qu'une fille est venue au monde, la sage-femme lui enveloppe les pieds d'un cuir très-fort, qu'elle assujétit par une couture, et ensuite en serrant les pieds avec des bandelettes, on les empêche de se développer; les doigts comprimés ne peuvent acquérir leur extension, et le pied pointu ressemble à un moignon; en y comprenant le talon, il a rarement plus de deux pouces de long. De beaux souliers brodés font ressortir davantage cette difformité; les pieds sont extrêmement gonflés à la cheville; cet inconvénient est en partie caché par des pantalons de soie, ornés de franges. Cet usage insensé prive les femmes de la faculté de marcher. Les paysannes compriment égale-

ment leurs pieds; mais beaucoup moins que les femmes riches; ces dernières peuvent à peine traverser les appartemens de leur prison magnifique. Une jalousie excessive a pu seule porter les Chinois à introduire une mode si cruelle. De même que les Turcs et les Persans, ils retiennent leurs femmes captives sous de forts verroux, et sous la surveillance des eunuques; mais au moins les premiers ne les estropient pas. Plusieurs auteurs pensent que cet usage barbare n'est pas très-ancien; car Marco Polo, qui visita la Chine dans le XIIIe siècle, et qui parle assez souvent de la beauté des dames chinoises, et de leur parure, ne fait pas mention de cette coutume.

Les femmes mandchoues laissent à leurs pieds leur grandeur naturelle; elles portent de beaux souliers qui sont brodés en soie, et ont des semelles de bois, hautes d'environ quatre pouces. Cette chaussure singulière les empêche de marcher librement, et produit un bruit assez fort, lorsqu'elles passent sur des pierres ou des planches; il paraît que les femmes mandchoues, pour imiter l'allure chancelante des dames chinoises, ont adopté cette chaussure, qui, du reste, ne déforme pas leurs pieds.

Une ville si grande et si peuplée exige nécessairement une police bien exacte; celle que l'on observe à Péking est telle, qu'il est extrêmement rare d'y entendre parler de quelque désordre. Il

y a continuellement dans les rues des soldats l'épée au côté, et le fouet à la main, prêts à frapper ceux qui voudraient occasionner quelque tumulte. Ils ont soin que les rues du King tchhing soient entretenues dans la plus grande propreté ; ils mettent la main à l'œuvre s'il est nécessaire ; ils font la garde toute la nuit, et ne permettent à personne de sortir alors dans les rues, si ce n'est la lanterne à la main, pour quelque cause nécessaire, comme pour avertir un médecin ; ils interrogent même ceux qui seraient chargés de quelque commission de l'empereur ; et il faut toujours répondre d'une manière satisfaisante ; ils ont le droit d'arrêter, par provision, quiconque leur résiste ou leur est suspect. Le gouverneur de la ville fait souvent des visites, lorsqu'on s'y attend le moins ; les officiers de la garde doivent veiller avec un soin extrême sur les soldats qui sont à leurs ordres ; la moindre négligence serait punie, et l'officier serait cassé dès le lendemain. Ces soldats de garde sont des fantassins chinois, appartenant aux troupes irrégulières.

Il y a de plus, à Péking, une cavalerie nombreuse ; on la fait monter à 80,000 hommes ; son soin principal est de veiller à la garde des portes et des murailles, et de se tenir prête à marcher au premier ordre. Cette troupe est composée de huit divisions mandchoues, huit mongoles et d'autant de divisions d'Oudjen tchookha (vol. I, p. 15).

Chaque division est distinguée par son uniforme et par la couleur de sa *bannière* (en chinois *khi*, et en mandchou *gousa*). La bannière *jaune* est la première; son quartier dans le King tchhing occupe toute la partie septentrionale, de l'est à l'ouest; ses subdivisions sont en bannière jaune, sans bordure, et en bannière jaune à bordure rouge. La seconde bannière est ou rouge sans bordure, ou rouge avec une bordure blanche; elle a son quartier dans la partie occidentale du King tchhing, qu'elle n'occupe cependant pas en entier; et la partie septentrionale en est affectée à la bannière jaune: et la troisième bannière ou la bannière *bleue* occupe la partie limitrophe du palais impérial. Cette même bannière bleue tourne ensuite au midi de ce même palais, et son quartier s'étend parallèlement au mur méridional jusqu'au mur oriental; cette bannière est subdivisée en bannière purement bleue, et en bannière bleue avec une bordure rouge; la première à l'est, la seconde à l'ouest. Enfin, la quatrième, ou la bannière *blanche*, a son quartier dans le milieu de la partie orientale du King tchhing, entre la bannière toute bleue, et la jaune bordée. Sa division *toute blanche* est au nord, et la *blanche bordée en rouge* au sud. Le général de chaque bannière a sous lui six lieutenans-généraux, auxquels est confié le commandement des troupes; comme ces cavaliers sont partie Mandchoux, partie Mongols et partie Chinois, chaque bannière a ses bureaux,

son arsenal, ses magasins, son trésor, et une école pour les enfans. Il faut observer qu'en Chine, comme autrefois en Russie, les militaires occupent en même tems les principales places de l'administration; les ministres, les présidens des tribunaux, les mandarins, quoique lettrés, ne doivent pas ignorer l'art de monter à cheval, de tirer des flèches, etc. La garnison de Péking, à l'exception de la partie chinoise, ou de la *bannière verte*, qui est stationnée dans le Vaï lo tchhing, est rarement au complet, parce que des régimens entiers vont faire le service des frontières; par exemple, sur les bords de l'Ili, à Ouliasoutaï, à Tchitchigar, dans le Tubet.

Une des principales attentions de la police de Péking, est de prévenir la famine. Il y a, tant dans la ville que dans les faubourgs, un grand nombre de greniers où l'on fait de très-grandes provisions de riz, pour les années de disette. Les ordonnances au sujet de ces greniers sont fidèlement exécutées au voisinage de la cour; si elles l'étaient de même dans les provinces, il n'y aurait pas de famine; mais il y en a souvent par la négligence des mandarins. Outre ces greniers, l'empereur en a d'autres qu'il fait remplir de blé froment, de légumes et de provisions nécessaires à l'entretien des bêtes de somme.

Le King tchhing.

Le King tchhing, ou ville impériale, qu'on ap-

pelle la ville mandchoue, est composé de trois villes, renfermées l'une dans l'autre, et chacune de ces trois villes a son enceinte particulière. Celle qui renferme immédiatement le palais impérial s'appelle *Tsu kin tchhing*, ville sacrée rouge. Dans le plan de Péking de notre Atlas, les numéros 17, 18, 19 et 20, désignent les quatre grandes portes de cette enceinte, et en font connaître l'étendue. Il faut y ajouter aussi le terrain compris entre les portes Nos 21 et 17, où est la principale entrée.

La seconde enceinte de la ville impériale est nommée *Houang tchhing*, *ville auguste*; elle est terminée par les portes numérotées 22, 23, 24 et 25. Les Russes lui ont donné le nom de ville Rouge, à cause de la couleur de son enceinte.

Enfin la troisième enceinte entoure la seconde et comprend toute la ville mandchoue; elle est occupée par les huit bannières dont il vient d'être question. On a dit plus haut qu'elle porte le nom de *King tchhing*, et qu'elle a neuf portes.

Le Tsu kin tchhing, ou *le palais impérial*.

Nous avons déjà dit que l'enceinte de ce palais est déterminée sur le plan par les portes 17, 18, 19 et 20. Sa forme est donc une espèce de carré un peu plus long que large; il est environné de fortes murailles crénelées, construites de briques

et couvertes de tuiles de couleur jaune. Sur chaque porte est un pavillon vaste et élevé; il y a aussi de semblables pavillons aux quatre coins de l'enceinte. Le *Tsu kin tchhing* a environ six li, ou plus de trois versts de tour. Les murs du Tsu kin tchhing sont environnés d'un large fossé revêtu de pierres de taille; vis-à-vis des portes septentrionale, orientale et occidentale, on traverse ce fossé sur des ponts-levis.

Le dedans du palais est une enfilade de cours et de salles, ou appartemens, qui semblent se disputer le prix de la beauté et de la magnificence. En entrant dans la ville mandchoue, par la porte du sud n° 1, et en allant au nord, on traverse d'abord une grande rue, parallèle au mur méridional de la ville. On entre ensuite sur un grand terrain carré, environné d'une grande balustrade de marbre. Ce terrain est terminé au nord par une seconde rue, et sa communication, de part et d'autre avec cette rue, est ornée d'un arc de triomphe. Cette rue aboutit à l'appartement 21, nommé *Tai thsing men*, en honneur de la dynastie mandchoue; au bas, on voit trois grandes portes qui ne s'ouvrent jamais, que quand l'empereur veut sortir du palais; les particuliers doivent entrer et sortir par les portes 26 et 27. La seconde porte 22, *Thian ngan men*, est voûtée, large et très-profonde; elle porte une très-belle salle.

L'espace renfermé entre les portes 21 et 22 forme une très-vaste cour, pavée de grosses briques, posées de champ, et ornée à droite et à gauche de portiques et de galeries, soutenues par plus de deux cents colonnes; cela, dit-on, fait un très-bel effet. Cet espace, ou cette cour est terminée au nord par la rue *Tchhang ngan kiai*, avec laquelle elle a communication par les deux portes 26 et 27. A égale distance de ces deux portes, on voit dans la rue Tchhang ngan kiai deux arcs de triomphe, marqués sur le plan. Presque vis-à-vis de ces deux portes 26 et 27, on traverse un ruisseau ou un canal demi-sec, sur cinq ponts de marbre, ornés de colonnes, de balustrades et de figures de lions. Ces ponts conduisent au second portail (n° 22); cinq portes forment ce portail; l'empereur seul peut passer par les trois du milieu; les deux autres sont très-basses; elles sont ouvertes à tous ceux qui ont droit d'entrer au palais. Les plus anciens des princes mandchoux ont seuls la permission d'aller à cheval jusqu'à la porte intérieure. Ce portail a plus de vingt pas géométriques d'épaisseur; il est surmonté, comme les autres, d'un très-bel appartement, et suivi d'une cour moins grande, qui conduit au troisième portail (n° 28), nommé *Touan men*. Avant d'arriver à ce portail, on voit, à droite, le *Thai miao* (n° 29); le mot chinois *miao* signifie temple : dans celui-ci, on rend un culte religieux aux ta-

blettes des ancêtres des empereurs mandchoux. Ce temple est très-bien entretenu; l'empereur y va pratiquer, en tems réglés, les cérémonies usitées chez les Chinois, par rapport au culte des ancêtres. A gauche de la porte Touan men, on voit le *Che tsu than:* c'est un autre temple (nº 30) élevé à l'Esprit qui fertilise les champs. L'empereur y va également en tems réglés, pour y déposer les offrandes prescrites par l'usage.

Les nºs 28, 31 et 32, sont les portes d'une vaste cour, où les princes du sang se rassemblent chaque mois pour recevoir les ordres de l'empereur. Les mandarins de la cour leur offrent le thé, et inscrivent leurs noms sur des registres destinés à cet effet. Quand ces princes ne peuvent pas venir faire leur cour aux jours marqués, on exige qu'ils donnent les raisons de leur absence. C'est dans cette même cour que les princes tributaires font hommage à l'empereur, soit par eux-mêmes, soit par leurs envoyés. L'empereur fait des présens, tant aux princes eux-mêmes, qu'à ceux qui sont envoyés pour les représenter, et ces présens sont considérés comme des récompenses. Les présens destinés aux ambassadeurs Européens se distribuent dans cette même cour.

Les nºs 33 et 34 indiquent deux bâtimens, dont un est probablement le miao de *Fan king tchhang*, ou le magasin des livres sacrés étrangers doit se trouver près du nº 31.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici est, en quelque sorte, extérieur au palais; c'est par la belle porte *Ou men*, ou du midi (n° 17), qu'on entre dans l'intérieur. Cette porte est composée de trois grandes arcades, et surmontée d'une salle plus vaste que celles des précédentes. A droite et à gauche, il y a deux corridors qui courent vers le sud, l'espace d'une portée de mousquet, ou environ, et qui sont terminés, tant au nord qu'au sud, par des pavillons ou des salles semblables à celles qui couronnent le pavillon du midi, mais beaucoup plus petites. Ces corridors s'étendent vers les nos 31 et 32; il y a sur le portail du midi une grosse cloche que l'on sonne, et un grand tambour suspendu, sur lequel on frappe lorsque l'empereur sort du palais, ou lorsqu'il y rentre.

Après avoir passé le quatrième portail, on entre dans une cour, et l'on traverse un fossé profond et rempli d'eau, sur cinq ponts, ornés de parapets, pilastres et perrons, avec des figures de lions, et d'autres sculptures, le tout de beau marbre. On arrive de là à trois portes, qui sont marquées sur le plan, mais qui ne sont pas numérotées; on passe de là dans la belle cour de *Tai ho tian*, dans laquelle on peut aussi entrer par les portes latérales nos 35 et 36. Cette cour est terminée à droite et à gauche par des portes, des portiques et galeries, ornées de balcons, et

soutenues par des colonnes ; on assure que le tout produit un effet absolument frappant. Au nord de cette cour (n° 37), ou voit la superbe salle du *Tai ho tian*, ou de la grande unité, qui est la salle du trône ; on y monte par cinq escaliers de quarante-deux marches chacun, le tout de marbre très-fin. L'escalier du milieu est fort large ; il est réservé pour l'empereur ; les princes et les mandarins du premier rang montent par les deux escaliers voisins ; les deux extrêmes sont les plus étroits ; ce n'est que par ces deux derniers que les eunuques et les officiers du palais peuvent monter au Tai ho tian. Au premier jour de l'an, et en d'autres jours de grande cérémonie, les mandarins s'assemblent, selon leur rang de dignité, dans la cour du Tai ho tian. L'empereur est assis dans la salle sur son trône, les princes, les ministres et les grands du premier ordre sont assis près de lui ; les mandarins soit d'armes, soit de lettres, font leurs soumissions au souverain, en se prosternant à diverses reprises, et en frappant du front contre terre. C'est dans cette même salle que l'empereur donne audience aux princes étrangers et à leurs ambassadeurs. Cette salle était, dit-on, une des merveilles du monde, sous les empereurs chinois ; mais le rebelle *Li tsu tchhing* s'étant emparé de Péking et du palais, sous le règne du dernier empereur de la dynastie des Ming, et se voyant obligé d'abandonner sa proie, par la

crainte des Mandchoux, qui s'approchaient à grandes journées, voulut signaler sa férocité avant son départ; il mit le feu au palais, et le *Tai ho tian* fut entièrement consumé. Les Mandchoux l'ont rétabli depuis, sinon avec autant de magnificence, au moins dans le même goût qui avait dirigé sa première construction.

Au-delà du Tai ho tian, il y a de chaque côté un passage (nº 38 et 39); puis on voit une longue suite d'appartemens séparés les uns des autres par des cours, plus ou moins spacieuses. Le septième est celui de la salle très-élevée; le huitième celui de la grande salle de la hauteur moyenne. C'est dans la neuvième, nommée la *Souveraine concorde*, que l'empereur se rend deux fois par jour pour conférer des affaires de l'état, avec ses *colao*, ou ses ministres, et avec les présidens des six grands tribunaux. Le dixième appartement est le *Portail du Ciel serein*, et le onzième est appelé la *Demeure du Ciel serein*; c'est le plus haut, le plus riche et le plus magnifique de tous. Dans la cour qui le précède, on voit une espèce de tour de bronze doré, finissant en pointe, haute de douze ou quinze pieds, relevée par un grand nombre de petites figures, travaillées avec une grande délicatesse. Aux deux côtés de cette tour, il y a deux grands brasiers de bronze doré où l'on brûle jour et nuit des odeurs. Les deux appartemens suivans, celui de la *belle*

et agréable maison du milieu, et celui de la *maison qui reçoit le Ciel*, forment, avec le précédent, ce que l'on peut appeler proprement le logement de l'empereur ; c'est en effet dans ces trois appartemens que l'empereur réside avec l'impératrice régnante, les reines et les concubines. Ce logement est renfermé dans un espace carré long que l'on doit placer aux environs du (nº 40) ; car on n'a pas pu représenter tous ces appartemens sur le plan. L'enclos de l'appartement de l'empereur et de l'impératrice a des murailles et des portes plus élevées que n'en ont les enclos des reines et de concubines. Au reste, il y a dans tous ces enclos de petits canaux, des jets d'eau, des lacs, des parterres, des vergers, etc. L'impératrice-mère loge dans un grand et beau palais, à l'ouest de la cour du Tai ho tian (nº 41) ; il s'appelle *Tsu ning koung*, palais de la compassion et de la tranquillité ; à l'est de la même cour est un autre palais (nº 42), habité par le prince héritier ; lorsqu'il y en a un de déclaré, l'espèce de portail figuré au (nº 40) n'est point une porte, c'est un arc de triomphe.

Derrière le logement de l'empereur est un vaste jardin, nommé le *Jardin impérial*, et qui tient lieu du quatorzième appartement ; il conduit au quinzième, qui porte le nom de la *divine vertu militaire*. Ce portail est une des portes du Tsu kin tchhing ; il y a encore au-delà des appar-

temens appartenant à l'empereur; ils sont partie du Houang tchhing, dont nous donnerons la description dans le paragraphe suivant.

Outre les cours et les appartemens dont nous venons de parler, on voit encore dans le Tsu kin tchhing plusieurs tribunaux et surtout le *Kiun ki tchou*, le conseil privé (1); le *Nei ko*, le sénat; le *Nei ou fou*, le trésor de la cour; un grand nombre de manufactures et de magasins, plusieurs beaux miao, des écoles où l'on apprend la langue mandchoue et la chinoise, une imprimerie impériale, une belle apothicairerie avec des laboratoires.

Le Houang tchhing.

Cette enceinte, commençant au (n° 21), va au nord le long de la rue Tchhang ngan kiai jusqu'à l'arc triomphal qui est près du lac le plus méridional; puis tournant à l'ouest, elle monte de nouveau au nord, passe à la porte (n° 25), de là s'étend à l'est, en passant devant le lac septentrional, et après la porte n° 24, traverse un petit ruisseau qui vient du nord; elle se prolonge ensuite au sud, le long du bord oriental de ce ruisseau, où elle est coupée par la porte n° 23; elle traverse une seconde fois le ruisseau et atteint la

---

(1) Cette explication est fautive; *Kiun ki tchou* en chinois, et *Tchookhaï naskoûn ni ba* est le nom de l'endroit où l'on traite ce qui concerne l'emploi des troupes et autres affaires relatives à l'administration de l'armée. Kl.

porte n° 22 ; ensuite elle retourne au sud vers la porte n° 21, où elle a commencé ; on lui donne un circuit de dix-huit li, environ dix versts. Toute cette enceinte était destinée au palais de l'empereur *Tchhing tsoung* (de 1402 à 1424), qui la fit bâtir en l'état où elle est maintenant ; mais les empereurs ses successeurs en ont concédé divers emplacemens à des particuliers ; ils ont permis que quantité de marchands s'y vinssent établir ; ils y louent même actuellement un grand nombre de boutiques. Cette enceinte est, en général, habitée par des gens employés au service de la cour.

En sortant du Tsu kin tchhing, au nord, par le portail de la Valeur surnaturelle, on traverse le ruisseau ou le fossé sur un beau pont en marbre, extrêmement large, et l'on arrive au seizième appartement du palais : il s'appelle le *Portail fort élevé du nord* (n° 43). Le dix-septième est nommé le *Portail de Van soui*, ou *de dix mille années*. *Van soui* est un des surnoms qu'on a coutume de donner à l'empereur. Ces deux derniers portails sont séparés par une cour, longue de trente toises du sud au nord, et d'environ deux cents toises de l'est à l'ouest.

Les portes n° 44, 45 et 46, sont celles d'un vaste enclos où est le *King chan*, ou la montagne resplendissante. Cette montagne a été construite de main d'homme ; on y a employé

la terre qu'on a retirée en creusant les fossés et les lacs. On dit que sa base consiste en un tas énorme de charbons, que l'on tenait en réserve pour le cas où la ville serait assiégée par l'ennemi. Le King chan est composé de cinq collines, de hauteur médiocre; celle du milieu est la plus haute; les autres se présentent à l'est et à l'ouest, en dégradant; elles sont couvertes d'arbres, rangés avec symétrie jusqu'à leur sommet; on y avait rassemblé des lièvres, des lapins, des cerfs, des daims, d'autres animaux semblables, et sur le sommet des arbres mille oiseaux faisaient retentir l'air de leurs gazouillemens mélodieux. C'est sur cette montagne que l'infortuné *Hoai tsoung*, dernier empereur de la dynastie Ming, se réfugia pour éviter de tomber vif entre les mains du rebelle Li tsu tching, qui s'était rendu maître du palais. Ce malheureux prince abattit sa fille à ses pieds, d'un coup de sabre, et se pendit ensuite à un des arbres du Tzin chan, le 15 avril 1644, au matin. La veille, au soir, l'impératrice, son épouse, s'était dérobée à la poursuite de Li tsu tching en se donnant, dans le palais, une semblable mort. L'empereur Khian loung a beaucoup embelli le King chang; il y a fait construire de beaux jardins, des promenades agréables, des appartemens magnifiques, des salles de spectacle et de concert; le tout forme maintenant un séjour vraiment délicieux.

Au nord de la montagne, on voit un portail (nº 47) ; plus haut, on voit plusieurs palais (nº 48), nommés les palais royaux de *Longue vie*. Ces palais sont actuellement inhabités ; on y expose les corps des empereurs à leur décès, jusqu'à leurs funérailles. On entre ensuite dans une rue longue et large, bordée à gauche par une enfilade de boutiques à un étage, par des ateliers d'artificiers et de vernisseurs, par des chantiers de bois de charpente, et par une seconde enfilade de boutiques pareilles à la première. A droite, il y a deux semblables enfilades de boutiques ; l'intervalle entre ces deux enfilades est rempli par des maisons, ou même par des palais ; il y a également un petit bâtiment en bois, qui est habité par des soldats de la garde impériale. Cette rue est terminée par le portail de *Ti ngan* (tranquillité terrestre) ; ce portail, qui est une des portes du *Houang tchhing*, forme le vingtième et dernier appartement du palais impérial ; on pourrait même le compter maintenant pour le vingt-unième, depuis que l'empereur Khian loung a fait construire sur le King chan les palais dont nous avons parlé plus haut.

Comme les lieux les plus remarquables du Houang tchhing et du King tchhing sont, pour la plupart, des temples ou *miao*, des tribunaux et des palais, pour ne pas trop multiplier les renvois particuliers, nous avons cru devoir employer

quelques renvois généraux. Les temples ont été désignés par une étoile, ou astérisque. Nous avons cru cependant devoir omettre un grand nombre de petits miao; les étoiles auraient été trop multipliées; d'ailleurs, il n'y a point de palais de prince qui n'ait son miao.

La lettre *d* désigne un palais de regulo ou de prince. Les princes du sang sont divisés en différentes classes : on donne aux regulos de la première classe ou du premier ordre le titre de *tsin-van*, à ceux du second celui de *kiun vang*, à ceux du troisième celui de *béilé*, au quatrième celui de *beitsu*, et au cinquième celui de *koung*. Quand il meurt un de ces princes, sa dignité ne passe qu'à celui des enfans qui a été choisi pour lui succéder; les autres enfans, sous les noms de *beitsu* et de *houang taidzi*, ou princes *aux ceintures jaunes*, ne sont que des regulos du quatrième ou cinquième ordre. Il y a encore des princes d'ordre inférieur ; ceux-ci n'ont point de palais affecté. Au reste, les Mandchoux peuvent être princes, non-seulement par la naissance, mais encore par des alliances avec la famille impériale.

La lettre *p* désigne des tribunaux, soit souverains, soit dépendans; nous aurons lieu de parler de plusieurs de ces tribunaux.

A l'ouest du Tsu kin tchhing et du King chan, on trouve de grands lacs creusés de main d'homme.

On voit, au nord, cinq pavillons construits dans le lac même ; l'empereur y fait des promenades en bateaux. Cet endroit, suivant le récit des habitans de Péking, est, pendant l'été, le séjour des plus belles femmes du harem de l'empereur.

Au-dessus, au n° 49, est un lieu très-agréable avec de très-beaux appartemens sur le bord du lac. Au nord de cet appartement, il y a un temple d'idoles, où l'on voit une statue de Foe, d'une grandeur extraordinaire ; elle est de bronze doré ; la statue a cent bras ; elle est haute de plus de soixante pieds. Ce temple n'est bâti que depuis peu de tems, il forme un très-beau bâtiment, couvert de trois toits. Un peu plus au nord, on trouve sur le plan une espèce de porte, c'est celle d'un jardin vaste et magnifique. Au nord-est de cette porte est un autre temple.

En redescendant au sud, on voit une île dans le lac (n° 50). Cette île forme une petite montagne sur laquelle est le *pe tha*, ou la pyramide blanche. La petite montagne est composée de pierres rares, transportées des provinces méridionales de la Chine, depuis les tems les plus reculés. La dynastie actuelle a fait de cette île un lieu de dévotion pour les Mongols ; des eunuques y font le service au lieu de lama. On y voit des temples, plusieurs appartemens avec des galeries ouvertes et couvertes, très-bien exécutées et dans le meilleur goût ; le point de vue est charmant, et les

galeries qui s'étendent le long du lac font un très-bel effet.

Sur les bords orientaux du lac, il y a le jardin des mûriers (*Sang youan*), destiné à élever des vers à soie. Le temple (nº 51), qui est à son angle nord, est consacré au génie proteteur des vers à soie. L'impératrice douairière y en fait nourrir; les dames de la cour se partagent cette occupation pour encourager cette branche d'industrie indispensable à l'habillement des habitans de la Chine.

En remontant du même côté, entre les deux montagnes, celle de King chan et celle de la pyramide blanche, on voit (nº 52) un beau palais, où est placée la tablette de l'empereur Khang ki L'empereur se rend dans ce temple à des jours déterminés pour honorer la mémoire de ce grand prince, l'un des plus illustres et des plus heureux monarques que la Chine ait jamais eus. Il occupa le trône depuis l'an 1662 jusqu'au 20 décembre 1722; il a toujours favorisé les missionnaires européens; ceux de la compagnie de Jésus ont eu une part distinguée dans sa protection et dans ses faveurs. Le lac où est l'obélisque est séparé, par un superbe pont en marbre, d'un autre grand lac qui s'étend à deux li, vers le midi; les bords de ce lac sont également ornés de palais, de temples et de pavillons.

Du côté sud (nº 53), doit être le palais ou la

belle maison de plaisance nommée *Yng thai*; il y a des jardins, des salles et des promenades magnifiques; les bâtimens qu'on y voit sont, pour la plupart, du tems des empereurs mongols ou de la dynastie des Yuan. La porte (nº 54) conduit du palais au lac du midi.

A l'ouest de ce lac, on voit, (nº 55), un couvent qui appartenait auparavant aux jésuites français, et d'où ils ont déterminé le méridien de Péking. Cet édifice est connu à Péking sous le nom de *Pe thang*, ce qui veut dire le temple septentrional.

En suivant le mur du Houang tchhing, au nord de la porte (nº 25), on trouve au-dessus du nº 56 plusieurs bâtimens semblables, rangés en enfilade vers le nord. Ce sont des magasins de poudre à canon et de salpêtre; il y a dans la ville beaucoup d'autres magasins de soie, de nattes, de peaux, de toile, de thé, d'huile, de vins, de vinaigre, d'œufs, de porcelaine, de vernis, de bois, de charbon, etc.

Vis-à-vis des magasins à poudre, en tirant à l'est, on voit, au nº 57, un enclos destiné à renfermer des tigres; il y a au-dessous un grand temple lamaïque.

Absolument au nord-ouest du Houang tchhing, en dedans de l'enceinte, il y a un pavillon nº 58 où se met l'empereur lorsqu'il vient voir ses soldats tirer de la flèche et courir à cheval.

A l'angle nord-est du Houang tchhing, il y a (n° 59) un terrain où l'on fait la poudre à canon; de l'autre côté du ruisseau, on trouve un bâtiment (n° 60), où l'on travaille aux meubles de l'intérieur du palais; plus bas (n° 61), est le vaste temple mongol de Soung tchou szu, habité par le kontoukhtà, le premier des trois grands prêtres de la religion lamaïque, résidant à Péking. Auprès de ce temple est l'imprimerie pour les livres de prière, en langue tubétaine.

N° 62. Écuries de l'empereur; il y en a plusieurs autres dans ce quartier.

N° 63. Écoles de langue russe pour les Mandchoux.

En descendant toujours au sud, on rencontre un lieu marqué n° 64; c'est la salle des archives. Au midi de cette salle, il y a (n° 65) un tribunal auquel ressortit tout ce qui concerne les cuisines du palais. Un autre tribunal (n° 66), près de l'enceinte du Tsu kin tchhing, est destiné à régler ce qui regarde les images des esprits tutélaires des maisons.

Au bas du Houang tchhing, ou au sud de cette enceinte, on voit un pavillon entre le ruisseau et le mur jaune (n° 67); c'est une salle d'où les grands voient faire l'exercice de la flèche.

Description du King tchhing.

Cette troisième enceinte est la même que celle de la ville mandchoue.

Au sud du Houang tchhing, et à l'ouest de l'entrée du palais, est le *Tchou kou ting* (n° 68); c'est un sallon où il y avait autrefois un tambour; des mandarins et des soldats y faisaient garde jour et nuit. Jadis, quand quelqu'un ne pouvait obtenir justice et qu'il se croyait trop vexé, il allait frapper le tambour; à ce bruit, les mandarins étaient obligés de venir, d'examiner les griefs de celui qui se plaignait, et de lui rendre ou de lui faire obtenir la justice qu'il demandait. Aujourd'hui cet usage est aboli.

En continuant de suivre à l'ouest la rue du *Perpétuel repos*, on trouve, à gauche, un autre bâtiment; c'est un magasin contenant les drapeaux, banderoles et autres ornemens, qui suivent l'empereur lorsqu'il sort du palais. Plus loin, à l'ouest M, est la principale mosquée mahométane pour les Tourkestâni; de l'autre côté, ou à l'est de l'avenue du palais, dans la même rue, on voit (n° 67), un autre magasin où l'on conserve les ornemens qu'on porte devant l'empereur en pareilles circonstances; tout le reste de ce quartier est presque entièrement occupé par des tribunaux. Il y a six tribunaux souverains desquels dépendent tous les autres. Il a été question plus haut des tribunaux de l'intérieur du palais; ceux-là forment comme le conseil privé du prince; ils sont supérieurs à tous les autres, même aux six tribunaux souverains.

N° 70. A l'est de l'avenue du palais impérial, est *Tsoung jin fou*, ou le tribunal des princes; il règle tout ce qui concerne la famille impériale.

N° 71. *Li pou*, ou le tribunal des mandarins; c'est la première des six cours souveraines; sa fonction est de fournir des mandarins à toutes les provinces de l'empire, de veiller sur leur conduite, d'en informer l'empereur.

N° 72. *Hou pou*, ou le tribunal des trésoriers; il a la surintendance des finances de l'empire, et juge tous les procès relatifs aux possessions territoriales; c'est le second tribunal souverain.

N° 73. *Li pou*, tribunal des rites ou du cérémonial, est le troisième tribunal souverain. Il règle tout ce qui concerne les cérémonies chinoises, la religion, les études, l'introduction et l'entretien des ambassadeurs, etc.

N° 74. *Thai i yuan*, le tribunal des médecins.

N° 75. *King thian kian*, tribunal de l'astronomie; il est subordonné au tribunal des rites.

N° 76. *Houng lou szu*, tribunal des cérémonies de la cour.

N° 77. *Koung pou*, tribunal des ouvrages publics.

N° 78. *Ping pou*, quatrième cour souveraine, ou tribunal de la guerre; il veille sur l'armée, ainsi que sur la porte dans l'intérieur.

N° 79. *Hing pou*, ou la chambre criminelle, cinquième tribunal souverain.

N° 80. *Tou tchha youan*, ou tribunal des censeurs de l'empire, nommé par d'autres tribunal de la police; les procureurs du gouvernement dépendent de ce tribunal. Il reçoit également les suppliques adressées à l'empereur dans les cas urgens.

Le tribunal qui est au-dessous du n° 79, est une seconde cour criminelle, dépendante de la première.

Les trois petits tribunaux inférieurs que l'on voit à gauche, sont les hôtels particuliers de trois lieutenans criminels pour Péking.

En revenant à la partie orientale de la rue du *Perpétuel repos*, on trouve (n° 81), le *Han lin youan*, ou le tribunal de l'histoire et de la littérature chinoise; les présidens et les mandarins qui composent ce tribunal sont des docteurs choisis, appelés *han lin*. Tous les savans de la Chine, toutes les écoles, tous les colléges, dépendent de ce tribunal. C'est lui qui choisit et nomme les juges et les examinateurs des compositions qu'on exige des lettrés, avant que de les promouvoir aux grades; c'est pareillement dans ce même tribunal qu'on désigne ceux que l'on croit les plus capables de réussir dans les pièces d'éloquence ou de poésie destinées à être récitées devant l'empereur.

En suivant ce même canal au midi, près du pont Tchoung yu ho khiao (n° 82), on trouve la

cour russe et le couvent de la Purification dépendant du saint synode. La mission russe y demeure depuis plus de cent ans; l'enceinte de cet établissement, appelé en chinois *Hoei thoung kouan*, renferme tout ce qui peut en rendre le séjour agréable; plus de cinquante personnes peuvent y loger à l'aise; il y a de beaux jardins, des vergers, des parterres. Quiconque aime l'étude peut passer le tems sans s'ennuyer à Péking: on y trouvera toujours assez d'objets pour s'occuper.

L'église de Notre-Dame-de-l'Assomption, qui appartient au couvent russe, est située à l'extrémité nord-est du King tchhing (n° 83). Sous l'empereur Khang hi, en 1685, on y avait placé nos cosaques faits prisonniers dans la ville d'Albazin, sur la rive gauche de l'Amour. Il y a, près de cette église, plusieurs maisonnettes qui appartiennent au couvent (n° 84). Au sud de la maison des Russes, et contre la muraille de la ville, est *Kao li kouan*, ou maison des Coréens.

En allant un peu au nord-est de la maison des Russes, après avoir passé le canal dans la rue du Perpétuel repos, on arrive au n° 85. C'est *Li fan youan*, ou le tribunal des affaires étrangères, qui concernent les Russes, les Mongols, Ili, le Tourkestân oriental, le Tubet et la Corée.

Presque vis-à-vis de la porte de ce tribunal, au midi de la même rue, est le *Thang tsu* (n° 86), ou le temple des ancêtres de la dynastie mandchoue.

Le premier jour de l'année, le premier jour de chaque mois et dans des circonstances particulières, l'empereur vient dans ce temple pour se conformer à l'usage. Quand une armée revient victorieuse, l'on y adresse des actions de grâces à l'Être-Suprême.

Beaucoup plus à droite, et un peu plus haut, près du mur oriental de la ville, au n° 87, est le *Koungyouan*, ou *Kin tchhang*, qui est une dépendance du Han lin youan; c'est un vaste enclos où se font les compositions des lettrés qui aspirent aux grades; il y a un très-grand nombre de chambres ou de cellules, et de fort beaux appartemens pour les mandarins qui doivent présider aux examens; ceux-ci veillent aussi sur les compositions, tant pour entretenir le bon ordre, que pour empêcher ceux qui composent de faire usage de la composition des autres. On veille avec la même sévérité à ce que les candidats n'apportent point de livres, ou des ouvrages composés par d'autres. Dans les capitales des provinces, il y a de pareils enclos pour les examens. L'empereur nomme souvent des han-lin de la capitale, pour y présider; ces han-lin sont en grande autorité; ils vont de pair avec les plus grands mandarins.

L'observatoire impérial (n° 88) touche au mur oriental de la ville vers le midi; cet observatoire a été bâti en 1279, sous la dynastie des Youan.

Comme les anciens instrumens astronomiques ne pouvaient plus servir, l'empereur Khang hi ordonna, en 1673, d'en fabriquer de nouveaux sous la direction des jésuites. On conserve également dans cet observatoire les instrumens astronomiques que le roi d'Angleterre a envoyés en présent à l'empereur de la Chine, en 1793.

Le nº 89, au nord-ouest de l'observatoire, plus près du Houang tchhing, indique le lieu où était le couvent de Saint-Joseph, connu à Péking sous le nom de Temple Chrétien de l'est; il était habité par des jésuites de diverses nations européennes, excepté des Français; ceux-ci avaient leur couvent particulier. La maison de Saint-Joseph a été détruite par un incendie, en 1812.

Plus haut, vers le nord-est, on voit une grande rue traversée par le portail (nº 90) des *Toung szu leou* (porte orientale des quatre portes triomphales); elle est peinte en rouge et ornée d'inscriptions et de figures d'animaux.

A l'ouest et près de cette porte, et au nord du *Ma chi*, ou du marché aux chevaux, est le temple *Loung fou szu* (nº 91); il fut construit en 1452; il a été rebâti sous le règne de Young tchhing. Les 9 et 10, les 19 et 20, les 29 et 30, de chaque mois, il se tient, dans la cour qui l'environne, une foire qui est fréquentée par les marchands de tous les quartiers de la ville; le concours de gens de toutes les classes y est très-considérable.

L'enfilade des bâtimens (nº 92 et 93), près de

la muraille orientale de la ville, dénote de vastes emplacemens, où il y a de grands magasins de riz ; chaque mois, on y distribue des vivres aux officiers et aux soldats de la Garde impériale.

Au nord, entre le milieu et la porte orientale, on voit (n° 94) l'*Young ho koung ;* c'est un vaste terrain où était précédemment le palais du quatrième fils de Kang hi. Ce prince succéda à son père, sous le nom de Young tchhing. Khian loung, fils de ce dernier, fit détruire ce palais et y fit substituer, 1° une belle salle où repose la tablette de Young tching ; 2° un bel appartement pour l'empereur, lorsqu'il vient honorer en ce lieu la mémoire de son père ; 3° un temple magnifique en l'honneur de Foe ; 4° un monastère, où habitent plus de trois cents lama du Tubet. Ces lama ont plus de deux cents disciples chinois ou mandchoux, qui apprennent sous eux la langue tangoute et la tubétaine, le sens des livres saints, écrits dans cette dernière, la doctrine de Foe, les mathématiques, la médecine, la rhétorique et plusieurs autres sciences. Ces lama récitent des prières le jour et la nuit ; il y a aussi, dans cet enclos, des sculptures et des peintures. Le Young ho koung est le temple le plus vaste et le plus magnifique de Péking. Les bâtimens ne le cèdent point en beauté au palais impérial, ni à ceux que l'empereur Khian loung a fait élever dans ses maisons de plaisance.

On arrive, par la rue de l'ouest, au *Koue tsu kia*

(n° 95), ou collége impérial ; il y a dans ce collége beaucoup de professeurs qui apprennent à bien composer en chinois et en mandchou. Les salles où sont les tablettes de Confucius et de ses disciples sont très-belles. En tems réglés, l'empereur y va présenter ses hommages à Confucius, comme au maître et au docteur de la nation. Les avenues, les portes, les cours et les appartemens du Koue tsu kian sont très-dignes d'être vus.

Au sud du collége et à l'ouest de la grande rue, qui descend de la porte de Ngan ting men, on trouve le n° 96 ; c'est le tribunal du *Chun thian fou*, ou du gouverneur civil de la ville : *fou*, en langue chinoise, signifie ville du premier ordre, et les fou ont ordinairement dans leur dépendance des tchéou et des hian, ou des villes du second et du troisième ordre. Chun thian fou (c'est le nom de Péking), outre plusieurs tchéou et hian, qui ressortent de sa juridiction, renferme deux hien particuliers dans son enceinte, et chacun de ces hien a son gouverneur particulier. Le gouverneur de *Ta hing hian*, ou du quartier oriental de Péking, qui comprend aussi les villages voisins de la capitale jusqu'à une distance de quinze verst, a son tribunal n° 97, au sud-est du tribunal précédent.

Près de là, vers l'est, est la Monnaie ; il y en a deux autres dans le King tchhing. Le tribunal (n° 98), vis-à-vis de l'angle nord-ouest de Houang

tchhing, est celui de l'administrateur de *Ouan phing kian*, qui a sous sa juridiction le quartier occidental de Péking.

En allant du palais par le Houang tchhing, au nord, on rencontre, au pont qui traverse le ruisseau, un peu à droite (nº 99), le tribunal de la haute police (*Thi tou yamoun*); plus loin (nº 100), est le *kou leou*, ou tour du tambour; on y bat les cinq veilles de la nuit; le son en est entendu dans toute la ville. On dit qu'il y avait autrefois des clepsydres, qui maintenant ne sont plus en usage. Cette tour, et la suivante, ont été bâties sous le troisième empereur de la dynastie de Ming.

Un peu plus au nord est la tour (nº 101), dans laquelle il y a une grosse cloche qui sert au même usage que le tambour. L'empereur *Thai tsoung* des Ming (de 1403 à 1424), dit-on, fit fondre cinq cloches, pesant chacune environ 120,000 livres. La plus sonore et la plus belle de toutes est à trois verst à l'ouest de Péking, dans le temple des Ho chang (*); la seconde est dans une tour, à l'entrée du palais, près de la porte Ou men (nº 17); nous en avons parlé; la troisième est dans le *Tchoung leou*, dont nous parlons maintenant; les deux autres sont négligées dans un temple voisin du *Tchoung leou*.

(*) Voyez ce que j'ai dit de cette cloche, dans ma note, à la page 57 de ce volume. Kl.

L'angle entier, au nord-ouest de King tchhing, est contigu à de grands lacs, entrecoupés de digues qu'ombragent des saules; ces arbres sont également très-répandus sur les bords des lacs; cette partie de la ville est peu habitée.

Le canal *Tchheou keou*, ou canal puant, qui reçoit toutes les immondices, coule du nord au sud, dans la partie occidentale de King tchhing.

Dans la rue qui conduit de la porte occidentale à la ville, on voit, à l'entrée du Tchheou-keou, une place (n° 102), où il y avait un couvent des missionnaires de la Propagande, qui n'existe plus.

Après avoir marché un peu à l'est, on trouve vers le midi, dans une grande rue droite, le grand édifice (n° 103); celui que l'on voit à gauche est le temple *Hou koue szu*, connu par le marché qui s'y tient les 7, 8, 17, 18, 27 et 28 de chaque mois.

Un peu plus loin, toujours au sud, dans la grande rue, on passe sous la porte triomphale en bois (n° 104), nommée *Si szu pai leou*, ou porte occidentale de quatre arcs de triomphe. Au-delà de cette porte, en allant vers la porte Si tchi men, on voit le temple *Ti vang miao*, où l'on conserve les tablettes des plus illustres empereurs chinois et de tous les hommes distingués, depuis Fou hi, fondateur de la monarchie, jusqu'à la dynastie actuellement régnante. A des tems réglés, on y

porte des offrandes. Des arcs de triomphe s'élèvent des deux côtés de ce temple, en face duquel on a placé un garde-vue colossal; par respect pour ces lieux, il n'est permis à personne d'y passer à cheval ou en voiture; tout le monde est obligé de mettre pied à terre, ou de faire le tour derrière le bouclier; des inscriptions gravées en avertissent les passans.

A l'ouest de ce temple, s'élève un grand obélisque (n° 106), blanchi à la chaux; il a été construit dans le onzième siècle. Khoubilaï ayant fait mettre, en 1271, cet obélisque à découvert, y trouva une pièce de monnaie à son nom; ce qui était une prophétie de sa domination sur la Chine; les lama mongols l'y avaient placée pour persuader aux Chinois que la Providence même avait nommé Khoubilaï leur empereur.

En allant de l'arc de triomphe occidental dans la grande rue, jusqu'à l'extrémité sud du rempart, on approche de la porte de Chun tchhing men. A l'est (n° 107), est un très-grand couvent, où habitent actuellement trois religieux catholiques de l'ordre de St. François; ce sont les seuls missionnaires européens, à Péking, qui dépendent du pape.

Près du mur méridional, un peu à l'ouest de la porte de Chun tchhing men (n° 108), est un enclos, où l'on nourrit les éléphans de l'empereur.

La plupart des rues de King tchhing sont ornées de petits arcs de triomphe, qu'on devrait,

d'après leur couleur, nommer les portes *rouges ;* ils servent à l'embellissement de la ville, et sont du reste très-simples.

Le Vaï lo tchhing.

Pour la beauté des édifices et le nombre des habitans, cette partie de Péking est inférieure au King tchhing.

Il a déjà été question de sa circonférence.

La principale porte qui conduit du King tchhing au Vaï lo tchhing, est celle du midi, Thsian men. L'arcade du milieu est pour l'empereur ; le peuple passe ordinairement par les portails de l'est et de l'ouest ; une rue droite, fort large et pavée, traverse le Vaï lo tchhing du nord au sud ; elle est bordée de boutiques jusqu'au ruisseau qui la coupe à peu près en deux.

A l'ouest de la porte Thsian men, il y a beaucoup de boutiques ; ensuite on remonte un pont en pierre n° 1, sur le canal qui arrose le Vaï lo tchhing dans toute sa longueur ; près du pont sont des magasins d'étoffes de soie. Plus loin, dans la grande rue, il y a un arc de triomphe en bois (n° 2).

Vers l'est, dans la première rue de la porte triomphale (n° 3), on voit un grand nombre d'hôtelleries ; les Chinois y vont faire bonne chère. Un repas, qui consiste ordinairement en vingt plats, et plus, coûte au moins 1500 thsian par tête, ou 9 à 10 francs.

Au midi, dans la même rue, sont les boutiques où l'on vend de la toile et des habits tout faits ; elle est traversée par la rue des Éperlans, *Siañ you khéou* (n° 4), nommée ainsi parce qu'on y vend ce poisson; il y a dans la même rue plusieurs théâtres publics et des boutiques de marchands.

Une rue qui va de l'arc de triomphe au nord-est (n° 5), est bordée de riches magasins d'étoffes de soie, de parures de femmes et de bijouterie.

Au nord, sur le bord même du canal, est une glacière (n° 6) ; il y en a d'autres plus loin.

Au-delà, vers l'est (n° 7), est un théâtre, où quiconque veut se réjouir d'un événement heureux peut faire donner des représentations. Les personnes invitées apportent à celui qui les a engagées des présens en argent, qui ne doivent pas être moins d'un liang; ces présens entre amis sont réciproques. Il y a plusieurs théâtres semblables dans le Vaï lo tchhing ; mais, ils ont été fermés dans le King tchhing, par ordre de Kia khing.

Après avoir passé plusieurs rues, au sud de la glacière, on arrive à une assez grande place (n° 8), qui est occupée par des bains publics (*). Le bâtiment (n° 9), qui est à peu de distance, était autrefois un théâtre, démoli par ordre de Kia khing

(*) Ce fait réfute assez l'assertion ridicule de quelques voyageurs, qui ont prétendu que l'usage des bains était inconnu aux Chinois.

KL.

à l'occasion de la révolte arrivée dans l'automne de 1813; ce théâtre servit de lieu de réunion aux conspirateurs; ils y passèrent à se divertir toute la nuit qui précéda le jour où la rébellion devait éclater.

A l'est, une rue de traverse conduit des bains dans une grande rue qui se prolonge au midi de la seconde porte du King tchhing, Tchoung wen men, ou Khata. Presqu'en face de cette rue, une autre (n° 10) se dirige aussi vers l'est; il s'y tient un marché très-fréquenté, les 4, 14 et 24 de chaque mois; il y en a plusieurs autres dans cette partie de la ville.

A l'angle extrême du nord-est, une porte conduit au canal qui sert au transport des blés.

Dans toute la partie du Vaï lo tchhing, depuis cette porte jusqu'à la muraille sud-est, il y a des champs de blé, des jardins potagers, et des étangs dont l'eau est marécageuse.

Le Vaï lo tchhing est coupé de l'est à l'ouest par une grande rue, bordée de boutiques de quincaillerie; près de la principale rue, un petit pont sert à passer un ruisseau. On arrive, plus au sud, sur une place (n° 11), où se tient journellement le marché pour les vieux habits, depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du matin.

Au sud de cette place, on rencontre (n° 12), plusieurs étangs entretenus par le gouvernement; on y nourrit des poissons dorés, ce qui leur a fait

d'autre guide que la nature; toutes nos règles lui sont inconnues; peut-être n'a-t-il pas lieu de le regretter, puisqu'il garde la principale, celle de plaire, de toucher, d'exciter à la vertu, et de rendre le vice odieux.

Les Chinois ne font aucune distinction de la tragédie et de la comédie, ils n'ont en conséquence point de règles particulières appropriées à chacun de ces genres si disparates. Toute pièce dramatique se divise en plusieurs parties, que précède une sorte de prologue ou d'introduction. Ces parties, ou ces actes, peuvent être subdivisés en scènes, en déterminant celle-ci par l'entrée et la sortie des acteurs. Chaque personnage, lorsqu'il paraît, commence toujours par se faire connaître aux spectateurs; il leur apprend quel est son nom et le rôle qu'il va jouer dans la pièce. Le même acteur représente souvent plusieurs rôles dans la même pièce. Telle comédie, par exemple, sera jouée par cinq acteurs, quoiqu'elle continue et fasse successivement paraître dix ou douze personnages qui parlent.

La figure du comédien, reconnue pour être la même dans deux acteurs différens, doit détruire un peu l'illusion. Un masque pourrait remédier à cet inconvénient; mais les masques ne sont d'usage que dans les ballets, et ne se donnent sur la scène qu'aux scélérats, aux chefs de voleurs, aux assassins.

Les tragédies chinoises n'ont pas de chœurs,

proprement dits ; mais elles sont entremêlées de plusieurs morceaux de chant. Dans les endroits où l'acteur est censé devoir être agité de quelque passion vive, il suspend sa déclamation et se met à chanter. Souvent les instrumens de musique l'accompagnent ; ces morceaux de poésie sont destinés à exprimer les grands mouvemens de l'ame, comme ceux qu'inspirent la colère, la joie, l'amour, la douleur. Un personnage chante lorsqu'il est indigné contre un scélérat, lorsqu'il s'anime à la vengeance, ou qu'il est sur le point de mourir. Les mêmes absurdités se retrouvent donc dans tous les climats.

Les comédiens chinois n'ont point de théâtres fixes, excepté dans la capitale et dans quelques grandes villes ; ils sont ambulans, courent les provinces et les villes, et vont jouer dans les maisons particulières, où on les appelle lorsqu'on veut joindre l'amusement de la comédie aux délices d'un festin ; il en est peu de complets sans cette sorte de spectacle. Au moment où l'on se met à table, on voit entrer dans la salle quatre à cinq acteurs richement vêtus ; ils s'inclinent tous ensemble, et si profondément que leur front touche quatre fois la terre ; ensuite, l'un d'eux présente au principal convive un livre dans lequel sont inscrits, en lettres dorées, les noms de cinquante à soixante comédies, qu'ils savent par cœur, et qu'ils sont en état de représenter sur-le-

champ. Le principal convive ne désigne celle qu'il adopte qu'après avoir fait circuler cette liste, qui lui est renvoyée en dernier ressort. La représentation commence au bruit des tambours de peau de buffle, des flûtes, des fifres et des trompettes.

La scène est de plein pied et occupe un grand espace vide que laissent les tables rangées sur deux files. On couvre seulement le pavé de la salle d'un tapis, et, pour coulisses, les acteurs font usage de quelques chambres voisines, d'où ils sortent pour jouer leurs rôles; ils ont ordinairement plus de spectateurs qu'on n'a rassemblé de convives; l'usage est de laisser entrer un certain nombre de personnes, qui, placées dans la cour, jouissent aussi du spectacle qu'on n'a point préparé pour elles. Les femmes peuvent y prendre part sans être aperçues; elles voient les acteurs à travers une jalousie qui les dérobe elles-mêmes à tous les regards. Dans les fêtes et les réjouissances publiques, on élève des théâtres dans les carrefours et au milieu des rues. Les comédiens y représentent diverses pièces, depuis le matin jusqu'au soir, et le peuple y assiste sans qu'on l'impose à aucune rétribution.

Les lettrés chinois travaillent peu pour le théâtre, et recueillent peu de gloire de leurs productions en ce genre, parce que la comédie est plutôt tolérée que permise à la Chine. Les an-

ciens sages de la nation l'ont constamment décriée et regardée comme un art corrupteur. La première fois qu'il fut question de pièces de théâtre dans l'histoire, c'était pour louer un empereur de la dynastie de *Han*, d'avoir proscrit cette sorte de divertissement frivole et dangéreux. *Siuan ti*, de la dynastie des *Tchéou*, reçut des remontrances par lesquelles on l'engageait à éloigner de la cour ce genre de spectacle, dont l'effet devait être funeste pour les mœurs. Un autre empereur fut privé des honneurs funèbres, pour avoir trop aimé le théâtre et fréquenté des comédiens.

L'empereur *Young tching* avait très-sévèrement défendu aux Mandchoux de visiter les théâtres. Kia khing remit son ordonnance en vigueur; les officiers mandchoux ne pouvaient aller aux spectacles qu'après avoir ôté de leur bonnet les marques distinctives de leur grade; c'est par une suite de cette manière de penser que toutes les salles de spectacle sont mises sur le même rang que les maisons de prostitution, et reléguées dans les faubourgs des villes.

En allant à l'ouest de la rue des théâtres, on arrive aux boutiques des libraires (n° 18). Au milieu de ces boutiques, il y a un temple. Une foire s'y tient depuis le premier jusqu'au 18 de la première lune du nouvel an. C'est alors un but de promenade.

Sur la grande place *Lieou li tchhang*, qui est dans la même rue, il y a un peu plus au nord (n° 19) une fabrique de poterie et de tuiles vernisées; on y fait aussi de la verroterie.

Après avoir passé un petit pont, vers l'ouest, on voit une boutique (n° 20), où l'on vend de la soie, des objets brodés en soie, et d'autres marchandises de première qualité, tirées des provinces méridionales de la Chine; tout est à prix fixe dans cette boutique; ce qui est assez rare à Péking. Les marchands chinois, comme les russes, aiment à mettre à l'épreuve l'expérience des acheteurs, et commencent par demander le triple du prix de leurs marchandises.

En allant droit à l'ouest, on arrive dans une grande rue qui, commençant au King tchhing, traverse la porte de Chun tchhing men. En marchant au sud, jusqu'à une autre grande rue qui se dirige de l'ouest à l'est, on approche d'un carrefour (n 21), où l'on exécute les malfaiteurs. Un peu plus haut, près d'un étang, il y a une fosse profonde, dans laquelle on jette leurs cadavres.

Au sud-ouest, avant d'arriver à la rue Traversière, on voit une mosquée (n° 22), bâtie pour les Turkestâni qui habitent ce quartier de Péking.

Le reste de la partie occidentale du Vaï lo tchhing est, de même que celle de l'est, peu peuplé et rempli de jardins potagers, et de champs

de blé. Indépendamment des lieux que nous venons de décrire, il y a plusieurs petits temples, et des casernes occupées par plusieurs régimens des gardes.

Les lieux les plus considérables du Vaï lo tchhing, sont le temple du Ciel et celui de l'inventeur de l'agriculture, situés tous les deux près de la porte du midi.

Le temple du Ciel, ou *Thian than* (n°. 23), est dans la grande rue à droite. Son enceinte a neuf li de circonférence, ou environ cinq verst; tout y est magnifique. L'empereur s'y rend chaque année le jour du solstice d'hiver, pour offrir un sacrifice au ciel; il se prépare à la cérémonie par un jeûne de trois jours, qu'il observe au Thian than même en un lieu élevé, appelé le palais du jeûne. L'éminence sur laquelle l'empereur sacrifie est magnifiquement ornée. On y monte par de beaux escaliers; aux quatre avenues, sont quatre arcs de triomphe d'un marbre très-fin. L'empereur va quelquefois au Thian than, en d'autres saisons de l'année, pour y sacrifier au ciel et rendre ses hommages religieux à ses ancêtres.

Le *Siaun nong than*, ou temple de l'inventeur de l'agriculture, est séparé du Thian than par une rue fort large (n° 24); il est également entouré d'une haute muraille, dont la circonférence est de six li (plus de trois verst). Les empereurs de la Chine se rendent tous les ans au Sian noung than, dans la

saison du printems, pour y labourer la terre et pour y offrir un sacrifice au ciel. Les appartemens de l'empereur n'ont rien de bien magnifique en eux-mêmes ; mais la cérémonie du labour est très-curieuse et très-solennelle. Le champ que l'empereur laboure est couvert d'une espèce de tente faite avec des nattes. Lorsqu'il a labouré, durant l'espace d'une demi-heure ou environ, il monte sur un tertre voisin, d'où il regarde le travail des princes, des ministres et des mandarins, qui, guidés par les cultivateurs les plus expérimentés, labourent en plein air, n'ayant point de nattes qui puissent les garantir des intempéries de l'atmosphère. Durant le travail, les musiciens de la cour chantent des hymnes, anciennement composées à la louange de l'agriculture. L'empereur, les princes, tous les grands, sont habillés en agriculteurs. Leurs instrumens de labourage sont très-propres, on les conserve dans des magasins à cet usage. Les charrues sont attelées de bœufs, qui ne servent que dans cette seule occasion. Il y a aussi des greniers consacrés à recevoir le produit de la récolte ; et l'on a, ou l'on croit avoir bien précisément remarqué que le grain produit par le labour de l'empereur est d'une espèce bien supérieure à celui qui n'a germé que sous la main des princes et des mandarins. Ce grain, dont la production est due aux sueurs de l'empereur, est employé à faire des gateaux pour les sacrifices

du ciel. L'empereur se prépare à cette cérémonie, par le jeûne, par des prières adressées au ciel, et par une espèce de retraite. Le but de cette auguste cérémonie est de perpétuer la mémoire de ces tems heureux où les princes eux-mêmes étaient agriculteurs ; selon d'autres auteurs, ce but est d'empêcher des empereurs despotes d'oublier qu'un grand État ne peut se soutenir que par l'agriculture, et qu'en conséquence les richesses du souverain sont le fruit de la sueur du laboureur. L'origine de cette cérémonie, en Chine, se perd dans la nuit des tems les plus reculés.

Péking se distingue des autres capitales et des grandes villes de l'Asie, par ses constructions et par l'ordre qui règne dans son intérieur. Il n'y faut pas chercher des maisons de quatre à cinq étages; on n'y voit ni quais, ni trottoirs magnifiques, ni des rues éclairées pendant la nuit. Les nations de l'Europe et de l'Asie diffèrent à beaucoup d'égards, et les Chinois surtout ne se rapprochent d'aucun autre peuple connu. Du reste, dans leur capitale, tout annonce que l'on est dans un pays civilisé depuis long-tems.

La tranquillité des habitans est assurée par des institutions morales, par des réglemens stables et par une police active. Un commerce libre pourvoit à l'approvisionnement de la ville; et chaque

habitant trouve dans ses momens de loisir de fréquentes occasions de se distraire.

On entend rarement parler à Péking de dissensions dans les familles. Les maximes de la religion de Confucius, et les principes de l'éducation de la jeunesse, qui s'impriment dans la mémoire des Chinois, leur servent de base et de guide pendant toute la durée et dans tous les momens de leur vie. La soumission sans bornes des enfans pour leurs parens règle la conduite de chacun envers ses concitoyens. C'est ce principe qui porte les Chinois à obéir aux ordres du gouvernement, et à respecter et vénérer ses agens civils et militaires.

D'un autre côté, les Chinois ont, comme toutes les autres nations, leurs faiblesses et leurs vices. Ils ont de l'indifférence pour les étrangers, et même pour leurs compatriotes; c'est un de leurs plus grands défauts: ils sont fiers, vindicatifs, intéressés, jaloux, très-méfians et très-rusés. L'indigence, très-commune dans toutes les classes, les force à user d'adresse, qui souvent dégénère en tromperie. La population est si considérable, que la richesse nationale, quoique très-grande, ne peut être répartie convenablement. Un militaire chinois, ayant le rang de colonel, a moins à dépenser qu'un de nos officiers ordinaires, tous les deux n'ayant que leurs appointemens.

En général, les Chinois sont enclins à la dé-

bauche ; les gens riches, outre leur épouse légitime, possèdent un harem ; et cependant, entraînés par de mauvais exemples, ils vont chez les filles de joie, et se livrent à une dépravation bien plus immorale.

La classe principale des citoyens de Péking est composée de soldats mandchoux ; les officiers qui sont en même tems membres des tribunaux civils, abandonnent, par paresse, la conduite des affaires à leurs secrétaires, qui sont des lettrés chinois. Lorsque les Mandchoux s'emparèrent de Péking, les soldats et les officiers eurent pour leur part les maisons des habitans dans la ville du midi; mais depuis long-tems ces Mandchoux ne sont plus que locataires de ces maisons, et des terres qui leur avaient été concédées; ils ont mangé leur bien, et les propriétés sont tombées entre les mains des commerçans chinois. Les militaires qui sont à leur aise possèdent des maisons et des boutiques qui leur rapportent des revenus considérables.

Les commerçans et les artisans composent la seconde classe des habitans. Les premiers habitent principalement le Vaï lo tchhing; la grande population de l'empire prive beaucoup d'habitans des moyens de se nourrir par l'agriculture. Un grand nombre d'hommes affluent de toutes les provinces dans la capitale, pour y gagner leur vie; mais ils ne le peuvent pas toujours, la classe

qui a besoin d'ouvriers étant très-modérée dans ses désirs. On dit que Péking renferme 50,000 habitans qui, étant sans occupation, ont recours au vol, et à des fourberies. La vigilance et la sévérité de la police y mettent bon ordre ; car, durant un séjour d'environ six mois à Péking, je n'ai pas entendu parler d'un seul vol important. Comme les Chinois se méfient extrêmement des pauvres, et que les mendians rencontrent partout un refus décidé, il est très-rare qu'un malheureux emploie ce moyen facile de gagner sa vie. On occupe les pauvres à nettoyer et à arroser les rues et les jardins, à labourer la terre ; ils font aussi le métier de porteurs, et grossissent ou composent les groupes qui suivent les cortéges des mariages, des enterremens, etc. Souvent j'ai rencontré de ces malheureux, qui pouvaient à peine couvrir leur nudité, vêtus de manteaux de cérémonie et coiffés de bonnets à plumes rouges, accompagnant le convoi d'un homme riche. Lorsqu'un marchand fait porter par un homme de cette classe les effets qu'il a vendus à quelqu'un, ce porteur les remet fidèlement, et se contente d'un salaire de 40 centimes, quand même il a travaillé pendant deux heures.

Les habitans de Péking prennent leurs domestiques parmi les paysans. Quelquefois ils emploient des soldats qui achètent cette permission, en abandonnant le tiers de leur paye. On peut

avoir à son service un homme robuste, actif, sachant un peu lire et écrire, pour 1,500 thsian par mois, indépendamment de la nourriture. Les domestiques ne sont reçus que sous la garantie de quelque commerçant riche.

Tout le monde est soumis à la même loi; il n'y a d'autres tribunaux militaires que les conseils de guerre institués pour juger des crimes commis en campagne, en tems de guerre. Des ordonnances claires et précises maintiennent l'ordre dans la ville. Toute infraction à la loi est punie à l'instant avec une sévérité qui est souvent extrême. Si un père ou une mère portent plainte contre leurs enfans, l'affaire est jugée sur-le-champ, et presque sans interrogatoire; car les Chinois sont persuadés que la tendresse des parens ne leur permet pas une accusation injuste.

Les querelles insignifiantes sont jugées verbalement, et sans délai.

Les Russes qui demeurent à Péking peuvent se féliciter d'être l'objet de la considération particulière des habitans, et de la protection continuelle des lois; ce qui n'arrive peut-être pas aux autres étrangers.

La police de Péking a des pompes à incendie avec tout leur attirail : à la vérité elles sont bien inférieures à celles d'Europe; mais on en a rarement besoin, parce que les incendies sont rares. Les bâtimens sont tous en pierres, ou en briques.

Dans les cuisines, et pour chauffer les appartemens, on se sert de houille, qui brûle dans des fourneaux couverts. D'ailleurs, la surveillance et la précaution qui distinguent les Chinois, rassurent contre ces sortes d'accidens qui, souvent dans notre patrie, réduisent en cendres des villes entières.

Chaque quartier de Péking compte plusieurs médecins. Un médecin habile ne reçoit d'un malade un peu aisé que 5 roubles en assignats par visite. Les pauvres qui vont chez les médecins sont traités gratuitement, ou du moins pour une somme très-modique. La médecine des Chinois est presque totalement empyrique, et fondée sur l'expérience Les médicamens se vendent dans des boutiques spéciales, ou chez les apothicaires, et dans beaucoup de cas on les vend sans ordonnance de médecin, la plupart ne consistant qu'en décoctions et en fortes tisanes. Quelquefois on fait des pilules avec des racines, surtout avec celle du jin seng, à laquelle les Chinois attribuent des vertus miraculeuses; les plus habiles médecins la font entrer dans les remèdes qu'ils donnent aux grands seigneurs; car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisemens causés par les travaux excessifs de corps et d'esprit; qu'elle fortifie les esprits vitaux, et, enfin, prolonge la vie aux vieillards. Un

zolotnik de jin seng du Liao toung, ou du pays des Mandchoux, coûte 280 roubles ; celui de la Corée est inférieur, et par cette raison vaut beaucoup moins.

On trouve à chaque carrefour et à chaque pont des voitures à deux roues, couvertes et doublées de satin et de velours. Elles sont attelées de mulets et de chevaux fort agiles, et surtout les premiers. Les grands, et particulièrement les dames, se servent de chaises à porteur ; mais il faut obtenir préalablement la permission de l'empereur. Les militaires préfèrent d'aller à cheval, ce qui, vu l'inégalité des rues et la foule dont elles sont remplies, est la manière la plus prompte et la plus commode de les parcourir ; j'en ai fait l'expérience. Plusieurs militaires ont leurs propres équipages et leurs chevaux de main. Le métier de voiturier, pour transporter les objets dans l'intérieur de la ville, est très-lucratif.

Le commerce de l'intérieur, pour approvisionner la capitale est extrêmement actif. Les provinces méridionales, surtout celles qui sont situées au-delà du Kiang, peuvent être regardées comme le centre du commerce intérieur. Elles produisent le thé, le riz, le coton, la soie. On y fabrique des étoffes de soie, notamment à Hang tchéou et à Sou tchéou, regardées comme un paradis terrestre, de la porcelaine, de l'encre, des meubles et d'autres objets vernis, en bois.

Les habitans de Péking tirent tout des provinces méridionales. On ne fabrique à Péking que des carreaux et du verre de couleur, et l'on y taille des pierres précieuses.

Les magasins de Péking sont dégarnis vers la fin de l'année commerciale, et restent ainsi jusqu'à l'arrivée des nouvelles marchandises, ce qui a lieu à l'époque de l'ouverture des communications par eau, dans la cinquième lune ou dans le mois de juin.

Les objets nécessaires à l'habillement et à la chaussure, tels que des tissus en soie et en coton ne manquent pas à Vaï lo tchhing. On y trouve également de beaux meubles, des tableaux, des ouvrages en pierres et divers objets de luxe, etc.

Les provisions de bouche se vendent dans tous les quartiers de la ville; on rencontre presque à chaque pas des boutiques où l'on peut acheter du riz, des petits pains cuits à la vapeur, de la viande, etc. Les habitans de Péking, et tous les Chinois préfèrent la viande de cochon, qui, d'ailleurs, est ici plus savoureuse et plus facile à digérer qu'en Russie. Les Mandchoux, les Mongols et les Tourkestâni, mangent beaucoup de mouton, et les derniers du bœuf. La viande de mouton et de bœuf n'est pas très-bonne, en Chine, parce que les bestiaux arrivant de la Mongolie sont trop fatigués, et qu'à leur arrivée à la capitale on ne les soigne pas assez.

Le beurre, fait en général avec du lait de brebis, vient de la Mongolie. Les Chinois préfèrent la graisse de cochon ; ils ne peuvent souffrir l'odeur du beurre de vache. Les oies, les poules et les canards sont les oiseaux domestiques les plus communs. Les premiers font une partie indispensable des grands repas. Les médecins interdisent la volaille à leurs malades, comme une viande indigeste et malsaine. L'espèce de canards, nommée *ya tsu*, est un mets très-recherché dans les grandes occasions ; on l'accommode de plus de trente manières différentes. Les canards de Péking sont très-gros, très-gras et succulens. On vend, pendant l'hiver, des perdrix, des faisans et du gibier de toute espèce. Mais il faut être sur ses gardes, en achetant des provisions de cuisine, car les marchands chinois mêlent du plâtre ou du sable dans la farine, pour la rendre plus pesante; souvent, ils vendent de la viande de bêtes mortes de maladie.

Ils gonflent les canards et les poules, en soufflant de l'air entre la peau et la chair ; ce qui les rend très-blancs, et leur donne l'air d'être gras.

Le poisson frais, surtout la carpe, vient à Péking des rivières voisines et de la côte. Le poisson fumé et les homards sont très-communs. Pendant l'hiver, la cour reçoit de grands poissons gelés, tels que des esturgeons, des belougha, des carpes de l'espèce appelée, en russe,

sazans, etc.; ces poissons arrivent sur des chameaux. L'empereur en distribue aux princes du premier ordre, et une certaine quantité de ces poissons parvient de cette manière aux marchés.

Quant aux légumes et aux fruits, on en trouve de toutes les espèces, comme en Europe. Le chou est d'un goût exquis, les concombres, les carottes, les navets, le raifort, se marinent, et on les sert à table au lieu de sel. Les raisins, les pêches, les pommes, et des poires délicieuses, y sont d'une abondance extrême; il y a également des oranges et des citrons, mais ils sont aigres.

La boisson générale est le thé; mais on le fait tout autrement qu'en Europe. Les Chinois cueillent pour leur usage les jeunes feuilles de l'arbrisseau, et les font sécher au soleil. Ce thé a un parfum et une saveur exquis, et, en même tems, il est salutaire pour l'estomac.

C'est avec le riz que les Chinois préparent leur eau-de-vie, qui est très-forte; ils la boivent chaude, dans de petites tasses; on sert également à table une espèce de vin aigrelet, nommé *chao tsieou* (vin brûlé), extrait par la distillation du riz fermenté.

Un grand inconvénient résulte pour les étrangers, de la différence des poids et des mesures employés par les marchands; chacun a son aune et son poids particulier. Comme la seule monnaie est le *thsian*, petite pièce de cuivre, l'acheteur est obligé de payer chaque chose avec

de l'argent d'après le poids du marchand, ce qui ouvre un champ libre à la fraude. Le marchand sait adroitement diminuer le poids de l'argent en altérant insensiblement la justesse de la balance qui, d'ailleurs, est assez souvent fausse; ensuite, il rend de l'argent allié avec du cuivre. Les gens prudens, qui font des achats, portent avec eux leurs balances.

L'on a, en Chine, une manière de conclure un marché sans parler; on annonce les prix par les doigts. Par exemple, s'il s'agit de 5 pièces de monnaie, on montre les cinq doigts d'une main, étendus. S'agit-il de 6 ou de 60 pièces, on plie les trois doigts du milieu, en étendant le doigt auriculaire et le pouce. De 7—70 ou 700, etc.; on plie l'index et le doigt du milieu, en étendant le doigt auriculaire, l'auriculaire et le pouce. De 8—80 à 800, etc.; on plie le doigt auriculaire, l'annulaire et le doigt du milieu, en étendant tout droit les deux autres doigts. De 9—90 à 900, etc.; on plie le doigt auriculaire, l'annulaire et le doigt du milieu, en étendant tout droit le pouce appuyé sur l'index, etc.

On se sert de cette manière de compter en public et en particulier.

Un acheteur qui se trouve trop éloigné pour se faire entendre en parlant, étend d'abord sa main et annonce son prix, comme, par exemple, le nombre de 7; si le vendeur n'en est pas con-

tent, il fait le signe de 9; l'acheteur alors augmente et montre 8, etc.

Les Chinois, qui ne veulent pas qu'on connaisse les affaires qu'ils traitent, se prennent mutuellement les mains, qui sont cachées dans leurs larges manches, et marchandent de cette manière sans prononcer un mot. Les Mongols aiment beaucoup cette manière de faire le commerce; les maîtres en font également usage envers les domestiques qui les accompagnent, parce que les domestiques se font donner par les marchands la huitième ou la neuvième partie de la valeur de ce que leurs maîtres achètent; c'est pourquoi ceux-ci tâchent de cacher à leurs domestiques le prix qu'ils offrent, pour faire espérer au marchand que le domestique, ignorant le prix convenu, sera obligé de se contenter de ce qu'on voudra bien lui donner. Mais le domestique, qui se trouve derrière son maître, emploie également une correspondance muette pour faire connaître au marchand qu'il exige la septième, huitième ou neuvième partie de la somme que son maître va payer, et le marchand hausse ou baisse son prix, d'après ce que le domestique exige, ou bien il ne vend pas. Cette manière de marchander n'est soumise à aucun jugement des tribunaux, et ne fait pas même tort à la réputation.

Ce que je viens de dire des domestiques, peut s'appliquer à presque tous les Chinois. On ne peut

se fier ni à son meilleur ami, ni aux gens les plus connus, sans craindre qu'ils ne tâchent de s'approprier une partie de l'argent, si un acheteur les invite à l'accompagner.

Chou lao yé, maître de langue russe à l'école mandchoue, ne manquait jamais de se faire donner 10 à 12 roubles, quand il m'accompagnait pour acheter diverses bagatelles.

Du reste, les prix même exprimés par des paroles, sont également incompréhensibles pour des étrangers, chaque province de la Chine et même chaque district ayant une différente manière d'énoncer la même valeur. Si l'on prononce, par exemple, à Péking 2, cela signifie 1; 20 veut dire 10, etc. En d'autres endroits 5 signifie 2; en d'autres 100 signifie 30, etc. On conçoit donc combien de difficultés on rencontre dans les relations commerciales avec les Chinois.

Les Chinois montrent peu de dispositions pour les exercices du corps; il paraît qu'ils ne sont pas très-propres aux amusemens de ce genre, à cause de leur faiblesse naturelle, résultant, en partie, de la chaleur du climat, de la mauvaise nourriture et de l'épuisement des forces vitales. La nécessité force les soldats, et principalement les Mandchoux, à courir souvent à cheval, à tirer des flèches, etc. Les Chinois n'ont d'autre danse qu'une pantomime très-imparfaite, exécutée sur la scène par des comédiens.

La société des Chinois et des Mandchoux, d'un rang élevé, et d'un certain âge, est très-sérieuse; jamais les femmes n'y sont admises.

Dans la compagnie des gens bien élevés, tout le monde se conforme au goût des personnes les plus âgées, qui donnent le ton de la conversation; elle roule sur la morale, et sert, en quelque sorte, de leçons aux personnes plus jeunes. Ces réunions, quoique souvent très-insipides, ont pourtant, même chez les paysans, quelque chose de solennel; jamais on n'y franchit les bornes de la bienséance. Tout Chinois revêtu d'un emploi est supposé un homme instruit; sa conversation pesée et réfléchie, embellie par des gestes analogues, le fait distinguer. Les personnes les plus éminentes ont l'air d'être absorbées par les méditations les plus profondes. Les Chinois aiment l'histoire ; ils en choisissent les traits les plus remarquables pour le sujet de leur conversation, qui a pour but d'instruire et d'exciter à la pratique et à la vertu. Ils redisent avec émotion les faits de leurs ancêtres, et soupirent de leur incapacité qui les empêche de leur ressembler.

Les Chinois attribuent à des causes superstitieuses et erronées l'élévation et la chute de vingt-deux de leurs principales dynasties, qui se sont succédées; ils s'expriment avec aigreur sur la conduite des Mandchoux, qu'ils regardent comme le fléau de leur patrie ; ils défendent avec opi-

niâtreté les avantages de leurs anciennes institutions et attaquent le luxe comme la cause secrète de beaucoup de désordres et de malheurs.

Une assemblée de lettrés, surtout si elle est composée de jeunes gens gais et spirituels, s'occupe assez souvent de poésies légères; quelqu'un, par exemple, propose une énigme, et un autre y répond par une strophe en vers.

Du reste, les Chinois et les Mandchoux préfèrent volontiers à ces réunions fréquemment froides et monotones, des passe-tems plus gais, tels que la bonne chère, des jeux d'esprit et le *houa thsiouan*, ou la mourre. Celui qui perd est obligé de vider un verre d'eau-de-vie. On joue aux cartes, aux échecs, on s'amuse aux combats de cailles, de coqs.

La jalousie asiatique ne permet pas d'inviter ses amis chez soi; les Chinois ne reçoivent que les visites de politesse de leurs parens; c'est par cette raison que chacun, pour prouver sa joie ou pour satisfaire aux obligations qu'il a envers des personnes dont il recherche la protection, invite ses amis ou ceux dont il a besoin, dans des maisons publiques, où il étale sa magnificence, selon ses moyens. Les repas que l'on y donne sont accompagnés et suivis d'amusemens bruyans.

Les Chinois aiment les rassemblemens nombreux. Les promenades publiques ne sont pas fréquentées tous les jours; mais, à certaines épo-

ques, la foule y est innombrable. Indépendamment des fêtes du nouvel an, et d'un petit nombre d'autres semblables, les Chinois n'ont point de fêtes hebdomadaires; le peuple travaille continuellement.

Au printems, on fait des promenades dans les environs de Péking. Les gens du commun vont à pied; on boit du thé, on s'amuse à voir les escamoteurs et les bateleurs. Le soir, on revient à la ville, qui est alors enveloppée d'un nuage de poussière. Les gens de distinction et les riches se montrent dans les promenades en brillant équipages, attelés de beaux mulets, ou montés sur des coursiers. L'esprit de vanité et le goût du luxe, propre aux habitans de toutes les capitales, se fait également voir à Péking.

PRIX DES VIVRES ET DE DIFFÉRENTES MARCHANDISES, A PÉKING, DANS L'ANNÉE 1821, *en comptant une livre d'argent pour* 92 *roubles*, 80 *copèques en assignats, et le liang chinois à* 8 *roubles, ou à* 1,100 *thsian ou pièces de cuivre chinois* (1).

I. VIVRES.

	Prix. *liang.*
Thé en fleurs, mais d'une qualité inférieure, le kin, ou environ une livre un quart russe............	2 1/2 à 3
— noir ordinaire....................................	1
— *Loung tsing*, les plus jeunes feuilles, qui, selon	

(1) Si l'on compte un rouble en papier pour un franc, ce dernier contiendrait 137 1/2 *thsian*, à environ 3/4 centimes. On voit par ce calcul, que les prix des premières nécessités de la vie à Péking sont, en grande partie, les mêmes qu'à Paris, dans le moment actuel. KL.

	Prix.
	thsian.
le goût des Chinois, est le plus délicat	1600 à 2000
	liang.
— *Tchou lan* vert	1 à 2
	thsian.
— *Hiang pian*, le plus en usage en Chine	320 à 1600
— *Bartogon*, espèce de thé en briques, la caisse	550
Sucre candi blanc, le kin	130
— *idem* brun	120
Cire blanche tirée de l'arbre à cire	700
— jaune	400 à 500
Raisins blancs et rouges, le kin	40 à 70
Poires, les meilleures, la dixaine	300
— de qualité moyenne *idem*	100 à 150
Pommes, première qualité, *idem*	200 à 300
— de qualité moyenne, *idem*	100 à 150
Grenades, *idem*	300 à 500
Citrons, *idem*	700 à 1000
Farine de froment première qualité, le kin	35 à 40
Gruau de riz, la mesure de vingt livres	400
— de millet, *idem* à 275 thsian, et le poud	550
Beurre de vaches, le kin	230
Huile	120
Chandelles de suif	130
Viande de bœuf, sans os, le kin	45 à 60
— Mouton, *idem*	60 à 70
— Cochon, *idem*	70 à 80
Cochons de lait	1000 à 1300
Oies	600 à 800
Canards	500 à 600
— sauvages	300
Poules	160 à 250
Faisans	200 à 550
Gelinottes, le kin	55 à 65
Œufs de poule	4 à 6
Poissons gelés, esturgeons, le kin	60 à 400
Sazans (espèce de carpes), et autres poissons blancs le kin	50 à 60
Idem vivans, le kin	100 à 130

	Prix.
	thsian.
Sel	20
Vinaigre, la bouteille	11
Eau-de-vie ordinaire de grains, le kin	100
Liqueurs extraites de fruits	120 à 150
Chao thsieou (faible), eau-de-vie de grains aigrelette, le kin	56 à 70
Moutarde	65
Choux	3 à 5 1/2
Chanie (espèce de longue pomme de terre)	30 à 40
Tabac à fumer, en feuilles, le kin	160 à 250
— de Kouang toung ou mandchou	300 à 660
— en petites bottes (*Ting tsu yan*), la botte	18
— du midi en paquet (*Nan yan*), le paquet	160
	liang.
— à priser, du Brésil, la livre en argent	25
	thsian.
— parfumé, fabriqué à Péking, le liang	500 à 1000
— de qualité inférieure, le kin	250
Houille ordinaire, le kin	4 1/2
— première qualité	6
Charbon	13 à 16
Bois (il se vend au poids), le kin	6

II. SERVICE.

	liang. thsian.
Domestiques dans les premières maisons, leurs gages sont par mois	3 ou 3300
	thsian.
— dans les maisons de la seconde classe (outre la nourriture)	1000 à 1500
une voiture attelée d'un mulet, par jour	1000 à 1200
une calèche	600 à 750
un cheval de selle	600 à 1100
Nourriture d'un cheval, par jour, paille de grains et son	250 à 300
— un mulet, par jour	162 à 200
Menuisier, par jour	300
Charpentier	200
Tapissier, pour coller les papiers	200
Ouvrier ordinaire	130
Arrosement avec un tonneau contenant deux seaux	3

III. PAPIER A ÉCRIRE, etc.

	Prix. *thsian.*
Papier à écrire, six de nos feuilles	18 à 22
— à enveloppe (*Mao theou tchi*), ayant la grandeur d'une feuille et demie des nôtres, la feuille	3
Encre de la Chine, la première qualité est pesée contre de l'argent.	
	liang.
— inférieure, le kin	2 à 5 1/2
Cinabre, le meilleur, a presque le prix de l'argent.	

IV. MÉDICAMENS.

	liang.
Jin seng, première qualité, 1 liang ou 8 3/4 zolotniks, coûte en argent	350
— de Corée, le kin	250
	thsian.
Khou ko, ou fève de Saint-Ignace, le kin	1250
Denzoui, ou *Ting tsu yao*, blanc ou rouge, préparation arsenicale	250

V. MÉTAUX.

Or; le plus pur est 18 fois plus cher que l'argent; celui qui contient un dixième d'alliage l'est 16 fois.

	liang.	*thsian.*
Cuivre blanc; première qualité de Yun non travaillé, le kin	1 et	2
Cuivre jaune		450
— rouge	350 à	400
Etain travaillé, le kin	300 à	450

IV. ÉTOFFES DE SOIE.

	liang.
Touan tsu (en Sibérie, Kaupha) satin, première qualité, la pièce de vingt archines	25
— qualité moyenne	18 à 19
— petites pièces	4 1/2 6
Ning tchheou (en Sibérie, Kantcha), de 22 archines	22 à 25
Koung tchheou, ou gros de Tours, par pièce de 22 arch.	18 à 20
Sian tchheou, serge d'une couleur foncée, en pièces de 8 1/2 archines	7 1/2 à 9
— *idem* bariolées de 12 archines	12 à 13
Fung szu (en Sibérie, Fanza), taffetas large et uni,	

	Prix. liang.
la pièce de 27 archines	11 à 12 1/2
— *idem* étroit et uni de 13 archines	3 1/2
Ling szu, pièce de 13 archines	4 à 4 1/2
Tcheou tchheou, le meilleur (*Ko ou tchheou*), ou la première qualité de crêpe uni, pièce d'environ 27 arch.	16
Yang tchheou figuré	11 à 12
Mian tchheou large, 20 archines	4 1/2 à 5
idem étroit *idem*	3 1/2
Cha, ou crêpe figuré, large et de première qualité, la pièce de 26 archines	20 à 22
— qualité moyenne	11
— uni et étroit, la pièce de 13 archines	3 1/2
San tchheou (en Sibérie, Tchentcha), demi-soie, la pièce d'environ 25 archines	3
Szu szu tchheou (en Sibérie, Tchisutchou), les 24 arch.	5
Soie; le kin d'après le poids chinois contient 12 liang de soie pure.	
— ombrée	5 à 7 1/2
— cordée	3 l. 7 t. à 5 1/2 l.

VII. ETOFFES DE COTON.

	liang.
Pou, en russe, *Kitaika*, la pièce sans apprêts, de 9 arch.	1 à 2
— apprêté, la pièce de 7 archines	6 à 7
— non apprêté	1
Thsou pou, ou Daba (nankin ordinaire), première qualité, pièce de 20 à 24 archines.	1 1 à 1 4
Ta lian pou, ou Dalenba, 1/2 archine de largeur, la pièce de 15 arch	1 à 3
Baika, étoffe blanche, de 13 archines	1 à 5
	thsian.
Coton écru, première qualité, le kin	250

VIII. PELLETERIES.

	liang.
Une pelisse longue, en peaux du dos de petits gris	23 à 25
— en peaux du ventre	12 à 13
Une kourma, ou pelisse courte, espèce de veste fourrée en peaux de chats noir-grisâtres	30 à 40
— noire sans gris	25 à 30
Une pelisse de peaux d'agneaux blancs	12 à 15

	Prix.
	liang.
Idem plus âgés	15 à 17
Revers en castor pour les manches	4 à 10
Collet en queue de castor	5 à 8
Bonnet de zibelines avec houppe de soie	6 à 8
	thsian.
— de putois teint en noir, avec houppe	2500 à 3000
	liang.
Kourma en pattes de renards rouges	50 à 80
Pelisse en pattes de renards blancs	40 à 60
— de renards gris ou bleus	
— un dos de renard blanc	60 à 100

IX. BOIS EN PLANCHES POUR LA MENUISERIE.

	thsian.
Camphre, le kin	40 à 50
Cyprès blanc	35 à 40
— noir	300
— rouge	250
Sandal rouge	350
Pin	20
Tilleul, en planches d'une toise de longueur (1/2 archine de largeur et 3/4 verchok d'épaisseur)	600

On emploie pour la construction des maisons, pour les piliers et les cloisons, les bois de cèdre et de sapin.

	liang.
Une poutre de trois toises environ de longueur, ayant 6 à 7 verchok de diamètre	10 à 15

Poids chinois.

Un *kin* contient 16 liang; un liang, 10 thsian; 1 thsian, 10 fun; 1 fun, 10 li.

Il y a trois différens poids en Chine.

1° Le *khou phing*, ou le poids de la couronne, dont 11 liang font une livre russe. C'est d'après ce poids qu'on reçoit les contributions, et qu'on paie les appointemens, etc.;

2° Le *chi phing*, faussement *thian phing* (ce dernier mot signifie simplement poids juste), dont 11 liang et 1 thsian égalent une livre russe ; ce poids est presque hors d'usage ;

3° Le *eul liang phing*, (balance de deux onces), est principalement en usage pour les comestibles ; 11 liang et 6 thsian font une livre russe.

Il n'y a point de monnaie d'or et d'argent en Chine. On se sert de l'argent en lingots, pour payer les ouvriers.

La seule monnaie courante, consiste en pièces de cuivre, nommées *thsian ;* les Mongols les appellent *djos*, dont les Russses ont fait *tchok*, ou *tchék*. Elles sont rondes et en cuivre jaune, portant d'un côté le nom de l'empereur régnant, et de l'autre, le nom du lieu où elles ont été frappées ; elles sont percées au milieu d'une ouverture carrée. On en enfile 500 avec un cordon, que les Chinois appellent *tiao*. Les soldats de la police seuls et les domestiques de la cour reçoivent leurs appointemens en *tiao* de 1000 tchék. En faisant un marché, on convient d'avance du paiement en grands ou petits tiao. Un *tiao ta thsian*, ou grand cordon de tchék, est de 1000 pièces.

Dans les échanges, on prend 1 liang d'argent pour 1100 tchék ; ce taux varie.

La valeur de l'argent, en Chine, est sujette aux mêmes variations que dans les autres pays.

oici un tableau comparatif des poids de Chine avec x de Russie.

...ou phing, *poids de la couronne: une livre contenant* 11 *liang.*

Zolotnik.	Liang.	Thsian.	Fun.	Li.	Tchêk, dont 1060 font un liang.
96	11	»	»	»	12760
72	8	2	5	»	9570
48	5	5	»	»	6380
24	2	7	5	»	3190
12	1	3	7	5	1595
6	»	6	8	7 1/2	797 1/2

[illegible]	Zolotnik.	Lan.	Livres.	Zolotnik.
[illegible]	24/275	1	»	8 8/11
[illegible]	48/275	2	»	17 5/11
[illegible]	72/275	3	»	26 2/11
[illegible]	96/275	4	»	34 10/11
[illegible]	120/275	5	»	43 7/11
[illegible]	144/275	6	»	52 4/11
[illegible]	168/275	7	»	61 1/11
[illegible]	192/275	8	»	69 9/11
[illegible]	216/275	9	»	78 6/11
[illegible]	240/275	10	»	87 3/11
		15	1	34 10/11
...n.	Zolotnik.	16	1	43 7/11
1	48/55	20	1	78 6/11
2	1 41/55	30	2	69 9/11
3	2 34/55	40	3	61 1/11
4	3 27/55	50	4	52 4/11
5	4 20/55	100	9	8 8/11
6	5 13/55	200	18	17 5/11
7	6 6/55	300	27	26 2/11
8	6 54/55	400	36	34 10/11
9	7 47/55	500	45	43 7/11
10	8 40/55	1000	90	87 3/11

Eul liang phing, *poids de commerce: une livre contient* 11 *liang*, 6 *thsian.*

Livres.	Zolotnik.	Liang.	Thsian.	Fun.	Li.	Tchêk, dont 1100 font un liang.
1	96	11	6	»	»	12760
3/4	72	8	7	»	»	9570
1/2	48	5	8	»	»	6380
1/4	24	2	9	»	»	3190
1/8	12	1	4	5	»	1595
1/16	6	»	7	2	5	797 1/2

Fun.	Zolotnik.	Liang.	Livres.	Zolotnik.
1	12/145	1	»	8 8/29
2	24/145	2	»	16 16/29
3	36/145	3	»	24 24/29
4	48/145	4	»	33 3/29
5	60/145	5	»	41 11/29
6	72/145	6	»	49 19/29
7	84/145	7	»	57 27/29
8	96/145	8	»	66 6/29
9	108/145	9	»	74 14/29
10	120/145	10	»	82 22/29
		15	1	28 4/29
Thsian.	Zolotnik.	16	1	36 12/29
1	24/29	20	1	69 15/29
2	1 19/29	30	2	56 8/29
3	2 14/29	40	3	43 1/29
4	3 9/29	50	4	29 23/29
5	4 4/29	100	8	59 17/29
6	4 28/29	200	17	23 5/29
7	5 23/29	300	25	82 22/29
8	6 18/29	400	34	46 10/29
9	7 13/29	500	43	9 27/29
10	8 8/29	1000	86	19 23/29

KOU PHING, *poids de la couronne.*				EULLIANG PHING, *poids du commerce.*			
Kin.	Poudu.	Livres.	Zolotnik.	Kin.	Poudu.	Livres.	Zolotnik.
1	»	1	43 $\frac{7}{11}$	1	»	1	36 $\frac{12}{29}$
2	»	2	87 $\frac{3}{11}$	2	»	2	72 $\frac{24}{29}$
3	»	4	34 $\frac{10}{11}$	3	»	4	13 $\frac{7}{29}$
4	»	5	78 $\frac{6}{11}$	4	»	5	49 $\frac{19}{29}$
5	»	7	26 $\frac{2}{11}$	5	»	6	86 $\frac{2}{29}$
6	»	8	69 $\frac{9}{11}$	6	»	8	26 $\frac{14}{29}$
7	»	10	17 $\frac{5}{11}$	7	»	9	62 $\frac{26}{29}$
8	»	11	61 $\frac{1}{11}$	8	»	11	3 $\frac{9}{29}$
9	»	13	8 $\frac{8}{11}$	9	»	12	39 $\frac{21}{29}$
10	»	14	52 $\frac{4}{11}$	10	»	13	76 $\frac{4}{29}$
15	»	21	78 $\frac{6}{11}$	15	»	20	66 $\frac{6}{28}$
20	»	29	8 $\frac{8}{11}$	20	»	27	56 $\frac{8}{29}$
30	1	3	61 $\frac{1}{11}$	30	1	1	36 $\frac{12}{29}$
40	1	18	17 $\frac{5}{11}$	40	1	15	16 $\frac{16}{29}$
50	1	32	69 $\frac{9}{11}$	50	1	28	92 $\frac{20}{29}$
100	3	25	43 $\frac{7}{11}$	100	3	17	89 $\frac{11}{29}$
200	7	10	87 $\frac{3}{11}$	200	6	35	82 $\frac{22}{29}$
300	10	56	34 $\frac{10}{11}$	300	10	13	76 $\frac{4}{29}$
400	14	21	78 $\frac{6}{11}$	400	13	31	69 $\frac{15}{29}$
500	18	7	26 $\frac{2}{11}$	500	17	9	62 $\frac{26}{29}$
1000	36	14	52 $\frac{4}{11}$	1000	34	19	29 $\frac{23}{29}$
2000	72	29	8 $\frac{8}{11}$	2000	68	38	59 $\frac{17}{29}$
3000	109	3	62 $\frac{2}{11}$	3000	103	17	89 $\frac{11}{29}$
4000	145	18	17 $\frac{5}{11}$	4000	137	37	23 $\frac{5}{29}$
5000	181	32	69 $\frac{9}{11}$	5000	172	16	52 $\frac{28}{29}$
10000	363	25	43 $\frac{7}{11}$	10000	544	33	9 $\frac{27}{29}$

CHAPITRE XV.

Essai historique, géographique et éthnographique sur la Mongolie (1).

Depuis 1367, époque à laquelle les Mongols furent forcés de quitter la Chine et de rentrer dans leurs steppes, ces peuples furent gouvernés par vingt-deux khans indépendans l'un de l'autre. Avant l'introduction de la religion lamaïque parmi eux, il n'existe que très-peu de notices authentiques sur leur histoire. Le khan *Abida Galsan*, conformément à une révélation mystérieuse, étant allé au Tubet, obtint du Dalaï lama un prêtre supérieur, et bâtit en Mongolie (sur les bords de l'Orkhon), un couvent qu'il nomma *Erdeni dzao*, ou le monastère précieux.

A la mort de *Chun ti*, dernier empereur de la

(1) Dans l'original russe, cet essai est précédé d'un chapitre sur l'origine et l'ancienne histoire des Mongols. Comme il ne contient rien qui ne soit connu en Europe par les ouvrages de Gaubil, Visdelou, Mailla, Deguignes père, et autres écrivains célèbres, et que l'auteur (qui n'est pas M. Timkovski), y adopte l'idée absurde, que tous les peuples nomades, qui, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, ont occupé les pays situés entre la Chine, le Baikal et l'Altai, ont été des Mongols, j'ai cru que ce morceau peu intéressant ne devait pas entrer dans l'édition française de l'ouvrage de M. Timkovski.

Kl.

dynastie des Youan, qui, en quittant la Chine, s'était retiré à *In tchhang fou*, ville actuellement détruite, dans le district de Kichikten, au nord-ouest de Dolon noor; son fils, *Aïourchiri Dala* (1), lui succéda en 1371, et transféra sa résidence à *Ho lin* (Kara koroum); celui-ci eut pour successeur, en 1378, son fils, *Togous Témour*. En 1388, Lan yu, général chinois, sortit de Ta ning, et le défit, près du lac *Bouïr*. Togous Témour prit la fuite, suivi seulement de dix cavaliers, et fut tué sur les bords du Tôla, par un de ses sujets, nommé Yésouder; toutes ses femmes, son second fils, plus de trois mille officiers et 70,000 Mongols des deux sexes, tombèrent entre les mains des Chinois. L'armée de Lan yu fit un butin immense en or, en argent et effets précieux, indépendamment de 150,000 têtes de bétail. Les sujets de Togous Témour furent entièrement dispersés, et sous le règne du premier empereur de la dynastie des Ming, les Mongols n'osèrent plus tenter d'invasion en Chine. Ce

(1) M. Timkovski écrit *Aïourchiri Daladoun*. Cette méprise vient de ce que l'archimandrite Hyacinthe (qui a traduit du chinois, les matériaux employés à la composition de cette description de la Mongolie), a cru que le caractère *tun*, ou *doun* d'après sa prononciation, qui dans le texte suit immédiatement après le nom du prince mongol en question, faisait partie de ce nom. Ce caractère *tun* (nº 11,142 du Dictionnaire du P. Basile de Glemona, imprimé à Paris en 1813), signifie *se sauver*. En effet, *Aïourchiri Dala* se sauva au nord du désert de Gobi, et alla s'établir à Kara koroum. KL.

prince laissa la Mongolie à *Ounorchiri*, son parent, qui plaça son campement près d'un lieu appelé *Khè-Emil*, à l'ouest de la ville de Khara koroum. Après la mort de Togous Témour, qui porta le titre d'empereur, cinq princes de la famille de Tchinghiz lui succédèrent dans cette dignité; mais ils n'eurent pas d'autorité, et périrent tous de mort violente.

Ce fut ainsi que se termina la puissance redoutable de la dynastie mongole de Tchinghiz-khan, qui a régné en Chine. La Mongolie fut divisée en plusieurs provinces. *Gultsi*, un des parens les plus éloignés de Goun-Témour, dernier empereur, s'empara du trône par supercherie, et prit le titre de *kakhan*. Alors fut aboli le nom de *Youan*, que cette dynastie portait; et les Mongols reprirent leur ancien nom de *Tatar*; cependant les nouveaux sujets de *Gultsi* refusèrent de lui obéir, parce qu'il n'appartenait pas à la famille des Tchinghiz.

Le prince *Oloutai* (1), à la tête d'un parti de rebelles, l'assassina et se fit déclarer khan, sous le nom de *Bouniachiri*. Ce nouveau prince mongol, quoique issu du sang impérial, fut abandonné pen-

(1) C'est de ce prince que la tribu mongole, qui habitait le Tangout et les pays entre les monts célestes et les frontières de la Sibérie, prit le nom de [illegible] *Oelet* ou *Olct*, qu'on écrit ordinairement *Eleut*.

dant les tems de troubles, et privé des moyens de soutenir sa dignité; il n'avait, d'ailleurs, aucune des qualités nécessaires à un souverain, surtout à une époque où les plus anciens chefs de chaque tribu s'arrogeaient le droit de régner en souverains sur des provinces entières. La nation mongole montra pourtant un attachement singulier pour ce nouveau khan. En 1409, la cour de Chine lui fit proposer de la reconnaître pour suzeraine; elle ne reçut pas de réponse. L'ambassadeur qui avait apporté les dépêches fut assassiné et sa lettre jetée au feu. Alors *Khieou fou*, général chinois, marcha contre Bouniachiri avec une armée de 100,000 cavaliers choisis; il fut battu par les Mongols. L'empereur Young lo, irrité de cette défaite, envoya des émissaires en Mongolie pour examiner la conduite de ses généraux, les coupables furent punis avec une sévérité extrême. Young lo se mit en marche, en 1410, à la tête de 500,000 hommes. Bouniachiri, saisi d'effroi, voulut s'enfuir vers l'ouest. Oloutaï, prince mongol, s'y refusa et se sépara du khan avec sa tribu. Cette division fut aussi funeste pour eux, qu'avantageuse aux Chinois. L'empereur, en poursuivant Bouniachiri, arriva sur les bords de l'Onon, à l'endroit où Tchinghiz khan, fondateur de la maison Youan avait vu le jour. Bouniachiri accepta le combat; complétement défait, il s'enfuit encore plus loin vers l'ouest.

Alors, l'empereur revint sur ses pas et marcha à la rencontre d'Oloutaï, anéantit son armée, et rentra en vainqueur à Péking.

En 1412, Bouniachiri fut assassiné par *Makhamou*, prince mongol. Pendant le règne de Young lo, Makhamou fut revêtu de la dignité de prince de l'empire chinois; mais plus tard ayant osé franchir les frontières, l'empereur alla en personne à sa rencontre, défit totalement son armée, près d'Oulan khochoun, et après l'avoir poursuivi jusqu'au Tôla, il le força de nouveau à payer un tribut.

Dans les deux dernières années de son règne, Young lo entreprit deux campagnes en Mongolie, afin d'anéantir la puissance d'Oloutaï. Pendant quatre mois, l'empereur conduisit son armée à travers les steppes immenses de la Mongolie; mais il ne put même trouver les traces de son ennemi, et perdit un grand nombre de soldats dans les vastes déserts où il le poursuivait. Outré de dépit de n'avoir pu se venger, il tomba dans une rêverie sombre, et fut obligé de donner à son armée l'ordre de retourner promptement en Chine. Arrivé à la source du Thsing, qui est hors de cet empire, il fit ériger sur une montagne voisine un monument magnifique, avec une inscription qui annonçait à la postérité ses campagnes et ses exploits dans la Mongolie; il mourut en 1424.

Togon, fils du prince Makhamou, succéda à son

père et voulut se faire proclamer khan; mais ses sujets n'y consentirent pas ; ce qui lui fit prendre le parti d'élever à cette dignité Tokhtoboukha, descendant de la maison d'Youan, et de se borner à exercer la présidence du conseil de l'empire. Ces Mongols habitaient dans la partie septentrionale du désert de Gobi. La tribu de Kharatchin, et d'autres, étaient sous leur dépendance; ils auraient peut-être porté leurs vues sur la Chine; mais la mort de Togon mit un terme à leurs desseins.

Esén (en chinois, *Yésian Tougan*), fils de Togon, fut le premier ministre après lui. Les Mongols qui lui obéissaient devenant chaque jour plus puissans, Tokhtoboukha ne fut plus assez fort pour les contenir. En 1449, Esén emmena plusieurs tribus, qui tentèrent une invasion en Chine. L'eunuque Vang tching engagea l'empereur à marcher en personne contre les Mongols; les ministres s'y opposèrent; mais l'empereur ne les écouta pas. Arrivé à Ta toung, près de la grande-muraille, il voulut retourner à Siuan houa; mais Esén l'atteignit. Quoique l'empereur eût avec lui 500,000 hommes, il fut complétement battu; ministres et généraux, tous périrent dans ce combat.

L'empereur Yng tsoung (le cinquième de la dynastie des Ming), fut fait prisonnier par les Mongols avec un de ses officiers. Esén, s'étant avancé sur Péking, fut battu par Yu khian, président

du tribunal de la guerre. Les Chinois firent de grands préparatifs de défense ; mais les Mongols proposèrent la paix, et renvoyèrent Yng tsoung en Chine. En 1451, Esén assassina Tokhtoboukha et prit sa place ; sa domination commençait à l'est au pays des *Djourdjé* et des *Ouriankhai* (1), et s'étendit à l'ouest sur les habitations des *Tchighin Mongol* (2), et jusqu'à *Khamil*, ou *Ha mi*. Toutes ces contrées lui obéissaient. Esén, en payant tribut à la Chine, se donna le titre de *Tian ching kakhan*, ce qui veut dire, *khan céleste et saint* (3) ; enivré de sa puissance, il devint très-arrogant. Sous le règne de l'empereur King ti, en 1455, *Ala* tomba sur Esén et le tua.

Cependant la tribu de Khalkha (c'est-à-dire celle des Youan ou de Tchinghiz) s'affaiblissait ; *Boulai*, chef des Tatar, ayant battu Ala, éleva au pouvoir suprême, avec le titre de *Petit Roi*

(1) Les *Djourdjé*, en chinois, *Ju tchin* ou *Ju tchy*, sont les ancêtres des Mandchoux de nos jours. *Ouriankhai* était le nom du pays montagneux et boisé au nord du Liao toung et de la partie orientale du Pe tchy li. KL.

(2) Ces Mongols campaient à l'ouest de l'extrémité occidentale du *Kan sou*, entre les villes de *Sou tcheou* et *Cha tchéou*. Ils avaient reçu leur nom du canton de *Tchighin*, où ils établirent, en 1404, leur camp principal. Il paraît qu'ils étaient d'origine *khochote*. KL.

(3) L'empereur chinois lui envoya le diplôme de *kakhan* des *Wala* ou *Eleuts*. KL.

(Siao-vang tsu), *Markor,* fils de Tokhtobou-kha. Markor mourut en 1460, et les Mongols élurent unanimement en sa place *Magou Kordjis*. Les princes de la tribu des Tatar (1), commencèrent ensuite à se conduire en despotes. L'ordre de succession des *Petits Rois* est, en partie, resté inconnu, ce qui ne doit pas surprendre: car leur généalogie est très-embrouillée.

Le souverain mongol qui, vers la fin du règne de Chun ti (après 1485), fit une invasion en Chine, portait encore le titre de Petit Roi; il séjourna d'abord dans le pays d'Ordos, et, aidé par les Khalkha, il devint de jour en jour plus fort. En 1500, il s'y établit de nouveau; alors, les habitans des frontières de la Chine n'eurent plus une seule année de repos. En 1532, il occupa la partie orientale de la Mongolie, et donna à sa tribu le nom de Touman. *Dzénoung* et *Anda*, chefs des tribus qui habitaient près des frontières nord-ouest de la Chine, étaient ses parens. Ils s'emparèrent du pays d'Ordos et firent des invasions continuelles en Chine. En 1550, Anda transporta sa résidence au lac Khoir noor (2), invita des déserteurs chinois à se fixer dans la ville de Fung tcheou, bâtit une autre ville, et fit, conjointement

(1) Le traducteur écrit souvent *Dakdan;* c'est une faute. Kl.

(2) En chinois, *Goei ning hai tsu.* Kl.

avec la tribu de Touman, des invasions sur les frontières septentrionales et occidentales de la Chine. En 1570, Anda reçut le titre de prince chinois de *Chun y vang* (roi obéissant et juste); il défendit alors aux autres chefs d'entreprendre de nouvelles invasions en Chine. Tous les ans il allait à Péking porter son tribut, et faire le commerce.

La nation mongole finit par se diviser en deux partis. *Botsi*, un des descendans des Petits Rois et qui prit également ce titre, habita le pays de *Tchakha*, actuellement nommé *Tchakhar* (1), *Tsakhar*, ou *Tchamor*. Redoutant la grande puissance d'Anda, il fixa sa résidence à Liao (2), fit alliance avec la tribu Fou yu tsa, et dévasta plusieurs fois les terres situées à l'ouest de Ki tcheou (dans le Pe tchy li). *Rÿndan*, quatrième khan des Tsakhar, se déclara Khoutouktou-khan, et se renforça peu à peu. En 1615, il fit plusieurs incursions dans le Liao toung. En 1628, il battit la tribu de Kharatchin et le Taidtzi Baïn Bostou; ensuite, il attaqua Ta toung et Siuan houa fou, et exigea en même tems de la cour chinoise un

(1) Ce nom signifie *limitrophe* : car les *Tchakhar*, ou, comme les Khalkha prononcent *Tsakhar*, habitent tout près de la grande-muraille, qui sépare la Chine de la Mongolie. Kl.

(2) Ou plutôt dans le pays dans lequel coule le *Liao ho* ou *Sira mourèn*, avant d'entrer dans le Liao toung. Kl.

tribut annuel. Un grand nombre de provinces orientales et occidentales qu'il opprimait l'abandonnèrent. Les Mongols se soumirent successivement à Ven ti, empereur des Mandchoux. Celui-ci entreprit, en 1634, une campagne contre les Tsakhar. Ryndan effrayé s'enfuit chez les Tubétans; mais il mourut en chemin. Son fils *Kangor Odja* devint sujet mandchou; son peuple fut divisé en bannières, à l'instar de l'armée mandchoue.

Les territoires mongols, situés dans la partie septentrionale du Gobi, prirent le nom de Khalkha, et composèrent une province particulière, renfermant sept districts, administrés par trois khans. Celui de l'ouest s'appelait *Dzasaktou-khan*, celui du milieu *Touchétou-khan*, et celui de l'est *Tsétsen-khan*. Ils reçurent ces noms du Dalaï lama. En 1634, *Maha samadi Tsétsén khan* expédia une ambassade avec de riches présens à l'empereur mandchou Ven ti, ou Thaï tsoung, auquel il demanda sa fille en mariage.

Sur ces entrefaites, les *Eleuts*, c'est-à-dire les *Dzoûngar*, ou *Kalmuk*, firent des invasions fréquentes dans la partie orientale du territoire khalkha. Khang hi, empereur de la Chine, sous le prétexte de reconcilier les tribus mongoles, prit part à leurs querelles, ayant le dessein, comme la suite le prouva, de les réunir à sa do-

mination. Depuis l'année 1677, Galdan prince des Eleut pilla et dévasta les contrées du nord-ouest. Les deux partis qui divisaient les Khalkha, celui du Dzasakhtou-khan et celui des khans, de l'est et du milieu, étaient sans cesse en querelles. En 1689, Galdan battit les Khalkha; les habitans des sept districts, dispersés, s'approchèrent de la grande-muraille, et se mirent sous la protection des Mandchoux. Au mois de mai 1691, l'empereur Khang hi se rendit à la frontière pour recevoir les Khalkha; il convoqua une grande réunion dans les environs de Dolon noor, c'est-à-dire aux sept lacs situés au nord de Tchang kia kheou, ou de Khalgan. Chaque khan khalkha lui fit présent de huit chevaux *blancs* et d'un chameau *blanc*, ce qui fit appeler ce tribut, en mongol, *yousoun tsagan*, les neuf blancs. Il fut convenu que, tous les ans, ils en acquitteraient un semblable.

C'est ici que commence une nouvelle époque pour les peuples de famille mongole; celle de leur assujétissement entier aux Mandchoux, maîtres de la Chine. Les premiers qui se rangèrent sous l'obéissance de la dynastie de Tai thsing, furent les Kharatchin. Après la défaite des khans Tsakhars, les autres tribus mongoles se soumirent l'une après l'autre. La cour de Péking ordonna de déterminer les frontières des cantons qu'ils

habitaient, et règla l'administration de la Mongolie.

Quant aux Khalkha, l'empereur Khang hi, après la défaite de Galdan, les dissémina sur les frontières de la Russie; après les avoir partagés en cinquante-cinq bannières, ou divisions, il ne laissa le titre de khan qu'à trois de leurs chefs, et accorda aux autres la dignité héréditaire de princes de différens degrés. Dans la suite, on en créa cinq de plus. Chambà régna sur un district particulier, sous le titre de *Saïn Noïn*, qui signifie, en mongol, bon maître ou prince. En 1731, Tsyrèng, qui régnait à Kourèn ou à l'ourga, et qui était gendre de l'empereur, fut nommé Grand Dzassak, en récompense des services qu'il avait rendus dans la guerre contre le Galdan, et reçut le commandement de vingt-quatre bannières. De sorte que tous les Khalkha furent divisés en quatre-vingt-quatre bannières, qui sont sur la même ligne que les quarante-neuf des Mongols méridionaux.

Les voyages de plusieurs Européens, dans les steppes mongoles, aux XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles, donnèrent la première connaissance de ces contrées, de leurs habitans et de leurs productions. La conquête de la Sibérie ouvrit aux Russes la route des monts Altaï; les courses réitérées de nos courriers à la Chine, nous procurèrent de

tems en tems des notions nouvelles sur la Mongolie. Il est fâcheux que Plan-Carpin, Ruysbrœk, Marco Polo et l'Arménien Haithon, n'aient inséré dans leurs relations sur la Mongolie que des remarques un peu vagues; ils ont écrit les noms des montagnes, des fleuves, etc., d'une telle manière, que l'on est obligé de les deviner. L'accueil que les missionnaires jésuites reçurent, en Chine, sous la dynastie actuelle, les voyages qu'ils firent en Mongolie par ordre des empereurs, les cartes et les descriptions qu'ils publièrent, procurèrent des renseignemens plus précis sur la géographie et la statistique des steppes mongoles, quoiqu'il y reste encore beaucoup de points très-imparfaitement connus. D'ailleurs, la politique des Mandchoux étendit ses lois à ces contrées; la libre entrée en fut défendue à tous les étrangers. La Russie seule, par ses relations commerciales avec la Mongolie et la Chine, conserva pour ses sujets la faculté d'aller dans ces deux pays. Les journaux des ambassades et des missions russes à Péking, ceux des marchands à l'ourga et ailleurs, nous ont fourni plusieurs notions importantes sur la topographie des pays Mongols; quoique imprimées la plupart en langue russe, et en d'autres langues, elles ne sont pas assez positives et n'embrassent pas autant d'objets qu'on le désirerait, surtout parce que les Russes ne peuvent aller à Péking que par la route de Kiakhta, qui

se dirige vers le sud-est, et passe par l'Ourga et Khalgan.

Suivant la distribution adoptée par les géographes européens, l'Asie moyenne comprend toutes les contrées situées entre la mer Caspienne à l'ouest, l'Océan oriental à l'est, la Sibérie au nord, l'Afghanistân, le Tubet, et la Chine au sud. Cette région immense diffère tant, par sa nature et ses productions, des autres parties de l'Asie, qu'elle doit être considérée à part. Mais comme elle offre une diversité très-remarquable dans son sol et ses habitans, il convient de la diviser de la manière suivante :

1° *L'Asie moyenne occidentale* comprenant le Turkestan, avec les peuples qui habitent les contrées à l'ouest des monts d'Altaï, jusqu'à la mer Caspienne, tels que les Kirghiz, les Khiviens, les Turcomans, les Kara kalpak, le pays de Khôkand, la grande Boukharie et le pays nommé mal à propos petite Boukharie.

2° *L'Asie moyenne septentrionale*, ou haute, c'est-à-dire la Mongolie, qui est habitée par un grand nombre de tribus, et qui doit conserver son nom, parce que le pays des Dzoûngar, sa partie la plus importante, qui jadis fut habité par des Kalmuks, ou Eleuts, de la même souche que les Mongols, est depuis long-tems effacé par les Mandchoux des cartes de la Mongolie. Depuis la conquête du

Turkestân oriental, faite en 1757, par l'empereur Khian loung, et après l'extermination des Dzoûngar, ces contrées furent connues dans la géographie chinoise sous le nom de nouvelle limite, et de province d'Ili. Cette dernière est en partie peuplée d'agriculteurs transportés de la Chine et du Turkestân oriental, et sert de cantonnement aux soldats mandchoux, qui, réunis aux Solon et aux Mongols, composent, sous le commandement d'un dsiangghiun, ou général en chef, l'armée d'observation chinoise, contre la Russie et les hordes Kirghiz.

3° *Asie moyenne orientale*, ou pays des Manchoux, qui s'étend à l'est de la Mongolie jusqu'à l'Océan oriental; elle est habitée par des peuplades toungouses (1). Les Mandchoux, comme les Toungouses, sont chamaniens, et vivent, pour la plupart, dans des villes et des villages.

Cette distribution de l'Asie moyenne fera peut-être perdre l'habitude prise depuis trop longtems par les historiens et géographes européens, de se servir des noms de *TaRtars* et de *TaRtarie indépendante*, *grande*, *chinoise*, etc., noms

(1) M. Timkovski observe, avec raison, qu'on rencontre beaucoup de mots dans les dialectes toungouses qui ressemblent au Mongol. Quoique le fond de ces deux langues diffère considérablement, le Mongol et le Mandchou se sont mêlés très-souvent, et on rencontre dans ces deux idiomes beaucoup d'expressions, desquelles il serait difficile de déterminer l'origine avec précision. Kl.

toujours répétés par les auteurs les plus éclairés, en décrivant cette partie de l'Ancien-Monde.

La Mongolie est comprise entre le soixante-dixième et le cent vingtième degré de longitude de Paris, et entre le trente-cinquième et le cinquantième degré de latitude septentrionale. Du reste, cette détermination ne peut être très-précise, car les frontières de la Mongolie, et surtout au sud, se sont étendues ou resserrées, suivant les succès des armées de la nation qui l'habite. Cette partie de la frontière est fortement inclinée au sud, près de la frontière occidentale de la Chine, à l'endroit où est le Khoukhou noor (lac bleu), dans le pays appellé jadis Tangout (1).

(1) M. Timkovski dit que les Mongols sont entrés en Chine par le Tangout, parce qu'ils ne pouvaient franchir la grande-muraille ; ceci est une méprise; en 1211, Tchinghiz khan entra pour la première fois en Chine par *Siuan houa fou*, en franchissant la grande-muraille. Deux ans après, ne pouvant forcer le passage de *Kou pe kheou*, il entra par le Chan si, dans le Pe tchy li ; il y prit plusieurs villes, et ressortit de la Chine par Kou pe kheou même, dont il s'était emparé en venant du sud. En 1214, les Mongols poussèrent jusque dans le Chan toung. De pareilles invasions se sont répétées fréquemment. Quand Tchinghiz khan revint, en 1225, de son expédition contre les pays occidentaux, il se rendit d'abord sur les rives du *Tôla*. C'est de là qu'il prépara l'expédition contre le royaume de *Hia*, qui ne comprenait que la partie la plus orientale du Tangout. L'année suivante il prit la ville de *Yetsina*, située sur le rivière du même nom, au nord de Sou tcheou et en dehors de la grande-muraille. Il s'empara après des villes de *Ning hia*, *Kia yu kouan*, *Kan tcheou*, *Sou tcheou*, *Ngan tcheou* et *Si liang fou*, toutes situées en dedans de cette muraille, et dans la province actuelle de *Kan sou*. A la fin de la même année, il occupa aussi *Ling tcheou*, au sud de Ning hia, et sur la rive droite du Houang ho. Enfin,

Les Mongols sont divisés aujourd'hui en aïmaks, ou tribus.

A. AU NORD.

1° Les Khalkhà.

B. A L'EST.

2° Bargòu-Bouriat; 3° Aroù-Khortchin; 4° Kherlòs; 5° Durbòt; 6° Djalit; 7° Barin; 8° Djaròt; 9° Oniòt; 10° Nàiman; 11°. Aokhàn.

C. DANS LES STEPPES DU MILIEU.

12° Oudzémertchi; 13° Abaghanar; 14° Khotchit; 15° Abgà; 16° Kechiktén; 17° Sounit; 18° Durbàn-Kèouket.

D. AU SUD PRÈS DE LA CHINE.

19° Toumét, entre le Liao toung et le Tchy li; 20° Kharatchin; 21° Tsakhàr; 22° Moò-mingàn; 23° Oràt (la moitié du terrain de cette horde sert de pâturage aux troupeaux de l'empereur); 24° la tribu des Toumét de la ville de Koukòu-khotò, appelée en chinois, Koui houa tchhing; 25° Ordòs (à la courbure septentrionale du Houang ho);

---

en 1227, il détruisit entièrement le royaume de Hia. On voit donc que ce n'est pas par les pays du Khoukhou noor que les Mongols sont entrés en Chine.

Tchinghiz khan, en mourant, conseilla aux siens de s'emparer du défilé et du fort de *Thoung kouan*, qui se trouve à la frontière du Chen si et du Ho nan, un peu au-dessous du point où le Houang ho change sa direction au sud, et tourne vers l'est. C'est par ce défilé que passe le grand chemin qui conduit du Chen si, dans la Chine méridionale. KL.

et 16° les Mongols du lac Khoukhou noor, en chinois, Thsing hai, c'est-à-dire la mer bleue.

I. Khalkha.

La tribu de Khalkha est la plus importante par l'étendue des steppes qu'elle occupe, par son nombre et par son voisinage de la Sibérie. La moitié de la route de Kiakhta à Péking, passant dans le pays des Khalkha, j'ai pu, à l'aide des renseignemens que m'ont fournis les habitans, le décrire avec assez d'exactitude. Voici des détails tirés de la géographie chinoise, traduits en russe, par le P. Hyacinthe Pitchouïev, chef de notre mission. Cette traduction est encore manuscrite.

La nation des Khalkha confine au nord, avec les gouvernemens d'Irkoutsk, de Ieniseisk, de Tomsk et de Tobolsk, en Sibérie. Vers l'ouest, elle s'étend jusqu'au Turkestân oriental et au pays d'Ili, où elle est bornée par le mont Bogda et le lac Balkhach, dans lequel se jette la rivière d'Ili. Au sud, les Khalkha touchent aux cantons habités par les Sounît, et autres Mongols nomades du milieu; vers l'est, elle se prolonge jusqu'au pays des Bargou-Bouriat et des Mandchoux. Leur pays a cinq mille li d'étendue de l'est à l'ouest, et trois mille li (1) du sud au nord. Il est divisé en quatre *lou*, ou provinces.

(1) A deux cents par degré comme partout en dehors de la grande-muraille.

1° La province du milieu compte vingt bannières, ou divisions. Les lieux habités sont les deux rives de la Tòla; en allant à l'est jusqu'aux monts Kenté, qui forment la limite des possessions de Tsetsén-khan; à l'ouest jusqu'à l'Onghin, rivière voisine des possessions de Saïn noïn; au sud, jusqu'au Gobi, qui touche au pays des Sounît; au nord, jusqu'à la frontière russe. Les princes de cette province sont le Touchétóu-khan, qui habite les hauteurs voisines du Sélengga; un tsin vang, deux kiun vang, deux beissé, six koung et huit dzasak, ayant le rang de taidzi de la première classe.

2° La province orientale compte vingt-une bannières. Le principal chef est le Tsetsén-khan, qui campe avec la sienne aux pieds des monts Oundòur-dabà, sur le Kheroulun. En 1688, lorsque ce khan se soumit à la Chine, il avait environ 100,000 sujets; il commande les vingt autres bannières. Les autres chefs de la province sont un tsin vang, un kiun vang, un beilé, deux beissé, un koung de la première, deux koung de la seconde, et trois koung de la troisième classe, ainsi que douze dzasak.

3°. La province occidentale a dix-neuf bannières. Son khan porte le titre de Dzassaktou khan; il habite avec la sienne le flanc méridional des monts Khangaï, et commande les dix-huit autres bannières. Il y a encore un beilé, deux

koung de la première et six de la seconde classe, neuf taidzi de la première classe.

4° Le gouvernement du Saïn noïn compte vingt-quatre bannières, ayant deux tsin vang (le premier commande vingt-trois bannières, le second ne porte que le titre de Saïn noïn), deux kiun vang, deux beilé, un koung de la première, cinq de la deuxième classe et dix dzasak-taidzi. Ce gouvernement forme la partie occidentale du pays des Khalkha, avoisine les hauteurs de la Sélengga, et s'étend vers Ili.

MONTAGNES. — En 744 après J.-C., *Fi lo*, chef des Hoei khe (1), plaça son camp entre le mont *Ou te kian* et le *Kuen ho*, à 1700 li au nord de la frontière chinoise qui passait alors au septentrion du pays d'Ordos. Le *Kuen ho* est l'Orkhôn. Les monts Ou te kian doivent être voisins de la partie occidentale des monts Khangaï; ils s'appellent également Tou yu kian.

Bourkhan oola (ou la montagne divine); l'Onon y prend sa source. Le mont *Ty li ven Phou tha* (Dourben Pouta) est sur l'Onon; c'est près de ce mont que Tchinghiz-khan naquit. — *Ton ò oola* (*oola* signifie, en mongol, un mont élevé), sur la

(1) Depuis cet endroit jusqu'à la fin de la description géographique de la Mongolie, j'ai été obligé de refaire la traduction sur le texte chinois; celle du P. Hyacinthe (telle que M. Timkovski la donne), étant très-inexacte, et ne contenant que des noms propres défigurés. KL.

rive droite du Kheroulun. L'empereur Khang hi s'y arrêta en juin 1696, pendant sa campagne contre Galdan, prince des Dzoûngar, et fit graver sur le rocher les vers chinois suivans:

« Que le désert de la Gobi est immense! qu'il est large » et profond le Kheronlun! C'est ici que six corps d'armée, » obéissant à mes ordres, ont déployé leur courage; sem- » blables à la foudre, ils ont tout ébranlé! Le soleil, » et la lune les ont vus avec épouvante; frappé de leurs » traits, l'ennemi a disparu, et les déserts au loin sont » rentrés dans le calme de la paix. »

Le *Khinggàn;* cette grande chaîne de montagnes se prolonge sur la rive droite de l'Onon, et à l'est des petits monts Kenté; elle s'étend jusqu'à la source de l'Amour; au sud elle touche les frontières de Khalkha; et au nord celles de la Russie. — Le *Kenté oola* est au midi des hauteurs d'Onon; deux petites rivières, qui forment ensuite le Kheroulun, prennent leurs sources au sud-est de ces montagnes. A l'ouest s'élèvent les monts *Dziloûng dabà* et *Térelkdzi dabà* (*daba*, en mongol, désigne un mont dont on peut franchir la crête). — Le *Baga Kenté*, ou le petit Kenté est près de l'Ourga, et aboutit au mont Térelkdzi où la Tôla prend sa source. Le Tsoukou (Tchikoï), qui entre dans la frontière de la Russie, sort du flanc septentrional du Baga Kenté. — Le mont *Kirsa* se trouve à l'est des sources de la Tôla. Cette chaîne commence à l'extrémité septen-

trionale du Khingan, suit la Tôla vers le nord, et en tournant forme les monts Téreldzi.

Khan oola, au nord du Khingan, sur la rive gauche de la Tôla. Le *Koul*, petite rivière y coule à l'est, se dirige vers le nord et tombe dans la Tòla. A trente li environ, au sud-est, on trouve le canton boisé, nommé *Djao modo*. Au mois de juin 1696, l'empereur Khang hi y détruisit l'armée des Dzoûngar; pour transmettre le souvenir de cette victoire à la postérité, il fit tailler dans le roc l'inscription suivante:

« Le ciel nous a prêté son secours puissant pour abattre » nos ennemis et détruire les méchans; ces bêtes féroces » (les Dzoûngar), épuisées par la résistance, s'étaient » cachées à l'ouest; le ciel secondait nos efforts; bientôt » ils sont tombés sous le fer de mes troupes; au premier » coup de tambour, leurs tentes plantées dans le désert fu- » rent abandonnées. J'ai fait graver sur une roche de ces » bords, le récit des hauts-faits de l'armée victorieuse. »

Le *Doulàn kharà*, au sud-ouest du Khan oola, vis-à-vis de la Tôla, s'approche au sud de la grande steppe de Gobi, et va jusqu'à la Tôla. — Le *Khadamàl*, au nord de la petite rivière Khara-oussou; son flanc septentrional s'approche de la frontière russe, et forme la limite septentrionale des Khalkha. — Le *Kaliar* est entre le Khara-oussou et l'Orkhòn. Cette montagne touche au *Djamour oola*, situé sur la rive septentrionale de la Tôla, jusqu'à l'endroit où elle se

réunit à l'Orkhòn. La chaîne en suivant le cours de la Tôla, s'incline vers le nord ; vers l'est, elle s'étend jusqu'au Sélbi dabà, et décrit une ligne semi-circulaire, longue de plusieurs centaines de li. — Le *Bouroung* est entre l'Orkhòn et la Sélenga. Cette montagne occupe depuis l'est jusqu'à l'ouest une distance de plusieurs centaines de li. — Le *Bougoun çhara* s'étend à plus de deux cents li à l'ouest du Bouroung. Plus loin, vers le nord, sont les monts *Sirkegoun* et *Erkhetou*, entre la Sélenga et l'Orkhòn.

La chaîne de montagnes de *Khantaï*, au nord de la Sélenga, se prolonge au nord et se perd au-delà des frontières russes. — Le *Koukou tsilootou* est au sud de l'Orkhòn. Cette montagne, en suivant le cours de l'Orkhòn, s'incline vers l'est ; à cent li, à l'est, il y a des eaux chaudes. — Le *Sirkha adzirgan* (*adzirgan*, en mongol, signifie étalon), est à l'est de la source de l'Orkhòn ; à l'ouest de cette montagne, on trouve le temple d'Erdeni dzao. — Le *Khanghi khamar* est au sud du Sirkha adzirgan ; l'Orkhòn coule au nord de cette chaîne ; l'*Onghin mouren* prend sa source au sud. — Le *Django* au nord de la source de l'Orkhòn est séparé du Sirkha adzirgan par l'Orkhòn, et forme la partie orientale des monts Khangaï.

La chaîne de ces derniers est au nord des sources de l'Orkhòn, et à cinq cents li au nord-

ouest de l'Onghin mouren. Cette chaîne est la plus haute de toutes celles des environs. Elle commence au nord-ouest de l'Altaï; traverse l'Orkhòn et la Tôla, et forme les grandes montagnes de Khingan et de Kenté; à l'ouest du *Koukou oola*, la chaîne tourne au nord, entoure les affluens supérieurs du Sélenga et s'approche de la frontière russe. L'Orkhon et le Tamir prennent leur source dans ces monts. Il paraît que ce sont les mêmes qui, dans les anciens écrivains chinois, sont nommées *Yan jan chan*. — Le *Bain dzirouhké* à l'est de la source de l'Orkhòn; plus loin, vers le nord-est, se trouve le mont *Saikhan oola;* encore plus à l'est, l'*Eroukhétai khoubsoul,* au point où se termine le cours de la rivière Khassoui, et sur son bord septentrional. — Le mont *Oundour* est à l'ouest du Khoubsoul; le *Naiman oola,* sur la rive septentrionale de la Sélenga; le *Khaldzan bourgouttài,* à l'ouest du Naiman oola; l'*Ertsit*, à l'ouest du Khaldzan bourgouttai, et au sud des rives du Kharatal; le *Khoiboldok*, sur l'île du lac Kosogol; l'*Oulbetchi,* à l'est du lac Sanghin dalài. Plus loin, au sud, s'étendent les monts *Ourtou-ouya*.

L'*Altai oola*, nommé anciennement, en chinois, *Kin chan* (mont d'or), est au nord-ouest du cours du Tes. Cette chaîne a au moins deux mille li d'étendue; ses cimes se perdent

dans les nuages, et sont couvertes de neiges perpétuelles; on les regarde comme la souche principale de toutes les montagnes du nord-ouest de la Mongolie. Leur nœud est au nord-ouest du lac Oubsa; elles s'élèvent par étages, et se divisent en quatre branches; l'une commence aux sources de l'Ertsis ou Irtyche, et file vers le nord jusqu'à la frontière russe, sous le nom de monts *Altaï;* celle qui se dirige au nord-est suit le cour du *Tes* vers le nord, à une distance d'environ mille li, et forme à l'est la chaîne des monts *Tangnou.* En se prolongeant au nord-est, elle touche au flanc septentrional du Khangaï, et s'avance au nord jusqu'à la Sélenga. A cent li environ au sud de cette rivière, commence la troisième branche qui s'étend vers l'est, sous le nom de monts *Oulan-goum*, et environne le lac *Kirghiz noor*, du côté nord. Plus loin, vers le sud-est, elle forme les monts *Kokeï*, et ensuite ceux d'*Anghi.* Le Kounghei prend sa source au sud, et l'Oukhaï au nord de ces derniers. La même branche de l'Altaï détache vers le nord les monts *Malga*, au sud desquels le Bourgassoutai prend sa source; vers le nord-est, enfin, elle touche le Khangaï au sud, et environne le cours du Khassoui et du Tamir. La branche du sud se prolonge sans interruption en décrivant différentes sinuosités; de son flanc occidental sortent le Narym, le Kouitsil, le Khaliôtou, l'Akar,

le Bordzi, le Khaba, le Khira, le Khara Ertsis et l'Ertsis. Cette branche tourne à l'est; le Bouïantou sort de son flanc septentrional, le Tsinggbil et la Boulagan de celui du sud; plus à l'est, elle termine la chaîne de l'Altaï; mais elle se prolonge en plusieurs petites branches jusqu'à la grande steppe de Gobi, où elle forme, au sud-est, les montagnes de *Gourban saikhan;* au sud, celles de *Nomokhòn ola*, et à l'est celles d'*Oubourgoun ola*, etc. — Le *Tarbakhtaï ola* se prolonge à six cents li environ à l'ouest, du cours du Narym, du Kouitsil et du Khaliôtou.

Le *Birga dabà*, au sud-est de la source du Kheroulun, est une branche des monts de Kenté; de son flanc gauche sort le Birga gol, qui se jette dans l'Onon. — Le *Tsiloung dabà* est à l'ouest du Kenté; de sa gauche sort le Tsiloung, petite rivière qui se jette dans le Kheroulun. — Le mont *Tereldzi* est à l'ouest du Tsiloung; le Tereldzi y prend sa source et tombe dans le Khéroulun. — Le mont *Galatai* au sud du Tereldzi; l'*Adakhai* au nord de la Tôla; le *Selbi dabà* au sud-ouest de l'Adakhaï; l'*Oukher dabà* (*oukher*, en mongol, *bœuf*), au nord-ouest du Khangaï. La petite rivière d'Oukher donne naissance au Toui; le *Koukou oola* est à l'ouest de l'Oukher; de sa gauche sort le Tamir, et de sa droite le Baïtarik. Le *Tsagan tsiloo* à huit cents li au nord de Khalgan, est près de la ligne des corps-de-garde le

long de la frontière ; ces montagnes ont une étendue d'environ deux cents li de l'est à l'ouest. Lorsque l'empereur Khang hi, dans sa campagne contre Galdan, passa par ces lieux, il y fit ériger un monument en pierres, avec l'inscription suivante :

« Tout ce qu'embrasse la voûte du ciel est peuplé de mes » enfans. Je rétablis la paix dans l'étendue de mes do- » maines ; j'écrase les serpens et les reptiles rampans, » les génies qui président aux lacs, aux montagnes, aux » pâturages et aux douces fontaines secondent mes entre- » prises. Cette pierre en transmettra la mémoire à la pos- » térité. »

Au nord du mont Tonò et du désert, s'étend une vaste contrée, abondante en pâturages et en eau, et habitée principalement par les Khalkha ; elle a environ cinq mille li de l'est à l'ouest.

EAUX. — Le *Kheroulun*, nommé anciennement, par les Chinois, *Lou khiu ho*, prend sa source au sud de la chaîne Kenté, à deux mille li au nord du pays d'Ordos ; il reçoit cinq petites rivières, coule deux cents li plus au nord, et tourne au sud-est ; passe pendant cent li par le ravin du Bain oola et reçoit la Sungher ; cent li plus loin, après avoir couru au sud du mont Tonò, il tourne vers le nord-est, et reçoit à deux cents li plus loin le Tereldzi qui vient du sud-est. Après avoir encore parcouru huit cents li, en s'inclinant un peu à

l'est, il parcourt en serpentant un espace de cent li, entre deux chaînes de montagnes et se jette à deux cents li au nord-est, dans le lac Koulun, ou Dalai noor. Quand il en sort, il fait la frontière des Solon et des Russes, et reçoit le nom d'Ergouné (*Argoun*); il prolonge encore son cours à huit cents li plus au nord-est, et finit par se jeter dans l'Amour. Au sud du Kheroulun commence le désert de Gôbi, dépourvu de pâturages et d'eau. Dans les Xe et XIe siècles, cette rivière formait la limite entre le royaume de *Liao* et les Mongols.

Au commencement du XVe, lorsque les Oirad attaquèrent le khan Bouniachiri, descendant des Youan, celui-ci, pour ne pas se soumettre aux Ming, transporta son campement sur les bords du Khéroulun.

En 1409, Khieou fou, général chinois, envoyé contre lui, fut battu près de cette rivière, et périt avec toute son armée. L'année suivante, l'empereur marcha contre Bouniachiri et établit son camp sur le Kheroulun, qu'il nomma *Yn ma ho* (rivière qui fait boire les chevaux).

Lorsque l'empereur Khang hi s'avança, en 1696, contre Galdan, il s'arrêta sur les bords de cette rivière, croyant que son adversaire défendrait le passage; mais les Dzoûngar, surpris de l'arrivée des Chinois, s'enfuirent vers l'ouest. Khang hi s'écria : « On m'avait dit que Galdan était un habile guerrier, et que rien ne pouvait lui ré-

sister ; mais il prouve son ignorance, en n'essayant pas de se soutenir sur le Kheroulun. » L'empereur remonta le long du fleuve jusqu'au mont Tonò, où il établit son camp. La grande armée de l'ouest défit l'ennemi, et l'empereur s'en retourna en Chine.

L'*Onon*, qui ensuite prend le nom d'*Amour*, s'appelait anciennement, en chinois, *Oua nan ho*; il a sa source à deux cents li au nord-ouest du Kheroulun, au mont Tereldzi, qui est une ramification du Kenté ; il va à l'est, passe au nord de la même chaîne, et au sud du grand Khingan ; il coule à plus de cinq cents li plus loin, reçoit huit petites rivières, et après s'être réuni au Korsou gol, qui vient du sud, il tourne au nord-est ; à plus de mille li au-delà, il passe au sud de la ville de Nertchinsk. Il reçoit dans cet intervalle plus de dix petites rivières venant du nord-ouest, telles que l'*Agatchou*, le *Tarbakhatai*, le *Touloudai*, le *Tarbaldzi*, etc., et plusieurs autres qui arrivent du sud ; à trois cents li au-delà, il atteint la borne en pierre qui marque la frontière. Au sud de sa source, sort le Kheroulun ; à l'est la Tôla. C'est sur ses bords que naquit Tchinghiz khan ; près de ce fleuve, l'empereur de la Chine battit, en 1410, Bouniachiri, descendant de ce conquérant.

A cent li, au nord-ouest de la source de l'Onon, la *Tôla* se forme de deux sources qui sortent du

flanc occidental des monts Tereldzi et au nord du petit Kenté. Cette rivière parcourt deux cents li au sud-ouest, et reçoit plusieurs petites rivières : après avoir traversé au nord le canton boisé de Djao modò, elle tourne vers l'ouest, pendant cent li ; passe ensuite devant le Khan oola, vis-à-vis duquel elle baigne l'Ourga ou le kouren (*camp*), se dirige de nouveau pendant cent li au sud ; puis, pendant plus de trois cents li au nord-ouest, reçoit au sud-ouest le *Karotkha gol* (gol, en mongol, fleuve), et se jette, enfin, cent cinquante li plus loin, dans l'Orkhòn. C'est auprès de la Tôla, qu'en 1407, Li ouen tchoung, général chinois, arrivant rapidement du Kheroulun, avec sa cavalerie légère, défit Mangdzu khara djang, général des Yuan. En 1414, les Oirad y furent complétement battus par l'empereur en personne.

Le canton de *Djao modò*, ou *Dzao modo* se trouve au sud de la Tôla ; il est entouré de trois côtés par des montagnes ; à l'ouest est le Khinggan, et à l'est le Khan oola. En 1696, Galdan y fut totalement défait par l'armée chinoise.

L'*Orkhon*, appelé dans les anciens auteurs chinois *A lou hoen*, a deux sources ; l'une au sud du Khanggaï ; l'autre, l'*Ouliastai*, sort au mont Oldzietou doulàn khara oola. Ces deux ruisseaux, après avoir parcouru une distance de cent li au sud-est, se réunissent et forment une rivière qui coule autant vers l'est dans les mon-

tagnes; ensuite, deux cents li au nord-est, et passe à l'ouest du temple d'Erdeni djao; sortie des montagnes, elle court encore pendant cent cinquante li, tourne au nord-ouest, se réunit avec le Djirmatai et le Tamir, qui viennent de l'ouest, et ensuite va droit au nord.

A cent li plus loin, l'Orkhon tourne et coule cent li au nord-est; il reçoit dans cet espace une source *chaude* qui vient du sud, et à trois cents li plus loin, la Tôla, arrivant du sud-est; après avoir passé à l'ouest du mont Kaliar, il reçoit au sud-est la Khara; cent li au-delà, il tourne au nord-ouest et se jette dans la Sélengga. L'Orkhon est plus considérable que la Tôla, mais moins que la Sélengga; il a, comme celle-ci, un cours très-sinueux à travers les montagnes; il est rapide et son eau très-claire; ses rives sont bordées de saules et d'ormes touffus; il est très-poissonneux. Au nord de son confluent avec la Sélengga, est la limite entre la Russie, et, au sud, le territoire du Touchetou khan des Khalkha. Li ouen tchoung, général chinois, après avoir défait, en 1370, Mangdzu khara djang près de la Tôla, le poursuivit jusque dans ces lieux.

Le *Khara gol* prend sa source au nord de la Tôla, dans le mont Selbi, et porte le nom de *Koui gol;* il coule au nord, reçoit à gauche le *Narin* et le *Bourgoudtai*, à droite l'*Adakhai*, le

Soungnar et le *Toungla*. A cent cinquante li plus loin, il tourne au nord-ouest, reçoit ensuite, à gauche, le *Boro* et le *Djakdour*, coule droit au nord, et se jette dans l'Orkhon.

L'*Onghin* sort près de la source de l'Orkhon, coule au sud-est dans les plaines, et, après un cours de plus de sept cents li, se jette dans le *Khouragan oulen noor*. Ce petit lac est à plus de huit cents li du pays d'Ordos.

Le *Tamir* a deux bras, l'occidental sort à l'ouest de la source de l'Orkhòn et au nord du Khanggaï; l'autre à l'ouest de cette montagne et au nord du mont *Koukou dabà*. Ces deux bras sont éloignés l'un de l'autre de plus de deux cents li: ils coulent au nord-est, reçoivent plusieurs petites rivières, et, après un cours de deux cents li, se réunissent dans une rivière qui, cent li plus loin, tombe dans l'Orkhòn.

La *Sèlengga* sort des montagnes, au nord-ouest du Khanggaï, par six sources. Celles du nord, le *Kharatal* et le *Bouktsoui*, coulent au sud-est; celles du sud, l'*Eder*, le *Tislootou*, l'*Ouliatai* et l'*Adzirak*, au nord-est. Ayant parcouru trois cents li environ, elles forment une rivière, qui, après avoir fait plus de deux cents li à l'est, reçoit, à droite, le Khassoui; à deux cents li au nord-est, à gauche, l'*Ekhé*; à quatre cents li, au nord-est à droite, l'Orkhòn; elle prolonge en-

suite son cours au nord-est, jusqu'à la frontière russe ; à gauche, elle reçoit le *Djedé* ; à droite, le *Tchoukou*, l'*Oudé* et d'autres, et, après plus de mille li de cours au nord, elle entre dans le lac Baikal; elle en sort sous le nom d'Angarà, et se jette dans l'Océan septentrional.

L'*Ekhé* sort du lac Kosogol, ou Khoussougoul, au nord-ouest des montagnes, court à plus de sept cents li au sud-est, et tombe dans la Sélengga ; il reçoit des deux côtés un grand nombre de petites rivières. Le *Khassoui* sort des montagnes, au nord du Tamir, parcourt cinq cents li au sud-est, et se jette dans la Sélengga. Le *Toui gol* (*Touïn gol*), a sa source au sud du Khanggai, court à plus de trois cents li au sud, et se jette dans le lac Orok.

Le *Baïtarik* prend sa source au sud du mont Koukou dabà ; après un cours de plus de deux cents li au sud, il traverse le canton de Kouren beltchir et se réunit au *Tchak Baitarik* ; cent li plus loin, il reçoit, à droite, la Tsagan temour, et se jette après deux cents li dans le lac Tchagan noor. —Le *Djabgan* sort des montagnes au nord-ouest de Kouren beltchir, court plus de deux cents li au sud-ouest, et reçoit, à droite, le *Bourgassoutai* et à deux cents li plus loin le *Kounghei* ; après un détour vers le nord-ouest, à gauche le *Khobdou*, grossi du *Bouyantou* ; cent li plus bas, il se jette dans le Kirghiz noor, (*lac des Kir-*

ghiz); c'est là la frontière occidentale du pays des Khalka.

Le *Tes* sort du flanc méridional de la chaîne des monts Tangnou, se dirige au sud-ouest, reçoit plusieurs petites rivières, se rapproche, au sud-ouest, des monts Altai, et se jette dans le lac Oubsa. Ce même lac reçoit à l'ouest le *Sakli khara gol*.

Le *Koukou noor* (différent du grand lac du même nom, dans le Tangout). Près de ses bords, Tchinghiz fut élu khan par les Mongols, qui s'y trouvaient réunis. On ignore aujourd'hui la position de ce lac. — Le *Bouir noor* est à douze cents li à l'ouest de Tsitsigar. — Le *Khouloun noor*, ou Dalaï, est à onze cent soixante-dix li à l'ouest de la même ville. Ce grand lac a six cents li de circonférence; il est formé par les eaux du Kheroulun, qui vient du sud-ouest. Cette rivière en sort au nord-est et prend le nom d'Argoun. Sous les Thang, ce lac fut nommé par les Chinois, *Kiu lun*, et sous la dynastie des Ming, *Ko liuan*. — Le *Kossogol*, à plus de six cents li au nord de la Sélengga, a cent li de circonférence; il renferme l'île et le mont de Khoui boldok. Au sud-est il donne naissance à l'Ekhé. — Le *Sangghin dalaï*, à l'ouest des sources de la Sélengga, et du mont Orbeghi; il a plus de cent li de circonférence et n'a aucun écoulement. L'*Ouldjeitou tsagan noor* est au sud-est du *Sangghin dalaï*; au

nord-est, il donne naissance au Tcholotor, qui se jette dans la Sélengga. L'Orok est au sud-est du Kouen beltchir; il reçoit au nord le Toui gol. Le *Kirghiz noor*, au sud-est du mont Oulan goum, a trois cent quarante li de tour; il reçoit le Djabgan. Il y a encore le lac Ikhé aral noor au sud-ouest du précédent; il reçoit à l'ouest le Khobdou, au sud le Bouyantou. L'*Oubsa noor*, au sud-est des monts Altaï, est formé par le Tes, qu'il reçoit au nord-est, et par le Sakli khara, au sud-ouest.

A la rive méridionale de l'Orkhon, il y a des sources chaudes.

Bargout Bouriat.

Les Mongols de cette tribu habitent dans le pays des Solon sur la rive droite de l'Amour, entre la frontière orientale de Khalkha et la frontière occidentale du pays des Mandchoux.

Aro Khortchin (1), Khortchin du nord.

Cette tribu ne forme qu'une seule bannière; elle campe à onze cents li au nord de Kou pe khéou, une des portes de la grande-muraille. Le terrain qu'elle occupe a, de l'est à l'ouest, une étendue de cent trente li, et du sud au nord de quatre cent vingt li. Il est à trente li à l'est des Djarot, à cent li à l'ouest du Bârin, à deux cents li au sud de la bannière gauche des Khalkha, et à deux

(1) *Khorò*, en mongol, signifie *poison*.

cent vingt li au nord d'*Oudjoumoutchin*. De cette tribu à Péking on compte treize cent quarante li.

Le kiun vang d'Aro Khortchin habite à l'est du mont Khountou, qui est à onze cents li de Kou pe khéou.

Le Chara mouren, ou Sira mouren (rivière jaune), qui coule à deux cents li au sud du campement principal, prend sa source dans la province de Barin, et se rend dans le territoire des Djarot.

KHORLOS (1).

Ils occupent le pays habité anciennement par les Khitan. Cette tribu est divisée en deux bannières, qui appartiennent à l'aile gauche des Khortchin; elle campe à plus de 1487 li au nord-est de Hi fung khéou, porte de la grande-muraille; de l'est à l'ouest, leur territoire a une étendue de quatre cent cinquante li, et, du sud au nord, de six cent soixante li; il touche à l'est à celui de Young ky tchéou; à l'ouest et au nord, à celui de Khortchin, et au sud, au Liao toung. Il est éloigné de 1799 li de Péking. La bannière antérieure occupe les environs du Gourban tsagan, à 1487 li au nord-est de Hi fung khéou, et la postérieure les environs du mont Tchin tsu ling 1570 li de Hi fung khéou.

La principale rivière est le *Ghirin*, qui, ve-

(1) *Khorlohò*, en mongol, frontière du mal.

nant de nord-ouest de Young ky tchéou, entre dans le territoire des Khorlos, parcourt au nord-est les habitations de la bannière antérieure et tombe dans l'Amour. Le lac *Dabousoutai noor* produit du sel.

DURBET.

Le nom de cette tribu signifie *quatre* en mongol; elle ne comprend qu'une bannière qui appartient à l'aile droite des Khortchin; ses chefs habitent sur les hauteurs de Dokdor, 1646 li au nord-est de Hi fung khéou. Le pays des Durbet a cent soixante-dix li de l'est à l'ouest, et deux cent quarante li du sud au nord; du campement de leurs chefs jusqu'à la frontière du gouvernement militaire de l'Amour on compte en allant à l'est cent quarante li; à l'ouest jusqu'à celle des Tchalit, trente; au sud jusqu'aux confins des Khorlos cent quarante li; au nord jusqu'à la frontière des Solon, cent li; deux mille cinquante li jusqu'à Péking.

Le *Non*, qui coule à 30 li à l'ouest de ce campement, vient du nord du gouvernement de l'Amour, sépare cette tribu de la suivante.

TOURBETI.

Une bannière qui appartient à l'aile droite des Khortchin; elle campe au mont Toubesin tsagan à plus de 1600 li au nord-ouest de Hi fung khéou; son territoire a soixante li de l'est à l'ouest,

quatre cents li du sud au nord ; on en compte trente-cinq jusqu'à la frontière des Durbet , à l'est ; jusqu'à celle des Khorlos à l'ouest vingt-cinq ; au sud, jusqu'à la frontière des Khorlos, cent cinquante ; au nord, jusqu'à celle des Solon, trois cent cinquante , et , jusqu'à la capitale, deux mille dix li.

Le pays des Durbet est arrosé par le *Non mouren*, qui vient du gouvernement de l'Amour, et entre dans la frontière des Khorlos. Le *Tchol* venant du nord-ouest de la chaîne de Khingan y passe également. Après avoir coulé au sud plus de cinq cents li, il se divise en plusieurs bras, et se jette, après un détour au sud-est, dans le Non mouren.

Barin *ou* Bagarin.

Composé de deux bannières, dont les limites ne sont pas déterminées. Le campement de l'aile droite est près du mont Tobun ola, à 720 li au nord-est de Kou pe khéou. L'aile gauche campe à la colline d'Atchatou-tologai, à soixante li, et plus vers le nord-est. Cette tribu s'étend de l'est à l'ouest à deux cent cinquante-un li, et du sud au nord à deux cent cinquante-trois. On compte de l'est jusqu'à la frontière des Aro Khortchin, cent soixante li ; à l'ouest, jusqu'à celle des Kechikten, quatre-vingt-onze ; au sud, jusqu'à la frontière des Oniout, soixante li ; au nord, jusqu'à

celle des Oudjoumoutchin, cent soixante-treize; et jusqu'à Péking, neuf cent soixante.

Le mont Bardan est remarquable pour avoir été le lieu où naquit *Pouthou*, un des ancêtres de la dynastie de Liao; il est enterré dans ces lieux, à deux cents li au sud-est de Khing tchéou. Le Kharamouren sort de la chaîne des monts Koïrkhan, coule au sud-ouest, ensuite au sud-est, se réunit au Bourgoultai oussou, et tombe dans le Siramouren.

L'ancienne ville de Ling houan tchhing, ou Chang king, la capitale supérieure des empereurs de la dynastie des Liao, se trouvait probablement sur la rive droite du Tchonò oussou, vis-à-vis la petite ville de Borô khotò, actuellement en ruines.

La dynastie des Liao y prit son origine vers la fin du Xe siècle. La capitale avec un palais magnifique furent bâtis à la même époque. Vingt-cinq villes étaient alors sous la dépendance de la capitale; on ne voit même plus leurs ruines. *Tsou tchéou* se trouvait au nord de la bannière; c'est le lieu de naissance du premier empereur de la dynastie Liao; pendant l'automne, il y prenait fréquemment le plaisir de la chasse, ce qui fut la cause de la fondation de la ville de Tsou tchéou, nom qui signifie ville des ancêtres. Le sépulcre de Thai tsoung, taillé dans un énorme rocher, était à cinq li de cette ville; une pierre

porte une inscription qui fait mention de la chasse de l'empereur. A vingt li à l'ouest de cette ville fut le tombeau de l'empereur de la dynastie Ching tsou.

DJAROT *ou* DZARAGOUT (1).

Cette tribu est de deux bannières, son campement principal est à 1100 li au nord-est de Hi fung khéou ; il s'étend de l'est à l'ouest à cent vingt-cinq li, du sud au nord à quatre cent soixante. Au nord-est et à l'ouest, il atteint la frontière des Aro Khortchin, et au midi celle des Kharatchin et des Khalkha. On compte quinze cent dix li jusqu'à la capitale.

L'aile *gauche* est au nord du mont Tchitchiring khoua tologoi, à 1100 li au nord-est de Hi fung khéou; l'aile *droite* est au sud du mont Tour, à 1120 li du même passage de la grande muraille.

Le Chara mouren ou Sira mourèn parcourt également le territoire de cette tribu, les petites rivières de Khoundoulun, distinguées par le surnom de septentrionale et de méridionale y prennent aussi leurs sources. Il y a deux lacs : le grand et le petit Djagasoutai ; la vallée de Khailasoutai, la belle forêt Atani khara modo (forêt de pins dans la plaine), qui est très-touffue, et a plus de vingt li d'étendue ; un temple de Bouddha,

---

(1) Ce mot signifie *soixante*, en mongol.

bâti en 1673, est à quatre-vingt-dix li au nord de l'aile gauche.

ONIOUT.

Ils forment deux drapeaux, à 500 li au nord-est de Kou pe khéou. Cette tribu a de l'est à l'ouest cent li d'étendue, et cent soixante li du sud au nord; elle touche à l'est et au sud aux frontières des Kharatchin et des Aokhan; à l'ouest, à celles des Je ho; au nord, à celles des Bârin et des Kéchikten. On compte sept cent soixante li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* campe à Indzyr khogotchit à cinq cent vingt li au nord-est de Khou pe khéou, et l'aile gauche à six cent quatre-vingts li.

Parmi un grand nombre de rivières, on y distingue le *Lokha*, qui parcourt cent li au sud-est de l'aile gauche; il vient d'Aokhan, et se dirigeant vers le nord-nord-est, il se joint au Khoundoulan; l'*Inghin*, à cent cinquante li au nord-ouest de l'aile droite, prend sa source dans la montagne Hia ma ling; après avoir coulé au sud-est, il reçoit le Tchang ho et se jette plus loin vers l'est dans la *Lokha*.

NAIMAN (1).

Ils ne forment qu'une bannière qui campe à 700 li au nord-est de Hi fung khéou; leur terri-

(1) *Naiman* signifie *sept*, en mongol.

toire a de l'est à l'ouest quatre-vingt-quinze li, et du sud au nord deux cent vingt li ; vers l'est, on compte quarante li jusqu'à la frontière de l'aile gauche des Khalkha ; vers l'ouest cinquante-cinq li, jusqu'à celle des Aokhan ; au sud, cent vingt li jusqu'à celle des Toumet ; cent li au nord jusqu'à la frontière des Oniout, et onze cent dix li jusqu'à Péking. Parmi les fleuves qui arrosent le territoire des Naïman, on remarque le *Tourghen*, en chinois *Thou ho*, qui sort du mont Taboun-tologai, et la *Lokha*.

AOKHAN (1).

Une bannière dont le campement est au mont Gourban tourga ola, à 600 li au nord-ouest de Hi fung khéou ; leur pays s'étend de l'est à l'ouest à cent soixante li, et du sud au nord, à deux cent quatre-vingts li ; vers l'est, il y en a soixante jusqu'à la frontière des Naïman ; vers l'ouest, cent jusqu'à celle des Kharatchin ; au sud, deux cents jusqu'à celle des Toumet ; vers le nord, quatre-vingts jusqu'à la frontière des Oniout, et onze cents jusqu'à Péking.

OUDZÉMERTCHI *ou* OUDJOUMOUTCHIN.

Deux bannières éloignées de 923 li au nord-est de Kou pe khéou. Leur territoire s'étend de l'est à l'ouest à trois cent soixante li, et du sud au nord à quatre cent vingt-cinq. Vers l'est, il

(1) *Aokhan* signifie, en mongol, l'*aîné*.

touche à la frontière des Solon ; vers l'ouest, à celle des Khaotchit; au sud, à celle des Barin, et vers le nord au Gobi. Depuis le principal campement jusqu'à Péking on compte onze cent soixante-trois li.

L'aile *droite* est au mont Bakesourkhataï, à 923 li au nord-est de Kou pe khéou, et l'aile gauche au Kouisoun tologaï à onze cent soixante li au nord-est de la même barrière de la grande-muraille.

Le *Khoulougour*, en chinois *Thu ho*, vient du pays des Kechiktén, et dans un espace de trois cent dix li, il porte le nom d'*Aldatou*; il prend ensuite celui de Khoulougour, court au nord, et se perd dans les sables. La *Chara kholoï* a soixante-dix li au nord de l'aile gauche, et après un cours de plus de quarante li, se perd également dans les sables. Le lac Gourban noor à trente-trois li au sud-ouest de l'aile gauche, produit du sel.

Abkhanar ou Abaganar.

Deux bannières dont la principale est éloignée de 640 li au nord-est de la barrière Tchang kia khéou ou Khalgan. Leur pays a de l'est à l'ouest cent quatre-vingts li, et du sud au nord trente-six; à l'est, il touche à la frontière des Khaotchit; vers l'ouest, à celle des Abga; au sud, à celle des Tsakhar du drapeau bleu; au nord, à la grande steppe. Il est à quinze cents li de Péking.

Sous le Yuan, ce pays et ceux qui l'entourent firent partie d'une province chinoise; mais sous la dynastie des Ming, il fut conquis par les Mongols; il reçut alors le nom d'Abkhanar (1), et tomba au pouvoir du Tsetsén khan des Khalkha. Vers 1640, cette tribu se soumit aux Mandchoux. Elle fut divisée en deux bannières sous l'administration de deux princes; un beilé commanda l'aile droite, et un autre l'aile gauche.

Le tribut de l'aile droite est porté à Péking, et va par Khalgan; celui de l'aile gauche par Tou chy khéou.

L'aile *droite* est au mont Tchangtou, en chinois, *Young ngan chan*, à 640 li au nord-est de Khalgan; de l'est à l'ouest, elle s'étend à soixante li, et du sud au nord à trois cent dix li; de l'est aux confins de l'aile gauche, il y a trente li; de l'ouest, trente jusqu'à la frontière d'Abga; au sud, cent soixante-dix environ jusqu'à celle des pays des Tsakhar du drapeau bleu, et au nord, cent quarante jusqu'à la grande steppe. L'aile *gauche* est au mont Ourkhou tologai, à cinq cent quatre-vingt-deux li au nord-est de la barrière Tou-chy khéou. De l'est à l'ouest, elle s'étend à cent dix li; du sud au nord, trois cent dix-huit li; vers l'est il y a trente-un li environ, jusqu'à la frontière des Khaotchit; vers l'ouest, quatre-vingt-

(1) *Abaganor* signifie *grand-père*, en mongol.

neuf jusqu'à l'aile droite; au sud, trente-deux jusqu'à la frontière des Abga, et vers le nord, deux cent quatre-vingt-six, jusqu'à celle des Khaotchit.

KHAOTCHIT OU KHAGOTCHIT.

Cette tribu, dont le nom signifie en mongol *vieux*, se divise en deux bannières; elle est éloignée de six cent quatre-vingt-cinq li environ au nord-est de Tou chy khéou. De l'est à l'ouest, son territoire a cent soixante-dix li; du sud au nord, trois cent soixante-quinze. Vers l'est, il touche à la frontière des Oudjoumoutchin; vers l'ouest, à celle des Abga; au sud, à celle des Kéchiktén, et vers le nord, à celle des Oudjoumoutchin. On compte onze cent quatre-vingt-cinq li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* campe au puits Tougourik, éloigné de six cent quatre-vingt-dix li environ au nord-est de Tou chy khéou; de l'est à l'ouest, elle s'étend à soixante-quinze li, et du sud au nord à trois cent soixante-quinze li. L'aile *gauche* est éloignée de six cent quatre-vingt-cinq li au nord-est de Tou chy khéou; de l'est à l'ouest, elle s'étend à quatre-vingt-quinze li, et du sud au nord, à trois cent vingt li. Vers l'est, il y a quinze li jusqu'à la frontière des Oudjoumoutchin; vers l'ouest, quatre-vingts li jusqu'à l'aile droite; au sud, cent vingt jusqu'à la frontière des Kechikén, et vers le nord, cent quatre-vingt-dix li jusqu'à celle des Oudjoumoutchin.

Les lacs sont très-nombreux dans ce pays.

ABAGA.

Deux bannières à cinq cent quatre-vingt-dix li au nord-est de Khalgan. De l'est à l'ouest, leur territoire s'étend à deux cents li, et du sud au nord à trois cents li. Il joint, à l'est, la frontière des Abakhanar; à l'ouest, celle des Sounit; au sud, celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue, et au nord, la grande steppe. On compte mille li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* campe à la source Kobour, à cinq cent quatre-vingt-dix li au nord-est de Khalgan; de l'est à l'ouest, elle a quatre-vingts li, et du sud au nord trois cent dix li; vers l'est, il y a trente li jusqu'à la frontière des Abakhanar; vers l'ouest, cinquante jusqu'à celle des Oniout; au sud, cent trente jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue, et au nord, quatre-vingts li jusqu'à la grande steppe. L'aile gauche est au nord, à Baïn-olon; de l'est à l'ouest, elle a cent vingt li, et du sud au nord cent quatre-vingt-deux li; vers l'est, il y a trente-un li jusqu'à la frontière des Khaotchit; vers l'ouest, quatre-vingt-neuf jusqu'à celle des Abakhanar; vers le sud cinquante jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue, et vers le nord, trente-deux li jusqu'à la frontière des Abakhanar.

KECHIKHTÉN.

Une bannière qui campe près des monts Ghira-

bas khada; à cinq cent soixante-dix li au nord-est de Kou pe khéou; de l'est à l'ouest, il a trois cent trente-quatre li, et du sud au nord, trois cent cinquante-sept; vers l'est, il y a cent soixante- rois li jusqu'à la frontière des Oniout; vers l'ouest, cent soixante-onze jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière bleue; vers le sud, cinquante-un jusqu'à celle des Oniout, trois cent vingt jusqu'à la frontière des Oudjoumoutchin, et huit cent dix jusqu'à Péking.

La principale rivière est le *Chara mouren;* une de celles qui forment le Liao choui; il prend sa source dans le mont Borgo khorkhoun. Après avoir coulé au nord-est, il se réunit à d'autres petites rivières, et baigne la partie septentrionale du pays des Bârin; court à l'est, puis entre dans ce pays, passe par la partie méridionale des Aro Khortchin, puis au nord des Oniout; au nord-est, il reçoit le Lokha, traverse la partie sud des Djarot, et la partie nord des Khalkha, tourne vers le sud-est, arrose la partie sud de l'aile droite des Kharatchin, se réunit plus loin vers le midi au Liao choui, entre en Chine, et a son embouchure dans le golfe de Liao toung.

Le pays des Kechiktén contient un grand nombre de lacs; à plus de cent quatre-vingt-dix li vers le nord, il a des sources chaudes, qui donnent naissance au Khailasoutai. Il y a aussi une grande forêt, nommée *Darkhàn modo*, à trente li

au sud-ouest du campement des princes de cette tribu.

SOUNIT.

Deux bannières à plus de cinq cent cinquante li au nord de Khalgan. L'aile gauche touche à l'est aux extrémités de la droite des Abaga; à l'ouest, à la frontière de Dourban kéouket; au sud, à celle du pays des Tsakhar; au nord, à la grande steppe (Gobi). Il y a neuf cent soixante li jusqu'à Péking.

Sous la dynastie de Han, ce pays formait la frontière septentrionale des principautés de Chang kou et de Tai; sous les Han postérieurs, il était habité par les Ou houan et Sian pi; sous la dynastie de Tsin, il fut occupé par les Tho pa; sous les Soui, et au commencement des Thang, les Thou khiu, ou Turcs, en devinrent les maîtres. Les Khitan ou Liao y établirent le district de Fou tchéou, conservé par la dynastie de Kin, qui le mit sous la juridiction de la province Si kinglou. Sous les Mongols, ou Youan, il dépendit de celle de Hing ho lou; sous les Ming, les Mongols-Sounit, de la maison des khans des Tsakhar, s'y établirent.

En 1634, lorsque les Tsakhar furent subjugués, le prince des Sounit se soumit aux Mandchoux. Par la suite, cette tribu fut divisée en deux ailes, sous les ordres de deux kiun vang, qui envoient leur tribut à Péking, par Khalgan.

L'aile *droite* est à Soumyn khada, à cinq cent cinquante li au nord de Khalgan; son territoire a de l'est à l'ouest deux cent quarante-six li, et du sud au nord deux cent quatre-vingts; vers l'est, jusqu'aux confins de l'aile gauche, cent trente; vers l'ouest, cent seize jusqu'à la frontière de Dourban kéouket; au sud, cent vingt jusqu'à celle du pays des Tsakhar de la bannière jaune, bordée, et vers le nord, cent quatre-vingts li jusqu'à la grande steppe. L'aile gauche est au mont Orintou tchahtaï, à plus de cent soixante-dix li au nord de Khalgan; elle a de l'est à l'ouest cent soixante, et du sud au nord trois cents; vers l'est, il y a soixante li jusqu'à la frontière des Abaga, de l'aile droite; vers l'ouest, cent li jusqu'aux confins de l'aile droite; vers le sud, cent trente jusqu'à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière blanche, et au nord, cent soixante-dix li jusqu'à la grande steppe.

Les montagnes du pays des Sounit sont le Soumyn khada, le Kholbodzin, le Nokhoun, le Tsagan botok, l'Ouker djirouge oola, le Dzara, le Bayan teké, le Bain tologoi et le Bairi oola.

La rivière Ourtou, en chinois, Tchhang choui, sort du mont Khorkho, coule au sud-ouest, et quitte les frontières des Sounit; le Noukeht, en chinois, Thou yuan choui, a sa source dans le pays des Tsakhar de la bannière bleue, traverse le mont Bairi oola, et se jette dans le lac Khotur.

Le Khour, le Khoulousoutai, le Chabartai, et le Khara ousou.

DOURBAN KÉOUKET.

En chinois Szu tsu pou lo, et en mandchou, Douin djousé (les quatre fils). Cette tribu forme une bannière, et campe au mont Oulan erghi tologai, à cinq cent cinquante li au nord-ouest de Khalgan. Il a de l'est à l'ouest deux cent trente-cinq li, du sud au nord deux cent quarante; vers l'est, il y en a cent trente jusqu'à la frontière des Sounit; à l'ouest, cent cinquante jusqu'aux Toumet de Koukouktò khotò; au sud, cent quarante jusqu'au pays des Tsakhar de la bannière rouge, et au nord, cent li jusqu'à la frontière des Sounit.

TOUMET.

Cette tribu, dont le nom signifie en mongol dix mille, se compose de deux bannières; elle est à cinq cent quatre-vingt-dix li au nord-est de Hi fung khéou. Leur pays a de l'est à l'ouest quatre cent soixante li, et du sud au nord, trois cent dix; vers l'est, il touche à la frontière de Yang ching mou; vers l'ouest, à celle des habitations de l'aile droite, à Kharatchin; vers le sud, il est limitrophe avec la province de Ching king, ou Moukden, et vers le nord, avec le pays des ailes gauches des Kharatchin et des Aokhan. Il y a mille li jusqu'à Péking.

L'aile *gauche* est au mont Khaitakha, à plus

de huit cent vingt li au nord-est de Hi fung khéou; l'aile *droite*, au mont Bayan khoua, à plus de cinq cent quatre-vingt-dix li de Hi fung khéou.

A trente li à l'ouest de l'aile gauche est le mont Gourban soubourgan oola, en chinois, San tha chan. Il y a sur ses sommets trois pyramides, érigées dans le tems des Liao et des Kin; dans le voisinage sont les ruines de l'ancienne ville de Hing tchoung. Du même côté, s'élève le grand Mokhouï boro oola, en chinois Thsing ché chan, à quarante-huit li au nord-est de l'aile gauche. L'Oussin a sa source à plus de deux cent quatre-vingt-dix li au sud-ouest, dans le mont Obotou tsagan oola; il coule au sud et entre dans le district de Kin hian, coule au sud-est et se réunit au Siao ling ho.

KHARATCHIN OU KARTSIN.

Trois bannières. Leur pays a du sud au nord quatre cent cinquante li, et de l'est à l'ouest cinq cent. Il touche, vers l'est, à la frontière des Aokhan et des Dourbét; vers l'ouest, à celle du pays de Tsakhar de la bannière rouge; vers le sud, à la grande-muraille, et vers le nord, à la frontière des Oniout. Il y a sept cent soixante li jusqu'à Péking.

L'aile *droite* est sur la rive gauche du Sibé, à trois cent quatre-vingt-dix li au nord de Hi fung

khéou, et s'étend au sud jusqu'aux pâturages des troupeaux impériaux. L'aile *gauche* est au mont Bayan djirouke, à trois cent cinquante li au nord de Hi fung khéou. La troisième bannière est entre les deux autres.

Le pays des Kharatchin est traversé par une rivière, nommée, en chinois, *Lao hé;* en mongol, *Lokha;* elle sort du mont Mingan oola, coule au nord-est, reçoit plusieurs petites rivières, arrose la partie septentrionale du territoire des Aokhan, et la partie méridionale de celui des Oniout; elle passe chez les Naiman et chez les Khalkha orientaux, et, après un cours de plus de cinq cents li, se réunit au Chara mouren.

Parmi les antiquités du pays des Kharatchin, les auteurs chinois comptent les restes des anciennes villes de Ta ning ou Ta ting, habitées jadis par des Chinois; de Thsing tcheou, en mongol, Khara khotò, ou ville noire; de Hoei tchéou, en mongol, Tsagan khotò (ville blanche); de Li tchéou, dont les débris couvrent un terrain de trois li de circuit. A l'ouest, on voit trois soubourgan, ou obélisques; c'est pourquoi on nomme ce lieu Gourban soubargan khotò.

TCHAKHAR OU TSAKHAR.

Au nord de Khalgan, est le pays habité par les Mongols-Tsakhar, divisés en huit bannières. Il touche, à l'est, la frontière des Kechiktén; à

l'ouest, celle des Toumét de Koukou khotò ; au sud, aux haras de l'empereur, et à la province de Chan si, et au nord aux Sounit et aux Dourban kéouket ; son étendue est de mille li.

Tsakhar signifie en mongol pays limitrophe. Cette contrée portait le nom de Tsagan ou Tchagan, sous la dynastie des Ming. Le fondateur de la famille des khans de ces Mongols était Siao vang tsu, c'est-à-dire le petit roi, descendant de la dynastie de Yuan. En 1530, Boutchi vint habiter ce pays, et sa tribu reçut alors le nom de Tsakhar, parce qu'elle était voisine de la Chine.

Plus tard, ce khan se transporta avec les siens sur la frontière du Liao toung. A la quatrième génération, Ryndan khan inquiéta toutes les tribus mongoles. Ce fut en 1632 que Ven ti, empereur des Mandchoux, se mit en marche contre lui ; Ryndan khan prit la fuite et mourut. Khongar odja (1), son fils, se soumit. Ses sujets furent divisés en bannière à l'instar des troupes mandchoues.

En 1675, Bourni s'étan révolté avec ses frères,

---

(1) La première édition du *Thaï thsing y thoung tchy* appelle ce prince *Górghèdjé*. Je ne puis décider quelle est la meilleure leçon ; il faut pourtant que je remarque, que les éditeurs de la nouvelle édition de cet ouvrage ont abusé du droit d'étymologie. Pour expliquer les mots étrangers qui se trouvent dans les anciens ouvrages chinois, ils se sont servi de la langue mongole, et ont contourné et défiguré ces mots à leur gré ; sans en donner d'autre raison, qu'un : « *A présent on lit mieux.* » KL.

ils furent tous jugés, et on assigna à leurs sujets de nouvelles habitations dans les cantons au-delà de la grande-muraille qui avoisinent les districts de Ta thoung et de Siuan houa. Les Tsakhar ayant dans la suite rendu des services à l'empereur, qui était en guerre avec Galdan, prince des Œloet, on leur adjoignit plusieurs tribus khalkha et œloetes. Quatre des huit bannières des Tsakhar occupent le pays au-delà de Khalgan.

1° Le campement du drapeau jaune simple est au mont Moussoun teké oola, à plus de trois cent vingt li au nord-est de Khalgan. Son terrain a cent dix li de l'est à l'ouest, et deux cent quatre-vingts du sud au nord; vers l'est, il s'étend à cinquante li jusqu'à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière jaune bordée; vers l'ouest, à soixante jusqu'à celle de la rouge; au sud, à cent jusqu'à l'aile droite du haras du Thai phao, et au nord, à cent quatre-vingts li jusqu'aux monts Khara ounaghan. Par Khalgan, il y a sept cent trente li jusqu'à Péking.

Les montagnes les plus considérables sont le Mousoun teké, l'Erghinak, l'Ourkhou tologoi, le Kholbodzin, le Khinggan et l'Ouliassoutai, qui sont très-élevés, le Khara Kitat, et le Chara Kitat.

La rivière Dziouk, ou Taokha, sort d'une plaine, à soixante li au sud-est du campement de cette bannière, coule au sud, reçoit l'Ougou-

gol ; plus loin, le Mongoutsi, petite rivière, venant de l'ouest et le Sourtcha, qui vient du nord-est : elle entre dans la frontière chinoise, près du fort Sin phing pou, passe près du fort Tchhai kheou pou et y prend le nom de Yang ho ; elle portait anciennement celui de Yu yan choui.

2° La bannière *jaune bordée* campe aux rochers Soumyn khada, et à plus de trois cent quarante li de Khalgan. Son territoire a de l'est à l'ouest cent soixante li, et du sud au nord, cent quatre-vingt-dix; vers l'est, il touche à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière blanche; vers l'ouest, à la jaune ; au sud, aux haras de la bannière jaune bordée. Par Khalgan, on compte sept cent cinquante li jusqu'à Péking.

Les principales montagnes sont le Khanertou, le Dodo, le Boro khoun, l'Oulan khoun, l'Agalak, le Kheibot témyn ; c'est près de ce dernier que Li ouen tchoung, général des Ming, défit l'armée des Yuan ; le Goudjou gounatai, Boukhoutou, et le Boulour. Il n'y a point de rivières, on y trouve plusieurs sources, dont une est salée ; elle s'appelle, en mongol, Dabsouou boulak ; elle est à cent vingt li au nord-est de la frontière du pays des Sounit de l'aile gauche.

3° Le campement de Tsakhar de la bannière *rouge* est à l'ouest de la jaune, près du mont Gourban tologoi, à trois cent soixante-dix li au nord-ouest de Khalgan.

Le territoire de cette bannière a, de l'est à l'ouest, cinquante-cinq li, et du sud au nord deux cent quatre-vingts ; vers l'est, on compte trente-cinq li jusqu'à la frontière des Tsakhar de la bannière jaune ; vers l'ouest, vingt jusqu'à la rouge bordée ; vers le nord, cent quatre-vingts jusqu'à la frontière des Dourban kéouket, et vers le sud, cent li jusqu'à l'aile droite des haras.

4° La bannière *rouge bordée* campe à la source Bourin boulak, à quatre cent vingt li au nord-ouest de Khalgan.

Son territoire a, de l'est à l'ouest, cinquante li, et du sud au nord, deux cent quatre-vingt-dix ; vers l'est, on compte vingt li jusqu'à la frontière des Tsakhar de la bannière rouge ; vers l'ouest, trente jusqu'à celle de la bleue bordée ; vers le sud, cent vingt jusqu'à celle du district de Ta thoung, dans le Chan si, et vers le nord, cent soixante-dix li jusqu'aux Dourban kéouket.

Les bannières suivantes des Tsakhar campent dans le pays au nord de la porte Tou chy khéou.

5° La blanche est à Bourgatai, à deux cent quatre-vingt-dix li au nord-ouest de Tou chy khéou.

Le territoire de cette bannière a de l'est à l'ouest soixante-dix-huit li, et du sud au nord deux cent quatre-vingt-quinze ; vers l'est et le nord, il touche à la frontière du pays des Tsakhar de la blanche bordée ; à l'ouest et au sud, à la jaune bordée.

Par Tou chy khéou, il y a huit cent vingt li jusqu'à Péking.

6° La bannière blanche bordée est près de Bouya akhai soumé, à deux cent quarante-cinq li au nord de Tou chy khéou. Son territoire a de l'est à l'ouest cinquante-six li, et du sud au nord cent quatre-vingt-dix-sept; il touche vers l'est à la frontière des pâturages des haras du Thai phao; à l'ouest, à celle de la bannière blanche; vers le sud, aux haras du Thai phao, et vers le nord à la frontière de la bannière bleue. Par Tou chy khéou, on compte sept cent soixante-dix li jusqu'à Péking.

7° Les Tsakhar de la bannière *bleue* habitent près du lac Djakhassoutai, à trois cent soixante li au nord-est de Tou chy khéou; leur territoire a de l'est à l'ouest deux cent soixante-cinq li, et du sud au nord quatre-vingt-quinze; vers l'est, il touche à la frontière de Kechiktén; vers l'ouest, à la bannière blanche bordée; vers le sud, aux haras de l'empereur, et vers le nord, à la frontière de l'aile gauche des Abaga. Par Tou chy khéou, il y a huit cent quatre-vingt-dix li jusqu'à Péking.

8° La bannière *bleue bordée* est au mont Abakhan-khara, à quatre-vingt-dix li au nord-est de la barrière Cha hou khéou. Son territoire a, de l'est à l'ouest, cent cinquante li, et du sud au nord cent soixante; vers l'est, il y a soixante li

jusqu'à la frontière du pays des Tsakhar de la bannière rouge bordée; vers l'ouest, cinquante-cinq jusqu'aux Toumet de Koukou khotò; vers le sud, quatre-vingt-dix jusqu'à la grande-muraille, qui fait la limite du district de Ta thoung, et vers le nord, soixante-dix jusqu'à la frontière des Dourban kéouket. Par Cha hou khéou, il y a mille li jusqu'à Péking.

Le pays occupé par ces Tsakhar est en général montagneux; il est arrosé par plusieurs petites rivières et sources, a de bons pâturages, et est même susceptible de culture.

Il y avait autrefois dans le territoire de cette bannière un lac salé, où la Vou choui avait son embouchure. Ce lac avait de l'est à l'ouest trente li, et du sud au nord vingt.

Dans plusieurs lieux dépendans des territoires des huit bannières des Tsakhar, on remarque des vestiges d'anciennes villes chinoises, telles que Von yang, Liang tchéou, Thsan ho.

MAO MINGGAN (1).

Une bannière qui a son campement à la source Tchétou boulak, à plus de huit cents li au nord-ouest de Khalgan; il a de l'est à l'ouest cent li, et du sud au nord cent quatre-vingt-dix; vers l'est, il y a quarante li jusqu'aux Khalkha; vers l'ouest,

(1) *Mao minggan*, en mongol, signifie les *mauvais mille*.

soixante jusqu'aux Orat; vers le sud, quatre-vingts jusqu'aux Toumét de Koukou khotò; vers le nord, cent dix jusqu'à la grande steppe, et douze cent quarante jusqu'à Péking.

Les monts les plus remarquables du pays sont le Khara tologai, le Khargaitou, le Khara téke, le Khorkhò, le Gourbàn-khara.

On y trouve les rivières Khoundoulén, Boulour tokhoï et Aiboukha.

Orat (1).

Trois bannières; l'antérieure, celle du milieu et la postérieure; elles occupent la large vallée de Khadamal, qui commence à trois li à l'ouest de Khoukhou khotò. Leur territoire a de l'est à l'ouest deux cent quinze li, et du sud au nord, trois cents; vers l'est, il y a quatre-vingt-dix li jusqu'aux Mao minggan; vers l'ouest, cent vingt-cinq jusqu'aux Ordos; vers le sud, cinquante jusqu'au Houang ho; vers le nord, deux cent cinquante jusqu'à Khalkha; quinze cent vingt jusqu'à Péking.

Leurs montagnes sont le Khoundoulèn, le Ghiran tologoï, le Bartou, l'Egoudé, l'Egoui-oundour; ce dernier est haut, escarpé, et ressemble à un four où l'on sèche le blé; ce qui lui a valu son nom. Khadjar khochò est le nom d'une

(1) *Orat* signifie, en mongol, *artisan*.

chaîne de montagnes qui se prolonge du nord-ouest du campement des Orat à Koukou khotò, en suivant la rive gauche du Houang ho ; ce fleuve arrose les cantons méridionaux de cette tribu ; les rivières Bourgatou, Khaliôtou et Chara, sortent de cette chaîne, portent le tribut de leurs eaux à ce fleuve (1).

On voit en plusieurs endroits des ruines d'anciennes villes. Sur la chaîne des monts In chan (en mongol, Khadjar khochò), s'étend la grande-muraille de la Chine (2). Parmi les temples célèbres du territoire des Orat, on remarque le *Fo yun szu*, qui se trouve sur la colline du même nom, en mongol, Oudjour tsagan khada, à cent quatre-vingt-dix li au nord-ouest du principal campement. Ce fut là que dans les VII[e] et VIII[e] siècles, les Thou khiu, ou Turcs, se réunirent pour faire des incursions en Chine. Le *Sou vou miao*, ou temple du ministre Sou vou, au nord

(1) L'archimandrite a passé sous silence les deux monts les plus élevés de cette contrée ; ce sont ceux qu'on appelle, en mongol, *Tchastai oola*, et en chinois *Siue chan*, c'est-à-dire montagnes de neige ; l'un se trouve à quatre-vingt-dix li au nord du principal campement des Orat, et l'autre à deux cent cinq au nord-ouest ; tous les deux sur la droite du *Kara mouren*, qui vient du nord et se jette dans Houang ho. KL.

(2) Ceci est une méprise grave. La chaîne appellée *In chan* se trouve au nord de la courbure septentrionale, et le point le plus proche de la grande-muraille est au moins à trente lieues de France au sud de cette montagne. KL.

de l'ancien Yun nei, fut élevé en son honneur, après son passage par ces lieux.

Toumét de Koukou khotò.

Deux bannières. Le chef-lieu de leur territoire est Koukou khotò, en chinois, Kouei houa tchhing; cette ville est à deux cent vingt li au nord-est de la porte Cha hou khéou. Le campement des Toumet se trouve à trois cent soixante-dix li au nord de la même barrière. Leur territoire a de l'est à l'ouest quatre cent trois li, et du sud au nord, trois cent soixante-dix; vers l'est, il y a cent trente-huit li jusqu'aux Dourban kéouket; vers l'ouest, deux cent soixante-cinq jusqu'aux Ordos; au sud, deux cent dix jusqu'à la muraille qui fait la frontière du Chan si; vers le nord, cent soixante jusqu'aux Khalkha, et jusqu'à Péking, onze cent soixante li.

A trente-cinq li au nord de Kouei houa tchhing, s'élève la partie des monts In chan, appelée en mongol *Onghin oola.* Cette chaîne commence au nord du pays des Ordos à l'ouest des Orat et se prolonge à plus de cinq cents li au nord de Kouei houa tchhing; elle offre diverses cimes très-hautes, qui portent des noms particuliers.

Le Houang ho, ou le fleuve *jaune*, venant du pays des Orat, coule au sud-est, puis au sud; il reçoit à gauche la Tourghen, arrose les ruines de Khoutan khchò, reçoit à gauche l'Oulan mou-

rén, puis entre en Chine; son cours dans le pays des Toumet est de cent soixante li.

ORDOS.

Sept bannières. Leur principal campement est à deux cent quatre-vingt cinq li à l'ouest de Koukou khotò. Leur pays touche à l'est à celui des Toumet de Koukou khotò; vers l'ouest aux Khalkha, et vers le sud à la province de Chan si. Le Houang ho l'entoure à l'est, à l'ouest et au nord. Il y a onze cent li jusqu'à Péking.

Sous la dynastie des Thsin, ce pays portait le nom de Sin thsin tchoung. Sous celle des Han, il appartenait aux Turcs Hioung nou. En 127 avant J.-C., l'empereur Vou ti y établit la principauté de Sou fang, qu'il mit sous la juridiction de la ville de Ping tchéou; plus tard, il devint le partage de plusieurs conquérans. Vers la fin du IXe siècle, Szu koung, d'origine Tho pa, s'établit dans ce pays; il l'avait reçu en récompense des services qu'il avait rendus à l'empereur dans la guerre contre le rebelle Houang tchhao. Pendant les Xe, XIe et XIIe siècles, cette contrée resta sous la domination des rois de Hia. Lorsqu'en 1209, les Mongols ou Yuan firent la conquête du royaume de Hia ou Tangout, elle devint une province de leur empire.

Au commencement de la dynastie de Ming, on y mit des garnisons, et on y introduisit l'agriculture. Vers l'an 1460, les princes mongols Or-

tchou et Maolikhaï parurent pour la première fois dans ces lieux. En 1550, la horde de Ghinang, ou Dsinang, s'empara de tout ce pays. Ghinang, frère aîné d'Anda, prit le titre de Tsetsén khan. Après lui, ce territoire et d'autres furent partagés entre ses sept fils, qui avaient sous leurs ordres plusieurs corps formant une armée de 100,000 hommes. Plus tard, il tomba au pouvoir des Tsakhar et reçut le nom d'Ordos.

En 1635, après la défaite de Ryndan, khan des Tsakhar, Orin, prince des Ordos, se soumit aux Mandchoux, qui le chargèrent de persuader les autres princes de suivre son exemple. En 1649, les Ordos furent divisés en six bannières, et le droit d'hérédité accordé à leurs princes. Une septième fut ajoutée en 1731. Leur tribut arrive à Péking par la route de Cha hou khéou.

Les Ordos sont divisés en deux ailes; la gauche contient trois bannières, dont la première se trouve au sud-est du campement principal à cent quarante-cinq li à l'ouest de Khoutan hochò; la deuxième au centre, au sud de la vallée de Tchara; la troisième au nord-est, près du lac Balkhassoun noor.

L'aile droite se compose également de trois bannières; la première campe au lac Baga noor; la seconde dans la partie occidentale du pays, près du lac Chara bouritou; la troisième au nord-ouest, près du lac Orghikhou noor.

Les principales montagnes du pays des Ordos sont Khoïor khara tologaï, Khara khochò, en chinois, He chan, le Touinok, le Baitou, le Baïn oola, etc.

Le Houang ho sort par la grande-muraille, près de la ville de Pao fung hian du district de Ning hia fou, coule au nord-ouest, tourne vers l'est, forme la limite avec les Orat; arrivé à l'ancienne frontière orientale de Ching tchéou, il tourne au sud, sépare le pays des Ordos, des Toumét, et entre ensuite en Chine. — Le Khougarkhè, le Ikhé-tosoutou, le Baga-tosoutou, le Oulan-boulak, et plusieurs autres rivières arrosent aussi le pays des Ordos.

L'ancienne ville de Sou fang, bâtie sous la dynastie de Han, 128 ans avant J.-C., était située dans le territoire de la troisième bannière de l'aile droite, près des bords du Houang ho, à plus de cinq cents li du point où il tourne à l'est.

L'ancienne ville de Lin ho tchhing était au nord-ouest de Sou fang. Le palais Yu lin koung se trouvait au centre de l'ancienne ville de Ching tchéou; il fut bâti en 607 après J.-C., par l'empereur Ngan ti de la dynastie Soui.

TRIBUS MONGOLES DU LAC KOUKOU NOOR.

Le pays qui entoure le Koukou noor (ou Khoukhou noor), est habité par des Oeloet, des Torgaut,

des Khalkha et des Khoït. Cette contrée est à l'ouest de la province chinoise de Kan sou; elle touche à l'est à celle-ci, à l'ouest au Tubet, au sud à la province chinoise de Szu tchhouan, au nord à Sou tchéou et Ngan si, et comprend un espace de deux mille li. Du campement principal jusqu'à Péking, on compte cinq mille sept cents li.

D'après le chapitre du Chou king, intitulé Yu koung, ou les tributs imposés par l'empereur Yu, ce pays fut de son tems occupé par les *Si joung*, ou *Joung* (barbares) *occidentaux*. Sous les trois premières dynasties Hia, Chang et Tchéou, il était habité par les *Si khiang*.

Sous la dynastie des Tsin orientaux, il fut occupé par les hordes des Thou kou hoen. En 610 après J.-C., l'empereur de la Chine, après avoir soumis ce peuple, y établit les principautés de Si haï, Ho yuan et autres. En 663, le roi de Tubet, après avoir détruit la nation des Thou kou hoen, s'empara de tout leur pays. Sous la dynastie de Yuan, cette contrée fut divisée en plusieurs districts. En 1509, elle fut conquise par les Mongols. Au commencement de la dynastie mandchoue, actuellement régnante, Gouchi khan des Oeloet, venant du nord-ouest, fit la conquête de ce pays; il envoya un ambassadeur à la cour de Péking, et fut confirmé dans sa dignité. Ce khan divisa son peuple en deux frontières; celle

de la droite et celle de la gauche. Le khan de ces Mongols est un des quatre taidzi du Koukou noor. En 1697, lorsque Galdan fut défait, le taidzi Djassi batour, et d'autres allèrent à Péking, et y reconnurent la souveraineté de l'empereur. Ils reçurent tous le droit d'hérédité ; un d'eux fut élevé à la dignité de tsin vang, sept furent créés beilés, cinq beisés, six koung et plusieurs dixaines taidzi. En 1723, Losan Dandzin (petit-fils de Gouchi khan), fils de Djassi batour, persuada les autres de faire une invasion en Chine. L'empereur envoya contre eux une armée qui eut peu de peine à les réduire. Ceux qui n'avaient pas pris part à la révolte furent seuls confirmés dans leurs dignités. Ces chefs furent soumis à un tribut annuel, et divisés en trois classes ; de sorte qu'en neuf ans, chacun présentait une fois le tribut à son tour.

Le commerce entre les Chinois et les habitans de Koukou noor se fait à Si ning.

En 1725, les quatre tribus du Koukou noor furent divisées en vingt-neuf bannières. Les Oeloet en forment vingt-un, les Khoït trois, les Torgoot quatre, et les Khalkha une. Il y a de plus quatre régimens mongols appartenant au grand lama Tchagan nomun khan. Le tribut de toutes ces tribus vient par Si ning. Le dzasak du Koukou noor se compose de trois kiun vang, deux beilés, deux beissés, quatre koung, et dix-huit tadzi. Chacun de

ces chefs à une bannière sous son commandement.

Les Mongols du Koukou noor y sont arrivés du nord-ouest ; ils habitent des tentes de feutre, et mènent la vie nomade. Ils sèment très-peu de blé ; leurs troupeaux leur fournissent la viande qui est leur nourriture principale ; le lait est leur boisson ; la laine et les peaux tannées leur donnent de bons vêtemens. Ils paient le tribut en bœufs, en moutons, en chevaux et en chameaux. Habitués au froid, ils ne craignent point les intempéries des saisons ; ils sont braves et intrépides. Les crimes sont très-rares parmi eux ; les amendes se paient en bétail ; les autres peines sont très-rigoureuses ; ils professent la religion lamaïque ; ils sont enclins à la vanité.

La chaîne des montagnes Kuen lun, ou Koulkoun est à la frontière occidentale du pays ; le Houang ho y prend sa source ; savoir : dans les monts Aktân tsikin, Barboukha et Bayan khara. En 1782, Khian loung envoya son écuyer Amida présenter ses offrandes au fleuve jaune, dont il le chargea d'examiner la source. A son retour à Péking, Amida remit la relation de son voyage à l'empereur, qui ordonna de rédiger une notice sur l'origine de ce fleuve.

Cet ouvrage dit que la seconde source du Houang ho sort du rocher du Khadasoùn tcholò et forme l'Altan gol, petite rivière, dont l'eau est

trouble et jaune; elle traverse l'Odon tala, en chinois, Sing sou hai (mer des étoiles), et coule à l'est. Originairement la source du Houang ho était dans les montagnes de Kachkhar et de Khotan; les eaux qui découlaient de là, allaient dans le lac Lob noor, d'où elles sortaient ensuite (1).

Le véritable Kuen lun était donc dans le Tourkestân oriental, où se trouvent les premières sources du fleuve jaune. Les écrivains qui l'ignoraient, prirent le Koulkoun de Koukou noor pour le Kuen lun.—Les monts Tsy chy chan, en mongol, *Amké maldzin mousoun ola*, à cinq cent cinquante li au sud-ouest de la frontière de Si ning. Cette chaîne court au nord de la rive gauche du fleuve jaune, sur une longueur de trois cents li; elle a sept cimes qui se perdent dans les nues. On la regarde comme la plus haute du Koukou noor; du mont Bayan khara, elle se dirige à l'est; une de ses cimes est si haute qu'on la voit à plus de cent li de distance; elle est couverte de neiges et de glaces, qui ne fondent jamais; toutes les montagnes voisines sont également blanchies par

(1) Ceci a rapport à une ancienne tradition chinoise qui mérite d'être examinée, quoique nous sachions très-positivement si le Lob noor n'a actuellement aucune communication avec le Houang ho. — Voyez mes *Mémoires relatifs à l'Asie*, vol. I, pag. 413. L'archimandrite Hiacynthe avait traduit ce passage beaucoup trop positivement, et sa version pourrait faire croire qu'Amida a prétendu qu'une branche du Houang ho actuel venait en effet du Lob noor.

KL.

les neiges et coupées de précipices; des brouillards puans rendent ces lieux très-malsains ; ils sont peu fréquentés.

Le Houang ho coule au sud de ces monts, et tourne ensuite au nord ; au commencement de chaque saison, les habitans présentent des offrandes à ces montagnes. Le pays du Koukou noor en renferme treize grandes et hautes, qui portent le nom tubétain d'*amïé*, ou *ancêtres*, auxquelles on porte des offrandes ; l'Amïémaldzig moussoun oola en est la plus haute.

Le *Je choui chan*, dont le nom est chinois, et signifie montagne de la source chaude, au sud-ouest au-delà de la frontière de Si ning; la source chaude, coule vers le lac Koukou noor; une autre d'eau froide, au nord, donne naissance à la rivière de Si ning. Il y a encore les monts Fung li chan, Mang theou chan, Tchhe ngo tchin chan et Chou hoen chan, qui portent d'anciens noms chinois ; ils ont été témoins de plusieurs batailles remarquables. Le mont Khan tologai, à deux cents li au sud du Koukou noor, s'élève au milieu de la plaine ; à l'ouest est le mont Tsokhto ; des brouillards épais infectent ces lieux qui produisent en même tems des herbes malfaisantes. Le Kouisoun tologoi, est situé au milieu du lac Koukou noor ; sa cime est entièrement blanche ; on y voit un petit temple. Les lamas tubétains qui l'habitent le quittent quand le lac est pris par les glaces, pour

se procurer du blé.—Le Manitou ola, près de la source du fleuve jaune, est extrêmement haut, et on voit sur ses flancs des caractères chinois qui y furent gravés anciennement.— Le rocher Altan gachoun tcholo se trouve à l'ouest de la source du fleuve jaune; il a plusieurs dixaines de pieds de hauteur; ses flancs perpendiculaires sont d'argile jaune-rougeâtre et stérile; en haut, est un réservoir, duquel sortent plusieurs petits ruisseaux, dont l'eau est d'une couleur jaune ou dorée, et qui, en se réunissant, forment l'Altan gol, qui est la véritable source de la rivière jaune.

Le Houang ho, ou fleuve jaune; en tubétain, Rma tchou, et en mongol, Khara muren et Khatoun gol, prend sa source à l'extrémité occidentale du pays du Koukou noor; il sort par des conduits souterrains du lac Lob, situé dans la petite Boukharie (1), reçoit l'Altan, traverse l'Odon tala (mer des étoiles), et les lacs *Dzareng* et *Oreng* (2); coule au sud-est, tourne au nord-ouest, et ensuite au nord-est. Après avoir parcouru ainsi une étendue de plus de 2700 li, il entre en Chine, près de Ho tchéou, au fort Tsy chy kouan.

---

(1) Voyez la note précédente. Kl.

(2) M. Timkovski écrit ce dernier nom *Noryn*. L'orthographe mongole est [illegible] *Oreng*; ce mot est tubétain (*ngoreng*); il signifie resplendissant comme le soleil qui se lève. Kl.

Le *Koukou noor*, en chinois, Thsin ghai (mer bleue), portait anciennement le nom de Si hai (mer occidentale); il est à cinq cents li à l'ouest de Si ning; sa circonférence est de plus de sept cent cinquante li; il renferme les îles de Kouisoun tologoï, et de Tsagan khada; son eau est bleuâtre.

En 1724, l'armée chinoise étant à la poursuite du rebelle Arabtan, prince des Dzoûngar et de Vangbou, arriva sur les rives de l'Ikhé khorghi, petite rivière au nord du Koukou noor; les soldats et les chevaux souffraient extrêmement de la soif; tout d'un coup jaillit de terre devant le camp une source. Les soldats et les chevaux reprirent leurs forces. Cet événement inspira tant de courage à l'armée chinoise qu'elle parvint à joindre l'ennemi. Le général en chef manda ces particularités à l'empereur qui donna l'ordre d'ériger un monument sur lequel le fait serait inscrit, et de présenter des offrandes à l'Esprit du lac bleu. On trouve des eaux minérales au-delà de la frontière de Si ning, derrière le temple d'Archan kit. Un lac salé, de plus de cent li de circonférence, et situé au sud-ouest du Koukou noor, produit un sel verdâtre; il reçoit de l'ouest le Moukhor Boulak et le Kara oussou, petites rivières qui en sortent ensuite au sud-est, et cent li plus loin, se joignent au Barkhou. Les Mongols de Koukou noor, les habitans de Si ning et les Tangout recueillent le sel de ce lac.

Le pays du Koukou noor produit du sel, de l'orge et du seigle, des chameaux, des bœufs à longs poils, des bœufs sauvages, des loups, des panthères, des chamois, des lynx, de grands aigles, et un poisson sans écailles, qui ne se trouve que dans le lac Koukou noor. Il est de forme ronde et a sur le dos des taches noires; sa longueur est de deux à cinq pouces; les grands poissons de cette espèce sont appelés boukhā, et les petits noukhou.

Indépendamment des vingt-six tribus mongoles, que l'on vient de décrire, il est encore question dans la géographie impériale de la Chine, des Œlœt, de Tchoros, de l'aile droite et de l'aile gauche des Khalkha, et du département de Tchhing te fou, ou Je ho (1).

Œloet tchoros.

Les Œlœt Tchoros forment trois bannières et habitent le pays situé au nord des montagnes Ho lan chan et Loung chéou chan; ils touchent à l'est la frontière de Ning hia; à l'ouest, celle de Kan tchéou; au sud, celle de Liang tchéou; au nord, au Gobi, et au territoire des Khalkha. On compte 5000 li jusqu'à Péking.

Les princes œlœtes dont cette tribu a reçu son

(1) Ce département, quoique situé en dehors de la grande-muraille, fait partie de la province de Tchy li. Il est actuellement le cinquième dans l'ordre de ceux de cette province. Kl.

nom, descendent d'Oloutai, prince de la dynastie de Yuan; ils se divisent en quatre branches, celle des Durbet, des Œlœt du Koukou noor, des septentrionaux, sous-divisés en quatre autres, et des Œlœt Tchoros. Les princes de ces quatre branches obéissaient à Gouchi khan, et formaient une puissance considérable.

Le prince Otchirtou Ablaï noin se reconnut ainsi que Gouchi khan, sujet de l'empire chinois. Galdan khan de la Dzoungarie, ayant conquis le pays d'Ordos, les petits-fils d'Otchirtou khan, Tsiroung batour, Erke et Arabtan s'enfuirent vers la frontière chinoise, et prièrent, en 1686, l'empereur de leur assigner des habitations; il leur accorda les terrains situés au-delà des frontières de Ning hia et de Kan tchéou, dans les pays de Kaldjan Bourgout, Khongor olong, Bayan nouru, et dans le désert de sable Ablaï Galbaï Gobi, depuis les montagnes d'Alachan à l'ouest jusqu'aux rives de l'Edsinei, sous la condition qu'ils se tiendraient éloignés de la frontière chinoise de soixante li; une ligne de démarcation fut tirée en conséquence. En 1697, les Œlœt supplièrent l'empereur de les organiser en bannières et de leur nommer, à l'instar des quarante-neuf des Mongols, des chefs de famille avec des dignités héréditaires; ils furent partagés en trois bannières.

L'Alachan, à la frontière du département de

Ning hia fou, s'étend vers le sud-est jusqu'au fleuve jaune. Cette chaîne, disposée en demi-cercle, a cinq cents li de longueur du sud au nord, et met les villes voisines à l'abri des vents. Les montagnes de ce pays sont, Ning lo chan, Lai fou chan, Togon et Alak ola. Les rivières sont, le Koulang ho qui se jette dans un lac formé par ses eaux; Satch ho, le Kou choui, ou San tchha ho, qui tombe dans le lac Pe hai, et le Yun tchhouan.

Les principaux lacs sont, le Hieou thou thse, ou Khara noor, et le Chara noor. Il y a aussi beaucoup de marais. Le lac Thsing yan tchhi, ou du sel vert, et celui de Houng yan tchhi, ou du sel rouge, dont le dernier est à trois cents li au nord de Chan dau; il fournit du sel rouge, et l'on peut faire des vases avec le roc sur lequel ce sel dépose.

L'AILE DROITE ET L'AILE GAUCHE DE KHALKHA.

L'aile droite n'est que d'une seule bannière, près des rives du Tarkhoun, à sept cent dix li au nord-ouest de Khalgan. De l'est à l'ouest, elle a cent vingt li, et du sud au nord cent trente li; vers l'est, il y a soixante-cinq li jusqu'à Dourban kéouket; vers l'ouest, cinquante-cinq jusqu'aux Maomingan; au sud, soixante-dix jusqu'aux Toumét de Koukou khotò; vers le nord, soixante jusqu'à la grande steppe (Gobi), 1130 jusqu'à Péking.

Sous la dynastie des Ming, ces lieux furent occupés par les Khalkha. Leur prince obéissait autrefois à Touchetou khan; après une querelle avec ce dernier, il se soumit à la Chine en 1653. Il envoie son tribut par la route de Khalgan.

L'aile gauche forme également une seule bannière, qui campe à Tsagan khochotun, à huit cent quarante li au sud-est de Hi fung khéou. Elle a de l'est à l'ouest cent vingt-cinq li, et du sud au nord deux cent trente; vers l'est, il y a soixante-quinze li jusqu'à Kharatchin; vers l'ouest, cinquante jusqu'à Naiman; au sud, cent jusqu'à Toumét; vers le nord, cent trente jusqu'à Djarot, et 1210 li jusqu'à Péking.

Sous les Ming, ce pays fut également occupé par les Khalkha.

Leur prince Gambo Irden obéissait autrefois à Djasaktou khan; mais mécontent de ce dernier, il se soumit à la dynastie mandchoue-chinoise, qui lui donna le rang de beilé, et le laissa possesseur héréditaire de sa bannière.

TCHHING TE FOU.

Ce département est à quatre cent vingt li au nord-est de Péking; il a de l'est à l'ouest 1200 li, et du sud au nord trois cent cinquante-huit, et avec les districts de Phing siouan tchéou et de Tchhi fung hian huit cent soixante li.

C'est dans ce district que l'empereur de la Chine

prend le divertissement de la chasse aux bêtes féroces. Il est habité par des Chinois, et comme les territoires mongols de Bârin, d'Oniout, etc. qui l'environnent, sont peuplés d'un grand nombre de Chinois, marchands et cultivateurs, on a établi, dans différens lieux, des tribunaux dont les Chinois seuls dépendent.

Ce pays était anciennement habité par les tribus des barbares Chan joung et Toung hou. Sous la dynastie des Yuan, il appartenait aux princes de Lou. En 1403, sous la dynastie des Ming, les tribunaux y existans furent transférés dans l'intérieur de la Chine, et le pays fut cédé aux Ouriangkhai; plus tard, il fut conquis par les Tsakhar. Les tribus mongoles de Kharatchin, d'Oniout, de Toumet, d'Aokhan, de Naiman, de Bârin et l'aile gauche de Khalkha, qui actuellement dépendent du département de Tchhing te fou, se soumirent au commencement du règne de la dynastie actuelle et furent divisés en bannières. En 1703, on bâtit un château impérial, près des rives du Je ho. En 1723, le département de Tchhing te tcheou fut établi. En 1778, cette ville reçut le rang de fou, ou du premier ordre, et fut mise sous la dépendance de la province de Tchy li. Le département a cinq districts qui sont sous sa juridiction.

On compte dans ce pays 109,805 familles chinoises, ou 558,396 ames; les bannières occupent

17,791 khing (1) de terrain, et les paysans 3,440. Le tribut levé sur les terres des bannières monte à 13,332 liang en argent (111,100 francs); et sur celles des paysans à 6,669 liang (55,686 francs).

Parmi les châteaux impériaux, au-delà de la grande-muraille, on distingue principalement celui de Je ho, ou Je ho eul (2), ou Chou pi chan tchouang (village dans les montagnes où l'on se retire dans le tems des chaleurs). Ce château a été construit en 1703, pour servir de pied à terre à l'empereur, pendant la saison de la chasse; il est bâti sur le plan du palais de Péking, et son circuit est de dix-sept li environ; il a trois portes au sud, et une sur les trois autres côtés; au-delà de la porte orientale, on voit une longue digue qui commence au nord du fossé des Lions, et se termine au sud près d'une chaussée de sable; sa longueur est de douze li; sa largeur de plus de dix pieds; elle est pavée de sept rangs de pierres; à la gauche du château, il y a un lac; à sa droite, s'élèvent des montagnes. Ces dernières, appelées Li chou kou, Soung ling kou, Tchin tsu kou et Si kou, se dirigent du nord à l'ouest.

Elles entourent le château. Les eaux du lac coulent au sud du jardin Van chou youan.

---

(1) Un *khing* contient cent acres chinois. KL.

(2) C'est le même que les Anglais qui étaient avec lord Macartney appelaient *Zehol*. KL.

Elles sont claires et transparentes. La chaussée de sable qui les traverse forme l'île Joung tchéou. Une cascade, au nord du lac, sort du mont Si kou, se précipite sur le sommet du mont Yun thsiuan, et forme ensuite le lac, dont les bords sont garnis de beaux et grands arbres. Ce lac s'étend vers le sud-est jusqu'à une écluse, près de la porte sud-est. Le château est bien distribué et tout y est simple et analogue aux localités. Il est impossible d'en donner la description en peu de mots, dit le géographe chinois; car le but de la géographie est de donner un tableau général de l'empire. On a publié à Péking des gravures représentant trente-six vues de ce château avec une description en vers, imprimés avec une grande élégance.

Les plus remarquables des temples nombreux de Je ho sont, le *Phou tho tsoung ching miao*, à un verst au nord du château. L'empereur Khian loung le fit construire en 1770, d'après le plan du temple de Boudala, qui est le palais du Dalaï lama, au Tubet, près de la ville de H'lassa.

Le *Siu mi fou chéou miao* au nord de la ville. En 1780, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'empereur Khian loung, le Bantchan vint du Tubet à Péking, pour prier Dieu en faveur de l'empereur. Ce monarque ordonna de construire, pour la demeure du Bantchan, cet édifice semblable au couvent de Djachi loumbo,

où cet homme-dieu réside au Tubet. Les inscriptions des murs et des portes sont écrites en mandchou, en chinois, en tubétain et en mongol.

On prétend que le temple de Je ho, auquel celui du Tubet servit de modèle, ne lui cède rien en magnificence.

NOTICE SUR LA MONGOLIE, D'APRÈS LES PROPRES OBSERVATIONS DE M. TIMKOVSKI.

La Mongolie est une plaine haute, appuyée au sud sur les montagnes du Tubet, et au nord sur celles de l'Altaï; c'est un pays de steppes; on n'y voit ni grandes forêts, ni habitans stables.

Ces steppes ne ressemblent nullement à ces plaines vastes et arides qu'on rencontre dans les provinces de Iekaterinoslav, de Kherson, d'Astrakhan, etc. Le pays de Khalkha, depuis la frontière russe jusqu'à l'ourga sur la Tôla présente de hautes montagnes, généralement granitiques, dont le pied est arrosé par des rivières, et dont les sommets sont souvent couverts de bois. Le terrain de la Mongolie n'offre pas une grande diversité; il est généralement sablonneux et pierreux. Les bords des rivières et les vallées des montagnes abondent en bons pâturages, et les lieux voisins des rivières sont en partie propres au labourage; nous en vîmes des preuves le long du Bora, de la Chara et de l'Irò, malgré l'aversion des Mongols pour l'agriculture. La partie

au nord de Khalkha offrirait notamment un sol très-convenable à la culture, si des circonstances favorables décidaient à y former des établissemens agricoles.

Les montagnes méridionales de l'Altaï sont riches en mines d'or et d'argent (*altà*, en mongol, signifie or). Il en est de même de la chaîne de Khinggan qui sépare la Mongolie de la Daourie. Je ne sais pas sur quoi est fondée l'opinion de quelques géographes, notamment de M. Malte-Brun, qui dit (1) qu'on rencontre dans le pays de Khalkha des mines qui fournissent de l'étain aux Chinois; il dit aussi que les Chinois ont établi, à leur grand avantage, des forges de fer, près d'un prétendu lac Iroi (2), à cinquante verst de Khiakhta. Les informations que j'ai prises sur les lieux m'ont appris que les connaissances nécessaires pour exploiter les mines, manquent presqu'entièrement aux Mongols, menant une vie nomade, surtout à ceux qui habitent la principauté de Khalkha.

Au-delà, et au sud de l'ourga, commencent les steppes arides, coupées de montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, et ne sont point si hautes que celles du nord. Ces contrées sont connues

---

(1) *Précis de la géographie universelle*, vol. III, pag. 434.

(2) M. Malte-Brun a vraisemblablement pris la rivière *Irò* pour un lac.

chez les Mongols, sous le nom de Gobi; le terrain y est graveleux; les pâturages et l'eau y sont rares; l'herbe y est courte et maigre. Dans les grandes chaleurs, elle sèche entièrement. Des puits creusés dans la plaine procurent de l'eau. Ils ont rarement plus d'une toise, ou sept à dix pieds de profondeur.

J'ai cependant vu dans ces lieux si disgraciés de la nature de nombreux troupeaux de grands chameaux, de chevaux vigoureux, de moutons, de chèvres et de bœufs, tous en bon état. Les steppes abondent en terrains salés; la sécheresse de l'âtmosphère et les vents continuels en éloignent les insectes, qui tourmentent ordinairement les bestiaux dans les lieux boisés, et dans les prairies; il n'y a ni moucherons, ni taons, ni cousins. Je n'y ai observé ni serpens, ni grenouilles. C'est pourquoi le Gobi convient parfaitement au bétail, notamment aux chameaux qui y engraissent plutôt que dans les environs de l'ourga. Ce qui y contribue beaucoup, c'est que souvent, faute d'abreuvoirs en nombre suffisans, les bestiaux du Gobi ne boivent pendant l'été qu'une seule fois, et quelquefois en petite quantité, de l'eau des puits; ils sont très-altérés, et l'eau froide les rafraichit extrêmement pendant les grandes chaleurs. On ne rencontre pas de forêts dans ces régions. Les habitans sont obligés d'acheter sur les rives du Khéroulun, de la Tôla et de l'Or-

khon tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, depuis la iourte jusqu'au plus chétif ustensile. Faute de bois, ils brûlent du fumier séché. Le terrain entièrement pierreux n'offre aucune ressource à l'agriculture.

Au-delà du pays des Khalkha commencent les habitations nomades des Sounit. Je pense que la steppe de Gobi s'étend jusqu'ici ; c'est cette bande de terre sablonneuse et inégale qui, se prolongeant au sud-ouest sur une ligne étroite, traverse le Turkestân oriental jusqu'au Tubet ; sa largeur augmente à mesure qu'elle se rapproche du sud. Le trajet de ce désert est désastreux pour les caravanes qui très-rarement y trouvent de l'eau et des pâturages. Partout dans les vallées, sur les collines et sur les montagnes, on ne voit que du sable jaunâtre ; mais il n'est pas mobile comme celui des déserts de l'Afrique. Malgré tant d'inconvéniens, les Mongols de ces steppes inhospitalières possèdent un nombre suffisant de bestiaux, qui, habitués aux privations, sont gras et bien portans.

Ce sol aride cesse aux limites méridionales du Gobi. Les habitations des Tsakhar, de la tribu d'Ordos, et de plusieurs autres hordes mongoles, touchent à la grande-muraille de la Chine. Le sol de ces cantons est arrosé par des rivières, et assez convenable à l'agriculture. Dans le pays du Koukou noor, on cultive le blé ; c'est parmi les

Mongols du district de Tsakhar qu'on prend une partie des bergers destinés à garder les nombreux troupeaux de l'empereur de la Chine. Une autre forme un corps de l'armée, qui est composée de huit bannières.

Les Mongols orientaux habitent un pays fertile; un grand nombre d'entr'eux laboure la terre. Ces lieux, et principalement ceux qui sont voisins de la grande-muraille, peuvent être comparés, pour le climat et la qualité du terroir, à quelques contrées de la Basse-Allemagne.

La température de la Mongolie est froide, à cause de la grande élévation de ce pays, et de l'abondance de *koudjir*, ou sulphate de natron mêlé de natron, dont les steppes sont couvertes en beaucoup d'endroits. Les jésuites français furent très-étonnés de ce qu'il faisait beaucoup plus froid dans les contrées élevées de la Mongolie qui sont situées entre les 43e et 45e degrés de latitude nord, qu'en France, qui est sous la même latitude. Probablement le froid excessif qui eut lieu alors, leur fit dire que les Mongols portaient des pelisses pendant toute l'année. Nous ne l'avons pas remarqué. Dans mon voyage en Chine, en 1820, le thermomètre descendit dans le mois d'octobre et de novembre jusqu'à 10, 15 et même 18 degrés R.; mais les Mongols nous assurèrent qu'il était très-rare d'éprouver dans leur pays un froid aussi rigoureux. Il neige et pleut beaucoup dans la

partie qui sépare Kiakhta de l'ourga. En été, les brouillards épais et les matinées très-froides ne sont pas rares dans ces montagnes, ainsi que dans les cantons habités par les Tsakhar.

Le vent souffle presque continuellement dans les steppes, situées entre l'ourga et le pays Tsakhar; cette région, la plus élevée de la Mongolie, surtout dans le nord-ouest, attire et retient des nuages de neige qui amènent des torrens de pluie. C'est pourquoi les neiges sont très-rares dans la steppe de Gobi; au contraire, on y éprouve souvent des sécheresses très-pernicieuses pour les bestiaux.

Dans la partie septentrionale de la Mongolie, on voit sur les montagnes le pin, l'épicéa, le bouleau, le tremble, et en quelques endroits le mélèse et le peuplier blanc; les ormes y sont communs; j'y ai trouvé aussi des groseillers rouges, des pêchers sauvages et d'autres arbrisseaux. Audelà de l'ourga, dans les vallées profondes des montagnes, le lin et le chanvre croissent sauvages.

La Sélengga, l'Orkhòn, l'Irò, la Khara et d'autres rivières sont très-poissonneuses; on y pêche des esturgeons, des truites saumonées blanches, des lenok (*salmo lenoc*), des brochets, des perches et d'autres petits poissons.

Les *quadrupèdes* sont: le cheval sauvage (en russe, *tarpani*), le sanglier, le cerf, les chèvres sauvages de plusieurs espèces, l'ours, le loup, le lièvre, le renard, la zibeline, l'écureuil. Les

oiseaux sont des grues, des oies, des canards sauvages, des *turpani* (anas nigra), des gelinottes, des cailles, des cygnes dans le pays des Tsakhar.

Celui des Sounit renferme un grand nombre de lacs salés, où le sel se dépose lui-même. Dans le Gobi, on rencontre divers silex, notamment une sorte de cornalines rouges; des calcédoines de différentes couleurs, des quartz-agathes de diverses espèces.

Les *animaux domestiques* sont: le cheval, qui est petit et d'encolure assez désavantageuse, mais fort et vif. Les habitans de l'Asie moyenne donnent la préférence aux jumens. Au nord de l'ourga, les chevaux sont plus grands, et dans le Gobi, ils sont mieux faits. Tous les chameaux de la Mongolie ont deux bosses; ceux du Gobi sont les plus grands et les plus forts. Dans les environs de l'ourga, les bœufs sont communs; tous les moutons sont blancs et ont de longues oreilles noires; ils forment la principale richesse des Mongols, et leur fournissent du lait et de la viande, leur unique nourriture. La chair du mouton du Gobi est extrêmement blanche et d'un goût exquis. Les Mongols ont des chiens, et très-peu de chats; un chat s'appelle, en mandchou, kechké; en russe kochka. A Kharatchin, dans les environs du château impérial de Je ho, on élève des ânes et des mulets.

Les Mongols ont trop d'indolence pour être de bons agriculteurs ; ils sèment du millet (*charà boudà*), de l'orge et du froment ; mais en petite quantité et avec une négligence extrême. La stérilité des steppes oblige les Mongols à changer souvent d'habitations. Toujours courant, pour ainsi dire, après les pâturages, ils sont fréquemment forcés de passer l'été dans des lieux éloignés de leurs campemens d'hiver et de printems ; c'est pourquoi ils abandonnent pour long-tems leurs champs labourés. Des hommes qui passent leur vie entière en plein air, dans des steppes, en conduisant leurs nombreux troupeaux d'un lieu à un autre, doivent avoir une aversion naturelle pour toute espèce d'occupation qui exige des soins continuels; tels sont les peuples sauvages et nomades, et c'est pourquoi les Mongols, les Bouriats, les Kalmuks et les Kirghiz, dédaignent le travail pénible de cultiver la terre, bien que si la mortalité frappe leur bétail, ils envient le sort de quiconque a du grain pour se nourrir. Leur penchant pour l'oisiveté est tel, que dans les contrées qui abondent en bois et en herbages, par exemple entre Khiakha et l'ourga, ils ne préparent jamais un asile, ni des provisions pour l'hiver, à l'exception peut-être d'une vingtaine de meules de foin. Dans la saison des neiges abondantes et des froids rigoureux, et lorsque leurs bestiaux sont attaqués de maladies, ils

s'abandonnent à la volonté du ciel. Cette indolence leur fait souvent perdre tout ce qu'ils possèdent. Au printems de l'année 1821, par exemple, il périt une si grande quantité de bétail dans la partie septentrionale du pays des Khalkha, que beaucoup de propriétaires ne conservèrent que quatre-vingts moutons sur mille.

Le manque de renseignemens authentiques sur la population de la Mongolie, et la difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité pour un étranger de s'en procurer, m'a privé des moyens de dire quelque chose de positif sur ce sujet.

On prétend que le gouvernement chinois lui-même ignore le nombre exact des Mongols. Chaque prince mongol, en se soumettant aux empereurs de la Chine, déclara qu'il espérait pouvoir offrir en tems de guerre un certain nombre d'hommes qui, jusqu'à présent, n'a pas varié. Les dzassak, ou chefs des khochoun ou bannières, s'engagèrent à fournir de trois à vingt-trois escadrons. Chaque escadron est composé de cent cinquante cavaliers, complétement armés. En prenant, pour terme moyen pour chaque bannière, le nombre de treize escadrons, il résulte que les quarante-neuf drapeaux des Mongols méridionaux, et les quatre-vingt-quatre des Mongols septentrionaux, ou des Khalkha, formaient un total de 260,000 hommes; il faut y ajouter huit drapeaux des Tsakhar, que l'on estime au moins

à 24,000 hommes. Cette évaluation a pour base l'état de la Mongolie, vers la fin du XVII[e] siècle, après la lutte sanglante entre les Dzoûngar et la Chine. Mais, depuis cette époque, les Mongols ayant joui d'une paix non interrompue, leur population doit avoir augmenté considérablement; toutefois, elle ne peut excéder 500,000 ïourtes, ou tentes de feutre, dont chacune contient un soldat, c'est-à-dire un homme avec sa femme et ses enfans; le nombre total des habitans de la Mongolie est par conséquent, d'après le calcul, en comptant quatre personnes par famille, de deux millions.

Du reste, en considérant l'immense étendue de terrain nécessaire pour assurer l'existence d'une nation nomade et de ses bestiaux, et les steppes arides de la Mongolie, où l'on voyage pendant des lieues entières, sans rencontrer aucune ïourte, je pense que mon estimation n'est pas éloignée de la réalité.

La physionomie des Mongols a été décrite par Pallas et les autres voyageurs qui ont parcouru la Sibérie; quiconque a vu des Kalmuks et des Bouriats, peut se former une idée assez juste des Mongols, qui appartiennent à cette famille. Les Mongols sont de taille moyenne; ils ont les cheveux noirs, ils les rasent sur le front et aux tempes, et les tressent en queue qui retombe sur le dos; ils ont le visage rond et le teint un

peu basané, les yeux enfoncés, mais extrêmement vifs, les oreilles grandes et pendantes, les pommettes des joues larges, le nez un peu applati et la barbe très-peu fournie. Un Mongol qui a une barbe épaisse est un objet d'admiration pour ses compatriotes. J'ai rencontré des Mongols, surtout dans le pays des Khalkha et des Tsakhar, qui avaient la figure blanche et agréable. Les femmes ont le teint frais, l'air enjoué, le regard vif et animé; quelques-unes passeraient pour belles en Europe.

L'histoire nous apprend que les peuples, dans l'état primitif, sont généreux et hospitaliers envers les étrangers, et affables dans leurs familles. Pour eux, les mots d'amitié et d'inimitié sont très-significatifs; ils s'éloignent de leurs ennemis et se rapprochent de leurs amis. Les tribus étrangères sont l'objet de leurs craintes et de leur aversion. Le simple étranger passe dans leurs habitations sans être maltraité; souvent au contraire, il est comblé de présens. On peut dire la même chose des Mongols. Leurs mœurs sont adoucies par l'influence de la religion lamaïque. Ils sont en général hospitaliers, affables, obligeans, bienveillans et francs.

Le vol, et surtout le pillage, sont peu communs chez eux, et sévèrement punis. Tel est le portrait qu'en font leurs maîtres les Mandchoux, et de la

fidélité duquel j'ai eu l'occasion de me convaincre pendant mon passage à travers la Mongolie. Sans doute, on peut admettre des exceptions pour les Mongols qui ont passé plusieurs années en Chine. Les Tsakhar également qui sont au service des Mandchoux, et qui habitent dans les environs de la capitale de la Chine, ont perdu de leur simplicité primitive; ils ont acquis plusieurs qualités propres à des guerriers à demi civilisés, comme les Mandchoux, ou à une nation hautaine, ayant des mœurs raffinées, comme les Chinois.

L'habillement des Mongols est fort simple. Les hommes portent, en été, une longue robe, semblable à celle des Russes; elle est de nankin ou de soie de couleur, et ordinairement bleue; la partie supérieure du pan droit, qui s'attache sur la poitrine, est garnie de pluche noire. Ils ont des manteaux de drap généralement noirs ou rouges. Une ceinture de cuir, avec des boucles en argent ou en cuivre, leur sert à y fixer un couteau et un briquet.

Leur bonnet est rond, en soie, avec des bords relevés, en pluche noire; et trois rubans rouges qui retombent sur le dos.

Leurs chemises et leurs vêtemens de dessous sont également en nankin de couleur. Les bottes sont de cuir, avec des semelles très-épaisses, comme celles des Chinois. En hiver, ils ont des

pelisses de peau de mouton, et des bonnets qui sont garnis de poil de mouton ou de zibelines, de renards ou de marmottes, selon leur fortune.

Les prêtres portent des robes avec des collets rabattus en nankin, en taffetas ou en frise, et uniquement en couleur jaune ou cramoisie.

L'habillement des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Elles séparent leurs cheveux en deux tresses, qui tombent sur la poitrine, et au bout desquelles elles attachent de petites pièces d'argent, du corail, des perles et des pierres de différentes couleurs. Le corail est une partie très-coûteuse de la parure des Mongols. Plusieurs personnes âgées des deux sexes ont des ceintures et des selles ornées de coraux, dont le prix est de plusieurs milliers de francs.

Les harnais, les brides et les selles, sont garnis d'ornemens en cuivre; rarement en argent. Un arc, des flèches et une épée courte, composent l'armement d'un soldat mongol. Les fusils, surtout cannelés, ne sont recherchés que par ceux qui aiment la chasse; la poudre, le plomb et les balles viennent de la Chine. L'on donne des fusils aux Mongols qui servent dans l'armée mandchoue.

La charpente des ïourtes consiste dans un grillage d'osier, dont les pièces croisées sont attachées ensemble par de petites courroies. Il sert de fondement à la ïourte, et soutient de longues

perches qui se rapprochent par en haut, en laissant entr'elles une petite ouverture pour la fumée. Cette charpente est couverte de feutre, et en hiver de trois pièces posées l'une sur l'autre. Du côté du midi, on pratique une porte basse et étroite; autour de la ïourte, on étale du sable; au milieu de la ïourte est le foyer au-dessus duquel est placé un chaudron en fonte pour le thé, le lait et la viande. Le côté droit de la ïourte, près de l'entrée, appartient aux femmes. Pour les personnes d'un certain âge, il y a des feutres ornés de dessins étalés sur le sol; les riches ont des tapis de Perse ou du Turkestân.

Vis-à-vis de l'entrée, sont placées les idoles en cuivre sur une espèce de petite table, avec différens ustensiles pour des offrandes. A droite, est un lit de bois couvert de feutres; à gauche, des caisses et des coffres renfermant les vêtemens, etc. Il n'y a pas de chaises; on s'asseoit à terre, les jambes croisées, suivant l'usage généralement reçu en Asie.

Près de l'entrée, il y a des seaux, et tous les ustensiles du ménage. Les ïourtes des Mongols aisés sont grandes et assez hautes pour que l'on puisse marcher sans être obligé de se baisser; plusieurs réunissent ensemble deux ïourtes et même un plus grand nombre, qui forment autant de chambres dont chacune a sa destination.

Le lait fait la base de la nourriture et de la

boisson des Mongols. Ils en préparent des fromages et du beurre ; ils sont par conséquent peu robustes, mais en revanche très-agiles et très-lestes. Un vieillard mongol de soixante ans parcourt, à cheval, deux cents verst et plus par jour, sans être fatigué. La viande, et principalement celle du mouton, ne se mange que rarement. Je n'ai jamais vu de gibier, excepté des chevreuils (*djèren*), ou des sangliers, et encore moins du poisson sur la modeste table des Mongols. Dans un cas de nécessité, ils mangent la chair des chevaux et des chameaux, et même celle des bestiaux morts de maladie. Ils ne boivent de l'eau que dans des cas urgens. Le thé en briques est la principale boisson des pauvres et des riches.

Dans chaque ïourte, il y a constamment sur le feu un chaudron en fonte, rempli de thé avec du lait, du beurre et du sel. Le voyageur fatigué peut hardiment entrer dans une ïourte, et satisfaire en tout tems sa faim et sa soif avec du thé en briques.

Mais il doit être muni d'une tasse en bois (1), que chaque Mongol regarde comme une partie indispensable de son mobilier.

La chasse, la course à cheval, la lutte et le tir aux flèches sont les principaux amusemens des

(1) Les plus estimées de ces tasses viennent du Tubet ; les gens riches les font ordinairement incruster avec de l'argent.

Mongols. Il paraît qu'ils n'ont pas d'idée de la danse ; du moins je n'ai jamais entendu parler de ce genre d'exercice.

En été, ils se régalent d'àïrak, liqueur fermentée, extraite du lait de brebis et de vaches, de koumys et d'eau-de-vie, achetée aux Chinois. Les Mongols passent leurs momens de loisir, qui sont assez fréquens, à fumer et à boire de l'àïrak et du koumys dont les provisions ne leur manquent jamais, et à se rappeler la gloire des tems passés, et les hauts faits de leurs ancêtres, tâchant d'oublier ainsi les peines de la vie, et le joug des Mandchoux. Ces liqueurs inspirent à quelques-uns des saillies spirituelles, des contes amusans ou des anecdotes sur la hardiesse et le succès des chasseurs, sur la vitesse des plus célèbres coursiers, etc.

C'est alors aussi qu'il font entendre les sons lugubres de leurs chants, accompagnés quelquefois par une flûte ou par une chétive guitare à deux ou trois cordes.

Voici quelques chansons mongoles qui peuvent donner une idée du langage de cette nation, et en même tems de sa poésie.

I.

Nomoùn khagán Dzoungkhabà
Tourotüïn enzén khagán bi,
Tégoûs khoubitoû amitán
Bourkhanoú oron dou touroubéï.

Oúlagán mouroughéïn osoughî
Dzalbiradjî toulaga,
Outáï changhéïn oròn dou,
Dagàn touróultsekoù boltogài,
Kholán khatchilán kelektchî
Khoratoú magoù sanágatá,
Khoïar Dzayagá ilaktchî
Erlyk Nomoûn khagán bi.
Nomoûn erdém sourgaktchî
Blamà Bakchiïn sourgál bi;
Nomokhón tounighén sourgakhtchî
Idjî aboúïn sourgál bi.
Ené khoïár oughéghi
Adjiklacji aboultyï.
Saroûl talár ïabodjoú
Chibàrynî medemoû;
Sáïn inak yabotchoû
Sanághinî medemoú,
Daláï Blamáïn adissár
Daisoùn totkhár arilá,
Dalda ilé manî ghi
Gourbán Bogda ourochié.

TRADUCTION.

Dzoungkhaba (1), le prince de la loi, est le roi puissant de tout ce qui existe. O peuples heureux, nés dans la patrie des Dieux! nous vous prions de nous transporter au-delà du grand fleuve, afin que notre ame puisse s'élancer

(1) *Dzoungkhabà Lobdzang djakba* était le Dalaï lama de la première génération spirituelle, et le fondateur de la secte jaune des lamas tubétains. Il passe pour une incarnation de la divinité *Mangdjouchiri*. Il bâtit le temple *Galdan* à H'lassa. Kl.

librement vers le séjour d'Outaï chan (1). Et vous, hommes pervers, qui troublez le repos de vos semblables, sachez qu'il y a un juge pour le bien et le mal; c'est l'équitable Eerlik Nomoun khan (2). Les lama nous enseignent les dogmes de la foi; nos parens, l'art de bien vivre; tâchons de profiter de leurs leçons; car, errans en aveugles dans une vallée obscure, nous ne pouvons cheminer sûrement ni pénétrer les pensées de l'homme qui vit avec nous; mais si l'intercession du Dalaï lama nous est favorable, nous saurons échapper aux piéges de nos ennemis, et nos fautes cachées nous seront pardonnées par les trois Bogdà (3).

II.

Dzè Tsetsétsén kháni khochóunas, dzè aidoú dzè,
Tserîk hidè mordóba;
Dzè tserîklesoûn tserîk máni, dzè aidoú dzè,
Gourbán mîngan tserîk bi;
Dzè tserîga mánitouroûni, dzè aidoú dzè,
Tsebdén beilè bàtour bi;
Dzè chîlgaradjá mordosón, dzè aidoú dzè,
Chidár Khoúnkhoún taïdzi tyï;
Dzè dzorîkladjî mordoson, dzè aidoú dzè,
Dordjî Djonóm beilé tyï;
Dzè chiktighèdjî mordosón, dzè aidoú dzè,
Bánba boûnisoun noïn tyï;
Dzè Khanggáïn ga dabándou, dzè aidoú dzè,
Aláldousón daïsoûn dor;

(1) *Ou thai chan*, montagne célèbre de la Chine, avec un temple de Bouddha.

(2) Dieu de l'enfer.

(3) Ou les *trois augustes*; ce sont le Dalaï lama, le Bantchan erdeni et le Gheghen khoutoukhtou de l'Ourga.

Dzè Khariou onghyï mórdosón, dzè aidoú dzè,
Manái noïad erdeni;
Dzè Ènkè talaïn dzóulghèghi, dzè aidoú dzè,
Erghiltèn de idèltyï;
Dzè Edzèn bogdáïn squldèr, dzè aidoú dzè,
Domdoúr nighèn dariltyï.

TRADUCTION.

Une troupe guerrière va sortir du territoire du Tsetsén-khan (1); elle se compose de trois mille cavaliers, ayant le brave Tsebdén beilé à leur tête. Parmi les cavaliers de la cour, Khounkhoun taidzi a été désigné par le choix; le valeureux beilé Dordji djonóm et Banba boûisoun noïn guidés par leur propre volonté, ne tarderont pas à joindre leurs compagnons. La valeur peu commune de ces héros a déjà été éprouvée par l'ennemi, dans le combat sanglant livré sur le mont Khanggai; et lorsque le maître Auguste (l'empereur), dans sa clémence, aura mis un terme à nos travaux, nous passerons, en revenant dans notre patrie, à Enke tala, dont les gazons touffus et verdoyans serviront de pâture à nos excellens coursiers.

III.

Coursier alezan à la démarche fière! Toi qui joins à la beauté du poil une taille superbe, quand tu folâtres gaiement dans le troupeau, combien tu t'embellis encore par la présence des tiens! Mais cette jeune beauté que le sort a jetée sur une terre étrangère, languit loin de sa patrie; elle tourne sans cesse des regards vers ces lieux. Ah! si le mont Khanggaï ne s'élevait entre nous, je pourrais te voir à chaque instant; mais en vain voudrions-nous vivre pour l'amour, le destin cruel nous sépare.

IV.

Ainsi que les buissons sur les glaciers blanchâtres, se courbent, frappés par les vents impétueux, les forces de l'homme succombent dans la vigueur de l'âge par l'excès de la boisson. Un jeune cheval égaré, qui se trouve par hasard dans un troupeau étranger, regrette toujours les compagnons de son enfance. Une princesse que le mariage a conduite dans une terre lointaine, obsédée d'une foule importune qui ne peut lui plaire, se désole et gémit. Elle ne voit que malheurs dans tout ce qui l'entoure. Un nuage vient-il obscurcir l'horizon, pour elle c'est l'approche d'un orage, et si parfois apercevant dans le lointain la poussière s'élever sur la route, elle se dit : C'est l'ami qui arrive; détrompée bientôt, elle soupire plus fort.

V.

Bogdóïn talyksán darasoú
Bodotyï saikhán archiïan !
Bal mètoú amtatyï :
Balgoún sagoudja naïralyá.

Olán toumén kourtèmektsé,
Tènyk-tînghiboldók bi;
Onodjoú gaktsá nourtèkoúï dou,
Ogó tyndè bakhatyï.

Saná kharîn agouldzaksán,
Saïkhán idèr dzalagoûd,
Sagómal soû-ghè toudkhadjoû,
Saïkhàn djirgál ènè bi.

TRADUCTION.

Oh! quel breuvage délicieux que l'archan, généreux

don de l'empereur ; il a pour nous la douceur du miel ; buvons-le donc dans des réunions fraternelles.

Son usage immodéré engendre la stupidité, mais qui en boit sobrement connaît le comble du plaisir.

Vivent la santé, la vigueur, la jeunesse ! Rarement réunis par le hasard, savourons ensemble la liqueur agréable ; un banquet entre frères est la plus grande des jouissances.

Les Mongols se marient très-jeunes. Jusqu'à cette époque, les enfans des deux sexes vivent ensemble auprès de leurs parens.

Un jeune homme en se mariant reçoit de son père des bestiaux et une ïourte (*ghér*) séparée, qui se nomme alors gerté. La dot de la fille consiste, indépendamment des vêtemens, des ustensiles, etc., dans une certaine quantité de brebis et de chevaux. L'autorité des parens, et la soumission des enfans chez cette nation sont exemplaires et portées au plus haut degré. Les fils, même après leur mariage, habitent généralement les mêmes cantons que leurs pères, autant que l'étendue des pâturâges le permet.

Les enfans des frères et des sœurs peuvent se marier ensemble ; deux sœurs peuvent épouser successivement le même homme.

Les Mongols tiennent leur généalogie si soigneusement, que malgré l'augmentation des membres de la famille, et son mélange avec d'autres

tribus, ils ne perdent jamais de vue leur *yasou*, ou degré de parenté. Avant qu'un mariage puisse se conclure, il faut qu'à l'aide des livres on calcule sous quels signes le futur et la future sont nés, afin que l'astre qui apprend la naissance de la dernière, ne puisse pas nuire à celui du futur, ni le dominer; ce qui signifie que la femme ne doit point commander dans le ménage. Les Mongols comptent douze signes qui correspondent à nos mois; ce sont 1° *khoûlouganá*, souris; 2° *oukèr*, bœuf; 3° *bar*, tigre; 4° *toláï*, lièvre; 5° *lou*, dragon; 6° *mogò*, serpent; 7° *morí*, cheval; 8° *khoní*, bélier; 9° *mitchít*, singe; 10° *takiá*, poule; 11° *nokhàï*, chien; et 12° *gakhái*, porc. La cinquième année, nommée aussi *ibeghél*, est celle où il est toujours permis de se marier; quant à la septième, *kharchí*, c'est le contraire; par exemple, si la fille est née sous les signes de la *souris* et du *bœuf*, et le garçon sous ceux du *dragon* et du *singe*, alors le mariage est permis; mais si un des deux futurs est né sous le signe de la *souris*, et l'autre sous celui du *cheval*, dans ce cas, quand même le futur et la fiancée seraient de souche différente, l'union ne peut avoir lieu. Les Mongols prétendent encore que le *bœuf* et le *tigre*, la *poule* et le *cheval*, le *porc* et le *singe*, sont des constellations opposées, des signes pernicieux (kharchî), qui s'opposent décidément aux mariages.

La demande en mariage se fait par des personnes étrangères; le consentement donné, le père du futur, accompagné de l'entremetteur et de plusieurs de ses plus proches parens, va chez celui de la future; il apporte au moins un mouton cuit et découpé; c'est ce qu'on appelle *touèlèï*. Plusieurs vases avec de l'eau-de-vie et des khadak (1). Les envoyés du futur, après avoir communiqué au père de la fille le motif de leur visite avec la prolixité ordinaire aux Asiatiques, placent sur un plat, devant les Bourkhan, la tête et d'autres morceaux de la chair du mouton, et les khadak; ils allument des cierges et se prosternent plusieurs fois devant ces images; ensuite ils s'asseoient tous, et les arrivés régalent avec du vin et le reste du mouton les parens de la future, à chacun desquels ils doivent en même tems remettre un khadak ou quelque pièce de monnaie en cuivre, qu'on jette dans une tasse remplie de vin; le père, après avoir bu le vin, garde la pièce. Cet usage est connu sous le nom des *takïl tabikhoïi;* il répond au nôtre de toucher dans la main. La conversation roule principalement sur les bestiaux exigés pour la fille; dans ces cas, les gens sans fortune défendent leurs intérêts avec autant d'obstination que si c'était un marché. Les gens aisés ne stipulent point le nombre des bestiaux, et les

(1) Mouchoirs bénits.

riches Mongols, et surtout les princes, mettent de l'orgueil à ne pas disputer, se reposant sur la conscience et la bonne foi mutuelles. Chez eux cet objet doit naturellement être très-important; chez les simples particuliers, la dot excède rarement quatre cents têtes de bétail, de différentes espèces. Mais comme les animaux ne sont livrés ordinairement qu'en automne, on compte chaque femelle pour deux têtes; du reste, le paiement ne se fait pas toujours à la fois; il a lieu à différentes époques, selon la fortune du marié, et ces termes se prolongent parfois jusqu'à six et sept ans.

Lorsque tout est convenu, les parens de la future sont obligés de lui construire une nouvelle ïourte pourvue de tout ce qui est nécessaire pour un ménage, afin qu'elle n'ait pas besoin, suivant leur expression, de rien demander aux autres; on lui donne ensuite tout ce qui concerne sa toilette, et même un cheval sellé, sur lequel elle doit aller chez son époux; cette obligation force fréquemment les parens à se priver de leurs propres effets.

Aussitôt que tous les bestiaux ont été livrés au père de la future : celui-ci donne une fête qui est bientôt rendue par le futur aux parens et aux alliés de la jeune fille. Le jeune homme, accompagné de sa famille et de ses amis, quelquefois au nombre de cent personnes, va chez son beau-père, avec plusieurs plats de mouton cuit; les riches en font porter jusqu'à vingt plats différens, et avec

une grande quantité d'eau-de-vie et des khadak; tous les convives sont déjà rassemblés dans la ïourte du dernier. Après avoir adoré les idoles, on présente au beau-père, à la belle-mère et aux plus proches parens, des khadak. Ensuite, tous les convives sortent de la ïourte, s'asseoient en cercle, et le repas commence; il consiste en viande, vin et thé en briques. Cette fête terminée, le marié avec sa suite va quelquefois la répéter chez d'autres proches parens de la future. On nomme ce régal *khorîm kourghèkoû*, offre de la fête nuptiale. C'est alors que le futur, et souvent aussi son père et sa mère, reçoivent de riches vêtemens de la part de là future. Du reste, le mari n'a pas la satisfaction de courtiser sa future épouse; car d'après les usages des Mongols, elle doit depuis le jour des fiancailles éviter toute entrevue, non-seulement avec son amant, mais même avec ses parens. C'est à cette fête aussi que, d'après les instances de la mère du futur, les deux parties consultent les lama, qui choisissent un jour heureux pour le mariage.

La veille du jour des noces, deux lama vont de la part du futur s'informer chez les parens de la fiancée, s'il n'est point survenu d'obstacles. A l'approche de ce jour, la future fait ses visites à ses plus proches parens, et passe au moins une nuit chez chacun d'eux à s'amuser et à se promener avec ses amies, qui l'accompagnent en-

suite dans la maison paternelle, où, le reste du tems qui est d'une nuit ou deux, elle joue, chante et régale ses compagnes, ses parens et ses voisins, qui se trouvent réunis. La veille du jour où elle doit quitter la ïourte paternelle, les lama font des prières suivant le rite, nommé *Gouroùm kikoû*, et, avant le départ, d'autres selon le rite *San tabikhoû*. Pendant que l'on expédie la ïourte et les autres objets de la dot, les amis intimes se rassemblent dans la ïourte et s'asseoient en cercle près de la porte avec la future, en se tenant le plus près d'elle qu'ils peuvent. Les envoyés du futur ont de la peine à faire sortir tout ce monde un à un et à se saisir de la future pour l'emporter hors de la ïourte; ils la placent alors sur un cheval, la couvrent d'un manteau, lui font faire trois fois le tour du feu sacré, puis ils se mettent en route, accompagnés des plus proches parentes; ils sont suivis par la mère et par les autres parens de la future. Le père reste chez lui, s'il n'a pas été invité la veille, et va le troisième jour s'informer de la santé de sa fille.

L'enlèvement de la future (*bouliàtsoldà*), ne s'effectue pas ordinairement sans une forte opposition, surtout s'il y a parmi ses amis plusieurs hommes vigoureux; et notamment autrefois qu'on liait la mariée, et qu'on la retenait par les manches de sa robe, ou qu'on les attachait à la ïourte.

A un demi-verst de sa ïourte, le futur envoie

du vin et de la viande pour régaler la fiancée et ceux qui l'accompagnent. A son arrivée, elle reste entourée de ses compagnes, jusqu'à ce que sa propre ïourte soit préparée. Dès qu'elle y est entrée, on la fait asseoir sur le lit, on défait les tresses nombreuses qu'elle portait comme fille; on lui ôte ses parures de corail, et après avoir joint quelques ornemens aux deux tresses qu'on lui laisse, elle est revêtue des habits des femmes mariées, et conduite chez son beau-père pour lui faire sa révérence (*mourgoùlekoù*); elle y trouve réunis tous les parens et amis de son mari futur. Pendant la lecture des prières du rituel, elle a la figure cachée, et, suivant les divers mouvemens d'un homme qui lui sert de guide, et qui est toujours choisi du même âge qu'elle, elle s'incline premièrement vers le feu, et ensuite vers le père, la mère, et les autres plus proches parens du futur: tous lui donnent à haute voix leur bénédiction (*youroughél*). Pendant cette cérémonie, on leur distribue de sa part des vêtemens et d'autres objets. Le beau-père, d'après une convention préalable, a choisi ceux qui sont à sa convenance.

Ensuite, la future retourne dans sa ïourte. Quelquefois le jeune époux ne couche avec sa femme qu'au bout de six ou sept jours, surtout pendant le séjour de sa belle-mère qui doit rester au moins une nuit auprès de sa fille. Au dé-

part de sa mère et des autres proches parens, il est défendu à la nouvelle mariée de les accompagner.

Un mois après, la jeune épouse se met en chemin avec son mari, ou avec un de ses proches, pour rendre visite à ses parens; ce qu'elle répète plusieurs mois ou un an plus tard. Elle fait cette dernière visite uniquement pour reçevoir les bestiaux qui font partie de sa dot. Les parens, par amour pour leur fille, lui en donnent autant que leurs facultés le leur permettent. Les riches donnent à leurs filles jusqu'à cent têtes de bestiaux de différentes espèces.

La jeune mariée ne peut recevoir dans sa ïourte, ou aller voir son beau-père, sa belle-mère, les oncles et les tantes de son mari, sans être vêtue d'une courte robe de dessus, nommée *oudji,* en nankin ou en soie, sans manches, et sans bonnet sur la tête. Lorsque ses parens entrent dans sa ïourte, elle est obligée de se lever et ne s'asseoit en leur présence que sur un genou; quand elle sort de la ïourte, elle doit se garder de leur tourner le dos. La place qu'elle occupe dans la ïourte de son beau-père est près de la porte; il ne lui est pas permis de pénétrer jusqu'au *khoimòr,* ou dans la partie qui se trouve entre le foyer et les bourkhans. Il en est de même du beau-père; il ne peut s'asseoir près du lit de sa bru, qui, habituellement est placé du côté droit.

Il n'est point défendu aux Mongols d'avoir plusieurs femmes ; la première conduit le ménage, et est la plus respectée.

Le divorce est très-fréquent ; le moindre mécontentement d'un côté ou de l'autre suffit pour le faire prononcer. Si le mari, sans motif légitime, veut se séparer de sa femme, il est obligé de lui donner une de ses plus belles robes et un cheval sellé pour retourner chez ses parens ; il garde le reste de la dot comme équivalent pour les bestiaux qu'il a donnés. Si une femme s'échappe furtivement de chez son mari, qu'elle a pris en aversion, et revient auprès de ses parens, ceux-ci sont obligés de la rendre trois fois à son époux. Si elle le quitte une quatrième, alors commencent les négociations pour le divorce ; toute la dot de la femme reste entre les mains du mari ; et le père de la femme doit de plus rendre à celui-ci une quantité de bétail déterminée par les autorités.

Cette restitution, qui, chez les gens les plus riches, n'excède pas trente-cinq pièces de bestiaux, et qui s'appelle *andzanoù-mal*, ne s'effectue que lorsque la femme divorcée se remarie, à moins que les parens, par amour pour leur fille, et pour éviter des désagrémens, ne s'y décident sur-le-champ de leur propre mouvement. Mais une telle séparation étant très-désavantageuse pour les parens de la femme et pour elle-même, cette dernière réussit quelquefois à emporter avec elle ses meilleures robes et ses bijoux.

Si elle est citée devant les juges pour cet enlèvement, elle est obligée de rendre ces effets à son époux, à l'exception d'un cheval sellé, et d'une des plus belles robes qui faisaient partie de sa dot.

Les Mongols enterrent quelquefois leurs morts; ils les laissent souvent exposés dans leurs cercueils, ou bien ils les couvrent avec des pierres, en faisant attention au signe sous lequel le défunt était né, à son âge, au jour, à l'heure de son décès, ce qui indique de quelle manière il doit être inhumé; ils consultent à cet effet des livres que leur expliquent les lama.

Quelquefois ils brûlent les cadavres, ou bien les exposent aux bêtes féroces et aux oiseaux. Les parens, dont les enfans meurent subitement, les abandonnent sur les routes enveloppés dans des sacs de cuir, avec des provisions, consistant en beurre, etc.; ils sont persuadés que, par ce moyen, ils éloignent les revenans. On célèbre des services pour les défunts, selon la richesse et l'affection des parens. Le plus grand dure quarante-neuf jours, pendant lesquels les lama récitent continuellement des prières dans la demeure du défunt, pour la purification de son ame. On les récompense par des dons en bestiaux ou autres objets. Les gens opulens font aussi de riches présens en bestiaux aux temples, pour que les lama prient pour l'ame du défunt.

Les chamans mongols sont enterrés par d'autres chamans qui conjurent les esprits malfaisans

pour qu'ils n'inquiètent pas l'ame du défunt. On enterre ordinairement les cadavres des chamans, conformément à leur volonté, annoncée avant leur décès, dans des lieux élevés ou dans des carrefours, pour qu'ils soient plus à même de pouvoir faire du mal aux passans.

Les chamans prédisent quelquefois, et surtout à ceux avec lesquels ils ont vécu en mésintelligence, que leur ombre viendra exiger d'eux des sacrifices difficiles à remplir. Quand quelqu'un tombe malade, on l'attribue toujours à la prédiction des chamans, et l'on s'empresse de faire le sacrifice exigé. Les Mongols pensent que l'ame des chamans ne peut s'élever jusqu'à Dieu, et reste errante sur la terre sous la forme d'un mauvais esprit nuisant aux hommes, et les chamans profitent de cette croyance pour exiger des marques de respect et des sacrifices.

Par conséquent, si quelqu'un est attaqué d'une maladie inconnue, les Mongols courent aussitôt chez le chaman pour le consulter sur la cause du mal. Le jongleur ne manque pas de l'attribuer à quelque esprit malfaisant, qui réclame un sacrifice; il conjure l'esprit malfaisant de s'apaiser par offrande, et de quitter le malade; puis, pour sa peine, il reçoit une récompense.

Les intrigues des chamans, qui regardaient leur volonté comme une loi, ont causé leur chute.

En 1819 et 1820, un lama très-considéré, qui demeurait dans le khochoun de *Merghen vang*, parla avec tant d'énergie contre les fourberies des chamans, qu'en peu de tems il parvint à les faire expulser du pays de Khalkha. Cet exemple fut suivi par les Bouriates de Sélenghinsk, et, en partie, par ceux de Khorin; les ustensiles et les vêtemens de ces imposteurs furent livrés aux flammes.

L'histoire nous apprend que, dès les tems les plus reculés, les Mongols étaient sans cesse engagés dans des guerres causées par leur vie nomade. Il n'est donc pas surprenant qu'ils soient restés étrangers aux sciences et aux arts.

Un homme portant constamment un arc et des flèches, accoutumé à dompter des chevaux fougueux, ne se décide pas facilement à s'asseoir à un atelier de tisserand, ou à manier la scie ou le burin. Les Mongols ont conservé le caractère belliqueux de leurs ancêtres. Ils sont hardis cavaliers, excellens tireurs; ils se servent très-habilement de leurs flèches dans la poursuite des bêtes féroces; mais il est difficile de rencontrer parmi eux un artiste habile; il n'y a même que très-peu d'artisans; on voit parmi eux quelques orfèvres; mais ils sont attachés au service particulier des princes, pour façonner des bijoux; car les Mongols ont un penchant immodéré pour le luxe. Les maréchaux et les menuisiers ne travaillent

que d'une manière très-imparfaite. Les feutres et les cordons en crin, indispensables pour la construction des ïourtes, sont les seuls objets que les Mongols fabriquent; il tannent aussi des peaux de mouton, pour leurs vêtemens d'hiver.

En examinant l'habillement du Mongol, son chétif mobilier, sa selle même, on reconnaît que tout lui est fourni par les Chinois. La Chine, riche en industrie, mais pauvre en productions du règne animal, trouve toujours occasion de satisfaire à ses besoins, en échangeant avec les Mongols les fruits de son travail, contre les choses qui lui manquent.

Le thé en briques, le tabac, les étoffes en laine et en soie, la chaussure, différens ustensiles de ménage en fer, sont échangés avec les marchands chinois, pour des chameaux, des moutons, des bœufs et des chevaux. Un bon cheval fut, en notre présence, vendu pour une soixantaine de briques de thé. Chaque brique ou carreau ne pèse que quatre livres russes.

Les Chinois pour faire ce commerce vont en Mongolie. Semblables à nos marchands qui colportent leurs marchandises dans les provinces les plus éloignées, les Chinois vont dans les steppes mongoles; puis reviennent vendre à Khalgan, à Péking et dans les autres villes de leur pays les bestiaux, les peaux fraîches, le beurre, etc., qu'ils se sont procurés. Ce sont plus souvent les

Mongols qui vont en Chine pour s'y fournir des choses dont ils ont besoin, qu'ils paient en bestiaux ou en lingots d'argent; mais il est de si bas aloi, que dans leur langue ils l'appellent *kharà-mòngou* (argent noir). Pour effectuer ces échanges, les Mongols se rendent dans les maimatchin ou entrepôts de commerce chinois, établis à Kiakhta et près de l'Ourga. Dans le premier lieu, ils achètent tout de la seconde main des marchands chinois. Ils préfèrent donc de conduire leurs bestiaux à différentes villes, situées près de la grande-muraille et au-delà, telles que Dolon-noor, Khalgan, te Koukou-khotò (en chinois, Kouei khoua tchhing). Pendant mon séjour en Mongolie, on vendait un bon chameau 20 à 30 liang (40 à 60 roubles en argent); un fort cheval de labour 6, 10 et jusqu'à 15 liang (12, 20 à 30 roubles en argent); un mouton gras 2 et 3 liang (4 à 6 roubles en argent). Les Mongols vont également dans ces villes vendre le sel qu'ils tirent de leurs lacs. Le transport seul des marchandises chinoises depuis Khalgan jusqu'à Kiakhta, et celui des objets que les Chinois ont échangés avec les marchands russes, forme une branche importante et lucrative de l'industrie des Mongols; car ils se servent de leurs chameaux, et les Tsakhar de bœufs. Ils se font payer par les Chinois en argent; mais principalement en marchandises.

Dans la position actuelle de la Mongolie, il serait difficile de découvrir quelque branche de commerce qui pourrait la lier avec la Russie. Les Mongols consomment une quantité considérable de toile, dont les habitans des provinces de la Sibérie ont le même besoin. On pourrait leur fournir du blé, du tabac et de la quincaillerie; mais nous ne pourrions prendre en échange que des bestiaux qui ne sont pas nécessaires à la population de la Sibérie.

La Mongolie est composée de plusieurs principautés qui reconnaissent la souveraineté de l'empereur de la Chine. Chaque principauté est gouvernée par un des plus anciens princes ou par un vang; la horde de Khalkha, à cause de son étendue, est divisée entre quatre khans.

Ces khans sont indépendans l'un de l'autre. Le gouvernement chinois s'est toujours étudié à conserver la Mongolie divisée en plusieurs principautés; car un khan audacieux qui entreprendrait d'étendre sa puissance jusque sur la Chine, à l'imitation de ses ancêtres, qui l'ont dominée pendant plus d'un siècle, pourrait lui causer beaucoup d'embarras et l'inquiéter, tant pour la sûreté, que pour l'approvisionnement de ses provinces.

La subdivision des hordes mongoles en khochoun (bannières), dzalan (régimens) et somoùn (escadrons), a pour base les convenances de l'administration militaire; on a formé ainsi plu-

sieurs corps d'armée, qui mènent dans les steppes une vie nomade, et qui sont commandés par des vang, des béilé, des béissé, des koung, des taidzi et des tabounan, assistés par un certain nombre d'officiers d'un ordre subalterne, comme des dzassak, des toussoulakhtchi, des dzakirokhotchi, des meiren, et d'autres encore inférieurs, comme des dzalan, des dzanghîn, des koundoù, des dzaissang, des bochko, etc. Ces officiers surveillent en même tems l'administration militaire et civile. Le sol appartient aux princes; leurs sujets leurs paient une contribution modérée en bestiaux et leur fournissent le nombre de domestiques et de bergers, nécessaire pour garder leurs troupeaux; ces princes jugent en dernière instance toutes les affaires litigieuses des habitans de leurs provinces, conformément aux lois établies depuis long-tems, et conservées pour maintenir l'ordre dans les armées.

L'empereur de la Chine a des inspecteurs-généraux (tsiang kiun), ou chefs de corps choisis parmi les Mandchoux.

L'inspecteur des troupes des Khalkha réside à Ouliàssoutou, ville située près de la frontière de Sibérie, à l'ouest du Sélengga.

On lui a adjoint un djandjoun dans chacune des quatre divisions de Khalkha; ces djandjun recoivent directement leurs instructions de l'empereur, et sont eux-mêmes assistés chacun par un conseiller.

Les Tsakhar sont sous la dépendance du gousaï-ambàn de Khalgàn.

Toutes les affaires du ressort des chefs des bannières doivent être soumises à la diète de leur principauté. Les chefs suprêmes des principautés se rassemblent tous les trois ans en diète générale. Les princes de Khalkha la tiennent dans la ville d'Ouliàssoutou, où l'on examine et juge les affaires les plus importantes. Chaque diète est présidée par un djoulgani-da et son assistant. Les djoulgani-da sont élus parmi les assistans, et les khans, parmi les vang, béilé, beisé et koung, d'un âge mur, en service ou non, et d'après leur rang et leur ancienneté dans la bannière.

A cet effet, tous les princes faisant partie de la diète sont tenus de se présenter en personne à la cour, à Péking, avec leurs diplômes pour obtenir leur confirmation de l'empereur.

Chez les Khalkha, de même que chez les autres Mongols, on fait tous les trois ans un dénombrement de la population. A l'approche de cette époque, le tribunal des affaires étrangères, après avoir reçu les ordres de l'empereur, expédie sur-le-champ des courriers au djandjoun d'Ouliàssoutou, à l'amban de Khobdo, aux présidens des diètes des quatre tribus de Khalkha, etc. Chaque bannière se pourvoit de bonne heure de cahiers blancs, munis du sceau de l'empire, pour y inscrire les noms des nouveaux nés; les

noms des défunts doivent être rayés très-exactement; la moindre négligence est punie très-sévèrement. Ces listes sont envoyées au tribunal des affaires étrangères à Péking, pour y être revisées; des copies en restent dans les bannières.

Suivant le résultat que donnent ces listes, en faisant connaître l'augmentation ou la diminution des habitans, on forme de nouveaux somoûn mongols, ou bien, on en réduit le nombre. Chaque somoûn est composé de cent cinquante hommes. Le soldat, si sa constitution physique le permet, doit servir de dix-huit à soixante ans; dans le cas contraire, on le raye du service. L'équipement d'un seul homme doit servir à trois soldats; de manière que, dans un somoûn, il n'y ait que cinquante hommes armés; dans le cas de guerre, deux seulement sont obligés de marcher, et le troisième reste. Chaque somoûn doit avoir un dzanghin et sept koundoùi, un d'un rang supérieur, un dzalan, présidé à six somoûn. Il doit y avoir dans chaque bannière un dzanghin et deux meiren; mais si la bannière contient moins de somouns, le dzanghin n'a qu'un seul meirén pour assistant. Tout cela est du ressort de l'administration militaire.

Chaque bannière dépend encore d'un dzassak (prince héréditaire), élu parmi les princes de différens ordres.

Il a auprès de lui un toussoulakhtchi, ou assis-

tant, choisi parmi les taïdzi des troisième et quatrième classes, et même parmi des koung, beissé et beilé, qui sont sans emploi.

Dans la principauté de Khalkha, qui est limitrophe d'un pays étranger, la Russie, la cour de Péking nomme un vang et un amban, qui gèrent les affaires civiles, et celles qui concernent la frontière, et sont surtout chargés des relations politiques. Ces administrateurs résident à l'Ourga, où ils ont un *yamoun* (tribunal), sous leurs ordres.

Le vang de l'Ourga doit avoir auprès de lui trois bochko; il y a de plus un bochko auprès du dzargoutchi de l'Ourga, et un autre auprès de celui du maimatchin de Kiakhta, qui sont remplacés tous les trois ans par d'autres que nomme le tribunal des affaires étrangères de Péking. Les bureaux des djandjoun, assistans des tribus mongoles du Touchétou-khan et du Tsetsèn-khan, fournissent des écrivains au yamoun du vang de l'Ourga, pour l'aider dans ses travaux; on accorde à ceux de ces écrivains qui se distinguent par leur expérience, leur zèle et leur bonne conduite, et sur les témoignages de leurs supérieurs, le rang d'officiers; c'est par cette raison que l'on a attaché à ce tribunal des vacances pour la sixième classe, et également pour la huitième.

Le vang a le droit de priver de cet avantage ceux qui se conduisent mal. Il y a de plus dans

ce yamoun un dzargoutchi et deux bitkhéchi, attachés au sceau de l'empire; ils sont choisis parmi les Mandchoux. Ces trois officiers, ainsi que les dzargoutchi des maimatchtin de l'Ourga et de Kiakhta, reçoivent du gouvernement chinois, pour les frais de leur table, chacun un liang (environ 8 francs), par jour, avec la seule différence que cette somme est payée aux dzargoutchi par le tribunal des affaires étrangères à Péking, et aux bitkhechi par le yamoun de l'Ourga.

L'administration suprême de la Mongolie est confiée au tribunal des affaires étrangères à Péking, qui est plus connu sous le nom du djourgan, ou tribunal mongol; en mandchou, on le nomme *Toulerghi golo be dassara djourgan*, et en chinois, *Li fan yuan.*

La dignité des princes mongols est héréditaire pour le fils aîné seul; ses frères puînés descendent de génération en génération jusqu'à la dernière classe de taidzi, qui composent un corps de noblesse oisive assez considérable. Les emplois inférieurs sont donnés aux plus habiles, d'après le choix des princes et des chefs des régimens.

Quant à l'attachement des Mongols pour la dynastie mandchoue, actuellement régnante en Chine, il est difficile d'en dire rien de positif. La haine des Mongols pour les Chinois ne paraît pas être éteinte; elle est consolidée dans le cœur

des premiers par la cupidité des Chinois, qui se permettent tous les moyens, même les plus abjects, pour satisfaire à cette passion. Du reste, les causes de cette inimitié mutuelle date des tems reculés, où la Chine était le but des exploits guerriers des Mongols et la proie de leurs brigandages. Les Mongols firent plus d'une fois des invasions en Chine, s'emparèrent de richesses considérables, et une fois même du sceptre de l'empire ; ils en furent chassés en 1368.

La dynastie mandchoue a su dompter l'esprit belliqueux de ces nomades. Après les avoir déclarés ses tributaires, et exigé publiquement de leurs princes des tributs, consistant dans un nombre insignifiant de bétail, la cour de Péking leur rend dix fois la valeur de ces tributs, sous prétexte de récompenser leur zèle et leur fidélité.

Les princes mongols reçoivent des présens considérables de l'empereur, en argent et en étoffes de soie, de riches habillemens de la garde-robe impériale, des bonnets ornés, des plumes de paon, etc. Les empereurs mandchoux-chinois ont également réussi à s'attacher plusieurs de ces princes, surtout ceux qui habitent les contrées orientales, près de la grande-muraille, en leur donnant en mariage leurs filles, leurs sœurs ou leurs nièces. Parmi les personnes de la suite de ces princesses, il y a toujours des Mandchoux inviolablement attachés à la cour de Péking, qui

surveillent la conduite de ces princes. Enfin ceux-ci reçoivent de la cour de Péking des appointemens fixes.

Les thsin vang de Kharatchin, nommés Dzarikhtou, Touchétou et Darkhan, ainsi que les khans de Khalkha et les autres princes ont chacun par an 2500 liang (environ 20,000 francs), et quarante pièces (la longueur de chaque pièce est de huit toises), de différentes étoffes de soie; les autres thsin vang reçoivent 2000 liang, et trente-cinq pièces d'étoffes; les kiun vang, 1200 liang et quinze pièces d'étoffes, à l'exception du dzassaktou-kiun vang de Karatchin, auquel on donne 1500 liang, et vingt pièces d'étoffe; les beilé n'ont que 800 liang et treize pièces d'étoffes; les beisé, 500 liang et dix pièces d'étoffes; les koung de la première classe, 300 liang et neuf pièces, et ceux de la seconde classe, 200 liang et sept pièces d'étoffes; les dzassak-taïdzi, 100 liang et quatre pièces d'étoffes. Les infantes impériales, mariées à des princes mongols, et les autres princesses chinoises, de même que leurs époux après la mort de leurs femmes jouissent du même droit, s'ils ne contractent point un autre mariage; autrement ils doivent renoncer au titre de gendre de l'empereur, et à la pension. Les taïdzi et les tabounang mongols, qui servent près de la porte du palais de Péking, appelée Khian thsing men, reçoivent annuellement, savoir: ceux de la pre-

mière classe, 100 liang en argent; ceux de la seconde, 80 liang; ceux de la troisième, soixante liang, et enfin ceux de la quatrième, quarante liang. Tous ces paiemens aux princes et aux officiers, tant hors de la Chine, que dans cet empire, se font une fois par an, le quinzième jour du dernier mois de l'hiver.

Si les princes et les taidzi mongols se rendent coupables de négligences dans leur service, on leur fait des retenues sur leur salaire; s'ils meurent avant ce terme, on n'a rien à réclamer de leurs enfans.

Une *Gourou ni koung tchu*, infante impériale, mariée en Mongolie, reçoit, pendant son séjour à Péking, 400 liang en argent et 200 tagàr, ou sacs de quatre-vingts livres pesant, de riz par an; si elle reste en Mongolie, 1000 liang en argent et trente pièces de différentes étoffes de soie. Son époux reçoit à Péking 300 liang et cent cinquante tagàr de riz, et s'il reste dans son domicile ordinaire, 300 liang et dix pièces d'étoffes de soie.

Une *Khochòï koung tchu*, fille naturelle de l'empereur, reçoit à Péking 300 liang et cent cinquante tagàr de riz par an, et en Mongolie, 400 liang et quinze pièces d'étoffes de soie. Son époux obtient à Péking jusqu'à 255 liang et cent vingt-sept tagàr de riz; s'il reste dans son pays on lui accorde la même somme en argent, en remplaçant le riz par neuf pièces d'étoffes de soie.

La fille d'un thsin vang reçoit, pendant son séjour à Péking, cent soixante liang en argent et quatre-vingts tagàr de riz par an; en Mongolie, la même somme, et au lieu de riz douze pièces d'étoffes de soie; le gendre d'un thsin vang, s'il se trouve à Péking, cent liang et cinquante tagàr de riz, et s'il reste chez soi, on remplace le riz par huit pièces d'étoffes de soie.

La fille d'un kiun vang reçoit cent dix liang par an; si elle est à Péking, on lui fournit cinquante-cinq tagàr de riz, qui sont remplacées par dix pièces d'étoffes de soie, si elle reste dans la province; son mari reçoit soixante liang, et outre cela, à Péking, trente tagàr de riz; chez soi, six pièces d'étoffes de soie.

La fille d'un beïlé a 60 liang et trente tagàr de riz ou huit pièces d'étoffes de soie par an; son mari 50 liang et vingt-cinq tagàr de riz ou cinq pièces d'étoffes de soie.

La fille d'un beissé a 50 liang et vingt-cinq tagàr de riz, ou six pièces de soieries; son mari, 40 liang et trente tagàr de riz, ou quatre pièces de soieries.

La fille d'un koung a 40 liang et vingt tagàr de riz, ou cinq pièces de soieries; son mari, comme tous les autres gendres des officiers des classes inférieures, n'a point d'appointemens.

Les filles des vang et koung, qui appartiennent à des branches éloignées de la maison impériale,

jouissent simplement de leurs titres, sans avoir droit à des appointemens.

On choisit les époux des infantes impériales, et des autres princesses proches parentes de l'empereur, dans la Mongolie, parmi les princes panagés de Bârin, Kharatchin, Naiman, Oniout, Toumet et Aokhan, de treize bannières en tout. Ces princes sont obligés de faire annuellement au premier mois de l'hiver leurs rapports au tribunal des affaires étrangères de Péking, sur ceux de leurs fils et frères, âgés de quinze à vingt ans, qui se distinguent par leurs qualités morales et autres, en donnant des détails sur leurs noms, leur rang et l'époque de leur naissance; on en exclut ceux dont la santé est faible. Si les parens, sur les enfans desquels le tribunal a reçu des renseignemens exigés, viennent à la cour; ils sont obligés de les y conduire. Le tribunal, chargé des affaires de la famille impériale, après en avoir communiqué avec celui des affaires étrangères, et avoir demandé aux dzassak de lui amener tous ces taïdzi, choisit les plus dignes, et les présente à l'empereur pour obtenir son consentement. Pour le choix des gendres, il n'est point expressément ordonné qu'ils aient dix-huit ans; il est permis d'en présenter qui aient cinq ans de plus. La négligence de cette formalité est punie d'une amende.

Les princesses impériales, mariées à des prin-

ces mongols, n'ont la permission d'aller présenter leurs félicitations à l'empereur qu'après dix ans de mariage. Elles ont alors le droit d'exiger, pendant leur séjour à Péking, d'y être entretenues aux frais de la cour, conformément à leur rang et leur degré de parenté avec la famille impériale. Toutes celles qui, avant ce terme, viennent à Péking pour leurs affaires particulières doivent y vivre à leurs frais. Aucune de ces princesses ne peut aller à la cour sans en avoir demandé et obtenu la permission de l'empereur, par l'entremise du tribunal. Dans leur supplique, il faut qu'elles disent les motifs pour lesquels elles désirent revoir leurs parens. Le tribunal des affaires étrangères a le droit de refuser son consentement aux demandes qui ne lui paraissent pas d'une nécessité urgente. Quand une princesse s'avise d'aller à la capitale ou à quelque autre ville sans en avoir prévenu le dzassak de la tribu, celui-ci est obligé de l'arrêter dans son voyage. Dans le cas contraire, le dzassak, la princesse et son époux sont soumis à une amende, surtout si le dzassak, n'ayant pas une connaissance exacte des motifs d'un tel voyage, fait un faux rapport sur ce sujet; il est alors puni par la perte d'une année de ses appointemens, et la princesse, avec son mari, en sont privés pour deux ans; si le père de la princesse a plus de soixante ans, il est permis à la princesse de venir dans la capitale, après avoir

passé cinq ans en Mongolie. Les princesses doivent dans tous les cas demander cette permission aux dzassak de leurs tribus. Si le tribunal des affaires étrangères, après avoir comparé les rapports des dzassak avec les déclarations des parens de ces princesses, les trouve dignes d'attention, il demande le consentement de l'empereur.

On accorde aux princesses la permission de rester six mois à Péking, à compter du jour de leur arrivée. Ce tems écoulé, les parens sont tenus de les renvoyer immédiatement et d'en donner avis au tribunal des affaires étrangères, auquel les dzassak sont obligés d'annoncer le retour des princesses dans leurs habitations. Une princesse qui vient dans la capitale pour cause de santé, n'obtient également la permission d'y séjourner que pour six mois; passé ce tems, si elle n'est pas rétablie, ses parens doivent solliciter auprès du tribunal une seconde permission d'y séjourner six autres mois. Ce délai expiré, si la malade n'est pas encore guérie, le tribunal doit en faire son rapport à l'empereur, mais après s'être convaincu de la réalité du motif allégué. Si les parens de la princesse, ainsi que les dzassak, dépassent les termes fixés pour le séjour, ils sont condamnés à des amendes.

C'est ainsi que les princes mongols, trouvant leur intérêt politique et domestique dans leur dévouement au gouvernement, ne conçoivent

que difficilement l'idée de se soustraire à sa domination, à moins de motifs particuliers ou par haine contre l'empereur. Le peuple, accoutumé à remplir aveuglément la volonté de ses chefs, n'oserait que difficilement s'opposer à leurs intentions. Chaque Mongol, au contraire, est en général si content de l'administration intérieure de son chef, et lui est tellement attaché, qu'il profite de chaque occasion pour lui prouver sa fidélité par toute espèce de sacrifices.

Les Mongols se rappellent la protection qui leur fut accordée par Khang hi, empereur mandchou-chinois, dans leurs guerres sanglantes contre Galdan prince des Dzoungar; et, satisfaits des bienfaits d'une paix non interrompue, dont ils jouissent depuis long-tems, il est probable qu'ils ne penseront pas à changer de maîtres, à moins que de grands avantages ne leur soient offerts par un nouveau protecteur.

Parmi les puissances étrangères, la Russie est la plus connue des Mongols, par les ambassades, les courriers et les caravanes, qui traversent leurs steppes; mais principalement par les voyages de missions ecclésiastiques à Péking. Les Khalkha, comme les plus proches voisins, ont conçu une haute idée de notre puissance, et donnent à toute occasion des preuves de leurs bonnes intentions pour la Russie.

Celui qui le premier enseigna aux habitans

des steppes à dompter les chevaux sauvages, à transporter leurs iourtes d'un endroit à un autre, à harceler leurs ennemis, tantôt par des invasions, tantôt par des fuites, à lancer des javelots et à tirer des flèches en galopant contre celui qui les poursuit, celui qui apprit à ses compatriotes à se servir du même animal pour s'en procurer du lait, à le tuer pour s'en nourrir, dut être regardé comme le chef de sa nation. Le soin de leur conservation et la passion de dominer, portèrent à la fois les Mongols à augmenter leurs forces. La gloire et le butin furent dans le commencement le but de leurs combats; la puissance et la rançon des prisonniers furent le prix auquel ils accordèrent la paix. L'histoire nous apprend que les guerriers les plus fameux furent en même tems les citoyens les plus renommés; car lorsque les peuples veulent joindre aux bienfaits de l'administration intérieure les fruits des guerres extérieures, ils n'ont pas moins d'obligations à l'homme qui leur assure le repos qu'à celui qui les mène aux combats, et sans justice il n'y a pas de repos. C'est par cette raison que les chefs militaires des Mongols se convainquirent, par leur propre expérience, de la nécessité d'établir l'administration de la justice et de fixer les devoirs de leurs sujets, par des réglemens stables. Ils profitèrent des occasions, où le peuple accourut pour les aider dans leurs entreprises, ils trouvèrent un

appui suffisant à leur pouvoir, en se faisant juges suprêmes, lorsque les circonstances l'exigeaient, et en même tems les moyens de consolider l'ordre dans l'administration, en réconciliant les hommes qui n'étaient point d'accord.

Les Mongols ont constamment conservé un grand nombre d'anciens usages. Ils ont de plus des lois écrites, données par leurs princes; quelques-unes datent du tems de Tchingbiz-khan. Ce code de lois, composé peut-être pendant une suite de plusieurs siècles, fut à l'époque de la réunion de la Mongolie à l'empire chinois, en 1691, revu à Péking, et imprimé en mongol, en mandchou et en chinois.

Les princes mongols sont obligés d'aller tous les ans à Péking, pour présenter leurs félicitations à l'empereur, le premier jour du premier mois. C'est pour cela que les Mongols-Khalkha et les autres tribus sont divisés en quatre séries; chacune à son tour se rend à la cour. Quand ce n'est point celui des dzassak (1), chacun d'eux doit envoyer un des taïdzi-assistans de sa tribu et un taidzi des familles des princes, qui ont contracté des alliances avec des princesses impériales.

Le Touchétou khan et le Tsetsèn khan des

(1) C'est la dénomination de tous les princes mongols, possédant un territoire quelconque.

Khalkha, ainsi que le Dziabdzoung-dombo-koutoukhtou, doivent chacun envoyer un chameau *blanc* et huit chevaux *blancs*, par an. Ces animaux sont reçus par un tribunal qui a sous sa direction les haras de l'empereur; il ne choisit que quatre des huit chevaux. Chacun des princes qui font ces présens, reçoit un dombou, ou théière à thé en argent, qui pèse environ 30 liang (à peu près trois livres), trente pièces de satin, soixante-dix grandes pièces de nankin de couleur, etc. A la mort des princes, ceux de leurs fils qui n'ont pas encore atteint l'âge de dix-sept ans, sont exempts de l'obligation de se rendre annuellement à la cour; mais parvenus à l'âge de dix-huit ans, ils doivent remplacer leurs pères.

Les taïdzi, comme nobles de la dernière classe, n'ont pas le droit d'aller à la cour impériale pour offrir leurs félicitations; ils y envoient le tribut, nommé *dzoulmà khoni*, consistant en huit moutons tués et échaudés.

Cette faculté n'est accordée qu'aux taïdzi de trente-sept bannières mongoles intérieures, savoir: de Kharatchin, de Khorlos, de Bârin, de Naiman, d'Oniout, etc., et même ceux-ci ne sont pas également favorisés.

Les dix taïdzi de la bannière d'Oudjoumoutchin, par exemple, ont la permission d'envoyer chacun deux dzoulmà khoni, tandis qu'il est

prescrit de ne recevoir qu'un seul des dix taïdzi des autres bannières.

Le tribut annuel monte à cinq cents dzoulmà, khoni cinquante outres de beurre fondu, produit par l'évaporation du lait, qu'on fait chauffer dans un four, et vingt hures de sanglier.

Les taïdzi vont à Péking dans le courant des trois mois d'hiver; sur mille d'eux deux cents y arrivent avec le tribut; sur cinq cents, cent, etc. Les dzassak remettent à ces envoyés des passeports scellés de leur sceau, indiquant le nom, le rang, l'âge, etc., du porteur. Toute falsification est sévèrement punie. Le thising vang d'Outzoumoutchin, et le dzassak de Khéchiktén, paient leur tribut en moutons vivans. Les vang, les koung et les taïdzi, fournissent de plus à l'empereur des faucons dressés et des chiens de chasse, des plumes d'aigles pour les flèches, etc. Tous ces tributs sont, comme nous l'avons dit plus haut, très-généreusement récompensés par le souverain.

Cent cinquante familles mongoles composent un régiment ou escadron; un colonel commande six escadrons dans chaque famille. Un homme sur trois est exempt de service..

Les dzassak sont tenus de composer leurs bannières, ou divisions, de gens robustes et habiles archers choisis parmi les taïdzi et les tabounan, à défaut d'un nombre suffisant; parmi les taïdzi;

il est permis de prendre de simples soldats, mais vigoureux et propres au service. Les officiers d'un rang inférieur, et les cavaliers, sont remplacés par des hommes robustes, et possédant du bétail.

Il doit y avoir sur dix iourtes un dizenier, ou surveillant de dix hommes; quand cette disposition n'est pas observée, le gouvernement retient pendant trois mois les appointemens des princes-dzassak, des beïlé, des beïssé, des koung, des taïdzi et des tabounang.

Les Mongols de la frontière chinoise se réunissent tous les trois ans, pour traiter de leurs affaires, et stipuler le nombre d'hommes à mettre sous les armes.

Si, lorsque l'assemblée a été annoncée, les princes en activité de service, ou sans emploi, n'y viennent pas, le gouvernement retient six mois d'appointemens à ceux qui sont en activité, et fait payer aux taïdzi et aux tabounang, sans emploi, une amende de dix chevaux.

Tous les ans, en automne, les princes dzassak et les taïdzi des différentes bannières rassemblent leurs troupes, et les passent en revue pour s'assurer du bon état des arcs et des flèches, compléter le nombre des soldats, et en même tems les exercer au tir des flèches.

Si un ou deux soldats quittent leurs drapeaux,

et suivent l'armée à la débandade, ils sont arrêtés et conduits devant les princes et les dzanghin de la bannière, et condamnés à une amende d'un bœuf, qui est donnée au dénonciateur.

On coupe la tête aux incendiaires. Ceux qui volent une selle, une bride, etc., sont punis par le fouet, comme les plus vils voleurs. Quand les troupes marchent pendant la nuit, on doit s'abstenir de crier et de faire du bruit ; les désobéissans sont punis. Les princes qui conduisent des armées sont tenus de veiller partout à l'ordre, et de prêter aide et assistance aux habitans.

Si les officiers de l'armée, et ceux qui ne font pas de service, excèdent de fatigue les chevaux de poste ou ceux qui appartiennent à l'armée, ils sont privés de leurs appointemens pendant six mois, ou bien paient une amende de dix chevaux.

Si pendant un combat une bannière prend la fuite, et si un prince d'une autre vient sur le champ de bataille à son secours, on punit les chefs de la bannière qui s'est enfuie, en lui ôtant un escadron, que l'on donne au prince qui les a ralliés.

Si les autres bannières ne sont pas en ordre de bataille, et si un prince avec son drapeau marche seul au combat, il est récompensé en raison des services qu'il a rendus, et du nombre d'ennemis qu'il a faits prisonniers. On coupe la tête

aux soldats qui se sont laissés battre; par conséquent, ils doivent vaincre ou mourir. On confisque leurs biens et leurs familles, et on les donne en récompense à ceux, n'importe qu'ils soient des taïdzi ou de simples soldats, qui, s'étant jetés dans les rangs ennemis, ont remporté la victoire. Si, le jour du combat, les commandans attaquent imprudemment l'ennemi, le croyant en petit nombre, parce qu'ils ne s'en sont pas suffisamment instruits, ils sont punis par la confiscation des chevaux et des prisonniers qu'on leur trouve. Si, pendant la guerre, quelqu'un qui a quitté son corps pour piller est tué, sa famille est considérée comme prisonnière; on rend également le dzanghin de la bannière responsable pour lui. Il est ordonné de ne pas détruire les temples, ni les maisons, et de ne pas tuer les voyageurs sans nécessité; mais de faire périr, au contraire, ceux qui veulent résister; de bien traiter ceux qui se rendent, de ne point dépouiller les prisonniers de leurs vêtemens, de ne point séparer l'homme de la femme, de ne point donner aux prisonniers la garde des chevaux.

Lorsque l'empereur revient de la chasse, si les Mongols quittent la diète pour retourner chez eux avant que leur tour soit venu, les princes, les beïlé, les beïssé, les koung, le taïdzi et les tabounang en service, perdent trois mois d'appointemens; les taïdzi et tabounang qui ne re-

çoivent pas d'appointemens, paient une amende de cinq chevaux, et les gens de leur suite donnent un cheval de selle chacun.

Quiconque passe la limite de son district, celui surtout qui s'établit dans un autre avec ses ïourtes, s'il est prince commandant une bannière, ou hors d'activité, est puni par la perte d'un an d'appointemens et s'il n'en reçoit pas, de cinquante chevaux. Si le coupable est de la classe inférieure, on prend tout son bétail et celui de ses compagnons qui avaient connaissance du fait, et on le donne aux propriétaires du terrain envahi.

Il est défendu aux Mongols des dzassak intérieurs et extérieurs, de vendre aux Russes, aux Œlœt et aux Turkestâni des cottes de maille, des arcs, des flèches et d'autres objets militaires.

Le dzanghin de garde est tenu d'accompagner les ambassadeurs qui passent par son territoire, et de veiller à leur sûreté. S'il néglige ce devoir, et si l'ambassadeur est volé, le dzanghin subit une amende de trois fois neuf (ou vingt-sept) têtes de bétail; les soldats sont punis par cent coups de fouet.

Quand un beïlé, etc., rencontre des déserteurs, il doit faire lier le principal coupable, et le livrer sous deux jours au tribunal; s'il le retient plus long-tems, il est passible d'une amende et perd trois mois d'appointemens.

Quand un dzanghin et des soldats laissent un

déserteur passer la frontière, et ne peuvent le rattrapper, le dzanghin perd sa place et doit payer une amende de trois fois neuf têtes de bétail; le caporal est rayé du service; il doit payer cinq têtes de bétail et recevoir cent coups de fouet; chaque soldat est condamné à cent coups de fouet.

Les officiers chinois et les dzargoutchi qui séjournent temporairement sur les frontières et dans la Mongolie, pour surveiller le commerce et pour juger les différends entre les commerçans chinois, jouissent du droit de choisir chaque année à leur gré des anciens et des dizeniers parmi les marchands de bonne réputation, et de les charger de surveiller la conduite des autres; si ces surveillans remarquent que quelqu'un se conduise mal, ils sont obligés d'en donner connaissance au dzargoutchi, qui, selon les circonstances, les renvoie dans leur patrie. Les dzargoutchi et les magistrats mongols du lieu sont de plus tenus d'enjoindre par écrit aux dizeniers de ne cacher en aucun cas des personnes de mauvaise conduite, et de les noter dans leur journal. En conséquence, les dizeniers sont responsables de tous les délits qui se commettent. Les dzargoutchi veillent également avec une attention scrupuleuse à ce que tout chinois des autres lieux ne s'introduise pas dans les villes de la Mongolie, sous prétexte de chercher du travail, et ils le

renvoient sur-le-champ, excepté dans le cas où il a dans la ville des parens qui répondent de sa bonne conduite.

Dans les années de disette, les dzassak, ou princes, les gens riches et les lama de chaque bannière sont tenus de pourvoir à l'approvisionnement des habitans. S'ils n'ont pas des moyens suffisans pour y parvenir, la communauté doit venir au secours des malheureux; les listes de ceux qui ont été soulagés sont envoyées au tribunal des affaires étrangères à Péking. Dans le cas où la disette des pâturages et la mort des bestiaux continuent plusieurs années, les ressources de la communauté ne sont pas proportionnées avec les besoins; le président, après avoir convoqué tous les dzassak, est tenu de rédiger avec eux un rapport que l'on adresse au tribunal, et de supplier l'empereur d'envoyer un officier sur les lieux pour prendre connaissance des faits, ainsi qu'une somme d'argent suffisante pour acheter les vivres nécessaires.

Dans ces circonstances, le gouvernement paie d'avance les appointemens d'un an aux princes-dzassak, aux koung, aux taïdzi et aux tabounang, qui sont obligés d'acheter avec ces sommes des provisions pour leurs sujets. Si les dzassak et les autres chefs ne prennent pas des mesures pour que leurs sujets ne soient par réduits à l'extré-

mité, on les leur ôte, et on les confie, pendant la même assemblée, à de meilleurs chefs.

Chaque prince mongol reçoit annuellement les redevances de ses sujets. Il a le droit de prendre un mouton au propriétaire de cinq bœufs et plus; un mouton sur vingt, et deux sur quarante; il n'en peut exiger plus de deux, même sur un plus grand nombre de bestiaux.

A l'époque du départ des tributs pour Péking, des voyages à l'assemblée, des changemens d'habitations, des fiançailles et des noces, les princes ont le droit d'exiger, pour dix iourtes, un cheval, une charrette attelée d'un bœuf, ou un chameau; de celui qui possède trois vaches, un seau de lait; du propriétaire de cinq vaches et plus, un vase d'eau-de-vie de lait; de celui qui possède plus de cent moutons, un feutre; s'ils exigent davantage, ils peuvent être mis en jugement.

Le nombre des domestiques de l'épouse du thsing vang est fixé pour un thsin vang mandchou de l'intérieur, indépendamment de la nourrice avec son mari, à huit filles-de-chambre et huit familles; pour un thsin vang ordinaire, outre la nourrice avec son mari, à sept femmes-de-chambre et quatre familles, etc.; d'ailleurs les parens de la nouvelle mariée, en fournissant sa dot, sont libres d'envoyer à leurs gendres les thsin vang, les taïdzi et les tabounang, tel nombre de domestiques qu'ils jugent à propos.

Dans les familles de la classe inférieure, les présens de fiançailles consistent en deux chevaux, deux bœufs et deux moutons; si l'on donnait des bestiaux de plus, ils seraient confisqués au profit de l'empereur; il n'est pas défendu d'en donner moins. Si le futur meurt, tous les bestiaux sont rendus; à la mort de la future, on n'en rend que la moitié. Si le futur refuse par haine d'épouser sa fiancée, les parens de celle-ci n'ont pas le droit d'exiger la restitution des bestiaux. Si la fiancée, arrivée à l'âge de vingt ans, est encore refusée, il est permis aux parens de l'unir à un autre.

Dans le cas de divorce, la femme n'a pas le droit de s'approprier un seul des effets dont elle a fait usage pendant tout le tems qu'elle a vécu avec son mari.

Un Mongol sans enfans peut en adopter de légitimes, en prévenant son prince et son dzangghin, pour que cet enfant adoptif soit inscrit sur le livre généalogique de la bannière.

Si un officier ou un homme du peuple, seul, ou de complicité, commet un vol ou un assassinat, le coupable et ses complices, sans distinction de rang, sont punis de mort; leurs têtes sont exposées en public.

Si un officier, ou un homme du peuple, commet un vol sans blesser personne, il est transporté avec sa famille, ses effets et ses bestiaux dans les provinces de Ho nan ou de Chan toung, en Chine,

et il y est employé au travail des grandes routes. Quand le vol a été commis par deux, trois ou plusieurs personnes, le principal coupable est étranglé, ses biens et ses bestiaux sont donnés à l'offensé, et sa famille est envoyée aux travaux, dans le Ho nan. Le même sort est réservé à ses complices et à leurs familles.

En cas de vol de chevaux de l'empereur, lorsqu'il voyage pour chasser, celui qui a enlevé cinq chevaux et plus, qu'il soit Mongol ou Chinois, est étranglé sur-le-champ, et son cadavre exposé. Les voleurs de trois chevaux, et plus, sont envoyés dans les lieux malsains des provinces de Yun nan, Koei tchéou, Kouang toung et Kouang si, en Chine. Les voleurs d'un cheval ou de deux sont transportés dans le Hou kouang, le Fou kian, le Kiang si, le Tche kiang et le Kiang nan, pour y travailler aux grandes routes.

Les voleurs de dix à vingt chevaux, bœufs ou chameaux, sont mis en prison, et ensuite étranglés; les voleurs de deux chevaux sont envoyés dans le Ho nan ou le Chan toung. Un bœuf, un chameau et un cheval équivalent à quatre moutons.

Celui qui vole moins de quatre moutons est puni de cent coups de fouet; celui qui vole un chien doit donner cinq bestiaux au propriétaire du chien.

Les princes et autres qui cachent des voleurs

sont punis par la perte d'une année de leurs appointemens; ceux qui ne reçoivent pas d'appointemens par une amende de cinq fois neuf, ou quarante-cinq têtes de bétail. Si quelqu'un jure qu'il n'a pas caché un voleur, on oblige son oncle paternel à confirmer son innocence par serment ; à défaut d'un oncle on s'en tient à ses cousins germains.

Si, en cherchant des bestiaux volés, on en perd les traces à une distance d'une habitation, qui n'excède pas une portée de flèche, alors le maître de la iourte est obligé de prêter serment; si la distance est plus grande, on ne l'exige pas.

Lorsqu'un prince régnant, ou hors d'activité, étant en colère ou ivre, tue un de ses subalternes ou de ses esclaves avec une arme pointue, il doit payer une amende de quarante chevaux ; un beïlé, un beïssé et un koung, trente chevaux ; un taïdzi et un tabounang trois fois neuf, ou vingt-sept têtes de bétail ; ces amendes reviennent aux frères de la victime, et à sa famille qui désigne les lieux qu'elle désire habiter.

Si quelqu'un, en se battant avec un autre, le blesse si grièvement que la mort s'ensuive dans l'espace de cinquante jours, il est emprisonné et étranglé dans sa prison. Un officier, ou un homme du peuple, qui tue sa femme avec préméditation, est mis en prison et étranglé ensuite ; s'il la tue par accident et dans une dispute, il est

puni par une amende de trois fois neuf bestiaux qui sont donnés à sa belle-mère. Si la femme se conduit mal et si son mari la tue sans en prévenir les autorités, il est condamné à une pareille amende.

Quiconque commet un meurtre, de quelque manière que ce soit, les armes à la main, est conduit en prison et étranglé.

Un esclave qui tue son maître est taillé en pièces.

Un officier qui, par malice, cause un incendie et fait périr quelqu'un, est étranglé; si c'est un homme ordinaire, il est conduit en prison, et ensuite décapité. Quiconque démolit le tombeau d'un prince ou de son épouse, subit la même peine; sa famille devient la propriété de la couronne, ses meubles et ses bestiaux appartiennent au possesseur du cimetière. Celui qui démolit le tombeau d'un homme du peuple, est condamné à cent coups de fouet et à une amende de neuf têtes de bétail, au profit du propriétaire du cimetière.

Un homme du peuple qui injurie un prince présent ou absent, est puni d'un amende de trois fois neuf têtes de bétail au profit de l'offensé.

Un Mongol du peuple qui s'oublie avec une femme de son rang, paie cinq fois neuf têtes de bétail; la criminelle est rendue à son mari, qui peut la tuer, et dans ce cas, il garde le bétail;

s'il l'épargne, les bestiaux appartiennent à son prince.

Un prince régnant, ou hors d'activité, qui couche avec la femme d'un simple Mongol, doit payer une amende de neuf fois neuf têtes de bétail ; un beïlé, beïssé ou koung, sept fois neuf; un taïdzi et un tabounang, cinq fois neuf. Ces bestiaux sont donnés au mari de la criminelle.

Un homme du peuple qui a un commerce illicite avec l'épouse d'un prince, est taillé en pièces ; on coupe la tête à la princesse, et la famille du criminel devient esclave.

Celui qui porte sur son bonnet une bouffette qui en dépasse les bords, un bonnet qui couvre les oreilles ou un bonnet de feutre sans bords, si c'est un beïlé, etc., il paie une amende de trois chevaux; si c'est un simple Mongol, il doit un bœuf de trois ans.

Si quelqu'un attaqué de la petite-vérole se trouve dans l'habitation d'un autre, et lui communique cette maladie, et si celui-ci en meurt, il doit payer trois fois neuf têtes de bétail ; quand il guérit, il n'en paie que neuf. Si quelqu'un est cause qu'un autre attrape une maladie, sauf la petite-vérole, il doit donner un cheval.

Un homme qui a l'esprit aliéné est mis sous la surveillance de ses oncles, de ses neveux et de ses proches parens, et à défaut de parens, remis au dizenier de l'escadron voisin. Si le fou s'é-

chappe, on punit le surveillant de cent coups de fouet.

Si quelqu'un refuse à un voyageur un gîte pendant la nuit, et si ce voyageur périt de froid, le propriétaire de la iourte doit payer neuf têtes de bétail; si le voyageur ne meurt pas, l'amende n'est que d'un bœuf de deux ans. Si un étranger est volé, son hôte est tenu à lui restituer ce qui lui a été pris.

Il est défendu de garder dans les bannières des officiers ou de simples Mongols d'une mauvaise conduite; ces hommes doivent être envoyés avec leurs familles, effets et bestiaux, dans le Ho nan ou dans le Chan toung, pour travailler aux grandes routes.

Parmi les religions de l'Asie, le lamisme, par ses dogmes singuliers, sa mythologie bizarre et ses préceptes de morale pure, est une de celles qui méritent le plus de fixer l'attention. Des recherches nombreuses et profondes nous ont prouvé que cette croyance naquit dans l'Inde, sur les rives du Gange, et se répandit de là dans la plus grande partie de l'Asie. Elle règne depuis l'Imaüs jusqu'aux côtes du grand Océan, et compte des sectateurs en Chine et au Japon. Elle a dans l'Asie moyenne adouci les mœurs des peuples nomades, et répandu son influence bienfaisante parmi les nations sauvages de la Sibérie.

Les Mongols conviennent que leur religion

n'est pas originaire du Tubet, mais qu'elle vient de l'*Enetkek*, ou de l'Inde. On ne connaît pas exactement l'époque de l'introduction du lamisme en Mongolie. Plusieurs Mongols pensent qu'il y remplaça le chamanisme, au XVIIe siècle, époque à laquelle un Œlœt pieux, habitant de la Dzoûngarie, y apporta le Gandjour. Ce livre célèbre contenant la doctrine de Bouddha, est écrit en langue tubétaine. Son vrai sens n'a pas encore été approfondi, même par les prêtres mongols, quoiqu'à force de le lire, ils le sachent presque par cœur.

La base de cette doctrine est, que l'univers est animé par un être unique et incompréhensible, qui se représente sous des formes d'une diversité infinie. C'est grâces à l'influence de la religion bouddhique que les Mongols, après avoir renoncé au chamanisme, ont dompté la violence de leurs passions et ont abjuré l'opinion, généralement reçue chez eux, que tout était permis par le droit du plus fort. Les préceptes de Bouddha les ont rendus doux et réfléchis. Cette religion reconnaît l'immortalité de l'ame; mais elle enseigne que l'ame passe d'un être vivant dans le corps d'un autre; ses sectateurs croient que par des actions vertueuses l'on peut acquérir le salut éternel, qu'ils font consister dans des jouissances sensuelles; ils croient aussi que les mauvaises actions seront punies par des tourmens affreux. L'ame, après

sa séparation du corps, doit comparaître devant le souverain de l'enfer qui juge ses actions, et lui inflige la punition qu'elle a mérité, mais qui n'est pas éternelle; car l'ame, après avoir souffert les tourmens de l'enfer, est parfois transférée dans le corps d'un être vivant, selon les péchés dont elle s'était rendue coupable pendant le tems qu'elle avait passé sur la terre. En récompense des bonnes actions, on peut être reçu parmi les bourkhan; nom qui désigne un être divin, et quelquefois un saint. Pour indiquer le Créateur, les Mongols se servent des mots de ciel ou de roi des mondes ou d'autres épithètes qui annoncent un pouvoir sans bornes. Quel phénomène digne d'attention, que chez un peuple qui à peine sait mettre en œuvre la laine de ses troupeaux, et traire le lait de ses jumens, il existe depuis plusieurs siècles une religion remarquable par la pureté de ses préceptes moraux, qui étonne par ses allégories, et par sa métaphysique; qui égare l'imagination dans de vagues hypothèses sur l'éternité, mais qui d'un autre côté occupe la raison par des idées saines et profondes!

Les livres saints sont très-nombreux; si l'on voulait en faire une collection complète, elle composerait une bibliothèque considérable.

Les livres tubétains occupent le premier rang; ils ne contiennent que des prières, et par cette raison sont connus sous le nom de livres de salut

(*toussatyn nom*); on les écrit et on les imprime, comme les livres mongols, sur des feuilles de papier étroites et longues, qui sont simplement conservées dans des boîtes en bois, ayant la forme de livres; au lieu que les écrits mongols sont enveloppés dans des mouchoirs, et ensuite serrés entre deux planchettes de bois. Les lignes des livres mongols vont perpendiculairement du haut en bas; au contraire, les lignes des livres tubétain vont de gauche à droite.

Après les idoles et les images, les livres saints sont les plus révérés. Quand un Mongol, prêtre ou laïque, tient une image ou un livre saint, on s'en aperçoit à l'instant; il a dans sa physionomie quelque chose de solennel qui semble annoncer qu'il se sent élevé au-dessus des objets terrestres.

Avant d'ouvrir les livres saints, les lama se lavent les mains et se rincent la bouche, pour ne pas les souiller par des mains impures ni par une mauvaise haleine.

Ceux de ces livres qui contiennent les faits miraculeux des Divinités ne peuvent être lus qu'au printems ou en été, parceque, dans d'autres tems, leur lecture produirait des tempêtes ou de la neige. Les copistes des livres saints sont pris parmi les lamas; ils sont uniquement voués à ce travail.

Les prières mongoles sont en partie indiennes et tubétaines, et en partie originaires du pays. La

plupart sont courtes, inintelligibles autant pour les prêtres que pour les laïques; on les récite continuellement; celles d'origine tubétaine remplissent des volumes entiers; les personnes d'un rang élevé en font la lecture; mais pas un seul laïque n'en comprend le sens. Les prières en langue mongole sont mêlées d'expressions tubétaines; on les chante les jours de fêtes religieuses. Les Mongols pensent qu'il n'est pas nécessaire de connaître le sens des prières, et qu'il suffit d'en prononcer les paroles. C'est pourquoi ils ne se fâchent point lorsque le service divin est interrompu par des mots prononcés à haute voix, ou même par des ris, si toutefois les prières n'en sont pas le motif.

La prière la plus usitée, que tout Mongol pieux, ou tout disciple de Bouddha, en général, répète mille fois par jour, est celle-ci : *Om man'i padma houm* (1).

(1) Cette formule indienne a donné occasion à des nombreuses explications mystiques chez les sectateurs de Bouddha. On la regarde comme une égide toute-puissante contre le malheur et les mauvaises influences. Pallas et Mr. J. J. Schmidt nous ont donné quelques-unes des explications de ces six syllabes, qui ne méritent pas d'être transcrites ici. Je dois seulement observer que cette prière, si l'on peut donner ce nom à une simple exclamation, se compose de quatre mots hindous, dont voici le sens:

ओं *Om* est une interjection qui correspond à notre *oh !*

मणि *man'i* signifie joyau ou pierre précieuse.

Elle est écrite sur les drapeaux et tous les objets qui appartiennent au service des temples. Si l'on demande à quelqu'un ce qu'elle signifie, il répond qu'il faudrait écrire des volumes pour en expliquer le sens. Les Bouddhistes attribuent à chaque mot de cette prière un effet miraculeux. Le premier bannit tous les dangers qui entourent l'existence; les deux seconds sont des préservatifs contre les terreurs de l'enfer et du purgatoire.

Il n'y a peut-être aucun pays de l'Asie où les prêtres soient aussi considérés, et nulle part peut-être ils ne sentent autant leur importance qu'en Mongolie. Non-seulement ceux d'un rang élevé, mais aussi ceux d'un ordre inférieur s'estiment supérieurs à quiconque n'est pas dans les ordres sacrés. Voici comme s'explique à ce sujet l'ouvrage mongol intitulé: *Nômoun Dalaï* (mer des lois).

On ne doit pas traiter les lama avec indiffé-

पद्म *padma* est le Lotus, qui joue un si grand rôle dans la religion et la mythologie de l'Inde.

हुं ou हुम् *houm* est une interjection mystique, en sanskrit, qui n'a pas de signification particulière. Les Mongols écrivent et prononcent communément हुं *houng*; c'est vraisemblablement la forme *pali* pour *houm*. Quoiqu'il en soit, *ng* est souvent confondu en sanskrit avec *m*, comme on le voit dans les grammaires de MM. Wilkins et Bopp.

Le sens de *Om man'i padma houm* est donc: *Oh! lotus précieux!*

KL.

rence; il faut, au contraire, leur témoigner de la reconnaissance pour tout le bien qu'ils font. Il faut s'abstenir de combattre, et de ne pas vouloir accepter comme parfait tout ce qui est écrit dans les livres saints; il faut, enfin, contribuer, autant qu'on le peut, à réjouir les ames des lama, en éloignant tout ce qui pourrait s'opposer à leur contentement.»

Un autre ouvrage, le *Tsagoùn kaurdounòu oundoussoun tantàris.*, dit entr'autres :

« Vous arriverez à la plus haute sagesse, si vous honorez les lama; le soleil même, qui dissipe les brouillards impénétrables, ne se lève que parce qu'on rend des honneurs aux lama; les plus énormes péchés obtiennent leur pardon par le respect que l'on témoigne aux doctes lama. En glorifiant le grand-lama, on dispose les bourkhan et le bodisadoù (émanations divines), à répandre des bienfaits et à détourner le mal. La bénédiction du chef des lama donne la force corporelle, communique à la jeunesse de grands avantages, et procure la gloire. Si l'on implore sincèrement pendant un jour la bénédiction du lama, tous les péchés commis pendant d'innombrables générations, sont effacés; l'homme devient alors bourkhan. Dans le cas contraire, si l'on se rend indigne d'une telle faveur, on devient la proie de l'enfer. Toute offense à un lama fait perdre des mérites acquis pour plusieurs milliers de générations. Quicon-

que montre du dédain pour la sainteté des lama, est puni par des accidens, des maladies, etc. Si l'on tourne en dérision les préceptes du lama, on en est puni par le bégaiement, les étourdissemens, etc. Se moquer de l'ame du lama, amène l'obsession du démon, la perte totale de la mémoire et de la raison, et le bannissement dans les lieux des tourmens éternels. Cette dérision est le plus grand de tous les péchés. Celui qui s'en rendra coupable n'aura jamais de repos, ni son corps, ni sa langue, ni son ame ne jouiront de la moindre tranquillité. Celui qui parvient à se corriger de ce vice, peut espérer de se soustraire au sort malheureux qui l'attend. S'il réussit à vaincre le mal, en le reconnaissant pour la chose la plus nuisible, il sera certain de dompter ses ennemis. C'est pourquoi les livres saints ordonnent de prier et d'honorer le Dalaï lama du Tubet avec une persévérance infatigable.

Comme disciples zélés de Bouddha, les Mongols ont la plus haute vénération pour le Dalaï lama, leur pontife suprême; cependant ils ne lui donnent le pas qu'après le Bantchan-Erdeni, ou Bogdo lama, qui réside dans le couvent de Djassilumbou. Ils le croient l'objet de l'affection particulière de Bouddha, qui régit l'univers. De riches Mongols entreprennent souvent de longs et pénibles voyages pour recevoir sa bénédiction.

C'est avec une piété sincère que les Mongols

se prosternent devant les koutoukhtoù, vicaires de leurs pontifes suprêmes. Il y a dans le pays de Khalkha un koutoukhtou, confirmé par la cour de Péking, qui séjourne dans la ville de l'Ourga, en mongol, Kourén. Les autres tribus s'adressent pour tout ce qui concerne la religion à des koutoukhtou particuliers, qui résident à Péking. Ces grands prêtres jouissent d'une considération extrême. Les Mongols croient qu'ils ne meurent pas, mais qu'après avoir vécu plusieurs années dans ce monde, ils le quittent momentanément, et que leur ame revient ensuite animer le corps des jeunes gens d'une belle figure.

Indépendamment des prières journalières à leurs idoles domestiques, et de celles que les Mongols font aux temples voisins; les jours de fête, chacun regarde comme un devoir d'aller une fois par an, au moins, présenter au koutoukhtou ses hommages, et les offrandes choisies parmi le superflu de ses troupeaux. Les temples sont peu nombreux.

Les lama mongols ne se distinguent pas beaucoup du vulgaire, par leurs connaissances et leurs mœurs. Ils apprennent à lire le tubétain, parce que tous les saints livres sont copiés et imprimés dans cette langue, au Tubet, et qu'ils les doivent lire pendant le service divin. On rencontre rarement un prêtre sachant parfaitement la langue tubétaine, et encore moins un qui connaisse

l'origine et la signification des cérémonies religieuses.

Chaque père de famille regarde comme de son devoir de destiner un de ses fils à la prêtrise; c'est pourquoi les lama sont si nombreux. Chez eux ils s'occupent de leurs affaires domestiques, vendent, achètent, etc., avec la ferme assurance d'être protégés particulièrement par Bouddha. Ils sont exempts du service militaire; mais dans des cas de nécessité, ils sont tenus, d'après l'ordre des chefs des bannières, de labourer la terre et de garder les bestiaux. Les lama quoique souvent fort inhabiles, sont les seuls médecins de la Mongolie. Leurs remèdes consistent principalement en plantes et en poudres.

Les prêtres mongols gardent le célibat. Leur conduite est réglée d'après les principes rigoureux de la vie monastique.

Les personnes des deux sexes qui se consacrent à la vie religieuse, sont rangées dans différentes classes.

Le grade inférieur est celui d'*obouchi*, en tubétain, *ghenîn*; en hindou, *oubachika;* c'est un laïque marié qui, uniquement pour sauver son ame, s'est imposé l'obligation d'observer la propreté à un plus haut degré que les hommes ordinaires. Il porte, comme marque distinctive, une ceinture rouge; mais il ne rase point ses cheveux, et a la faculté de vivre dans sa maison au

sein de sa famille. Ainsi ces obouchî ne sont pas réellement des prêtres ; ce sont des béats.

Le *bàndi*, en tubétain, *rabtsioun* ; en mongol, *toïn*, ce qui signifie *qui a renoncé au monde*, est réellement un prêtre ; il garde le célibat, est vêtu d'une robe jaune, et, après sa première consécration, a le droit de porter une écharpe rouge, et de faire le service dans les temples. Il appartient à la dernière classe des prêtres de Bouddha, et, comme tel, est obligé d'observer les cinquante-huit ordonnances de la vie austère.

Au-dessus de ceux-ci sont les *ghètsoûl*, nommés ainsi en tubétain, comme en mongol. Pour se distinguer des bândi, ils portent par-dessus leurs écharpes des bandoulières (en tubétain tsiogoui), et des voiles (en tubétain tanchan), dont ils se servent dans les jours de fête. A leur ordination, ils s'engagent à observer les cent douze règles, et pendant le service, ils sont placés au-dessus des bândi.

Les *ghèloûng*, nommés ainsi en tubétain et en mongol, ont pour marque distinctive une seconde bandoulière (nommé, en tubétain, namdzlar) par-dessus la bandoulière et le voile que portent les ghètsoûl. Ils sont tenus de suivre deux cent cinquante-trois règles.

Les *kiânbou*, en mongol, *kambou* ou *khambâ*, sont ordonnés par le khoutoukhtou, et ont le pouvoir de conférer avec l'assistance de quatre ghè-

loûng, les trois degrés inférieurs du sacerdoce. Pendant le service divin, ils sont assis sur un trône et revêtus d'un manteau, et ont le visage tourné vers les divinités. Ce manteau sans plis a la forme d'un châle carré. Les tubétains envoyés à Péking par le Dalaï lama sont ordinairement des kianbou.

C'est en passant par les trois grades inférieurs que les lama se familiarisent avec les exercices de la vie religieuse. Les koutoukhtou, quelle que soit leur naissance, sont également tenus de passer par tous ces degrés d'épreuves; mais lorsqu'ils ont atteint le dernier degré de purification, après plusieurs régénérations, ils n'ont plus cette obligation.

Les lama, à l'exception dès obouchi, se rasent la tête, portent des robes larges, et des orkimdji, ou écharpes rouges de laine, qui descendent de l'épaule droite à la ceinture. Tous, excepté les kianba, sont quelquefois pendant le service divin, vêtus de petits manteaux, appelés tagam, et coiffés de bonnets jaunes, hauts et pointus. Les noms de ces vêtemens sont tubétains.

Il y aussi des religieuses, nommées en mongol *tchabkhantsi*, en kalmuk *obouchintsa*. Quelques-unes sont mariées, d'autres célibataires; elles se soumettent aux règles d'une vie austère, et se font consacrer. Elles ont le droit de porter une robe jaune avec une écharpe rouge; elles se rasent en-

tièrement la tête; c'est tout ce qui les distingue; elles vivent dans leur famille.

Les fonctions des lama dans les temples sont classifiées d'après le rang de chacun.

Le *tsiaibartsí*, en tubétain tsabri, est choisi parmi les bandi, les ghètsoûl et les ghèloûng.

Le *nerbá* (mot tubétain), est l'économe du temple; il est pris dans les trois classes inférieures.

Le *kèsgoui* (mot tubétain et mongol), est chargé de maintenir l'ordre durant le service divin.

Le *oumdzât* (mot tubétain et mongol), dirige la musique dans les temples. On choisit les kèsgoui et les oumdzat parmi les gèhtsoûl et les ghèloûng.

Le *dèmtsi* (trésorier, en mongol), tient les comptes et veille à ce que tout soit en règle dans les temples; on le prend parmi les kèsgoui et les oumdzat; élevé à la dignité de sous-supérieur, il reste quelque tems sans emploi, jusqu'à ce qu'il y ait une place vacante dans un temple.

Le *da-lama*, ou supérieur du temple, est ordinairement choisi parmi les sous-supérieurs qui forment une administration composée de lama, et chargée de la direction des affaires sacerdotales. Ses membres portent le nom de dzassak-lama.

Tout prêtre doit s'abstenir du péché et observer scrupuleusement les préceptes de la reli-

gion. Le livre intitulé *Ikhé mouranoù tantâris*, dit à ce sujet :

« Les péchés sont, 1° *arbàn kharà nigoùl*, les dix péchés noirs ; 2° *taboûn dzabsâr oughÿï*, les cinq péchés mortels ; 3° *chidâr taboùn*, les cinq péchés proches ; 4° *dourbân koundoû*, les quatre péchés graves, et 5° *gourbân borogoù*, les trois vices.

» I. *Arbàn kharà nigoûl* se divisent en péchés par action, péchés par paroles, péchés par pensée ; il y a trois péchés par action. *Ámí tasolkhoû*, le meurtre ; *èsè ougouksàni abkhoû*, l'action de s'emparer par force du bien d'autrui ; *arigoùn bòsoù tâbodàl*, les actions impures. Il y a quatre péchés par paroles ; *khoudàl*, le mensonge ; *khob*, les menaces ; *chirigoùn oughè*, les injures et la calomnie ; *tsalagàï oughè*, les discours inutiles. Les trois péchés par pensée sont : *khomgòldsakhoû sedkîl*, l'envie ; *kharatoù sedkîl*, la haine ; *borogoù oudzÿ*, les mauvaises pensées.

« Il est ordonné de pratiquer les dix vertus suivantes : 1° *amí aborakhoù*, faire grâce aux condamnés, ou sauver la vie à quelqu'un ; 2° *ouklighè oukòu*, être charitable ; 3° *chakchabad sakikhoù*, observer la propreté ; 4° *dzoughèlen ougoulèkoù*, parler poliment ; 5° *ounèni ougoulèkoù*, dire la vérité ; 6° *dzokildògoulòn ouilètkhoù*, prêcher et conserver la paix ; 7° *nomoùn tabodâl ouilètkhoû*, suivre les préceptes conte-

nus dans les livres saints; 8° *khankhoù medèli chitoukhoù*; être content de son état; 9° *tou-salakhoù sèdkili ègouskekoù*, assister son prochain; et 10° *dzaïangahoù atchi ourgèhi itèghik-khoù*, croire à la rémunération, c'est-à-dire à la punition du mal, et à la récompense du bien.

» II. Les péchés *taboùn dzabsàr oughyï* sont, l'assassinat de ses parens, des supérieurs, des vainqueurs, des khoubilgan (régénérés), et l'action de semer la discorde entre les prêtres.

» III. Les *taboùn chidàr* (cinq péchés proches), sont de renverser les soubourgan (colonnes devant lesquelles on fait des prières); causer la mort d'un ermite, attaquer sa réputation, s'emparer des dons faits aux prêtres, répandre méchamment le sang des personnes régénérées qui se sont vouées au service des temples, et que les Mongols regardent comme saints.

IV. *Dourbàn koundoù*, les quatre péchés graves. »

Chaque péché est encore subdivisé en quatre degrés.

Péchés qui causent une perte totale, comme des plans conçus contre les bodisadoù, ou saints, le parjure en révélant des mystères.

Péchés résultant de mépris, comme rabaisser le mérite de son prochain, ne point prêter l'oreille à la vérité, mépriser les lama, etc.

Péchés qui résultent des blasphêmes, comme critiquer la vraie religion, prendre la défense des dix péchés noirs, se rendre coupable des *taboùn dzabsdr oughyi*, des cinq péchés mortels, etc.

CHAPITRE XVI.

Départ de Péking. — Route jusqu'à Tsagan balgassou, dans le pays des Mongols-Tsakhar.

Le 15 mai 1821 nous partîmes de Péking pour retourner dans notre patrie. Le thermomètre de Réaumur marquait 23 degrés de chaleur. A six heures du soir, nous arrivâmes à *Thsing ho*. Depuis Houang szu, les prairies étaient verdoyantes; mais dans les champs, les blés étaient maigres et bien écartés. Çà et là, croissait avec le froment du kao liang (holcus sorghum); on le sème et on le récolte après cette céréale. Près de Thsing ho, il y a d'immenses magasins de blé, pour l'approvisionnement du palais de Yuan ming yuan.

Le lendemain, la chaleur fut très-forte. A l'ouest, nous distinguions très-bien les montagnes, surtout les hauteurs de Hian chin, occupées par la brigade d'artillerie de Péking; nous vîmes également les murailles blanches du château de Ming yuan, et la pyramide qui est près de la source où l'on puise l'eau pour l'empereur.

La ville de *Cha ho* est entourée de sables; la route de cette ville au fort de Nan khéou, est cou-

pée par beaucoup de petits chemins conduisant à des villages. Les maisons des paysans sont abritées par des arbres touffus, et on ne s'aperçoit qu'on traverse des lieux habités qu'à l'aspect de petits bocages de saules. Nous ne rencontrâmes d'autres voyageurs qu'une caravane qui venait de Khalgan avec de la laine de mouton. Nous arrivâmes à Nan khéou à trois heures après midi. Le lendemain nous en partîmes à huit heures du matin. La grande chaleur nous rendit très-pénible le passage du ravin de Kouan kou. Les riches chinois le traversent dans des chaises portées par quatre hommes. La terre était couverte de verdure, et le feuillage épais des noyers et des châtaigniers cachait de tems en tems l'aridité des rochers et des abîmes. Partout on entendait le murmure des eaux; néanmoins rien ne mettait à l'abri des rayons brûlans du soleil qui se réfléchissaient sur les rochers absolument nus.

Dans ce ravin, nous visitâmes un temple bâti sur un rocher et habité par un jeune lama du Tubet; les caprices de la fortune et le fanatisme l'avaient décidé à venir habiter ce lieu. Nous ne pûmes également nous refuser à voir, pour la dernière fois, la grande muraille (1).

Arrivés à deux heures de l'après-midi à Tchha

(1 C'est-à-dire la double muraille méridionale, différente de la septentrionale, qui passe au nord de Khalgan. Kl.

tao, nous fûmes surpris par une forte pluie, accompagnée d'orage; mais bientôt le ciel s'éclaircit et nous arrivâmes à huit heures du soir à Yu lin.

Ici le blé était fort peu avancé, peut-être avait-il été semé plus tard qu'à l'ordinaire, à cause du froid prolongé de cette année. On éprouvait un grand changement de température; en effet, on est ici à deux cent cinquante verst au-dessus des plaines du Tchy li, et plus l'on s'approche de Khalgan, plus l'atmosphère devient froide.

La nuit entière fut pluvieuse et orageuse; à huit heures du matin, nous continuâmes notre route. Les champs de froment et de seigle étaient bien garnis. Après avoir passé un ravin sablonneux et pierreux, nous arrivâmes à Thou méou, à deux heures de l'après-midi.

Nous rencontrâmes aujourd'hui sur des ânes trois criminels couverts de manteaux rouges, et beaucoup de paysans dans la campagne. Les soldats, en garnison dans ces lieux, cultivent la terre (1).

(1) Dans l'histoire des empereurs chinois de la dynastie Ming, il est dit entr'autres que l'entretien des garnisons nombreuses, dans ces vastes contrées, qui séparent la Chine de la Mongolie, revient très-cher au gouvernement. Ce fut pour cette raison que *Houng vou*, le premier empereur de la dynastie Ming, régnant au XIVe siècle, ordonna que les trois quarts des soldats devaient s'occuper de l'agriculture, et le quatrième faire le service dans les forteresses. Dans le cas d'une invasion des ennemis, tous étaient tenus de s'armer pour défendre les forteresses et leurs foyers. L'hiver était destiné aux exercices militaires.

Le lendemain, nous partîmes dès le matin. Les champs, en deçà de Thou méou, étaient très-bien cultivés; on y voyait surtout de très-beau froment presque mûr.

A Cha tchhing, il y avait une foire, à cause du premier jour de la nouvelle lune. Une foule de paysans étaient rassemblés pour y vendre du blé, des légumes, et des ânes, qui se paient 10 liang ou 160 francs la pièce.

Après avoir passé les villes de Toung pa li et de Pao ngan, nous arrivâmes, après sept verst et

---

Chaque soldat était obligé de cultiver cinquante acres de terre, appelées *mou*, ayant environ trente toises de longueur sur six de largeur. Le gouvernement leur fournissait les armes, la semence, le bétail et les autres objets dont ils avaient besoin. Ils ne payaient pas d'impôts. Il fut en outre ordonné de fixer des règles pour leur enseigner la meilleure manière de labourer la terre, de soigner les potagers, d'entretenir les jardins, enfin tout ce qui tient à l'économie rurale. Cette sage ordonnance fut couronnée de succès. L'agriculture dans ces contrées fit des progrès constans; les soldats en sentirent bientôt les avantages; l'état dépensa moins et le peuple se vit, non-seulement délivré de redevances ruineuses et des vexations des receveurs, mais il vit diminuer les impôts; car on ne lui demanda par *mou* qu'une mesure contenant environ soixante-dix-sept pouces cubes de blé. L'empereur fut très-satisfait d'avoir trouvé un moyen de rendre ses soldats plus utiles au pays, en les accoutumant au travail, et en les éloignant par là du désœuvrement qui devient la source de tous les vices, et de plus d'avoir joint à ce grand avantage celui de diminuer les impôts qui pesaient sur la nation. T.

De semblables colonies de soldats laboureurs existaient dans les provinces extérieures de l'empire chinois, depuis la dynastie de Han, ou depuis le second siècle avant notre ère. Houng vou ne fit que les réintroduire. Kl.

demi, à un lieu de la chaîne des montagnes voisines où sortent des eaux que reçoit un bassin situé près d'un temple de Foe. Ce bassin fournit à une vaste plaine l'eau nécessaire à la culture du riz. On divise le terrain en carrés; le riz commençait déjà à pousser. La terre ici, comme dans toute la Chine, appartient au gouvernement. Les paysans paient annuellement un tiers de leur récolte comme redevance, et sont obligés de le transporter, à leurs frais, à Siuan houa fou, la principale ville du district, éloignée d'ici de quarante verst environ.

Nous nous arrêtâmes au fort de Ki ming; ses maisons basses et la pauvreté de ses habitans ne répondent aucunement à l'aspect imposant de ses remparts.

J'ai parlé, dans le premier volume de cet ouvrage, d'un ancien temple situé sur une montagne, au nord de Ki ming; il est très difficile d'y parvenir, à cause de la roideur de la montée. Comme nous en étions bien près, et que le tems était beau, nous nous mîmes en route, le chef, et plusieurs membres de la mission, ainsi que moi, pour visiter le temple. Un paysan chinois nous indiqua le chemin, mais nous nous égarâmes, et bientôt nous fûmes arrêtés par des précipices et des rochers. Avec plusieurs de mes compagnons, je pris à l'est; après beaucoup de difficultés, nous arri-

vâmes au temple. Ceux qui s'étaient dirigés du côté du sud, revinrent sans avoir rien vu.

L'escarpement de la montagne, les rochers aigus, les nombreux abîmes, leur profondeur et la violence du vent, nous firent presque perdre l'espoir d'atteindre à notre but; accablés de fatigue, et nous tenant les uns les autres par les mains, nous montions toujours, lorsque l'aboiement d'un chien nous apprit que nous étions enfin parvenus à des lieux habités. Après avoir encore passé par une partie difficile de la montagne sur une route qui conduit à d'autres temples placés plus haut, nous trouvâmes celui que nous cherchions. Ce temple est, comme tous autres, construit en briques et composé de plusieurs chapelles séparées les unes des autres et remplies d'idoles; il est près d'un jardin et d'un potager. Un rocher gigantesque semble à chaque instant prêt à s'écrouler sur le temple pour l'écraser. Nous ne rencontrâmes dans ce temple qu'un Chinois, qui en est le gardien; il parlait un peu le mongol. Un sentier tortueux et roide, taillé dans le roc, nous conduisit jusqu'à la cime de la montagne. Il est difficile de concevoir le motif qui a pu déterminer à ériger un tel monument sur cette partie étroite du mont, entourée d'abîmes et exposée aux tempêtes. Le transport seul des matériaux du bas de la montagne, qui est éloigné d'à peu près

trois verst, a dû occasioner des efforts et des dépenses énormes.

Le ho chang, ou prêtre, et deux desservans, qui parlaient le mongol, vinrent nous recevoir. Ces ermites furent tout étonnés de voir des Russes qu'ils ne connaissaient probablement que par oui-dire. Ils nous montrèrent avec beaucoup de complaisance l'intérieur du temple, ainsi que leurs habitations. Le sommet de la montagne est divisé en deux parties qui sont unies par un pont de marbre, suspendu sur un abîme profond. A droite est un petit temple; à gauche le grand, devant lequel se trouvent un clocher et la maison destinée aux prêtres. Tout le plateau du sommet est occupé par des bâtimens; un peu plus bas, on voit des rochers qui forment des degrés; vers le nord-ouest, on aperçoit entre les montagnes la rivière Yang ho, et au sud, au pied de la montagne, le fort de Ki ming; sa hauteur empêche de découvrir les maisons voisines; l'horizon est borné par de hautes chaînes de montagnes. Ce temple érigé en l'honneur de Foe ou Bouddha, est très-bien entretenu. A la moitié de la quatrième lune, il y arrive un grand concours de pélerins; aucun habitant de la montagne ne put nous donner des renseignemens sur l'époque de la construction de cet édifice singulier. Si l'on en juge par son apparence de vétusté, il peut exister depuis plus de deux cents ans. Le temple du milieu re-

çoit ses approvisionnemens de Ki ming et fournit de l'eau, de la houille, etc., au temple supérieur; on se sert d'ânes pour les transports.

Le soleil était prêt à se coucher; il fallut penser au retour. Je fis cadeau au ho chang d'un huitième de livre d'argent, et aux desservans de petites pièces de monnaie. Nous descendîmes par le même chemin jusqu'au temple du milieu. Ce côté de la montagne, exposé au nord-ouest, est couvert de petits buissons et d'arbrisseaux. Sur les terrasses, on voyait de petits champs de froment; un peu au-dessous du temple du milieu, il y en a un autre, et au bas de la montagne un petit soubourgan. Nous allâmes vers l'ouest jusqu'aux cabanes des ouvriers employés aux mines de houille; ayant gagné ensuite la grande route, nous rentrâmes chez nous à dix heures du soir.

Entre Ki ming et Siuan houa fou, nous vîmes du blé très-beau. Les champs sont arrosés. On nous dit que dans le pays des Tsakhar le pâturage était bon, mais qu'en s'avançant au nord, il devient de plus en plus mauvais.

Différens canaux conduisent les eaux du Yang ho dans ces lieux; il y a au milieu de cette rivière des piliers destinés à un pont; une digue le long des bords garantit des inondations. Le Yang ho a, comme le Houang ho, ou fleuve jaune, des rives plates; en traversant des montagnes, il est forte-

ment grossi par les eaux qu'il reçoit aux époques des grandes pluies, devient très-impétueux, et cause de terribles ravages comme en 1801.

Des Chinois labouraient. Leur charrue ordinaire qui ressemble aux nôtres, est attelée de deux bœufs; ensuite ils emploient un semoir qui consiste en un appareil assez semblable à la charrue, et muni de trois dents creuses avec des étaies en fer. Du bas d'une boîte attachée au-dessus des roues, tombe la semence à travers les dents, qui sont à peu près de la hauteur d'une archine, en suivant toujours les mouvemens de la charrue sur les sillons. Sur le derrière de la charrue, il y a une petite traverse arrondie pour recouvrir la terre ensemencée; elles remplace la herse. Cette charrue est si légère que l'on peut la lever d'une main. Si les récoltes en Chine produisent 50 à 70, et même 100 grains pour un, on doit en chercher la cause dans le soin avec lequel on fume les terres, et dans l'usage de les ensemencer de bonne heure, de sarcler et d'arroser; de plus, les sillons sont séparés l'un de l'autre d'un quart ou d'une demi-archine; ce qui donne au blé assez d'espace pour prendre plus de développement. Pour semer, on se sert d'un tuyau, avec les mains ou par la bouche, et de manière à ce que les grains plus également répartis sur la terre ne se nuisent pas les uns aux autres en poussant. On sème du blé tardif dans les intervalles laissés entre les champs

de blé précoce. Le cultivateur chinois économise son terrain, sa semence, son tems et les forces de son bétail.

Les environs de Siuan houa sont très-peu cultivés, sans doute à cause de l'aridité du terrain. Toute la plaine qui entoure cette ville, à une distance d'environ sept verst, n'est composée que d'argile et de sable, comme en général le long des rives du Yang ho.

Les habitans de cette ville font un grand commerce de tabac à fumer; on y mêle beaucoup de feuille de genièvre pour lui donner une odeur qui plaît aux Mongols. Presque dans chaque maison, il y a une boutique de tabac.

Les murs de la ville, tombés en ruines, prouvent que la Chine a joui long-tems de la paix. La partie occidentale est la plus peuplée; il y a un grand nombre de boutiques; plusieurs sont assez bien garnies de marchandises. On voit deux arcs de triomphe en bois dans la grande rue; au milieu de la ville, s'élève un grand portique avec quatre issues; il est richement orné. Plus à l'est, on trouve une suite de petites maisons avec des jardins potagers; cette rue est bordée de saules; c'est le quartier des pauvres.

Au-delà de Siuan houa, nous rencontrâmes des champs couverts de seigle, de fèves, de pois, d'ail, et à quatre verst de la ville, nous vîmes les ruines d'un ancien cimetière. Des portes en

granit, des monumens brisés, des lions, etc., étaient dispersés dans les champs. A vingt verst de Khalgan, le chemin commence à descendre; le pays est boisé et bien cultivé; mais les récoltes sont chétives, à cause de la rigueur du climat, et surtout du manque d'eau. Les paysans attendent avec impatience les pluies d'été.

A Khalgan, nous fûmes très-mal logés. Nos voisins jouaient aux cartes et faisaient beaucoup de bruit.

Les marchands du Chan si, qui font le commerce à Khiakhta, viennent en grand nombre à Khalgan pour leurs affaires et y dépensent de grosses sommes aux jeux de hasard. Un théâtre public qui était ouvert malgré le deuil de cour, Khalgan étant assez éloigné de la capitale, fournit à ces voyageurs de nouveaux moyens de donner l'essor à leur prodigalité; ils se distinguent de tous les habitans de l'empire chinois, à l'exception des Turkestâni orientaux qui leur ressemblent. Les uns et les autres sont fort adonnés aux plaisirs; dans leur intérieur, ils sont d'une avarice extrême.

Nous reçûmes ici la nouvelle désagréable que faute d'ordres du tribunal de Péking pour la continuation de notre voyage, nous serions obligés de rester trois ou quatre jours à Khalgan en attendant des dépêches.

Les ânes sont chers ici et coûtent de 12 à 18 liang la pièce. L'introduction de ces bêtes utiles en Sibérie serait bien désirable.

Nous eûmes occasion d'entendre de loin le feu d'un bataillon d'infanterie qui faisait l'exercice très-irrégulièrement ; un lama mongol âgé de trente ans, condamné à mort pour avoir commis plusieurs meurtres, passa devant notre demeure. Il était sur un chariot entouré d'un fort détachement de cavalerie, et suivi d'un des plus anciens officiers de Khalgan, dans une chaise portée par des hommes, et entouré également d'un détachement de cavalerie. Le coupable devait être décapité au-delà de la porte occidentale de la ville ou de la grande muraille (1), son corps enterré au lieu même du supplice, et sa tête exposée à l'endroit où le crime avait été commis.

Nous apprîmes par le propriétaire de notre habitation, que le pont qui est ici avait été construit aux frais des commerçans.

Le 24 mai, ayant reçu notre permission, nous prîmes la route de *Nor tian*, parce que celle de Tolaï soumé était inondée par les fortes pluies. Nous traversâmes des montagnes, où il y avait encore beaucoup de neige qui était tombée en abondance quelques jours avant.

Il faisait froid sur les hauteurs ; le froment et le seigle ne faisaient que de sortir de terre,

(1) Ce passage confirme ce que j'ai dit relativement à l'erreur de la carte de M. Timkovski, dans la note (1), à la page 280 du premier volume.

tandis qu'à Péking le froment était déjà en fleur.

Le lendemain, nous partîmes de Nor tian pour Tsagan balgassou; un brouillard épais empêchait de rien voir à quelques pas devant nous; vers midi, il se dissipa. La steppe s'offrit à nos regards; la fraîcheur de l'atmosphère et le chant des alouettes (1) ranimaient notre espoir de revoir bientôt notre pays natal.

Les prairies étaient couvertes de chevaux de l'empereur. Le père Gerbillon qui accompagna Khang hi, en 1696, observe que ce monarque, en passant par ces lieux, y avait inspecté ses haras; il y en avait deux cent trente, contenant chacun trois cents jumens et étalons, et trente-deux tabouns de chevaux hongres de trois ans. Les bons chevaux sont à leur quatrième année expédiés aux écuries de l'empereur; les autres restent à la disposition du tribunal de la guerre pour le service militaire et pour la poste. En ce moment 40,000 bœufs et 180,000 moutons appartenant à l'empereur paissaient aussi dans ces pâturages.

De Péking à Tsagan balgassou, nous avons employé onze jours pour parcourir deux cent soixante-trois verst. Presque tous les jours la pluie tombait à torrens.

---

(1) L'alouette des Pyrénées, en chinois, *paï ling*. Cet oiseau est, par son chant, le plus estimé chez les Chinois. Nous en avions une à notre retour placée dans une cage sur le siége d'une de nos voitures; elle ne cessa pas de chanter.

CHAPITRE XVII.

Route par le pays des Tsakhar. — Pâturages — Haras et troupeaux de l'empereur de la Chine.

J'ALLAI avec l'inspecteur du bagage visiter notre taboun qui était sous la surveillance de trois cosaques et de dix Mongols; il était à sept verst au nord de notre halte, au milieu de beaux pâturages, de nombreux lacs salans, et bien arrosé par des ruisseaux. Les Chinois, qui font paître dans ces lieux leurs bœufs, les moutons et les chevaux qu'ils achètent en Mongolie, ou à Kiakhta, de nos Bouriatès et de nos Cosaques, y ont élevé des hameaux dont les maisons sont en briques et en mottes de terre. Il ne nous restait que vingt-six chameaux et cent trois chevaux; les premiers étaient engraissés; les derniers, au contraire, très-maigres; ce qui me détermina à les échanger avec les mongols aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

On ne peut se servir des chameaux pour transporter des fardeaux à une grande distance qu'au commencement des mois d'août et de septembre, parce qu'avant ce tems leur bosse n'est pas assez

remplie de graisse ; dans l'automne, ils perdent leur poil, de sorte que leur peau reste entièrement nue ; le nouveau poil ne leur repousse qu'au mois de juillet de l'année suivante.

Notre gîte était à deux verst à l'est de Tsagan balgassou, bourg, près du *Narin-gol*, petite rivière étroite, formée de trois sources, nommées *Chabartai* ; celle de l'est, celle du milieu et celle de l'ouest, qui toutes trois viennent du mont Khingkhan, voisin de Khalgan. A peu de distance au nord de Tsagan balgassou, le Narin-gol se jette dans un lac qui, par des canaux, verse ses eaux dans l'*Angouli noor*, grand lac au nord-ouest d'une vaste plaine. Le gibier est très-commun dans ces cantons, notamment les cygnes qui sont très-recherchés par les Mongols, habitués à ne manger que du mouton et rarement du bœuf ; ils ne tuent d'ailleurs aucun oiseau. Les Chinois et les Mongols furent très-surpris de voir nos cosaques tirer des coups de fusils sur des canards sauvages.

Le 29 mai, à quatre heures après midi, nous partîmes, accompagnés une partie du chemin des habitans de la ville. A deux verst et demi, à l'ouest, nous gagnâmes la grande route, que nous avions suivie en venant. Elle était très-commode pour les voitures. Les pâturages sur les terrains bas étaient excellens. Nous y vîmes des troupes de canards et d'oies sauvages. A dix-sept verst,

on traversa à gué un ruisseau qui unissait les lacs, bornant au nord la vallée de Balgassoun. De là jusqu'aux bords de la Tôla, éloignés de près de mille verst, on ne rencontre plus de rivières; à treize verst plus loin, on fit halte à Toulghi, au nord d'une colline sur laquelle s'élève un obo. La vallée où nous nous étions arrêtés, les 12 et 13 novembre de l'année précédente, est derrière ces lieux.

A dix verst, à l'ouest de cette station, il y a un temple de Bouddha; à l'est, habite la famille du fameux Tsi-éfou, ou septième gendre de Khian loung. En toute occasion, il fut le défenseur zélé des Mongols auprès de l'empereur. Son souvenir est cher aux Tsakhar. Pendant l'été, les Mongols des environs dressent leurs iourtes sur les collines pour respirer un air plus frais, et pour préparer plus commodément l'*argal*, ou fumier sec, sur le terrain qu'ils occupèront pendant l'hiver. Le soir, au coucher du soleil, nos oreilles furent frappées du son des cors, qui sont de grandes coquilles. Les lama récitaient des prières, pour remercier les bourkhan d'avoir protégé les moutons de l'empereur contre les maladies qui régnaient parmi le bétail.

Nous visitâmes notre ancien ami, Dargoui Molon; il avait sous sa surveillance cinq cents jumens avec leurs poulains; il nous régala de thé en briques, de fromage, de beurre et de koumis.

Les Mandchoux ont établi, en Mongolie, près de la grande-muraille, et dans le pays des Tsakhar de vastes pâturages, sous la direction d'officiers, qui ont également l'inspection des haras. En voici un aperçu :

1° Les pâturages de *Yang ching mou*, sont à deux cent dix li au nord de la ville de Kuang ning hian, du district de Kin tchéou de la province de Ching king, ou Moukden, en dehors de la barrière de palissades qui forme la prolongation orientale de la grande-muraille. Ils ont, de l'est à l'ouest, une étendue de cent cinquante li, et du nord au sud, de deux cent cinquante li. On compte quatre-vingt-dix li jusqu'à la frontière des Karatchin, à l'ouest soixante li jusqu'à celle des Toumet; au sud, cinquante jusqu'à la porte de Tchang vou thai, et au nord, deux cents li jusqu'à la frontière des Kharatchin; du chef-lieu de l'administration jusqu'à Péking, douze cent cinquante li.

2° Les *pâturages de la Cour*, ou de Chang tou, sont à cent quarante-cinq li de Tou chy khéou, porte de la grande-muraille. Leur administration réside à *Borò khotò;* ils s'étendent à cent trente li de l'est à l'ouest; du sud au nord à cent quatre-vingts. On compte jusqu'à Gourban-Kourdè, à l'est; quatre-vingts li jusqu'aux frontières des Tsakhar du drapeau blanc avec bordure, cinquante li à l'ouest; vers le midi jusqu'à Tsagan kourdè, au

sud, soixante-dix; jusqu'à la grande-muraille, cent quarante; au nord jusqu'aux limites des Tsakhar du drapeau blanc avec bordure, cinquante li; jusqu'à la capitale, par Tou chy khéou, six cent soixante-quinze li.

C'est au milieu de ces pâturages que se trouve le lac *Dolon noor* (sept lacs). Les princes de Khalkha ayant été battus, en 1691, par Galdan, khan des Dzoungâr, arrivèrent à la frontière de la Chine, et se soumirent à cet empire. L'empereur Khang hi, étant dans ce pays, tous les princes Mongols s'y rendirent; Touchetou khan des Khalkha et le koutoukhtou, accompagnés des princes, furent présentés à l'empereur qui les reçut avec beaucoup d'affabilité. A cette occasion, les Mongols sollicitèrent de ce monarque la permission de construire un temple à l'endroit où ils avaient reconnu sa souveraineté. Le temple reçut le nom chinois de Goei tsoung szu; un monument en pierre élevé à côté de cet édifice porte une inscription analogue à l'événement.

3° Les *pâturages du Li pou*, ou du tribunal des cérémonies, s'étendent à deux cent cinquante li au nord-ouest de Khalgan, près du lac Djakhirtou tsagan noor; de l'est à l'ouest, à quarante-six, et du nord au sud, à soixante-cinq li. On compte six cent quarante li de Khalgan à Péking. Ces pâturages sont traversés par le *Chabartaï* et le *Bodoun*, qui se jettent dans le lac Djakhirtou

tsagan noor. Le Bodoun prend sa source au nord-ouest de ces pâturages, coule au sud-est, et tombe dans le lac au nord-est des haras.

4° Les *pâturages du Tai phou* de l'*aile gauche* de l'armée mandchoue sont à cent quarante li au nord-est de Khalgan; ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent trente li, et du sud-nord, à cinquante. Par Khalgan, on compte cinq cent cinquante li jusqu'à Péking.

5° Les *pâturages du Tai phou* de l'*aile droite* ont trois cent dix li au nord-ouest de Khalgan, sur les rives du *Tsitirkhan-gol;* ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent cinquante li, et du nord au sud, à soixante-cinq. Par Khalgan, on compte sept cent vingts li jusqu'à Péking.

6° Les *pâturages des quatre bannières bordées de l'armée*. Les missions russes qui vont à Péking traversent ordinairement le pays de ces pâturages, dont l'administration est à cent li au nord de Khalgan, près du mont Khongor-obo; ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent quarante li, et du nord au sud, à cent cinquante. Sous la dynastie de Han, ces lieux faisaient partie de la principauté de Chang kou; sous celle des Ming, ils avaient un commandant. En 1422, la résidence de celui-ci fut établie à Siuan houa fou, et la frontière passa par ces pâturages; sous la dynastie actuelle, ils furent assignés comme haras aux quatre drapeaux mandchoux cantonnés dans l'in-

térieur de la Chine. Les monts les plus connus sont, l'Olon tologoï, à soixante-dix li à l'est de l'administration des pâturages ; le Khaptagai, et le Yadaï-oola.

L'ancienne ville de *Hing ho* est à vingt li au sud-ouest du siége de l'administration, et à cent li au nord de Khalgan ; elle porte actuellement, en mongol, le nom de *Kharà balgassou;* elle fut fondée sous la dynastie de Kin ; son circuit est de six li ; il y a quatre portes dont on voit les ruines.—*Cha tchhing* à vingt li au nord-ouest de l'administration, et à 10 li au nord de Hing ho, a été fondée sous la dynastie de Yuan. Les Mongols l'appellent *Tsagàn balgassou ;* son circuit est de sept li ; il y a également quatre portes, dont les ruines sont encore visibles.

7° Les pâturages des quatre bannières sans bordure de l'armée sont à deux cents li au nord-ouest de Khalgan, près du mont Nomokhoùn borò ; ils s'étendent, de l'est à l'ouest, à cent trente li, et du nord au sud, à deux cent cinquante ; par Khalgan jusqu'à Péking, on compte six cent dix li.

Le *Chabartaï* est à sept li vers l'ouest ; il prend sa source dans le mont Nomokhoùn borò, coule au nord et se jette dans le lac Djakhirtou tsagan noor. Le *Khalioutaï* est à quatre-vingts li au sud-est ; il prend sa source dans le mont Noutchougoun chara chabartaï, coule au nord-ouest et se jette dans le lac Angouli noor.

Le lac *Tsi ning hai tsu*, en mongol, *Angouli noor*, ou *Angla*, à soixante li à l'est; il reçoit les petites rivières de Khalioutaï et de Khara oussou; la ville de Tsi ning était sur sa rive occidentale. —Le lac Djakhirtou tsagan noor, ou Khousoutou, à quarante li au nord; les pâturages du Li pou, ou tribunal des cérémonies, sont sur sa rive occidentale. Le ruisseau Darlang boulak, à vingt li au sud-est, coule au nord-ouest, et se jette dans le lac.

Les Tsakhar de la bannière Koubò chara occupent le terrain compris entre Toulghi, et le pays des Sounît.

Le lac *Doutou noor* est à quinze verst de Toulghi, à droite du chemin.

La grande chaleur avait entièrement dessséché l'herbe des collines. Nous nous vîmes entourés d'une foule de curieux, dont l'extérieur annonçait une grande pauvreté. Un lama de soixante-dix ans nous demanda l'aumône; on lui offrit un morceau de thé en briques; il voulait de l'argent.

Le soir, nous arrivâmes à Dzamyïn oussou, ou Tsagan-obò (vingt verst). Grand orage et pluie très-forte.

Les montagnes offraient de bons pâturages dans des lieux qui, l'année précédente, avaient été brûlés à l'approche du printems, comme cela se pratique dans l'Ukraine, en Bessarabie, chez les Bachkirs et dans les steppes Kirghiz. Nous vîmes

çà et là du lin sauvage ; assez souvent des troupeaux de chèvres sauvages. Le terrain de ces cantons est hérissé de montagnes qui sont entrecoupées de vallées ; les unes ouvertes, les autres fermées. Les steppes mongoles sont en général pierreuses ; le sol est graveleux et mêlé avec du sable. La beauté des pâturages nous fit désirer de rester quelque tems à Dzamyïn oussou. Mais, les koundoui des Tsakhar, nous ayant appris que les environs étaient dépourvus des moyens de fournir à l'entretien du bitkhéchi, du bochko et de leur suite, nous changeâmes de résolution. Le 1er juin, à midi, une forte pluie inonda la vallée où nous étions, et pénétra jusque dans nos ïourtes, qui n'étaient couvertes que de vieux feutres. Onze verst plus loin, nous fûmes surpris par une autre ondée, mêlée de grêle et accompagnée de forts éclats de tonnerre ; toute la route fut inondée, nous fûmes complètement mouillés. Une demi-heure après, le ciel s'éclaircit ; il n'avait pas plu dans les montagnes. A onze heures de nuit, nous arrivâmes à *Ikhé oussou* (abondance d'eau), ou *Oulàn khochoù* (pente rouge). Le tems fut très-froid.

Le 2 juin, la nuit suivante fut également froide, mais la lune éclairait l'horizon. Vers le point du jour, il s'éleva un vent impétueux de sud-ouest, qui dura toute la journée, et purgea l'atmosphère.

Les habitans de ces cantons sont pauvres ; ils vinrent en foule nous demander l'aumône, et furent très-contens du biscuit que nous leur donnâmes.

Les échanges en bestiaux se font plus avantageusement au printems qu'en automne. Les chevaux russes sont très-recherchés, à cause de leur vigueur.

Le 3 juin, au bout de trois verst, nous atteignîmes le point où la grande route de Goundjou dzam se dirige au nord ; un autre chemin, au nord-est, celui d'*Argali*, est ordinairement suivi par nos missions, allant à Péking. A un verst et demi de l'endroit où les routes se partagent, nous gravîmes sur un mont assez roide ; on parcourut ensuite sept verst et demi au milieu des collines ; à l'ouest, nous avions une chaîne de hautes montagnes. A dix heures du matin, on fit halte vis-à-vis du puits *Khadyïn oussoù ;* l'eau en est très-bonne ; il est à l'ouest du chemin, près d'un rocher, entouré de collines de sable, couvertes de derissòu (*stipa pennata*). Les lièvres y sont très-communs.

. Le vent rigoureux de sud-ouest ne cessait pas de souffler. Après midi, le tems se couvrit ; les nuages se dirigèrent vers les montagnes.

La nuit fut pluvieuse, et le vent assez fort ; il avait tourné au nord ; le ciel fut serein.

A quatre heures du soir, nous arrivâmes à Ou-

goundouïn khachatòn. Nous vîmes un obò sur le sommet d'une montagne.

Le 4 juin, nous traversâmes l'*Oulan daba*, montagne haute et pierreuse, et la vallée de Tcheloùn ongotso (bâteau de pierre), habitée par des bergers de l'empereur; on arriva ensuite dans une plaine longue de dix verst, et après avoir franchi un rameau du mont *Khak*, on entra dans une autre plaine très-vaste, et bornée au loin par les hautes montagnes qui séparent le pays des Tsakhar de celui des Sounît. Des troupeaux nombreux de l'empereur erraient dans les plaines; on compte dix verst du *Khàk* à la station suivante; les trois derniers verst traversent le mont *Ougoundoui*, qui est au nord. Nos ïourtes étaient préparées au-delà de ce mont, sur le territoire des Sounît occidentaux, qui commence en cet endroit. C'est également là que l'on peut placer le commencement de la steppe sablonneuse, connue sous le nom de *Gôbi* (1).

Près de la station, on voit au pied de la montagne un lac desséché; vers le nord, dans la montagne, il y a un puits dont l'eau est bonne; et un autre vers l'est, près d'un camp, habité par des bergers. Les herbages y sont mauvais.

(1) On donne, en Mongolie, le nom de *Gobi* à toute steppe dépourvue d'eau et d'herbes; de même qu'on désigne par le nom de *Khangaï* chaque endroit où les montagnes sont couvertes de bois, et où les vallées abondent en herbes et en eau.

Nous fûmes complimentés à la station par deux dzanghin des Sounit, dont un portait sur son bonnet un bouton bleu, et une plume de paon, qu'il avait reçue de l'empereur défunt, pour son habileté à tirer les flèches.

CHAPITRE XVIII.

Voyage par le pays des Mongols-Sounit.

Le 5 juin, au point du jour, le vent du nord souffla ; le froid fut sensible ; le thermomètre marquait 5 degrés au-dessus de zéro ; il était probablement tombé de la neige quelque part. Le soir nous arrivâmes à *Seoudji*.

Nous avions parcouru les huit premiers verst dans des hauteurs jusqu'à un mont argileux, qui, au sud, était escarpé ; la montée fut difficile. Là, nous descendîmes dans la profonde vallée de *Tsaptchîr*, où il y avait un hameau de douze ïourtes. Les vingt-deux verst restans jusqu'à *Seoudji* traversent une steppe, où le chemin est uni. L'herbe rafraîchie par la pluie était très-bonne ; ce qui avait attiré dans ces lieux un grand nombre de Sounit ; nous y vîmes beaucoup de poules des steppes et de canards sauvages. Les alouettes étaient devenues plus rares depuis le commencement de la steppe de Gobi ; les oiseaux les plus communs étaient des grives, des corbeaux et des macreuses. Des chevaux, apparte-

nant à l'empereur, erraient près d'un lac salant à l'est de *Seoudji*.

Seoudji est sur une pente sablonneuse, à droite du chemin; il y a au sud, dans une vallée profonde, deux puits, dont l'eau est abondante et très-bonne.

6 *juin*. — Le tems fut clair et chaud jusque dans l'après-midi; alors il commença à pleuvoir.

Près de la station, à droite du chemin, nous remarquâmes une pierre carrée portant la prière tubétaine *Om mani batme khom*, avec la traduction en mongol.

Il plut toute la journée du 7 juin; le vent du nord souffla de nouveau. A huit heures du soir, nous arrivâmes à *Kòbour* (pont).

Pendant quinze verst, la route fut unie et bonne; le terrain était graveleux; nous vîmes ensuite, à gauche, les habitations d'Ouidzyn, toussoulakhtchi, des Sounit, composées de dix-sept ïourtes, et à l'est, le puits de *Khoudoukhtòu*; tout ce canton s'appelle *Enké baïn* (abondance éternelle). Des domestiques du toussoulakhtchi nous dirent que leur maître possédait cinq cents chevaux, trois cents bœufs et deux mille moutons.

Un lama, venant de chez le toussoulakhtchi, avec deux chameaux, apportait le livre saint intitulé *Gandjour*, écrit en tubétain, pour le lire dans la ïourte d'un officier des Sounit. Le lama et son conducteur étaient très-bien vêtus en jaune.

Au-delà d'Enké baïn, on parcourt cinq verst au nord, dans des marécages, et quinze verst dans des collines sablonneuses. A droite, on voyait des hauteurs; elles se terminent par des sables profonds, que nous avions traversés l'hiver précédent, entre *Chara boudourgounà*, *Dourmà* et *Tsakildàk*; c'est là le vrai désert de Gobi. La véritable route de *Goundjou dzam* est parallèle à celle d'Argali, mais elle n'est pas si sablonneuse. On trouve en ces lieux la plante vénéneuse, appelée *soult*.

A un verst environ, avant Kòbour, il y a, à droite du chemin, un lac salé, qui appartient à la bannière de ces lieux, et qui a un verst de circuit; il n'est pas profond; il abonde en sel, qu'il dépose sur ses bords, où, dans ce moment, il était entassé; plusieurs tas étaient recouverts de terre pour les garantir du soleil. Le sel est blanc et n'a point de goût étranger.

Des ruisseaux salés coulent des hauteurs, à l'est et à l'ouest vers ce lac; en général, les lacs salés sont très-fréquens dans cette contrée. Les habitans vendent le sel à Dolon noor, à Khalgan et à Koukou khotò.

A un verst de la station, il y a un puits dont l'eau est fraîche, mais un peu salée.

Le 8 juin, nous atteignîmes *Khadatoù*. Au premier verst, nous descendîmes dans une grande vallée où le chemin tourne au sud-ouest; on

voyait, à gauche, dans le lointain, un lac, et à droite des collines pierreuses. Le terrain de la plaine était argileux; en plusieurs endroits l'eau jaillissait sous les pieds des chevaux; les puits ne sont qu'à une demi-archine de profondeur; on ne rencontre dans cette plaine d'autre plante que le *derissou*; les lieux où elle abonde sont fréquentés par des lièvres et des grues.

Au bout de huit verst, on trouva le hameau d'*Oulân tologoï* (colline rouge). A droite, s'élève une montagne de sable très-escarpée. Au loin, on découvre de tous côtés des collines de sable, couvertes de *souli*. La route est en général sablonneuse; elle est entrecoupée de terrains graveleux et pierreux; dix-sept verst plus loin, nous gravîmes par un chemin roide et exposé au soleil, sur une haute montagne de sable; puis tournant à gauche, nous arrivâmes par une route étroite à la station nouvellement établie; tout le pays que nous avions parcouru était stérile; les vallées manquaient d'eau.

Néanmoins, on rencontre dans ces sables des ïourtes et de petits troupeaux de moutons, de vaches et de chevaux. Les bestiaux, et surtout les chevaux étaient petits, mais très-forts.

La station du *Khadatoù*, située sur un monticule de sable, qui s'étend de l'est à l'ouest, est entourée de hautes collines; près des ïourtes, il y a des blocs de granit. La vallée contient deux

puits, dont l'eau est bonne. Le fourrage pour nos bestiaux manquait entièrement.

Le lendemain nous arrivâmes à *Khoudjir oussou;* après avoir parcouru cinq verst dans un pays montagneux et sablonneux, nous atteignîmes une grande route, à droite. A un verst de Khadatou, un ruisseau d'eau salée coule au nord. Au bout de deux verst, sur un terrain de gravier, nous prîmes à droite, et ayant passé une vallée profonde, nous parvînmes, après de grands efforts, sur une montagne de sable; douze verst plus loin, nous trouvâmes un lac salé, et un puits qui abondait en bonne eau. Les môngols nomment ce lieu *Khourkha;* on ne compte que trois verst de là jusqu'à la station; il fallait encore franchir une haute montagne avant d'y arriver; des Mongols y avaient placé leurs ïourtes. A une certaine distance, à l'est de la station, il y a un lac salé et un puits dont l'eau est trouble. Un grand nombre de chevaux, appartenant à quelque riche taïdzi, erraient dans les environs; à l'ouest, et près de la station, il y a sur la grande route un lieu appelé *Mingan*, en mongol, mille. De Mingan à Péking, on compte mille li, et jusqu'à l'Ourga, treize cents li; le terrain commence à incliner vers le nord.

A cette station se termine la steppe sablonneuse, qui a une étendue de cent vingts verst; quatre-vingts verst au-delà, le terrain est grave-

leux et également stérile. C'est aussi dans ces lieux que la *souli* cesse de croître ; ses épis sortent du collet de la racine ; on les donne aux bestiaux, et les pauvres en recueillent les grains pour en faire une espèce de gruau. Ces lieux abondent en lézards, plus petits que les nôtres ; leurs pattes de devant sont marquées de raies rouges.

Les guides qu'on nous donna ici étaient des Sounit orientaux, quoique la route passe sur le territoire des Baroun Sounît, ou Sounit occidentaux ; on avait pris cette mesure pour que les charges fussent également réparties.

Le soir, nous reçûmes la visite du taïdzi *Arachi*, du canton de *Dourmy* ; il nous avait conservé deux chevaux que nous lui avions confiés. Son portrait est joint à cet ouvrage ; cet honnête Mongol avait déjà rendu de grands services à nos précédentes missions de 1807 et 1820.

9 *juin*.—La nuit fut froide et le vent d'ouest souffla pendant toute la journée ; on resta en place pour laisser reposer les animaux.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous remîmes en route ; à trois heures de l'après-midi, on fit halte à la station de Boroldji (trente verst).

Pendant cinq verst, on traversa la steppe vers l'ouest, avant d'arriver à la grande route, qui incline vers le nord et aboutit à la grande plaine

de *Tamitchîn tala;* le terrain est couvert de gravier, et entremêlé de sable et de pierres de couleur, qui ressemblaient à des pierres à feu; on aurait dit d'un ouvrage fait à main d'homme. Au douzième verst, nous vîmes des hauteurs, nommées par les Mongols *Tabouïn tologoï* (cinq collines), d'après leur nombre. Huit verst plus loin, s'élève le *Saïn touchétou oola* (bon soutien), montagne de sable qui traverse la route. Des troupeaux nombreux de chameaux et de très-beaux chevaux, appartenant au taïdzi *Namtdjil*, y paissaient. Les autres dix verst se font dans la plaine; la station est au pied de coteaux s'étendant de l'est à l'ouest. Dans le voisinage, il y a deux puits.

Une foule de curieux s'était rassemblée autour de ma iourte; il y avait parmi eux le taïdzi Namdjil, jeune homme de trente ans, extraordinairement gras; ce qui est rare et passe pour une difformité chez les Mongols. Les chefs de la station nous dirent qu'il était très-riche, et l'on regardait ses chevaux comme les meilleurs et les plus beaux de toute la bannière.

Un pauvre taïdzi de la cinquième classe, descendant de princes, habite le voisinage, il n'existe que par la chasse. Les renards jaunes et les loups sont très-communs dans ce canton.

Le lendemain, nous parvînmes au puits de *Dzamyïn khoudouk*, situé près de la route (vingt-un verst).

Pendant quinze verst, la route avait été graveleuse et unie. Les steppes de cette région sont absolument stériles; il n'y a ni herbes, ni puits, et par conséquent on n'y rencontre pas d'habitations. Nous descendîmes ensuite dans une vallée profonde, par un coteau roide et argileux, nommé *Naratoù* (du soleil); il peut être regardé comme le rivage d'un vaste lac. Ses éboulemens ont formé de grands tas d'argiles et de pierres, qui s'élèvent en forme de hautes tours. La vallée est couverte de collines argileuses sur lesquelles croît la boùdourgoùna, le *robinia pygmæa* et le tamarisc. Nous parcourûmes quatre verst à travers ces collines, au-delà du Dzamyïn boulàk, ruisseau salé, très-fangeux, qui répand une odeur de soufre et dont la surface était couverte de canards sauvages; nous fîmes les deux derniers verst, en franchissant un coteau d'argile blanchâtre; nos ïourtes étaient près d'un puits.

Le vent de nord-ouest souffla toute la journée avec tant de violence, qu'il avait déchiré à notre halte précédente une de nos ïourtes; il dessécha l'herbe qui, depuis le printems, avait atteint une hauteur de trois pouces. Depuis cinq stations, nous ne trouvions plus de bons pâturages; nos bestiaux en souffraient beaucoup.

Vers le soir, une caravane mongole de quarante chameaux qui transportait de l'Ourga à Khalgan des marchandises de Kiakhta, s'arrêta en face de

nos ïourtes. Les chameaux étaient extrêmement maigres, et nous apprîmes avec le plus grand regret que les lieux que nous allions parcourir étaient entièrement dépourvus de pâturages.

13 *juin.*—La chaleur fut accablante; un vent du midi s'éleva vers le soir; le ciel se couvrit à l'ouest de nuages, qui nous faisaient espérer de la pluie. Vain espoir!

Le lendemain, au lever du soleil, le froid était piquant; le tems un peu couvert. Bientôt le soleil, en se levant, rendit la chaleur à l'atmosphère. Heureusement l'air fut rafraîchi par un vent de sud-ouest.

On partit à sept heures du matin, on traversa une steppe graveleuse et unie. Au bout de huit verst, on trouva le mont *Kharàtou* (à voir de loin); assez loin du chemin, il y avait des ïourtes éparses, entourées de bestiaux, et surtout de chameaux. A sept verst plus loin, nous descendîmes dans une profonde vallée, dont le sol était argileux; c'était un désert qui offrait l'image de la désolation; il n'y avait ni herbes, ni eau. Cette vallée s'étend à cinq verst jusqu'à *Irén,* station à gauche de la route, entre des rochers; il y a un puits dont l'eau est salée. Plus loin, à l'est, au-delà des collines sablonneuses, s'étend le lac salé *Irén noor.* Laurent Lange, qui a parcouru ces déserts dans le commencement du XVIIIe siècle, estime que ce lac peut avoir trois verst de

circuit; il n'en a réellement que deux. Il appartient au vang des Baroun Sounit, qui permet aux Mongols de sa bannière d'en exploiter le sel. Une charge de chameau se vend sur place six tchin d'argent (environ 5 francs). Ce lac est sous la garde d'un dargoui et de quatre bochko. La sécheresse était cause qu'il y avait alors peu de sel; après de fortes pluies, il est abondant.

A cette station, nos conducteurs sounit orientaux furent remplacés par un taïdzi de la même tribu, mais d'un autre somoun, ou escadron; il devait nous accompagner jusqu'aux pays des Khalkha.

Il y a parmi les Sounit un grand nombre de taïdzi, ou nobles, qui, par leur ignorance à soigner les bestiaux, et par l'illustration de leur race, pourraient, jusqu'à un certain point, être comparés à plusieurs descendans de familles célèbres de l'Europe; ils sont les derniers rejetons d'une longue suite de princes. Outre le terrain qui leur est assigné, les bannières fournissent à un taïdzi de la première classe, ou terigoun, dix-huit ouvriers; à un de la deuxième, douze; à un de la troisième, huit; à un de la quatrième, quatre. Les taïdzi de la cinquième classe appartiennent à la noblesse du degré inférieur et se rangent avec les simples Mongols. D'après un réglement qui est encore en vigueur, en Chine, quand les taïdzi arrivent à Péking, ils doivent présenter à l'empereur des moutons vivans, qu'ils louent souvent

au marché. Quand l'empereur daigne les recevoir, il fait donner à ces taïdzi 10 liang en argent sur le trésor (le meilleur mouton ne se vend que 5 liang), deux mesures de riz et quatre pièces de nankin. Si l'offre est refusée, les taïdzi n'obtiennent que 5 liang en argent et une mesure de riz. Cet usage, établi à l'époque où la Chine redoutait encore les Mongols, tombe de jour en jour en désuétude.

Plusieurs Sounit, qui habitent ces lieux, portent des chapeaux d'été chinois, faits en racines de bambou. Les Mongols de Khalkha dédaignent cette parure étrangère.

Le 15, à sept heures du matin, nous partîmes. On fit route au nord, et on gravit sur une éminence; deux verst et demi plus loin, on parcourut une plaine jusqu'à une montagne, sur le sommet de laquelle s'élève un obò. Les deux verst et demi que l'on fait sur cette montagne sont très-fatigans, à cause des pierres pointues dont la route est parsemée. Au-delà commence une longue plaine sablonneuse entrecoupée de bons herbages; le reste du chemin se fait en suivant les cantons d'une montagne qui s'étend à douze verst jusqu'à *Koutoùl*.

Cette route était beaucoup plus fatigante et plus dépourvue de pâturages que celle d'Argali, qui est plus à l'est. Cette disette d'herbe tient à la grande élévation du sol; il est pierreux et on n'y

passe ordinairement, en toute saison, qu'en chariots ou à cheval. C'est également la route des bestiaux que l'on va vendre à Khalgan; ceux-ci gâtent les pâturages.

Comme la lune ne parut pas dans la nuit du 16 juin, nous ne pûmes songer à partir qu'à huit heures du matin; mais la chaleur devint très-forte. Le départ fut retardé jusqu'à l'après-midi.

Le voyage jusqu'à *Tougourik* (petit cercle), station prochaine, fut aussi fatigant que la veille. Au troisième verst, à gauche du chemin, il y a un puits profond, dont l'eau est bonne; vis-à-vis, on voit un lac entièrement desséché. Croirait-on que, dans ces lieux stériles, nous vîmes plusieurs iourtes! Habitations de la misère la plus complète.

Au bout de sept verst, nous descendîmes par des rochers, à l'ouest, dans une vallée sablonneuse et étroite, qui traversait notre route; il y a un puits. De là, jusqu'à la station, nous passâmes par des collines, couvertes d'un gravier noirâtre et de fragmens de rochers. Au loin, à l'est, on distingue les murs blancs du temple *Soudjoù Soumè*, situé aux pieds de la montagne. Ce temple est habité par un lama qui l'a fondé; il se nomme Dalaï khoutoukhtoù, et est âgé de quatre-vingts ans. Les lieux bas étaient couverts d'excellentes herbes; chose nouvelle pour nous. Descendus dans une grande vallée, entourée de montagnes, nous trouvâmes tout près de la route un

puits profond, dont l'eau était fraîche et fort bonne.

Le vent du sud, qui avait commencé à minuit, continua à souffler pendant toute la journée ; on resta en place.

Vers l'est, un lac desséché se remplit d'eau après de fortes pluies ; il y a dans les montagnes de ces lieux un grand nombre de lacs pareils.

Nous reçûmes la visite d'un marchand chinois, qui arrivait à pied de l'Ourga ; il était natif de la province de Chan si, et depuis long-tems en relations de commerce avec l'Ourga et Kiakhta. Ayant perdu de grosses sommes au jeu, il allait, par Khalgan, chez son frère aîné pour lui demander des secours ; il nous apprit que nous étions attendus à la première station du territoire des Khalkha par le toussoulakhtchi Idam dzap, ancien et dévoué guide des missions russes.

La matinée du 18 juin fut fraîche ; le vent d'est soufflait. A onze heures avant midi, nous arrivâmes à *Khallassoutou*.

On voyage d'abord dans des collines sablonneuses, d'une étendue considérable ; il fut difficile d'y gravir. A huit verst, nous atteignîmes un coteau très-étendu, et composé d'argile rouge ; il incline vers le nord ; de grandes vallées le séparent dans la direction de l'est à l'ouest des montagnes plus éloignées. A quatre verst plus

loin, nous descendîmes dans une plaine salée, où nous parcourûmes les six derniers verst.

La vallée était couverte de fétus panachés; il n'y poussait pas d'autres plantes bonnes pour les animaux. Ces lieux, entourés de montagnes, sont d'un aspect agréable. A deux verst environ de la station, à l'est de la route, on voit les ruines d'un temple en bois; le lama qui le construisit mourut avant de l'avoir achevé; personne ne voulut le terminer. Faute de pâturages, la route est dénuée d'habitations; il y en avait quatre bien chétives, près de la station.

A deux verst environ de cette station, les montagnes de l'ouest étaient couvertes d'ormes qui paraissaient de loin comme des points noirs. Dans un des grands enfoncemens des rochers, nous trouvâmes trente arbres et un puits avec de bonne eau, qui sort du roc; des abricotiers croissent en plusieurs endroits sur les hauteurs; au sud s'ouvre une grande plaine; les montagnes bleuâtres qui environnent au loin ce canton offrent un coup-d'œil agréable et majestueux. Au nord, un chemin étroit et sablonneux se partage et conduit à des habitations peu éloignées. De jeunes filles mongoles vinrent chercher de l'eau au moment où nous étions près du puits. En nous voyant, elles furent d'abord embarrassées, mais bientôt nos complimens en langue mongole, un peu libres, selon l'usage des steppes, dissipèrent leurs

craintes. Notre conversation avec elles se prolongea assez long-tems, et nous nous séparâmes avec la promesse, de notre part, de les retrouver dans quelques années au même lieu.

Trouver des ormes (en mongol, khaïlàsou), dans des steppes stériles, nous parut une espèce de prodige; cela prouve qu'il ne serait pas difficile d'introduire l'agriculture dans ces régions, et que la tentative serait couronnée de succès.

Un vent violent d'est souffla pendant toute la nuit; au lever du soleil il plut, mais le vent chassa bientôt les nuages.

Nous arrivâmes à *Gachoùn*, première station dans le territoire de Khalkha.

Nous continuâmes notre route vers le nord-est, par la même vallée qui s'étend au-delà de Khaïlàssoutou; ensuite nous tournâmes au nord, et après avoir passé un petit camp, nous parcourûmes neuf verst, tantôt par des hauteurs pierreuses, tantôt par des vallées; la dernière était grande; un ruisseau l'arrosait autrefois; actuellement il est à sec; les herbes y abondent. Nous y vîmes des ïourtes de Mongols.

Après avoir fait de cette manière quatorze verst, nous nous approchâmes du mont *Oulàn khadà*, qui sépare le pays des Sounit de celui des Khalkha. Oulàn khadà en mongol, signifie rocher rouge; et en effet, ce mont est composé, en grande partie, de granit rouge. Dans le creux

des rochers croissent des ormes. Il y avait un grand nombre de ïourtes au pied de la montagne.

Un verst avant la station, nous fûmes reçus par notre ancien ami, le toussoulakhtchi Idam. A notre arrivée, il nous invita à venir dans sa ïourte, où il nous traita de la manière la plus amicale avec du thé en briques, des *ourma* (prunes sèches), des *khoroùt*, des *bissalàk* (fromages secs), et du mouton. Nous apprîmes de bonnes nouvelles de notre patrie. Après avoir passé une heure chez lui, nous gagnâmes nos ïourtes dans le voisinage desquelles il y avait deux puits, dont l'eau était salée.

CHAPITRE XIX.

Voyage à travers la partie méridionale du pays de Khalkha jusqu'à l'Ourga.

Le [illegible] juin il souffla un vent violent du midi.

Au lever du soleil, il tomba une petite pluie; à dix heures du matin nous partîmes. A sept verst de Gachoùn, on [illegible] au sommet d'une montagne d'où nous vîmes la vallée de Gachoùn dans toute son étendue. Nous parcourûmes ensuite quatre verst entre des collines, ayant à notre droite une chaîne de rochers, nommée *Dzaboùk oulàn dabà*, qui se prolonge vers l'est. Nous descendîmes par une pente roide dans une grande plaine où nous rencontrâmes une caravane chinoise; elle allait de Khalgan à l'Ourga, avec cent cinquante chariots, attelés chacun d'un bœuf, et chargés de thé en briques. Les voituriers étaient des Mongols du district des Tsakhar; ils prenaient pour le transport 1 liang et 4 tchin en argent, pour cent kin pesant (3 1/2 pouds). Cette caravane était depuis quarante jours en route, et se reposait depuis six jours dans ces lieux.

Cinq verst plus loin, nous approchâmes d'un rocher, nommé, en mongol, *Erdeni obo* (monceau précieux), qui ressemble à un grand édifice en ruine. Un autre rocher est plus loin, à l'est; des éminences considérables se prolongent vers l'ouest; une partie consiste en argile rouge. Il y a un puits à Erdeni obo. Pendant huit verst, le terrain est argileux; ensuite, la route est égale. Nous rencontrâmes un grand nombre de Sounit revenant de l'Ourga, où ils étaient allés adorer le khoutoukhtoù; ils étaient depuis neuf jours en route.

Nous atteignîmes enfin des montagnes qui barrent, en quelque sorte, la route; il y croît des ormes. A l'extrémité d'un défilé, nous trouvâmes *Oudé*, station située près d'un puits dans une vallée pierreuse, entourée de montagnes. Le toussoulakhtchi nous régala à notre arrivée de thé en briques, de lait, etc. Nous reçûmes de pareilles preuves d'hospitalité de la part des Khalkha jusqu'à notre arrivée à Khiakhta.

Oudé, en mongol, veut dire *porte*; nom dû au défilé par lequel on entre dans les montagnes. Au commencement de ce voyage, il a été question d'un district chez les Khalka et les Sounit, sur la route d'*Argali*, ou d'hiver, qui porte le même nom.

On dit qu'au nord de ce défilé, on entre dans le Gobi, steppe dépourvue d'eau, de bois et d'herbes, qui s'étend à deux cent quatre-vingts

verst jusqu'aux habitations des Tsakhar nomades. Nous rencontrâmes aussi de ces espaces graveleux et pierreux dans le voisinage de la Tôla. Les Chinois appellent le Gobi *Cha mo* (steppe sablonneuse); nom qui, selon moi, convient mieux à la partie sablonneuse qui traverse sur une largeur d'environ cent vingt-cinq verst les habitations méridionales des Sounit jusqu'à la route de *Khoudjïr oussoù*, ou *Mingàn*, qui mène à *Ougoundyïn khachàtou*, et sur la route d'*Argali*, de *Saïn oussoù*, à *Elesoutoù* (1).

A onze heures, la chaleur fut extrême; le vent chassa les nuages, et depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, un vent violent remplit l'air de nuages de poussière.

N'ayant plus rien à donner à nos conducteurs mongols, j'envoyai demander au bitkhéchi Fou laoyé la permission de leur offrir de l'argent; il n'y voulut pas consentir; à peine mon messager était de retour, que le vieux nerbe du bitkhechi vint me proposer de lui acheter une douzaine de tabatières mongoles en composition, qui imite les pierres précieuses; le bitkhechi les avait apportées de Péking. Il fallut bien consentir à cet arrangement; je payai pour chaque tabatière 4 zolotniks en argent. Les Mongols les reçurent avec plaisir.

---

(1) Voyez la carte du voyage.

Le lendemain, on fit halte à *Séoudji ;* le vent d'ouest souffla toute la journée.

Deux routes conduisent d'*Oudé* à l'*Ourga ;* l'une allant droit au nord et passant devant le mont *Darkhàn ,* qui est à deux cents verst au sud de l'Ourga, est fréquentée par les caravanes chinoises à chariots. Notre mission l'avait prise en 1808 ; l'autre va vers le sud. Pour égaliser les corvées des bannières, l'administration mongole avait ordonné que la mission actuelle suivrait la seconde route qui est la continuation de celle de *Goundjoù dzam ,* ou la route des princesses.

Au bout de vingt-huit verst, la route est traversée par des collines et se partage en deux, dont l'une va un peu à l'est, l'autre en droiture à une montagne pierreuse. Le chemin jusqu'ici avait traversé des terrains marécageux, hauts, couverts d'herbages et sablonneux. L'abondance du quartz blanc ferait croire que l'on chemine sur du marbre. Nous vîmes de gros blocs de granit à *Dolôdo ,* à six verst d'Oudé ; il y a deux puits profonds, dont l'eau est trouble et peu abondante. Une vallée était couverte de *dérissoù* et de *boudoùrgoùna.* Deux verst avant d'arriver à la station, les montagnes sablonneuses, où il y a de gros tas de marbre blanc et gris, rendent la route très-fatigante. A l'est de la station, on voit le mont *Adzargà* (étalon) ; il est de couleur noirâtre ; au pied de collines de marbre blanc qui se prolongent assez loin, il y a un

puits, dont l'eau est la meilleure que nous ayons rencontrée dans les steppes; la vallée était couverte de yourtes mongoles, et de troupeaux nombreux de moutons et de chèvres.

Sendji est tenu par des Chabi, ou serfs, qui dépendent d'un couvent. A l'ouest, s'élève le temple du lama Noïn khoutoukhtou.

Le 23, dans la matinée, le vent souffla de l'est; il était très-froid; à deux heures après midi, le ciel se couvrit; la pluie tomba jusqu'au soir.

Le jour suivant, on atteignit *Oulàn khoudouk*.

A six verst de *Sendji*, le terrain s'élève; au loin, à l'est, on aperçoit le mont *Kéktchin*, et plus près, le *Tsagàn tougourik*; on longea ensuite le mont *Chouboutyïn khadà*, qui est pointu et isolé. Plus loin, à l'est, le mont *Chanagà* (l'abreuvoir). Les vallées étaient larges; on voyait à leur surface de grands espaces couverts de sel des steppes (koudjir) en efflorescence; les pentes des montagnes montraient des cornalines et des agates. A onze verst de Sendji, on aperçoit, à gauche du chemin, le promontoire de la chaîne de montagnes, appelée, par les Mongols, *Ourgoûn oulàn* (étendues rouges); à ses pieds est un puits, dont l'eau est fraîche; dans le voisinage, on remarque un orme, le dernier que nous ayons vu sur cette route. Les environs étaient couverts d'herbages et offraient un aspect assez agréable. Huit verst plus loin est le mont *Oudoyïn oolà*, dont le sommet se

présente comme un rempart. A l'extrémité d'une vallée étroite, nous arrivâmes à la station, dont les trois puits contenaient de l'eau trouble; une grande plaine voisine, couverte d'argile rouge donne le nom à la station *Oulân-khoudoùk* (puits rouges).

25 *juin*. — La route fut moins montagneuse. A moitié chemin environ du puits d'*Oudzoùry* nous vîmes des troupeaux de bœufs et un oulous (camp) mongol. Jusque là, le sol est graveleux; le reste de la route est couvert de grandes collines de sable. Le chemin incline au nord; à trois verst, en avant de la station, on rencontre un grand nombre de marais salans et de lacs.

Cette plaine marécageuse est couverte de tas de sable, où croissent le *robinia pygmæa* et le *dérissoù*, qui, agités par les vents, ont un mouvement ondulatoire, comme le blé. Le dérissoù forme des buissons, hauts de cinq pieds et plus; il y a aussi quelques roseaux grêles. Les lièvres, les grues et les canards sauvages sont très-communs dans cette plaine.

Il fit très-chaud; le lendemain, le vent s'est soufflé le matin, et cessa vers le soir; nous restâmes en place. Des lama et des Mongols de la classe inférieure passèrent pour aller à un obo, en grande réputation. De même que les Bouriates et les Toungouses de la Sibérie, ils se rassemblent dans un temple une ou deux fois, pendant l'été. Les lama y récitent des prières; les

chefs de famille donnent des fêtes suivies de divertissemens, tels que courses de chevaux, luttes, tir aux flèches, etc. Cette réunion dure cinq jours et plus. . . . .

L'anniversaire du jour de la dédicace d'un obo est un jour de fête pour tous les habitans qui ont contribué à sa construction. . .

27 *juin*. — Nous traversâmes une plaine couverte de bons herbages ; le sol graveleux offrait une espèce de pierre à fusil. A douze verst notre route rejoignit celle de *Darkhàn* ; on compte de là dix verst jusqu'au puits *Khadàin khochoù* ; ce fut là où s'arrêta Laurent Lange avec sa caravane, le 24 octobre 1727. . . . .

Nous vîmes sur une colline, au nord, et près du puits *Khadàin khochoù*, les tentes bleues du Gheghén, ou khoutoukhtou, des Bârin*; il allait en pélerinage aux saints lieux de l'*Ou thaï chàn*, montagne dans le Chan si, en Chine, où il y a un grand nombre de temples de Foé ; le dernier khoutoukhtoù de l'ourga termina ses jours dans un de ces temples. . . . .

Parmi les collines où nous devions passer, il y en avait qui abondaient en pierres rougeâtres, ce qui a fait donner le nom d'*Oulàn tologòi* (colline rouge), à la station suivante. L'herbe y était bonne, mais les puits étaient trop éloignés, et leur eau était trouble et peu abondante.

A cette station finit la bannière du *Merghen*

vang, de la domination du Touchétou khan, qui commence à *Gachoùn*, à la frontière sud de Khalkha et du pays des Sounit. La station d'Oulàn tologòï, et les suivantes, sont dans le district de *Djandjoun betlé* de la domination du Tsétsen khan ; mais pour égaliser les corvées, elles sont entretenues par la bannière du *Khardàl dzassak*, qui se trouve également dans le territoire du Tsétsen khan, à l'est, au-delà de la route de *Darkhàn*, près du mont Noïn. Le pays occupé par cette division s'étend jusqu'à l'ourga, et même jusqu'à la frontière russe. Les Mongols de ces lieux sont riches en chameaux et en moutons.

Le 28 nous arrivâmes à *Ouidzyn*; à mi-chemin, on passa près du puits de *Boudarín boulàk*.

Le puits de la station est profond, situé au milieu d'une cavité entre des blocs de granit et des collines de sable, couvertes de fétu panaché; l'eau en est bonne, mais par la négligence des Mongols, les ordures des bestiaux, que l'on mène boire à ce puits, y coulent et communiquent à l'eau une très-mauvaise odeur; il fallut donc le faire nettoyer et l'entourer de pierres et de sable, afin d'empêcher la nouvelle eau de se mêler avec les saletés. Ce n'était pas la première fois que nous étions obligés de recourir à ce moyen.

Le lendemain, un violent tourbillon de vent remplit l'air de poussière, en se dirigeant du nord

au sud; ensuite il plût, et nous vîmes au loin des éclairs.

Le 30, le vent d'est fut très-froid.

La steppe ne changea pas d'aspect; il n'y avait pas une habitation. A mi-chemin, s'élève le mont *Khongàr*, surmonté d'un obo en quartz blanc; on découvre, au loin, une chaîne de montagnes d'une hauteur médiocre.

Nous rencontrâmes en route un lama et un Mongol-Khalkha; ils étaient allés à l'Ourga rendre leurs hommages au Ghéghén. Ils nous dirent que les quatre stations prochaines étaient dépourvues d'herbages.

La station de *Boukhàïn mo ossoù* est près du *Boùkhà oola* (montagne du bœuf).

Mo oussoù, signifie mauvaise eau; en effet, le puits qui est à un demi-verst, au sud, étant entièrement découvert, donne une eau sale et nauséabonde. Ce qu'il y a de pire, c'est le manque d'herbe pour les bestiaux. Les vallées sont aussi stériles que les montagnes, sur une desquelles on voit un très-grand obò en quartz blanc.

Boukhàïn mò oussoù est presque parallèle avec le canton d'*Olàn-bàïchin*, sur la route d'Argali, à une journée de route : un des Mongols qui avait passé dix ans sur la frontière vis-à-vis de notre poste de Tchindant Touroukouïev, savait plusieurs mots russes, qu'il prononçait assez mal. L'existence de ces gens est très-pénible; ceux-ci

avaient été obligés, pour remplir une commission, de quitter leurs habitations, situées sur les bords du Kheroulun, et éloignées de près de cinq cents verst de ces lieux.

Cette station, et la prochaine, sont dans le pays de Djandjoun beïlé, qui en comprend huit autres; leur entretien est aux frais de la bannière du Khardal beïssé.

1[er] *juillet.* — Au lever du soleil, la température était aussi froide qu'au mois de septembre; le vent du nord souffla jusqu'à neuf heures du matin; il s'apaisa ensuite.

Partis à cinq heures du matin, nous arrivâmes à onze heures à *Mogòïtou* (plein de serpens).

Nous avions marché à l'ouest par des vallées et des montagnes. A quatre verst, nous vîmes, à droite, un lac entouré de plusieurs iourtes; plus loin, à l'est, les sommets de la chaîne des monts *Gourbàn Màndal*, dans le pays des Khalkha. On aperçoit à mi-chemin la trace de deux lacs desséchés, et un demi-verst plus loin, un rocher de marbre blanc.

La petite vallée de la station est entourée de hauts rochers, coupés de veines de marbre blanc et gris. L'eau, dans une fosse découverte, était si mauvaise que les chevaux même n'en voulurent pas boire.

Le lendemain, nous fîmes halte à *Khodòdo*,

après la journée la plus ennuyeuse de notre voyage : tout le pays que nous parcourûmes était désert et stérile. Heureusement à mi-chemin se trouva un puits de bonne eau. A vingt verst, à l'est de la route, on découvre l'*Otsól*, montagne très-haute, et au nord de laquelle sont les habitations de Djandjoun beïlé, qui possède des grands terrains, dans le territoire du Tsètsen khan ; ces possessions sont renommées chez les Khalkha pour la richesse de leurs habitans et pour la beauté des bestiaux, notamment des chevaux. Les montagnes que nous traversâmes étaient de granit rouge, de quartz et de marbre blanc et gris.

A trois verst, avant Khodòdo, la route de *Goundjoù djam*, qui, depuis Oudè, se dirige à l'ouest, tourne brusquement au nord. Nos ïourtes étaient dans une vallée étroite, dominée à gauche par le mont Naradà (du soleil), couronné d'immenses rochers de granit. Le sol est sablonneux, mêlé d'argile ; les herbes étaient desséchées ; le dérissou abondait ; il y avait vis-à-vis de nos ïourtes deux puits avec de bonne eau.

Cette station, ainsi que la prochaine, sont entretenues par la bannière d'Akhaï koung, directeur de police de l'Ourga.

A six heures du matin, le froid était très-sensible ; nous arrivâmes au puits de *Khapkhaktoù* à une heure après midi. (Vingt-cinq verst.)

Tout près de Khodòdo, la route se dirige vers

le nord-ouest. A mi-chemin, nous rencontrâmes un puits dont l'eau était bonne; dans le voisinage, un petit ruisseau coulait au pied d'une colline. Six verst plus loin, le mont *Otsòl* s'offrit à nos regards; à une certaine distance, au nord-est, passe la grande chaîne des monts *Sansàr*, d'où la vue embrasse un immense horizon.

La route fut entrecoupée de vallées et de montagnes; l'une des premières abondait en cornalines, calcédoines, etc.

Le puits de *Khaphkaktoù* est voisin d'un lac desséché; la terre s'y était éboulée; nous pûmes en tirer à peine assez d'eau pour boire.

L'herbe manquait; néanmoins il y avait des plantes aux trois dernières stations, surtout l'ail sauvage.

Le 4, nous parcourûmes quatre verst sur les pentes des montagnes jusqu'au puits de *Boulén*, situé à droite de la route, au pied d'une montagne; il y a un petit lac, ou plutôt un marais, et à cent toises plus loin, une source d'eau douce. Ensuite, on gravit pendant cinq verst, par un sentier étroit, sur des hauteurs d'où l'on découvre de nouveau l'*Otsòl*, et plusieurs autres montagnes qui bornent l'horizon. A quatre verst plus loin, dans une vallée profonde, est le puits de *Gachoùn*. Au nord, au pied des montagnes, il y avait plusieurs ïourtes et de nombreux troupeaux de moutons, de chameaux, etc. Au-delà, il fallut

escalader une montagne haute et roide, et dix verst plus loin, nous arrivâmes au puits de *Dzamyïn oulàn khoudòuk* (puits rouge de la route). Dans le voisinage de cette station, il y a plusieurs ïourtes de Mongols nomades; ils sont attirés dans ces lieux par l'abondance de l'eau et des pâturages. L'ail sauvage y abonde; cette station, ainsi que la suivante, sont entretenues par la bannière du Djandjoun beïlé; il est inspecteur des troupes du Tsétsen-khan. Il y a un Djandjoun dans chaque khanat khalkha; ils sont sous les ordres d'un dziangbiun en chef, ou inspecteur-général mandchou, qui réside à Ouliasoutaï, et commande toutes les troupes khalkha, et principalement celles qui sont postées sur la frontière russe; en cas de guerre, il se met à leur tête. Ces sous-inspecteurs sont obligés d'aller tous les trois ans à Ouliasoutaï pour affaires de service, et y passent quatre mois. Cette année-ci c'était le tour du Djandjoun beïlé (*djandjoun* veut dire, en mandchou, fonction, et *beïlé* désigne le rang d'un prince de la troisième classe); une maladie l'en ayant empêché, il fut remplacé par le *Khardal beïsé* (prince de la quatrième classe).

5 *juillet*.—On resta en place; le tems était frais. Le bitckhéchi fut obligé de convenir des inconvéniens de notre manière de voyager. Il est difficile de se procurer des bestiaux assez forts pour aller, en automne, de Kiakhta à Khalgan, séparés

par une distance de douze cents verst, et très-incommode de retourner, en été, par un chemin qui est très-fatigant, à cause des hautes montagnes, des sables profonds et du manque d'eau et de pâturages. Le bitkhéchi pensait qu'il serait plus convenable que les missions en partant de Péking se servissent de chevaux et bestiaux mongols.

6 *juillet.*—On suivit deux vallées, coupées par des montagnes. L'abondance des pâturages y avait attiré un grand nombre de Mongols; nous comptâmes dans la première vallée jusqu'à vingt-cinq ïourtes (1), près desquelles paissaient des chameaux, des chevaux et des moutons. Nous y rencontrâmes également une foule de pélerins, de la bannière du Merghen vang, qui revenaient de l'Ourga.

Le puits était à un demi-verst à l'ouest de la station; l'eau en était trouble et les pâturages ne valaient pas ceux de la dernière station. Au loin, vers le sud-ouest, on aperçoit le *Dzalà,* haute montagne; le mont Otsòl était encore visible vers le sud-est.

7 *juillet.*— Nous arrivâmes à *Olòn-obo* (beaucoup de monceaux); on y parvient par des vallées entrecoupées de collines. Nous vîmes en chemin

(1) La rareté de l'eau et des pâturages dans ces steppes oblige les Mongols à vivre dispersés. Chaque ïourte est habitée par deux ou trois personnes.

quelques iourtes, et des moutons : sur le sommet du mont Olòn-obo, il y a plusieurs tas de pierres ; le puits de la station était en très-bon état, et son eau bonne. Le sol est sablonneux et graveleux ; les cailloux sont de différentes couleurs. Au sud, dans une cavité, il y a deux puits ; l'un, à cause de sa mauvaise construction, fournit une eau trouble ; dans le voisinage, nous vîmes un grand nombre de ïourtes, des milliers de moutons, et beaucoup de chameaux. Il y avait un orfèvre, sujet du Djandjoun beïlé, qui, en peu de tems, fit pour notre toussoulakhtchi de jolis ornemens en argent sur sa tabatière et sur la boucle de sa ceinture.

8 *juillet.*— Dans une vallée qui s'étend du nord à l'ouest, à un verst et demi de la station, nous vîmes plusieurs ïourtes, et, après des hauteurs qui la terminent, le puits de *Tsaptchîr,* à gauche du chemin ; il est à peu près à six verst d'Olòn obo.

Nous parvînmes ensuite au sommet d'une haute montagne, d'où l'on découvrait au loin, dans le sud-est, les monts *Sansàr* et *Otsòl.* Il fallut ensuite traverser une grande vallée pour arriver aux monts *Baïn kharà,* dont la chaîne se prolonge de l'est à l'ouest : sur son flanc gauche, nous vîmes une trentaine de ïourtes. On nous dit que les lama viennent dans ces lieux pour lire les *Nom,* ou livres de la loi. A l'ouest, au pied de la montagne, nous vîmes plusieurs ïourtes, et le puits

de *Dzoulghétou*, qui est bien construit, et dont l'eau est très-bonne. Notre station était à un verst du puits, sur une colline, vis-à-vis du Baïn khara, qui sépare le pays de Tsétsen-kkan des possessions de Touchétou khan, situées vers le nord.

Les pâturages de cette station, quoique plus mauvais que ceux de la précédente, étaient pourtant assez verts, ce qui était surprenant après la sécheresse du printems et l'extrême chaleur de l'été.

9 *juillet.*—A trois verst, avant d'arriver à Oulan noor (lac rouge), les pâturages nous parurent très-bons. Le sol sablonneux est couvert en plusieurs endroits de gravier fin; tout annonçait le voisinage de contrées plus favorisées de la nature que les steppes méridionales de Khalkha et les territoires sablonneux des Sounit.

La station d'*Oulan noor* est à droite de la route, sur la pente septentrionale d'une montagne, entourée de tous côtés d'une vallée étroite, dont le fond se remplit d'eau pendant la saison pluvieuse; actuellement il ne nous présenta qu'un grand cercle rougeâtre. L'eau du puits était bonne et fraîche.

La station est entretenue par la bannière de l'amban béïsé, demeurant à Ouliassoutaï; plus loin commence le territoire des Chabi, ou des sujets du koutoukhtou.

Le vent d'est, qui avait été impétueux la veille, continua à souffler aujourd'hui avec la même force ; à midi, il tomba un peu de pluie.

Le lendemain, le vent du sud fut violent et chaud.

11 *juillet.* — On partit à deux heures du matin ; la lune était voilée par les nuages ; au lever du soleil, il tomba un peu de pluie.

Ce ne fut pas sans peine que, dans l'obscurité, nous franchîmes les hauteurs qui entourent la station ; ensuite, le chemin fut uni pendant douze verst, jusqu'à la vaste plaine de Borghio, entourée de montagnes ; cette chaîne va tout droit du sud au nord, et termine la plaine. Dans le district de Verkhneïi Oudinsk, en Sibérie, et sur la rive gauche du Djida, il y a une autre grande plaine qui porte aussi le nom de Borghio, ou Borgoï.

Trois verst plus loin, nous atteignîmes un petit campement ; à une distance de deux verst environ, on découvrit le lac *Khaïa.* Les vallées étaient couvertes de riches pâturages ; nous n'en avions pas vu d'aussi beaux depuis la steppe de *Tsagan balgassoun.* On voyait de tous côtés des iourtes et des troupeaux nombreux de moutons, de chevaux et de bœufs ; sept verst plus loin est le lac *Chakchoür.* Ensuite nous parcourûmes trois verst sur des collines qui, depuis la réunion des montagnes vers le sud, se prolongent en formant

une chaîne très-étroite à sommets hachés. Au bout de cinq verst, nous arrivâmes aux habitations voisines du puits de *Borghiò*, où nous fîmes halte; nos taïdzi nous dirent que nous étions à la moitié de notre journée; d'autres Mongols soutenaient qu'elle était de soixante verst. Il est bon d'observer que si en route on demande aux Mongols, que l'on rencontre, quelle est la distance d'un lieu à l'autre, et s'ils répondent: *kholò* (loin), il faut entendre vingt-cinq verst; s'ils disent *oïrò* (près), quinze verst, et s'ils s'écrient d'un air joyeux *oïkhòn* (très-près), il reste à peu près encore sept verst. L'habitant des steppes, accoutumé à voyager à cheval, ne regarde pas à une distance de dix à quinze verst de plus ou de moins, car il va tout droit à travers les vallées et les montagnes.

La bannière de l'amban beïssé nous avait destiné pour station ce lieu qui est au pied du mont *Baïn àrik*, à l'ouest de la route; mais les anciens de la bannière du Djònon dzassak, désirant abréger leur station, avaient supplié le tousssoulakhtchi Idam de transporter la station à Oulan noor, où nous avions passé la nuit précédente, sous prétexte de la trop grande distance qui sépare *Baïn kharà* de *Borghiò*.

Pendant huit verst, nous traversâmes une steppe unie, où la route était couverte d'herbes; nous avions à notre gauche la chaîne des

monts *Baïn àrik*, et à dix verst, à l'est, le *Baïn tsokhto*, mont colossal, dont le sommet est de granit rouge. C'était le même que nous avions vu l'année dernière, le 28 septembre, en allant de *Gakhtsà khoudouk* à *Djirgàlantoù*. Nous passâmes ensuite à l'est du mont Khaptsàl, et, après deux verst, nous arrivâmes à notre station, située sur le flanc septentrional de ce mont, dans un ravin étroit, où se trouve un puits d'eau fort bonne fournie par une source qui sort d'un rocher; il y avait près de nous deux misérables iourtes. De riches Mongols venaient de quitter ces lieux de crainte que l'on n'exigeât d'eux des bestiaux pour le transport de la mission; ce que les anciens des stations ont l'habitude de faire.

Le lendemain, nous marchâmes droit au nord jusqu'à la gorge de *Khòloto*, où la route nommée *Goundjou dzam* se réunit à celle de *Darkhàn*; mais nous allâmes par celle de *Narin dzam* (route étroite), qui incline plus vers le sud. Après avoir parcouru dans cette direction trois verst jusqu'au vallon de *Bîlghikè*, nous entrâmes dans une profonde vallée qui, du mont *Tsantoù*, se prolonge du nord au sud, entre de hautes montagnes; nous y fîmes sept verst au milieu d'excellens pâturages; ces lieux ne sont habités que dans l'hiver; ensuite, nous gravîmes pendant deux verst sur le mont *Tsantoù*, dont le sommet présente une longue crête. Près du chemin, il y a un petit

obo ; les montagnes sont couvertes de rhubarbe sauvage. Nous rencontrâmes des lama qui venaient de l'Ourga ; ils nous dirent que le vang Youngdoûng dordzi était déjà revenu de Khiakhta.

Descendus dans la plaine de Tsantoù, qui est arrosée par des ruisseaux coulant du nord à l'est, et dont le sol est salé, nous vîmes un grand nombre de ïourtes et des troupeaux considérables, appartenant à un riche Mongol de la bannière de l'amban beïssé, qui posséde jusqu'à deux mille moutons, mille chevaux, trois cents bœufs et plus de cent cinquante chameaux. Nous fîmes huit verst dans cette plaine jusqu'à un rocher qui est vis-à-vis d'un autre ; ces deux rochers forment une espèce de défilé au nord de la plaine de *Tsantòu*, qui est environnée de montagnes. A deux verst plus loin, nous nous arrêtâmes au puits de *Khachàtou*.

Le bitkhéchi, Thou lao yé, faché de ce que le toussoulakhtchi Idam lui avait fait faire la veille une si longue traite, pria nos étudians de lui rédiger en mandchou, qu'il ignorait, un rapport au tribunal sur le désordre où il avait trouvé la distribution des stations dans la principauté de Khalkha ; je leur conseillai de ne pas se mêler de ces disputes.

La station de *Khachàtou* est entretenue par les Chabi. Vers midi, nous pouvions encore découvrir les trois cimes pointues du mont *Baïn tsokhtò*,

et dans le nord, le mont Khan oola, qui domine l'Ourga.

Cette station ressemble à un grand village; le concours des Mongols y est considérable; on y voit des iourtes, de nombreux troupeaux de chevaux, de moutons, de bœufs et de buffles. Le puits est abondant, bien entretenu, très-profond, large et garni dans l'intérieur de planches de pin.

Plus de mille chevaux, faisant partie des troupeaux innombrables du Ghéghen koutoukhtou, paissaient dans ces lieux; il y en a de très-beaux, mais aussi beaucoup de vieux; on nous assura qu'ils ne se laissent point toucher; on ne les monte et ne les change pas. *Khachàtou* est habité par plusieurs lama qui surveillent les troupeaux du Ghéghen; ils sont grossiers et hautains envers les étrangers, comme avec les Mongols.

On nous avait dit qu'il y avait dans les environs de l'Ourga des buffles velus du Tubet (*bos grunniens*); il y en a de noirs, de blancs, de gris et de bais-bruns. Leur corps est long et gros; le milieu de leur dos paraît enfoncé, parce que le col et le derrière sont couverts d'un poil très-haut; ils ont la tête petite; il y en a qui ont des cornes, le col mince et court, les pieds et la queue également courts; à la crinière, le poil est court, mais sur le ventre, sur les parties supérieures des jambes, et à la queue, ces bœufs

ont des crins épais d'un quart d'archine de longueur. Les Chinois se servent de ce poil pour les houppes des bonnets d'été, celles de leurs drapeaux, etc.; mais ils n'y emploient que le poil blanc. La plus grande partie vient du Tangout; on le teint à Hang tchéou, capitale de la province chinoise de Tche kiang, renommée par ses manufactures de soie et autres. Ces bœufs ne mugissent pas, ils grognent comme les porcs. On les rencontre sauvages et domestiques sur les frontières occidentales de la Chine, dans tout le Tangout et au Tubet.

Il fit très-froid le 14 juin; nous fîmes six verst à l'ouest, dans la plaine de *Tsantoù* jusqu'au mont *Ouneghetoù*, qui la borne au nord. Après avoir longé le pied occidental de ce mont, nous entrâmes dans les gorges du *Baïn tologoï* (riche colline). Deux routes mènent de la station *Khachàtou* à *Seoudji;* l'une va à l'est de la gorge, et l'autre à l'ouest. Pour éviter la montée du *Salkitoù*, qui est très-difficile, nous passâmes par la première, qui est la plus courte. Le ravin abonde en herbes; on n'y voyait ni habitations, ni puits; elle n'est habitée qu'en hiver.

Nous y cheminâmes pendant dix-sept verst au nord jusqu'au *Salkitoù* (orageux), très-haute montagne; la rhubarbe croît dans les fonds. Les marmottes y sont nombreuses. Les Mongols en mangent la chair, et le poil leur sert à garnir les

manches de leurs robes et leurs bonnets d'hiver. Le voyageur Bell, en parlant de la quantité des marmottes et de l'abondance de la rhubarbe, aux environs de l'Ourga, dit que, dans les endroits où il n'y a qu'une douzaine de touffes de rhubarbe, on trouve à peu de distance des terriers couverts de feuillages. Il est possible, continue-t-il, que les marmottes se nourrissent des racines et des feuilles de cette plante; mais il est plus probable que l'ordure qui s'amasse autour des racines de cette plante contribue beaucoup à sa croissance, et que la terre fouillée souvent par les marmottes devient favorable à la propagation de ses graines.

Nous découvrîmes enfin le mont *Khan oola*, qui se fait d'autant plus remarquer, qu'il se présente le dernier dans la Mongolie, en venant du nord, et le premier, en venant du sud, qui soit couvert de bois. Depuis le pied du *Salkitoù*, nous marchâmes long-tems entre des monts connus, en Mongolie, sous le nom de Khinggan; à cette chaîne appartient le mont *Khan oola*. C'étaient les plus hauts que nous eussions traversés depuis *Tsagàn balgassoù*; ils s'élèvent graduellement depuis deux stations. Au bout de cinq verst, nous parvînmes à un chemin ferré; puis tournant à l'est, nous gravîmes, avec beaucoup de difficulté, sur le mont *Seoudji*, un des plus hauts de la chaîne; nous en descendîmes pendant deux verst, par une pente extrêmement roide et assez dangereuse;

nous arrivâmes enfin à la station de Seoudji, où nous trouvâmes une bonne eau.

L'horizon est borné de tous côtés par des montagnes ; le Khan oola est la plus haute. Les forêts qui le couvrent sont regardées comme sacrées par les Mongols. A notre arrivée, des Khalkha amenèrent des troupeaux de bons chevaux, ils venaient les offrir aux génies tutélaires qui habitent les sommets du *Khan oola*.

A trois heures, il tomba pendant une heure une pluie mêlée de grêle.

Nous vîmes passer un grand nombre de Mongols, qui allaient adorer le Ghéghen khoutoukhtoù de l'Ourga.

Le lendemain, après avoir parcouru six verst et demi vers le nord, nous escaladâmes le *Chirdyktòu*, montagne escarpée. On raconte que Galdan, khan des Dzoûngar, poursuivi par l'armée de l'empereur Khang hi, perdit sur ces montagnes ses bagages, et même les feutres dont ses chameaux étaient couverts. *Chirdyk* veut dire, en mongol, feutre piqué.

Après avoir fait huit verst, à l'est, nous arrivâmes au ruisseau de Chirdyk qui, au sud-est, sort d'une partie du *Khan oola*, couverte de bois touffus.

Nous rencontrâmes le taïdzi *Aynùchi ouidzyn* des Khalkha, qui nous avait accompagnés l'année dernière pendant cinq stations. Il revenait de chez

le Touchétou khan, qui habite sur la Sélengga; instruit de notre arrivée à l'Ourga, il fit un détour d'environ deux verst pour nous voir.

La station de *Koùl*, où nous arrivâmes après avoir longé, pendant cinq verst au nord, le pied oriental du Khân oòla, a été établie sur la route du *Darkhàn*, pour l'expédition des dépêches envoyées de l'Ourga aux bannières qui campent dans les steppes. Dans les cavités du Khan oòla, il y a des corps-de-garde (*tsagdà*), pour empêcher de gravir sur ce mont. Les rives du *Koùl* étaient couvertes de tentes et de chevaux, appartenant à des adorateurs du Ghéghen koutoukhtoù, qui, des contrées les plus éloignées de la Mongolie, et même de *Dolon noor*, près de Khalgan, étaient accourus à l'Ourga. Depuis *Koùl* jusqu'aux rives de la *Tôla*, nous parcourûmes six verst sur la route du *Darkhàn*. Nous aperçûmes, avec la plus grande satisfaction, les eaux rapides de la Tôla; elles marquaient la limite des steppes désertes que nous venions de traverser. A quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes sur la rive gauche de cette rivière, où nos bagages nous avaient devancés.

Le toussoulakhtchi Idam nous avertit que les membres du yamoun de l'Ourga désiraient que la mission ne fît point son entrée aujourd'hui, parce que rien n'était préparé pour la recevoir. Nous nous y opposâmes parce qu'il n'y avait

point de ïourtes sur les bords de la Tôla, à cause de la pauvreté des habitans; et, de plus, nos bestiaux n'auraient pu trouver à y pâturer. Il fut donc décidé que nous continuerions notre route; à cinq heures du soir nous arrivâmes à l'Ourga.

Le dzakirokhtchi Darma dzap, accompagné de vingt cavaliers mongols, armés d'arcs et de flèches, vint à notre rencontre. Trois ïourtes étaient préparées dans la cour russe; l'une fut occupée par le bitkhéchi du tribunal de guerre de Péking, qui était porteur du manifeste de grâces du nouvel empereur pour la ville de l'Ourga. Il devait aller ensuite avec ce manifeste à *Ouliassoutaï* et à *Khobdò*.

Quatre autres ïourtes destinées à nous recevoir furent élevées en notre présence comme cela s'était déjà fait auparavant.

Bientôt je reçus la visite de Tanbaï, bitkhétchi du yamoun de l'Ourga, et d'un khia (aide de camp) du vang, de la première classe, ayant un bouton opaque et une plume de paon sur son bonnet. Ils nous félicitèrent au nom du vang et de l'amban sur notre heureuse arrivée, et nous annoncèrent que le gouverneur de l'Ourga recevrait la mission le lendemain. Ils allèrent ensuite chez l'archimandrite.

CHAPITRE XX.

Séjour à l'Ourga. — Départ de cette ville pour Kiakhta. — Retour en Russie.

Nous achetâmes au maïmatchin de l'Ourga les objets dont nous voulions faire cadeau à nos conducteurs mongols. Nous payâmes l'archine de peluche noire 5 tchin en argent, le cuir de Russie 1 liang 8 tchin, les quatre peaux, et la douzaine de couteaux mongols 1 liang 4 tchin et demi.

Le lendemain de notre arrivée, le bitkhéchi du yamoun de la ville vint chez moi à neuf heures du matin, avec un écrivain, pour prendre les noms de tous les membres de la mission, ainsi que le mien, pour en faire son rapport au vang.

A dix heures, nous allâmes rendre visite au vang, qui nous reçut avec affabilité. Le père Hyacinthe lui ayant répondu en chinois, le vang observa poliment que le père prononçait cette langue comme un chinois du midi (1). Il s'adressa

(1) C'est une manière polie de s'exprimer en chinois ; voyez Fourmont, *Grammatica sincia*, pag. 289, Col. I.

ensuite aux étudians en langue mandchoue, et surpris de ce qu'ils la parlaient si bien, il dit à l'amban que les Russes, après un séjour de quelques années à Péking, apprenaient parfaitement bien le mandchou et le chinois, tandis que les Mandchoux qui fréquentent l'école russe de Péking, ne pouvaient apprendre le russe. Il avait proposé récemment au gouvernement de transférer de Péking à l'Ourga les étudians chinois et mandchoux, pour étudier plus facilement le russe, par leurs fréquentes communications avec nos compatriotes. Avant notre départ nos gens achetèrent plusieurs jeunes buffles; ils donnèrent deux chevaux pour cinq de ces animaux.

Le 19 juillet, à sept heures du matin, nous partîmes de l'Ourga. Jusqu'à *Koui*, première station, je fus accompagné par un dzanghin et dix Mongols, armés d'arcs et de flèches; ce qui était un honneur extraordinaire. A onze heures, il tomba une forte pluie; le lendemain, il y eut un brouillard épais. Les montagnes et les vallées voisines des rives du *Bourgoultäi* étaient tapissées de fleurs et d'une belle verdure; ce que nous n'avions pas observé au sud de l'Ourga. Les monts de Narin, couverts de bouleaux, abondent en fraises. Les Mongols ne font pas plus d'usage de ce fruit que de plantes potagères.

Nous rencontrâmes beaucoup de femmes mongoles dans des chariots; elles allaient adorer le

Ghéghén koutoùkhtou. Vers le soir, nous vîmes passer des chariots chinois, attelés de bœufs et chargés de cochons, achetés à Kiakhta, et destinés pour l'Ourga, où la chair de ces animaux est très-recherchée par les mandchoux et les chinois. Les Mongols préfèrent la chair de mouton.

Le 21 juillet, il y eut encore du brouillard, mais moins épais que la veille; la rosée était abondante et froide; nous arrivâmes à *Khountsàl*; le lendemain, à *Khorimtoù*.

L'insouciance des Mongols est cause que les terres fertiles des environs du mont *Noïn oola*, éloigné de dix verst de Khountsàl, ne sont pas cultivées. Le foin que ce canton fournit en abondance pourrait prévenir les pertes immenses en bestiaux que ces peuples éprouvent pendant l'hiver, quand la terre est couverte de neige. Ils en avaient essuyées de très-grandes l'hiver dernier; les chevaux supportent assez bien le froid. Sur trois cents moutons, il n'en était resté à plusieurs propriétaires que trente.

Le *Borò* est poissonneux; on y pêche surtout le *salmo lenoc*. Les campagnes voisines abondent en cailles; on voit dans le plaine, à droite de cette rivière, des traces de champs labourés, entourés de petits fossés, qui, probablement, servirent de canaux pour les arroser. Quand nous demandâmes pourquoi ces champs avaient été aban-

donnés, les Mongols nous répondirent : « Parce qu'on y a établi les relais de poste. »

Le 23, nous arrivâmes sur les bords de la *Kharù ;* l'eau en est médiocrement bonne. Au printems, cette rivière inonde les environs jusqu'aux montagnes ; aussi l'herbe y est haute et épaisse. En été, les bestiaux paissent dans les plaines, et l'hiver, sur les montagnes. Les Mongols ne ramassent le foin qu'en septembre ; de crainte qu'il ne pourrisse, il est mis aussitôt en tas ; ce qui lui fait perdre ses qualités nourrissantes.

La *Kharù* abonde en poissons ; nous mangeâmes des brochets, des perches, des truites saumonées blanches (*taïmen*, en russe), des lenoc.

Pour gagner les rives du *Baïn gol*, on nous fit passer par les monts *Mangataï*, parce que le vang de l'Ourga allait à Kiakhta, avec une suite de soixante-dix personnes ; comme nous ne connaissions pas ce chemin, je pris le devant avec deux cosaques, le khalgatchi, le dzanghin de la station et le khia Darma dzap. Après avoir parcouru dix verst vers le nord, dans une gorge étroite, nous passâmes un ruisseau qui coule avec fracas vers le sud. Les montagnes sont couvertes de bouleaux, de pins, de trembles et de divers arbrisseaux ; l'aspect de ces forêts et des rochers qu'elles entourent est magnifique ! On y voit beaucoup d'arbres et de plantes qui se trouvent aussi dans les provinces intérieures de la Russie. La

route pour parvenir au sommet de la montagne, quoique peu escarpée, était assez difficile, à cause de grandes pierres qu'on n'aurait pu faire franchir aux voitures qu'à l'aide de léviers.

Arrivés à une chapelle mongole, érigée sur le sommet du Mangataï, à cinq verst du Baïn oola, nous rebroussâmes chemin; il fut résolu d'envoyer par cette route les chameaux chargés, et d'expédier les voitures par *Toumoukeï.*

Le 25, nous atteignîmes le *Baïn oola*, et le 26, *Ourmoukhtoùï;* la journée fut très-chaude; le 27, il tomba dans la matinée une petite pluie.

Le mont *Ouloù* est très-pittoresque; ses flancs sont couverts de pins, de bouleaux, de trembles, de rosiers sauvages, etc. La *Charà gol* baigne ses pieds; la plaine voisine abonde en gras herbages, parsemés d'ormes; au-delà, on voit un temple avec son toit rouge, au-dessus duquel s'élève une chaîne de montagnes, couronnées de forêts de pins. Dans toute la Mongolie, je n'avais pas aperçu un canton aussi propre à l'agriculture.

Un chemin mène du temple au bord de l'*Irò;* il été fait à l'époque du dernier voyage du vang à Kiakhta, afin d'abréger la distance de l'Ourga à la frontière russe. Quoique ce soit à présent la route de poste, on n'y trouve pas ce qui est nécessaire pour les voitures. Le vang se fait porter par quatre hommes; les personnes au service de l'état voyagent à cheval.

La situation agréable de ce mont lui a fait donner, par le vang, le nom de *Saikhàn Ouloù* (bel Ouloù). Un obo couronne son sommet.

Le sol, au nord de l'Ouloù, est sablonneux; aussi dans les grandes chaleurs l'herbe est brûlée. Des montagnes s'élèvent de tous côtés. Ayant gravi sur le mont *Kharà tologoï* (tête noire), qui a plusieurs pics, nous vîmes une grande vallée arrosée par le *Kouitoùn gol*. Arrivés à la station, sur la rive droite du *Kouitoùn*, formé à une grande distance par la réunion de deux ruisseaux qui portent le même nom, nous aperçûmes de nombreuses habitations, et pour la dernière fois des buffles. Sept verst plus loin, à l'ouest, le *Kouitoùn* se jette dans la *Charà*. C'est là que notre mission, l'année dernière, et celles de 1807 et 1808, s'arrêtèrent.

Le soir, il y eut un orage, accompagné d'une forte pluie; elle continua le 28; le 29, le tems fut doux. L'*Irò* est poissonneux; on y pêche des brochets, des perches, des rotengles, des lenoc, etc.

Le 30, la chaleur fut très-forte. Des hauteurs du mont *Tsagàn dabà*, nous découvrîmes avec joie les montagnes du territoire russe.

Le 31, nous arrivâmes à *Ghilàn noor*, dernière station avant Kiakhta. A l'extrémité d'une forêt, nous aperçûmes ce bourg. Cette vue nous fit oublier toutes nos fatigues. La chaleur devenait plus sensible. Partout on remarquait l'effet de la

continuité de la sécheresse ; les montagnes étaient couvertes de blé prêt à moissonner. Après avoir passé le *Borò*, ruisseau marécageux, appelé *Boura* par les Russes, nous arrivâmes à notre station. Deux interprètes de la douane de Kiakhta nous apportèrent, de la part du directeur, du pain et du sel pour nous féliciter sur notre heureuse arrivée.

Le 1er août, à huit heures du matin, le directeur de la douane de Kiakhta, M. Goliakhovsky, et d'autres employés, l'ataman des troupes légères bouriates et de deux taïdzi de Sélengghinsk, arrivèrent chez nous.

A dix heures du matin, nous partîmes avec eux, et nous entrâmes enfin à Kiakhta.

Notre voyage était terminé ; c'est réellement un des plus pénibles, des plus fatigans, et même des plus dangereux pour la santé, qu'il soit possible de faire par terre. L'uniformité des steppes et la lenteur avec laquelle nous étions forcés de les traverser, ont peut-être communiqué de la monotonie au récit de ce voyage ; mais on peut être assuré qu'il est basé uniquement sur la vérité.

FIN.

INDEX.

A.

B.

C.

D.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

Y.

Z.

TABLE DES SOMMAIRES

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

Pag. 38 ligne 26. Pour *ganuchour*, lisez *Gandjour*.
— 56 — 2, lisez : *Mogöïtou*.
— 59 — 13 — *Kiun vang*.
— 66 — 8 — *Kharà*.
— » — 26 — *gadzâr*.
— 85 — 7 — *Khartsagaï*.
— 125 — 22 — Boukhars.
— 143 — 24 — *kheou theou*.
— 144 — 16 — qu'on ne le forçât de faire.
— 148 — 6 — Djabdzun damba koutoukhtou.
— 150 — 12 — Lobdzang.
— 151 — 20 — l'idole de ce bourkhàn.
— 202 — 2 — (quatre coussins).
— 223 — 7 — *Batkhaï*.
— 226 — 23 — *Talaïn Irmyk*.
— 230 — 14 — les montagnes sont remplies de *dzerèn*, ou antilopes.
— 280 — 26 — *Tchang kia khéou*.
— 301 — 20 — *Houang yang chan*, signifie montagne des *antilope djaïran*.
— 309 — 4 — *Yang ho*, lisez : *Sang kan ho*.
— 316 — 7. *Ajoutez la note :* M. Timkovski se trompe ici, *Tchapar* général de Tchinghiz khan surprit, en 1211, la forteresse de *Kiu young kouan*, que le commandant pour les *Kin* abandonna lâchement, presque sans aucune défense. Les *Kin* reprirent en 1213 ce poste important ; alors le conquérant mongol entra lui-même en Chine ; s'empara de Siuan houa fou et de Pao ngan

tchéou, et parvint à s'emparer de rechef de *Kiu young kouan*, qui lui ouvrit le chemin à Yan king résidence des empereurs des *Kin*. Sous les Ming, cette forteresse, par sa position pittoresque, fut regardée comme une des *huit merveilles* des alentours de Peking.

Pag. 323 ligne 7, lisez : *Toung kiang mi hiang*.
— 328 — 2 — eul liang ping (pour *yer liam ping*).
— 344 — 29 — de septembre 1820.
— 388 — 33 — (dans la note) : *Comorn*, en Hongrie.
— 394 — 21 — *Toun houang hian*.
— 451 — 29 — cinq cens verst au nord.

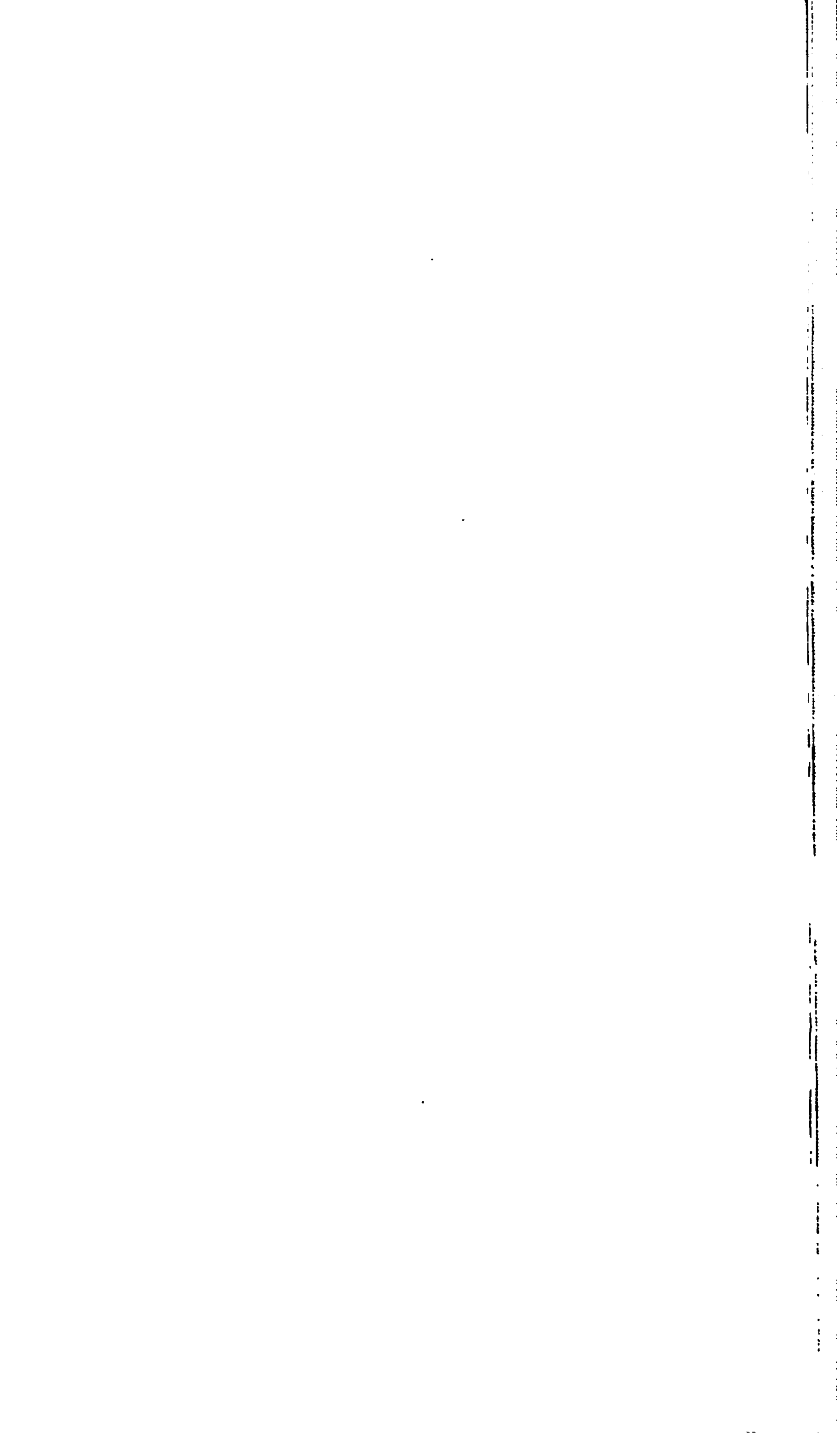
SECOND VOLUME.

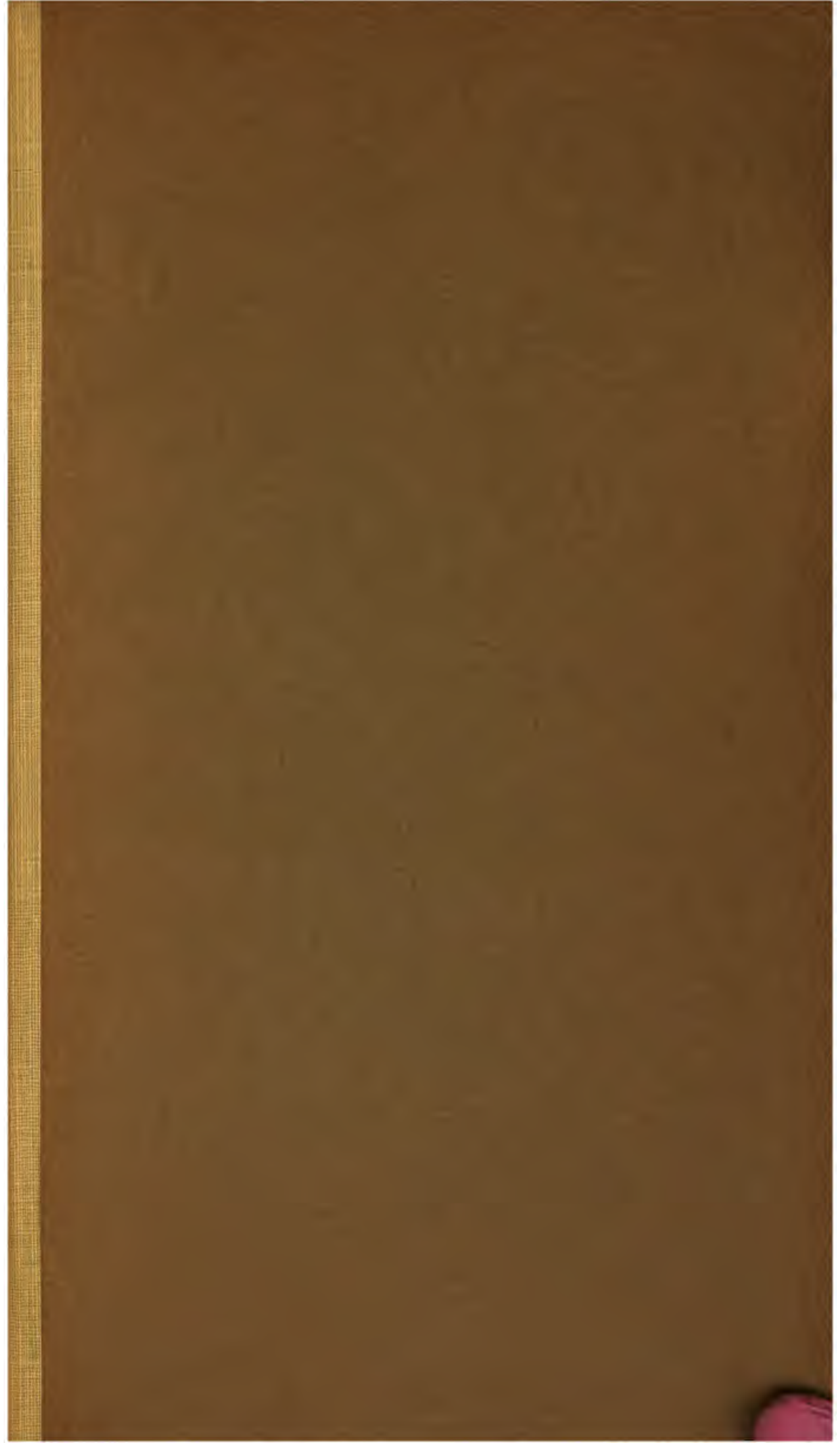
Pag. 46 ligne 12, lisez : *Khartsagaï*.
— 51 — 9 — à trois verst à l'ouest de Péking.
— 58 — 7 — *Chun tchhing men*.
— 73 — 1. *Nota*. Cet ouragan n'a pas eu lieu le 30 avril (13 mai nouv. style), 1819, comme le dit M. Timkovski, mais le même jour 1818. — Voyez *Indo-Chinese Gleaner*. Malacca, 1818. Volume I, 175.

— 95 — 2, lisez : *Tchhao sian*.
— 103 — 17 — *yang mou*.
— 121 — 13 — *eul liang phing* (pour *Ierliampin*).
— 128 — 8 — longitude (pour latitude).
— 131 — 19 — *Thsoung wen men*.
— 132 — 7 — *Tchhing men*.
— — — 11 — *Kouang kiu men*.
— 140 — 29 — (Vol. I, pag. 15).
— 153 — 20 — King chan.
— 157 — 15 — Khang hi.
— 159 — 7 — Khoutoukhtou.
— 160 — 20 — (69).

Pag. 161, ligne 19, lisez : *Khin thian kian.*
— 163 — 18 — (82)
— 164 — 9 — *Kouang yuan*, ou *Kiu tchhang.*
— 172 — 3 Pour *Rue des Éperlans*, lisez : Rue des Poissons frais
— 208 — 2, lisez : *Ing tchhang fou.*
— 242 — 28 — dans la note, lisez : (1) *Khorlohò*, en mongol, avoir des mauvaises intentions.
— 251 — 27 — Kechiktèn.
— 252 — 28 — KECHIKTÈN.
— 343 — 20 — thsin vang.

Remarque. — Dans sa description de la Mongolie (p. 223 et suiv.), M. Timkovski a passé sous silence la grande tribu de *Kortsin* ou *Khortsin*, divisée en six bannières, qui occupe le pays situé entre le *Charà mouren* et *Non*, ou *Non-ni-oula.*








OCT 19 1995

